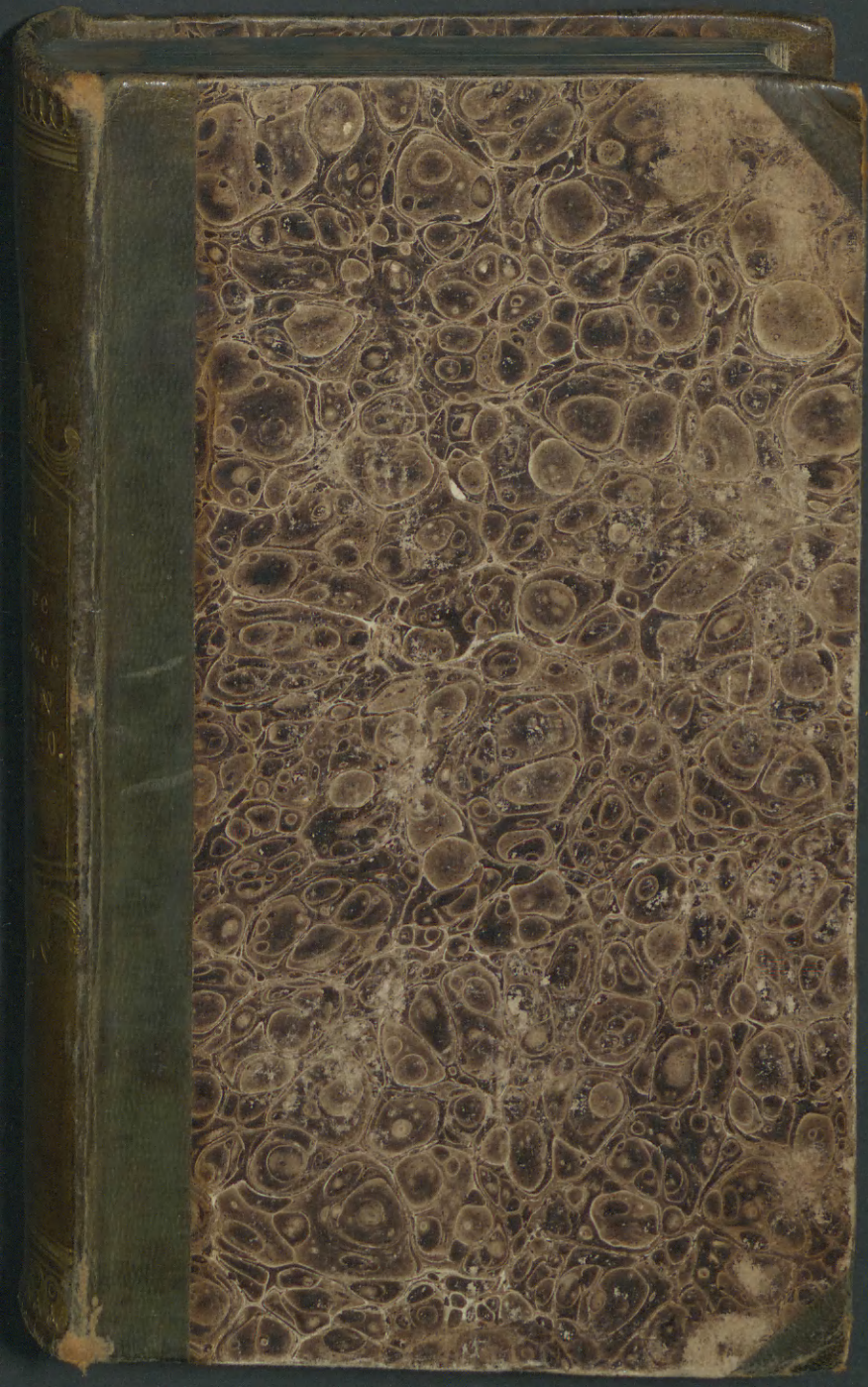
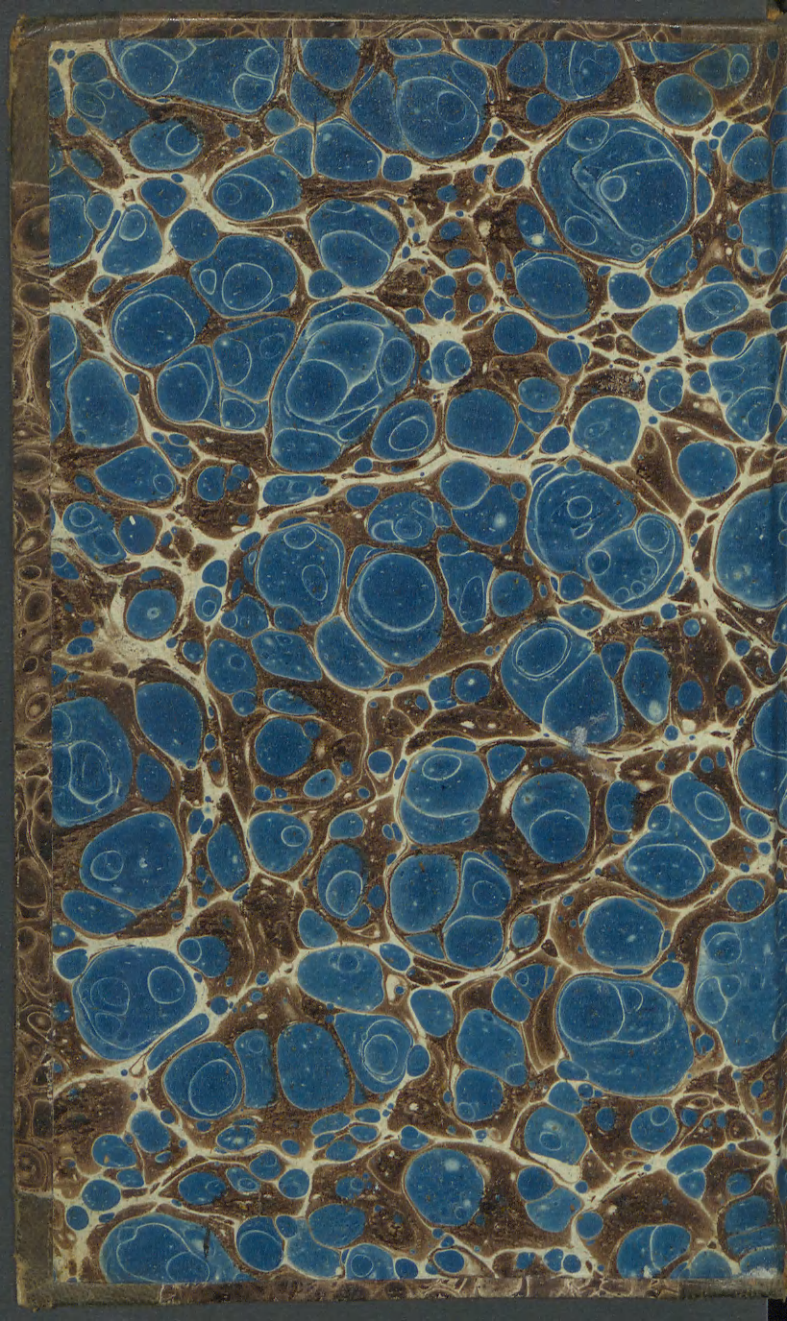
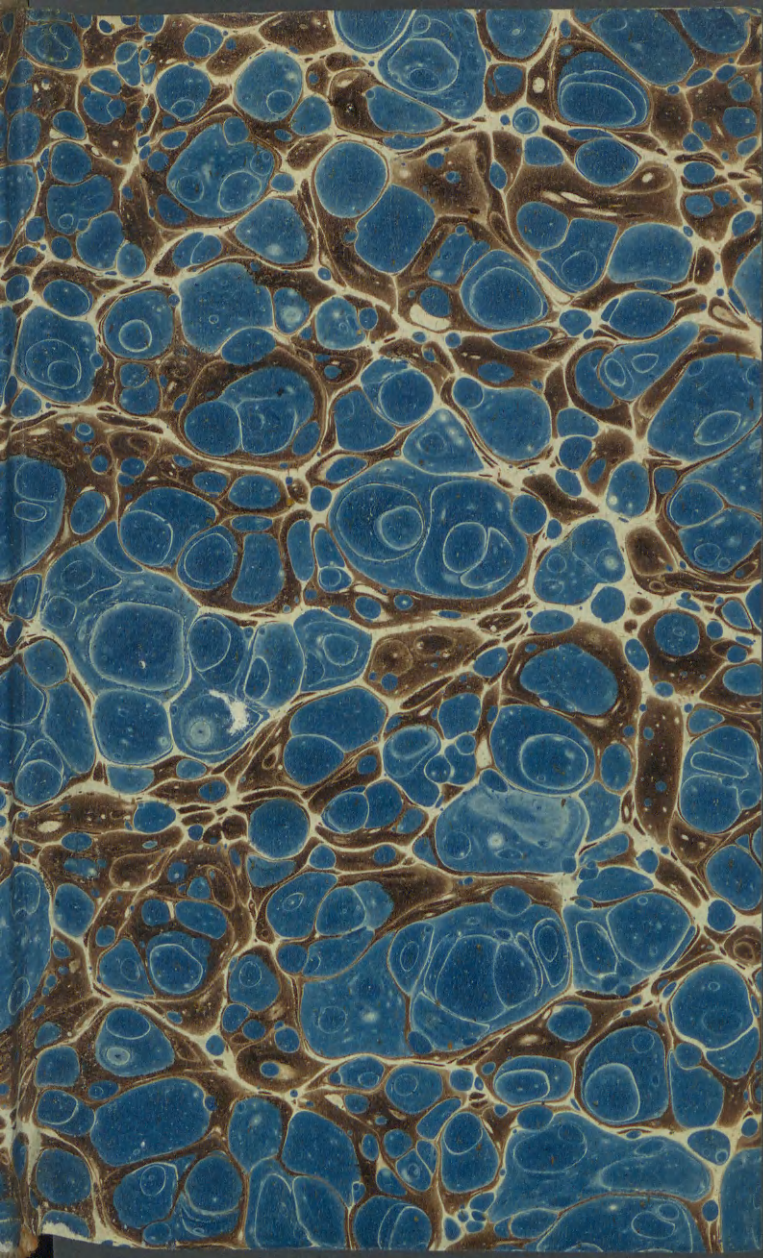
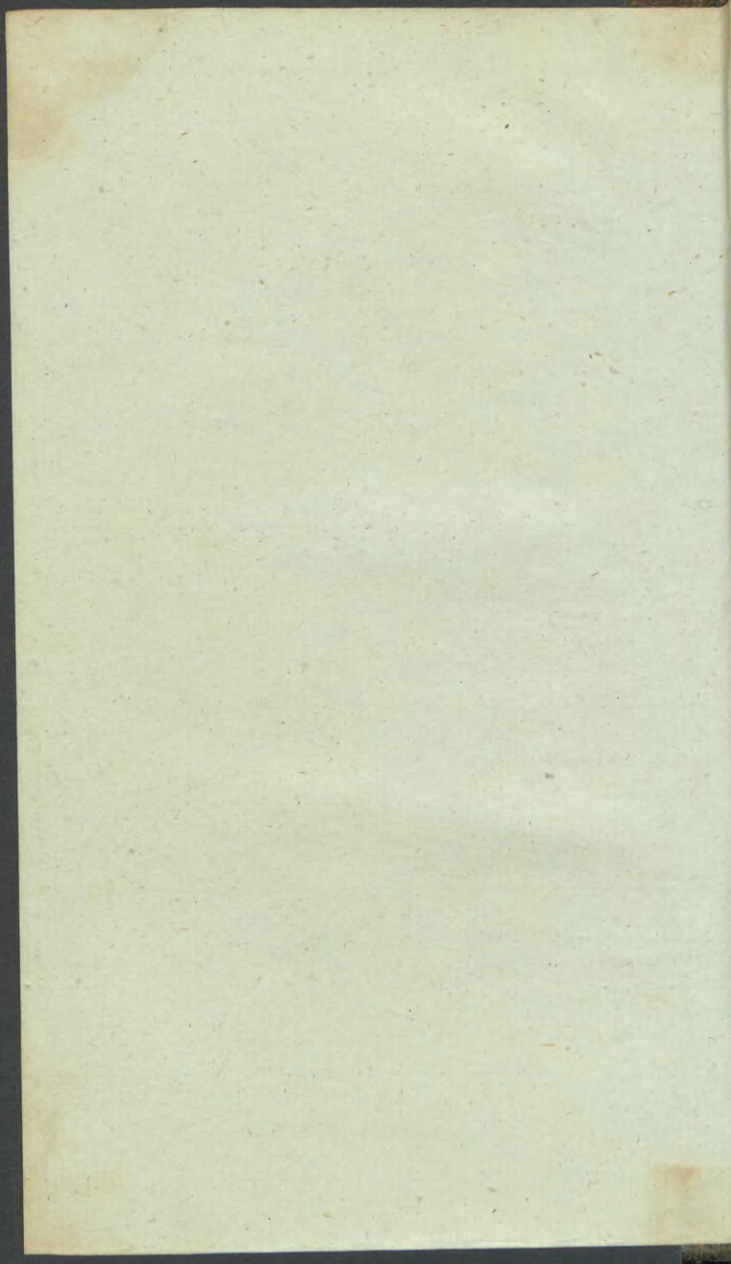
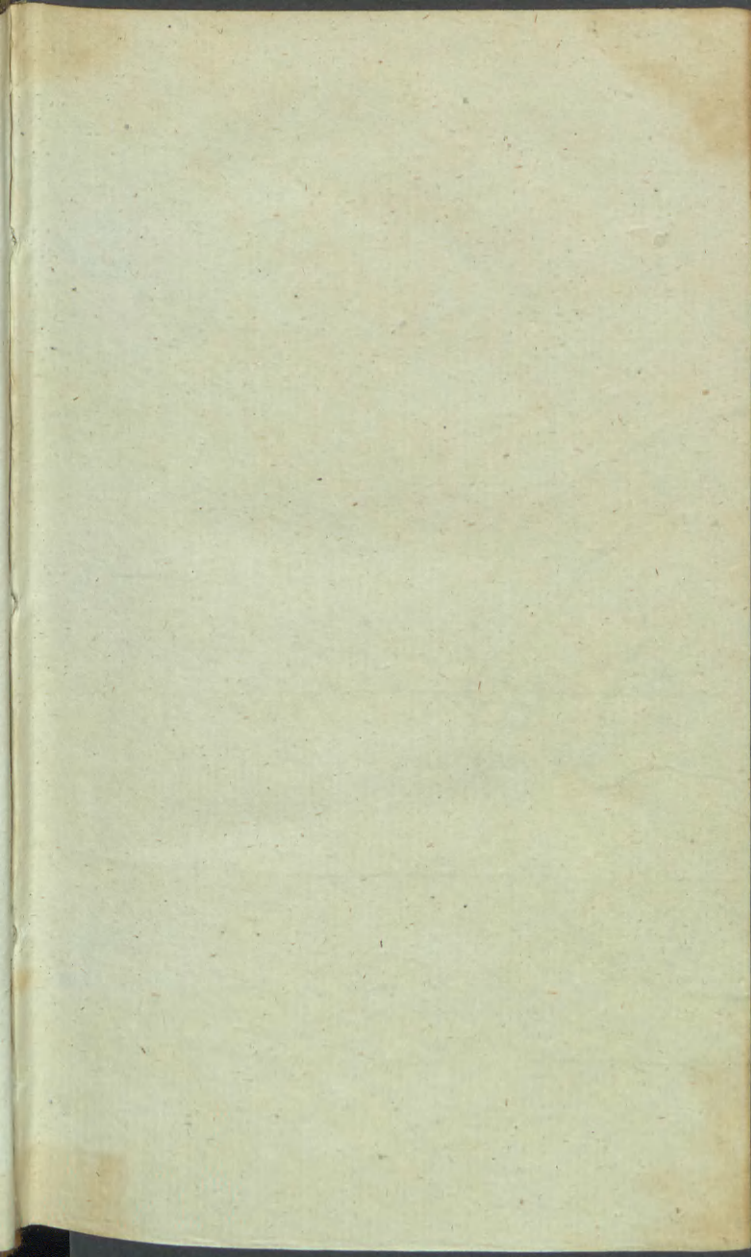


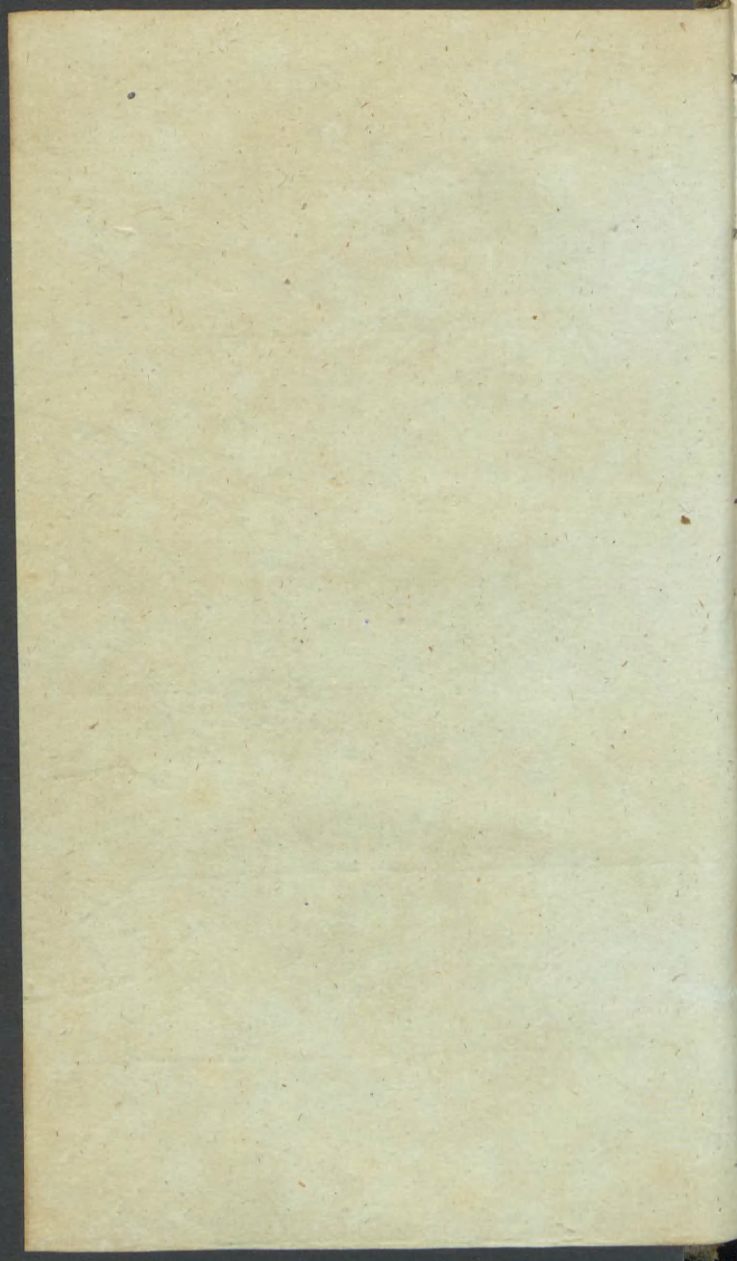












HISTOIRE DE L'EMPIRE OTTOMAN,

Depuis son origine jusqu'à la paix
de Belgrade en 1740.

*Par M. MIGNOT, Abbé de Scellieres,
Conseiller honoraire au Grand-Conseil.*

Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi.
HORAT. I. Epist. 2.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez LE CLERC, Libraire, Quai des
Augustins.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



0-18-0-2693-
8°-7977

15

T A B L E

Des Regnes contenus dans le Tome II.

S U I T E du regne de Soliman I, page 1.	
SELIM II,	154.
AMURAT III,	222.
MAHOMET III,	265.
ACHMET I,	313.
MUSTAFA I,	387.
OTHMAN II,	398.
MUSTAFA I rétabli,	440.
AMURAT IV,	459.

T A B L E

OF THE CONTENTS OF THE VOLUME

OF THE HISTORY OF THE

REIGN OF

CHARLES THE FIRST

BY

JOHN BURNET

OF THE

UNIVERSITY OF OXFORD

IN TWO VOLUMES

LONDON

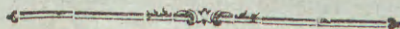


HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN,

*Depuis la fondation de cette monarchie
en l'année 1300 jusqu'en l'année 1740.*



SUITE DU REGNE

DE

SOLIMAN I.

L'EMPEREUR demeura quelque temps en paix dans sa capitale : mais les mauvais succès ne faisoient qu'allumer son ambition. Mécontent des expéditions d'Asie & d'Afrique, il songeoit à s'en dédommager sur l'Europe. Francois I, Roi de France, lui demandoit des secours contre son rival Charles-Quint. Latibeg, nouveau

J. C. 1536-
1537.
Hég. 943-
944.

Tome II. A

2 HISTOIRE OTTOMANE.

Grand Visir & beau-frere de l'Empe-
reur (car Soliman donnoit toujours
ses sœurs en mariage à ses Ministres ,)
 J. C. 1536-
 1537. Hég. 943-
 944. Latibeg fit armer une puissante flotte
 pour ravager les côtes de l'Italie & de
 l'Espagne ; mais une treve conclue
 entre François I & Charles-Quint , fit
 tourner toutes les forces maritimes
 des Turcs contre la République de Ve-
 nise ; les Généraux del'Empereur d'Oc-
 cident trouverent le secret de la rendre
 suspecte à la Porte , malgré les trai-
 tés qui unissoient ces deux Puissan-
 ces. La flotte ottomane alla donc ra-
 vager l'isle de Corfou. Le siege mis
 devant la capitale de l'isle fut levé
 presqu'aussi-tôt , parce que Latibeg ,
 Grand Visir , jaloux de Barberousse
 qui commandoit la flotte , fut per-
 suader à son maître que Corfou étoit
 imprenable. Le Capitan Pacha aban-
 donna l'isle , à son grand regret , aussi-
 tôt qu'il en eut reçu les ordres ; mais
 il n'en partit que chargé de dépouil-
 les , & traînant à sa suite une foule
 de plusieurs d'esclaves. Etant entré dans l'Archipel , il s'empara des isles qui appar-
 tenoient à la République , telles que
 Scire , Pathmos , Stampalée , Paros ,
 & quelques autres. L'Empereur offrit
 aux Vénitiens des secours qui leur
 furent funestes ; son Général André

Conquêtes
 de plusieurs
 isles de l'Ar-
 chipel sur les
 Vénitiens.

Paix avec
 cette Répu-
 blique.

Doria, qui commandoit la flotte combinée de la République de Venise, de l'Empereur d'Occident & du Pa-
 pe, trahit en cette occasion les inté-
 rêts des alliés que son maître désiroit
 affoiblir. Doria évita toujours de por-
 ter des secours aux isles que les Turcs
 attaquoient, & il dirigeoit toutes les
 forces vers les lieux où ces Républi-
 cains n'avoient rien à craindre. Il
 perdit à dessein deux occasions de
 vaincre Barberousse. Enfin, tous les
 exploits d'une flotte de deux cents
 voiles se bornerent à la prise de Cas-
 telnuovo, que Capello, Général des
 Venitiens, prit malgré Doria : mais
 il ne fut pas possible de déterminer
 le Général des prétendus alliés à pro-
 fiter de cet avantage. Selon les ordres
 de l'Empereur, il précipita sa retraite,
 & Barberousse reprit bientôt Castel-
 nuovo. Enfin, les Venitiens, affoiblis
 par leurs pertes & indignés de la tra-
 hison de Charles-Quint, demande-
 rent la paix à la Porte. Soliman ne
 voulut entendre à aucun accord, que
 le Sénat ne consentît à abandonner
 les isles qu'il avoit perdues dans l'Ar-
 chipel.

Ce ne fut pas le seul succès que So-
 liman dut à ses Généraux : il avoit
 dans le même temps envoyé une

Conquêtes
 sur les Portu-
 gais dans l'A-
 rabie heureu-
 se.

J. C. 1536.
1537.
Hég. 943-
944.

partie de l'armée destinée contre Charles-Quint sur les côtes de l'Arabie, sous les ordres d'un Eunuque, appelé Soliman comme l'Empereur : c'est la première, & presque la seule fois que nous voyons un Eunuque remplir d'autre place que celle de l'intérieur du sérail. Il s'agissoit de troubler le commerce d'épiceries que les Portugais, maîtres de l'Inde & d'une partie de l'Arabie, vouloient envahir tout entier. L'Empereur Turc haïssoit les Portugais, qui avoient appris aux Persans l'usage des armes à feu & l'art de fondre les canons. Dernièrement encore l'Infant de Portugal s'étoit joint à Charles-Quint pour l'expédition de Tunis. Soliman Eunuque rendit la mer libre dans l'espace d'une année ; il s'empara du Royaume d'Aden, dont il trompa le Monarque Musulman, sous un faux semblant d'alliance ; il se rendit maître encore des Royaumes de Sibite & de Cambaïa, que les Portugais ne furent pas défendre. Ces trois petits Etats, qui font partie de l'Arabie heureuse, produisent beaucoup de baumes & de parfums. Soliman en forma un seul sangiacat.

La nouvelle de ces conquêtes adoucit un peu le chagrin qu'éprouvoit

S O L I M A N I. 1

Soliman. Il avoit vu consumer sous
ses yeux la moitié de sa capitale par
deux fléaux, d'autant plus funestes, J. C. 1538-1539.
qu'ils étoient arrivés en même temps. Hég. 945.
La peste, maladie plus mortelle & 946.

plus contagieuse qu'aucune autre, fait Constan-
moins de ravage dans l'Orient que tinople est
dans les climats tempérés; mais elle y affligée à la
est beaucoup plus fréquente. On peut fois de deux
presque assurer qu'il y a toujours de la fléaux, la peste
peste à Constantinople. Dans certains & l'incendie.
temps elle est incurable, dans d'au-
tres il est facile de la guérir. La con-
tagion est plus ou moins forte, selon
les dispositions de l'air. On fait beau-
coup d'usage des parfums & des bains
contre la peste, & sur-tout pour la
prévenir. En l'année 1539 elle devint
très-malfaisante, parce qu'un incendie
s'étant déclaré avec violence dans le
milieu de la nuit, lorsque la peste
étoit très-répendue, tous les habitans
fuirent au milieu des rues. Pour se dé-
rober à un grand danger, ils s'expo-
soient à un autre qui n'étoit pas moins
redoutable. Tel portoit la mort dans un lieu
où les cris des malheureux réclamoient
ses secours; & tel autre, pour fuir les
atteintes du feu, se précipitoit dans
un air empesté où il trouvoit sa fin.
Le mal s'aigrissoit par la fatigue & se
répandoit par la transpiration. Pres-

que toutes les maisons des particuliers à Constantinople ne sont que de bois peint. Un grand tiers de la ville fut consumé. Des milliers d'hommes échappés aux flammes succomberent à la peste ; en peu de jours Constantinople devint aussi déserte , aussi dévastée , que si cette grande ville eût été prise d'assaut. Soliman , qui pendant plusieurs jours avoit veillé pour s'opposer au progrès de l'incendie , & qui n'avoit point quitté sa capitale , quelque danger qu'il eût pu y courir , vit , avec la plus vive douleur , près d'un tiers des habitans de Constantinople consumés par le mal ou par les flammes. Il fit brûler des monceaux d'herbes aromatiques dans les rues , & distribuer des parfums à vil prix. Plusieurs années ne réparèrent pas ce dommage ; il n'y eut que les maisons qui furent bientôt relevées , parce que l'Empereur diminua les impôts sur les maisons & sur les douanes , les seuls auxquels les Turcs soient soumis habituellement. Les malheurs dont Soliman avoit été témoin , & les soins qu'il avoit pris de se conserver , lui avoient fait oublier quelque temps le désir d'envahir , qui lui étoit si naturel. Son avide le rappella bientôt en Hongrie.

Le Roi Jean venoit de mourir. Il

J. C. 1538-

1539.

Hég. 945-

946.

laissoit un fils âgé d'un an sous la tutelle d'Isabelle son épouse, sœur du Roi de Pologne. Cette Princesse avoit pour conseil un Moine, nommé Georges, devenu Evêque de Varadin, ancien serviteur de la maison de Zapoli. Le traité fait entre les deux Rois de Hongrie, qui accordoit seulement la Transilvanie à la postérité de Jean, l'enfance du fils unique que laissoit ce Prince, & la puissance de la maison d'Autriche, sembloient promettre à Ferdinand d'Autriche la jouissance paisible d'un Royaume qu'il croyoit lui appartenir. Il envoya vers Isabelle pour la sommer d'exécuter le traité, & en conséquence d'emmener son fils en Transilvanie; il envoya même à Constantinople ce même Jérôme Laschi, qui autrefois avoit ménagé au Roi Jean la protection de la Porte, & qui depuis avoit quitté le service de ce Prince pour celui de la maison d'Autriche. Soliman, sans égard pour le caractère dont Laschi étoit revêtu, le fit arrêter comme un traître. Cet homme épouvanté donna tous les éclaircissements qu'on exigea de lui, songeant bien moins à servir Ferdinand, qu'à recouvrer la liberté. Lorsqu'on eut tiré de sa bouche quel étoit le véritable état de la Hongrie, & quelles

J. C. 1540.
Hég. 947.

J. C. 1540.

Hég. 947.

pouvoient être les ressources de Ferdinand , le Grand Visir lui ordonna d'aller dire à son prétendu maître que la couronne de S. Etienne appartenoit à la postérité de Jean Zapoli , sous la suzeraineté & sous la protection de l'Empire Ottoman ; que si ce Prince avoit contracté par foiblesse des engagements contraires aux droits de la Porte & à ceux de sa maison , le sabbre des Ottomans sauroit bien couper ces liens.

L'Envoyé de la Reine Isabelle étoit arrivé à Constantinople en même temps que celui de Ferdinand. On le combla de caresses , & on promit à son maître tous les secours qu'il pouvoit espérer. Ferdinand n'eut pas lieu d'être plus content des démarches qu'il tenta auprès de la Reine Isabelle ; cette Princesse , qui attendoit tout de ses alliés , fit répondre au concurrent de son fils , que le Roi de Pologne , son frere , régleroit sa conduite , & qu'elle attendoit qu'il l'éclairât sur les intérêts de son fils & sur les siens. Ferdinand comprit qu'il n'étoit pas temps de négocier : il mit le Général Rogendorf à la tête des troupes que Charles-Quint put lui fournir & de celles que lui-même avoit à sa solde. Les Autrichiens se

furent bientôt emparés de Vicegrade & de Bascia : mais il étoit plus important de prendre la ville de Bude, dans laquelle le fils de Jean résidoit avec sa mere. Il venoit d'y être couronné de la couronne antique de S. Etienne, révérée en Hongrie, qui se trouvoit dans la puissance de son parti. Cette circonstance, frivole en apparence, faisoit beaucoup sur l'esprit des peuples. A peine Rogendorf avoit investi Bude, que Mahomet, Pacha de Belgrade, parut à la tête d'une nombreuse infanterie. Soliman étoit parti de Constantinople pour venir visiter sa conquête (car c'étoit ainsi qu'il nommoit la Hongrie,) mais il en étoit encore loin, lorsque le Pacha Mahomet obligea Rogendorf à mesurer ses forces dans les plaines de Bude : le combat fut sanglant & opiniâtre. Les partisans du Roi Etienne (c'étoit ainsi qu'on avoit nommé le fils de Jean) n'y parurent pas. Ce Roi enfant n'avoit pas même assez de soldats pour garder les portes de Bude : d'ailleurs les Hongrois de ce parti présumoient déjà qu'on ne combattoit pas pour leur maître. Rogendorf fut battu, blessé & mourut de sa blessure ; ses soldats presque entièrement dissipés éprouverent toutes les ri-

J. C. 1540.
Hég. 947.

Le Pacha de
Belgrade bat
devant Bude
l'armée de
Ferdinand.

guez de la mauvaise fortune : les
 J. C. 1540. Turcs égorgerent tout ce qui s'offrit
 Hég. 947. à leur cruauté. Les paysans , aigris
 par les malheurs que la guerre at-
 tiroit dans leurs foyers , massacroient
 tous les soldats de Ferdinand qu'ils
 voyoient fuir sans défense. Enfin So-
 liman arriva devant Bude , n'aperce-
 vant par tout que des dévastations &
 des signes sanglants de victoire ; il
 campa dans la plaine , & il envoya
 complimenter la Reine Isabelle logée
 dans le château.

Il se fait ap- Soliman se fit excuser sur ce que la
 porter le petit bienfaisance ne lui permettoit pas de
 Roi Etienne , visiter cette Princesse. Il fit deman-
 fils du Roi der qu'on lui confiât la personne du
 Jean. Roi. Isabelle alarmée vouloit refuser
 son fils ; mais l'Evêque de Varadin
 lui fit comprendre que , dans son état
 de foiblesse , il seroit dangereux de
 marquer de la défiance à un allié puis-
 sant & absolu. On environna cet en-
 fant de la pompe la plus imposante ,
 mais qui ne déguisoit point son im-
 puissance aux yeux des Turcs. Tous
 les Grands , anciens serviteurs du Roi
 Jean , porterent le jeune Prince à So-
 liman , qui reçut le fils de son vassal
 avec une bienveillance apparente. Il
 le prit dans ses bras , il ordonna à
 deux de ses fils qui l'accompagnoient ,

S O L I M A N I. II

de caresser cet enfant qu'ils devoient
 protéger. Il fit servir un grand festin
 aux Seigneurs qui avoient escorté le
 petit Etienne ; mais , au milieu de
 toutes ces démonstrations de bienveil-
 lance , Soliman ordonna que les Ja-
 nissaires s'empareroient à l'instant des
 portes de Bude. Il recommanda qu'ils
 entraissent dans la ville en grand nom-
 bre & sans armes , sous prétexte de
 curiosité. Lorsqu'ils se virent en beau-
 coup plus grand nombre que la garde
 Hongroise , ils se saisirent de toutes les
 portes presque sans coup férir , & ils
 publièrent qu'ils les garderoient pour
 leur maître Soliman. Quoiqu'Isabelle
 eût prévu ce malheur , son affliction
 fut extrême. Elle écrivit à l'Empereur
 des Turcs une lettre pleine de dou-
 leur , de soumission & de reproches ;
 elle lui demandoit avec instance les
 effets de ses promesses & la protection
 qu'il devoit à la veuve & à l'orphe-
 lin ; enfin elle fit les plus grands ef-
 forts pour exciter la générosité dans
 le cœur de ce barbare. Mais elle reçut
 en réponse un ordre d'écrire à tous
 les Gouverneurs des villes qui te-
 noient pour son fils , qu'ils eussent à
 remettre leurs places aux garnisons
 ottomanes. Vers le soir du même jour
 Soliman renvoya le jeune Prince au

J. C. 1540.
 Hég. 947.

Il s'empare
 de Bude , &
 réduit le petit
 Etienne à la
 qualité de
 Vaivode de
 Transilvanie.
 Sa mere suit
 avec lui dans
 cette provin-

J. C. 1540.

Hég. 947.

château de Bude ; mais il retint auprès de lui tous les Seigneurs qui l'avoient accompagné. Sur les instances qu'on lui fit de la part d'Isabelle pour relâcher les serviteurs de son fils, Soliman répondit qu'il leur rendroit la liberté lorsqu'il seroit maître des places dans lesquelles il voudroit entrer. Il lui arrivoit à chaque instant des messages, ou plutôt des ordres de Soliman, qui rendoient sa condition plus humiliante & plus cruelle. Dans le cours de la même journée elle reçut un commandement de se retirer à Lippe avec son fils, une défense de faire appeler son fils Roi de Hongrie, le drapeau de Sangiac qui le constituoit seulement Gouverneur ou Vaivode de Transilvanie sous la souveraineté de Soliman, enfin une liste des Officiers Hongrois que l'Empereur désignoit conseillers & tuteurs du jeune Vaivode, ne voulant pas s'en rapporter à la mere, ni sur l'éducation de son fils, ni sur l'exercice de cette ombre d'autorité qu'on lui laissoit encore. Il est vrai que presque tous ceux qui avoient été désignés dans le testament du Roi Jean pour partager entr'eux le fardeau du gouvernement avoient aussi été choisis par l'Empereur des Turcs.

L'infortunée Reine s'étoit réduite à cette seule grace, qu'on voulût bien attendre son départ pour rendre la justice au nom de Soliman & pour convertir des églises en mosquées ; & Soliman n'avoit osé d'abord la refuser. Comme le séjour d'Isabelle se prolongeoit, elle eut le chagrin de voir les Imans entrer dans les églises où elle adressoit à Dieu les plus vives prières, renverser les autels à ses yeux, & consacrer à Mahomet par des sacrifices de brebis & de genisses, les temples où les Chrétiens avoient jusqu'alors rendu à Dieu un culte pur & légitime. La Reine pressa son départ pour éviter les traitemens que la férocité des Turcs devoit lui faire redouter. Aussi-tôt Soliman nomma des Cadis pour rendre la justice. Il laissa les Juges hongrois décider les procès civils entre Hongrois, & il leur abandonna la moitié des églises pour le libre exercice de leur religion. Il en fut ainsi de toutes les villes de la basse Hongrie qui avoient reconnu le Roi Jean pour leur maître.

Tandis que la Reine Isabelle, cé-J. C. 1547.
dant à sa mauvaise fortune, alloit Héq. 948.
cacher son fils dans le fond de la Trans-Feidinand
silvanie, Ferdinand voyoit avec un-
chagrin très-vif la plus belle partie d'obtenir la
paix de Soli-
man.



J. C. 1541.
Hég. 948.

de la Hongrie, qu'il avoit regardée comme son héritage, devenir la proie des Turcs. Il ne pouvoit alors espérer de l'arracher à Soliman. Charles-Quint son frere, occupé dans ce moment d'une expédition contre Alger, pensoit bien plutôt à combattre Barberousse, & à nettoyer la méditerranée des corsaires qui désoloient le commerce de ses Etats, qu'à conquérir la Hongrie pour son frere. L'armée de Rogendorf, battue & dispersée, ne pouvoit pas renaître de sa cendre. Ferdinand tenta la voie de la négociation ; il espéroit que ce fier Ottoman, qui n'avoit pas voulu un enfant pour vassal, recevrait volontiers l'hommage d'un Roi des Romains, successeur à l'Empire d'Occident. Il envoya à Bude deux Ambassadeurs chargés de magnifiques présens. L'Empereur reçut cette proposition avec tout l'appareil & tout l'éclat qui pouvoient flatter sa vanité. Les Ambassadeurs de Ferdinand furent admis à une audience publique. Soliman écouta de dessus son trône la harangue que l'un d'eux prononça en allemand, & que dans l'instant même un Drogman traduisit de vive voix en turc. Lorsqu'une nombreuse assemblée eut entendu avec étonnement combien

le Roi des Romains s'humilioit, Soliman remit sa réponse à deux jours. Quand ils furent écoulés, il fit dire par son Grand Visir aux Ambassadeurs Autrichiens que, si Ferdinand vouloit la paix avec la sublime Porte, il falloit qu'il lui rendît toutes les places qu'il possédoit encore dans la Hongrie, & qu'il payât un léger tribut pour les Etats qu'il possédoit en Autriche, desquels ses troupes avoient osé sortir pour attaquer Soliman. Après cette fiere réponse, Soliman s'achemina vers Constantinople. Il disoit tout haut que Ferdinand n'étoit pas un ennemi assez redoutable pour mériter de combattre contre l'Empereur des Turcs en personne.

J. C. 1541.
Hég. 948.

Cet orgueil fut nourri par de nouveaux succès. Il apprit que Charles-Quint avoit perdu cent quarante vaisseaux sur les côtes de Barbarie ; que les élémens conjurés contre ce Prince avoient protégé Barberousse, & que ce Général, aussi habile par terre que par mer, avoit contraint Charles-Quint de rembarquer les débris de son armée dans ce qui lui restoit de vaisseaux, après avoir perdu un grand nombre de braves soldats devant les murs d'Alger ; qu'André Doria, contre l'avis duquel l'Empe-

Succès de
Barberousse
contre Char-
les-Quint.

J. C. 1541.
 Hég. 948.

reur d'Occident avoit fait cette entreprise, avoit eu bien de la peine à sauver la personne de son maître. Ce surcroit de victoire confirma Soliman dans le dessein déjà conçu de ne pas combattre en personne pendant le cours de l'année 1542.

J. C. 1542.
 Hég. 949.

Ferdinand, qui ne perdoit pas de vue son objet, alla demander à la Diète de Nuremberg ce qu'il ne pouvoit pas obtenir de Charles-Quint. Le Roi des Romains fit valoir devant le Corps germanique la nécessité d'écarter des frontières l'ennemi le plus puissant & le plus dangereux de la chrétienté. On décida que toutes les villes libres contribueroient pour fournir au Roi de Hongrie trente mille hommes de pied, & sept mille chevaux. La cavalerie hongroise montoit à quinze mille chevaux. Ferdinand ajouta à ce nombre dix mille fantassins de troupes soudoyées. Il mit cette armée sous la conduite de Joachim, Marquis de Brandebourg, jeune Général sans expérience. Avec des troupes de la plus belle apparence, Joachim ne put parvenir au moindre succès. Il assiégea Pest, ville très-fortifiée, Bude, que Soliman avoit aussi fait entourer de larges fossés & d'un rempart épais. Les Turcs opposèrent

un courage infatigable aux efforts de cette armée de Confédérés, qui ne tarda pas à se diviser. Le Général connoissoit mal ses soldats, & ceux-ci n'avoient point de confiance dans un homme qui n'étoit recommandable par aucune action d'éclat, & qui paroissoit ne pas savoir la guerre. Enfin pendant une campagne entière, aussi meurtrière que pénible, les Confédérés ne prirent pas une ville, pas même un pouce de terrain. Les Turcs qui avoient ordre de se tenir sur la défensive, ne se montrèrent point en front de bandière. Les campagnes de Hongrie étoient trop dévastées, & depuis trop long-temps, pour que le sein de la terre pût fournir la subsistance à des troupes nombreuses. Ferdinand, qui s'étoit épuisé par les levées, n'avoit pu ni disposer ni remplir les magasins; il consuma ses forces, tandis que les Turcs ménageaient les leurs, & que Soliman, du fond de son ferrail, prenoit plaisir à voir son ennemi se détruire lui-même.

L'Empereur Turc reçut à Constantinople une nouvelle ambassade de François I qui réclamoit son secours contre Charles-Quint. Depuis la treve jurée entre l'Empereur d'Occident & le Roi

J. C. 1542.
Hég. 949.

de France, celui ci avoit rappelé Rinçon (c'étoit le nom de son Ministre auprès de Soliman), puis il l'avoit chargé d'une négociation entre la République de Venise & ce même Soliman, qui n'avoit d'autre objet que le commerce maritime. Sans doute ce nouveau voyage de Rinçon, tant à Venise qu'à la Porte, fut suspect à Charles-Quint. Quoi qu'il en soit, le Ministre de France qui, au sortir de Venise, s'étoit embarqué pour entrer dans le Pô sans défiance, sans armes, sans escorte, parce qu'on étoit en pleine paix, se vit aborder par deux barques couvertes de branchages & pleines de satellites espagnols qui sauterent dans la sienne, & le massacrèrent, ainsi que sa suite. Cet attentat commis en pleine paix par des Chrétiens sur un homme revêtu d'un caractère, tandis que Charles-Quint, trois ans auparavant, avoit éprouvé la bonne foi de François I, en traversant tous ses Etats pour aller réduire les rebelles de Flandres; ce crime indigna toute l'Europe autant que le Roi qu'il blesoit. On ne douta pas que le coup ne partît de Charles-Quint. Quel Ministre, quel Officier auroit osé le commander, s'il n'eût eu son maître pour complice? François I résolut de

J. C. 1542.

Hég. 949.

François I

envoie une

ambassade à

Constantino-

ple pour for-

mer une li-

gue avec les

Tures contre

Charles V, à

l'occasion

d'un assassi-

nat commis

en la person-

ne d'un de ses

Ministres.

s'en venger, en formant une liaison étroite avec l'Empereur des Turcs. Il envoya à la Porte Antoine Paulin, homme habile, d'un esprit vif & adroit. Paulin passa par Venise, où il tenta d'aigrir le Sénat contre Charles-Quint. Les Vénitiens lui donnerent une galere qui le porta en Dalmatie; delà le Ministre de France alla joindre Soliman qui arrivoit de Hongrie à Constantinople. Paulin n'oublia rien pour engager les Turcs à faire la guerre à Charles-Quint; il offrit, de la part de son maître, de joindre ses forces à celles de la Porte, & de donner un accès libre à Barberousse dans les ports de France, lorsqu'il y viendrait avec la flotte ottomane. Soliman devoit envoyer à Venise un Ambassadeur pour ratifier la paix conclue avec la République. Paulin obtint que le Ministre Turc proposeroit aux Vénitiens d'entrer dans cette confédération, afin d'abaisser la maison d'Autriche. L'Ambassadeur de Soliman fut reçu à Venise avec de grands honneurs.

Cette République, comme on l'avu, devoit être mécontente de Charles-Quint, & l'étoit en effet: mais le Sénat ne jugea pas à propos d'entreprendre une nouvelle guerre. La liberté de son commerce lui étoit

J. C. 1542.
Hég. 949.

trop précieuse pour s'attirer sur mer
un ennemi puissant. Les Vénitiens
J. C. 1542. craignoient également les Autri-
Hég. 949. chiens, les Turcs & les Français;
& sans être attachés à aucune de ces
Puissances, ils vouloient bien vivre
avec toutes. Paulin retourna en Fran-
ce pour rendre compte à son maître
des dispositions de Soliman & de celles
des Vénitiens. Tous ces pourparlers
consommerent une année entière; la
flotte de Barberousse ne fut prête qu'au

J. C. 1543. printemps de l'année 1543. Alors
Hég. 950. Paulin, de retour à Constantinople,
fut chargé par Soliman d'une lettre
pour son maître en réponse à celle
qu'il avoit apportée de François I. En
voici la traduction fidelle. La fierté
ottomane y est si bien peinte, que
nous avons cru devoir la rapporter.

» Lagloire des Princes de la religion
» de Jésus, possesseur de la majesté &
» de la grandeur, orné de splendeur &
» d'éclat, François Roi de France: ma
» lettre impériale t'étant parvenue, tu
» sauras que, sur la priere que m'a fait
» Paulin ton Ministre, je lui ai ac-
» cordé ma redoutable flotte, équi-
» pée de tout ce qui lui est nécessaire.
» J'ai ordonné à Aliaden, mon Ca-
» pitain Pacha, d'écouter tes inten-
» tions & de former ses entreprises
» à

» à la ruine de tes ennemis. Tu feras
 » en sorte qu'après les avoir heureu-
 » sement exécutées, mon armée soit
 » de retour avant la mauvaise saison.
 » Prends garde que ton ennemi ne te
 » trompe ; il ne se réduira jamais à
 » faire la paix avec toi , que lorsqu'il
 » reconnoîtra que tu as assez de réso-
 » lution pour lui faire constamment
 » la guerre. Que Dieu comble de ses
 » bénédictions ceux qui estiment
 » mon amitié , & qui jouissent de la
 » protection de mes armées victo-
 » rieuses. «

J. C. 1543.
 Hég. 950.

Il fut décidé que , pendant toute l'expédition , Paulin resteroit dans la galere de Barberouffe pour lui expliquer les intentions de son maître. La flotte , au nombre de cent dix galeres & quarante flûtes , traversa la mer Ionienne. Après qu'elle eut rasé les côtes de Messine , les corsaires , qui montoient les quarante flûtes , débarquerent à Reggio pour s'emparer de la place , qui fit peu de résistance. Barberouffe choisit , pour sa part du butin , la fille du Gouverneur. Cette belle , pour éviter le titre honteux de concubine du Général , changea de religion & épousa Barberouffe sur son bord.

La flotte ottomane , partie de Constantinople , s'empara de Reggio , côtoie les Etats de Toscane & de Genes sans faire aucun désordre , arrive à Marseille.

La flotte ottomane , passant à la hau-

J. C. 1543.
 Hég. 950.

teur d'Ostie, jeta la consternation jus-
 ques dans les murs de Rome. Les
 femmes fuyoient avec leurs enfans
 sur des montagnes presque inaccessible-
 les : les Religieuses quittoient leurs
 monasteres : chacun cachoit ses ri-
 chesses , & tous craignoient que le
 siege de la chrétienté ne fût saccagé
 par des corsaires musulmans. Les let-
 tres que Paulin écrivit au Cardinal
 Carpi , Gouverneur de Rome , ne
 rassurerent que très-difficilement une
 troupe timide de Prêtres , de Moines ,
 de Négociants , qui d'abord maudis-
 soient un Prince chrétien devenu l'al-
 lié des Turcs. Mais , lorsque leur ter-
 reur fut calmée , l'espoir du gain leur
 persuada bientôt de venir approvi-
 sionner la flotte de ces excommuniés
 qui leur avoient fait tant d'horreur.
 Elle parcourut les côtes de Toscane
 & de Genes sans y faire le moindre
 ravage. Lorsqu'elle fut parvenue à
 Marseille , Paulin alla prendre les or-
 dres de François I , & revint aussi-tôt
 pour prescrire à Barberousse de for-
 mer le siege de Nice. Le Roi de France
 avoit autrefois engagé cette ville ,
 pour de l'argent , au Duc de Savoie ,
 allié de Charles-Quint , & ce Prince re-
 fusoit de la rendre , quoiqu'on lui eût
 offert la restitution de la somme qui

Mauvais
 succès du sie-
 ge de Nice.

lui étoit due. La flotte française, qui consistoit en quatorze galères & dix-huit gros vaisseaux, joignit les Turcs à Marseille : elle portoit huit mille hommes de débarquement, & étoit commandée par le Duc d'Anguien. Nice, ville maritime, très-bien fortifiée, & munie d'un château plus fort que la ville, étoit défendue par le Commandeur Simonei, le même qui, étant esclave à Tunis, avoit trouvé le secret de s'emparer de la ville. Ce brave Officier ne démentit point sa réputation dans cette occasion périlleuse. Après une défense très-longue & très-meurtrière, le Duc d'Anguien ayant commandé plusieurs attaques qui avoient ouvert les murs de toutes parts, Simonei capitula pour que la ville fût rendue à la France sans pillage, sans contribution, & conservant tous les privilèges dont elle avoit joui lorsqu'elle étoit française. Les Turcs, qui n'étoient venus que pour piller, ne virent pas capituler ainsi sans chagrin. Cette façon de faire la guerre, que des corsaires ne pouvoient pas goûter, mit bientôt de la division parmi les alliés. Pendant qu'on assiégeoit le château, les Turcs cherchèrent querelle aux Français, sous prétexte que ceux-ci n'avoient point su se munir de la

J. C. 1543.

Hég. 950.

quantité suffisante de poudre, & qu'ils étoient forcés d'en emprunter d'eux. Peu de jours après on apprit que le Marquis del Vasto venoit au secours de Nice à la tête de l'armée de Charles-Quint. Le château tenoit encore : les Turcs, à cette nouvelle, se précipiterent dans la ville, qu'ils pillèrent comme si elle eût été ennemie ; puis ils remonterent sur leurs vaisseaux ; & , sans conférer ni avec le Duc d'Anguien ni avec l'Ambassadeur de France qu'ils laisserent à Nice, ils leverent l'ancre & reprirent le chemin de Constantinople, autant que la saison avancée put le leur permettre.

Soliman qui, l'année précédente, avoit fait ravager la Hongrie par ses Généraux, crut que l'expédition de Barberouffe étoit une circonstance favorable pour faire des conquêtes en personne. Il prit Valpont, Senone, Gran, Pest, Albe-Royale, Vicegrade, avec beaucoup de rapidité ; & il retourna à Andrinople, lorsque le froid, toujours excessif en Hongrie, le contraignit d'interrompre les succès. Malgré les ordres qu'il avoit donnés à la Reine Isabelle, sa prétendue vassale, les Transilvains ne joignirent point leurs forces à celles des Turcs. L'Evêque de Varadin conseilla à la mere

de son maître de laisser ses oppresseurs se faire la guerre, sans prendre aucun parti entr'eux. Cette Princesse, J. C. 1543.
Hég. 950. comme on le verra dans la suite, penchoit plus pour Ferdinand, son ennemi naturel, que pour ces cruels Musulmans, qui l'avoient à la fois opprimée & trahie.

Soliman, vainqueur & conquérant de plus de la moitié de la Hongrie, arrosa bientôt ses lauriers de ses larmes. Il perdit celui de tous ses fils qu'il aimoit le mieux, l'un des enfans que lui avoit donné Roxelane, sa Sultane favorite. Jamais le cruel Soliman ne laissa voir autant de marques de sensibilité qu'au moment de la perte de ce Prince, qu'il préféroit à tous ses autres enfans. Soliman, tant pour honorer la mémoire du jeune Mahomet, que pour obtenir la rémission des fautes de ce Prince, délivra un grand nombre d'esclaves des deux sexes; il fonda une mosquée, dans laquelle plusieurs Imans devoient réciter chaque jour des textes du Koran & des hymnes; il fit construire près de ce superbe édifice un autre, appelé Menderez, consacré à l'éducation de la jeunesse dans la loi de Mahomet; & un autre, appelé Imaret ou Hôpital, où les pauvres de

_____ toutes les religions devoient être également soignées.

J. C. 1544-

1545-1546-

1547.

Hég. 951-

952-953-954.

Treuve entre
les Turcs &
les Autri-
chiens.

La douleur de Soliman fut si vive, qu'il demeura long-temps incapable de s'occuper d'aucune affaire. Pendant cet intervalle, son Grand Visir Latibeg, convaincu que son maître ne se mettroit pas en campagne l'année suivante, & que c'étoit toujours beaucoup gagner qu'humilier l'Empire d'Occident, conclut une treuve pour cinq ans avec Charles-Quint & Ferdinand, sous la condition expresse de trente mille ducats hongrois de tribut chaque année, & que chacun conserveroit ce qu'il occupoit dans le Royaume au moment de la cessation des hostilités. Le traité est conçu en termes fastueux, sur lesquels l'Envoyé de Ferdinand ne voulut pas disputer, connoissant combien son maître avoit besoin de paix. Pour Charles-Quint, il s'en rapporta tout-à-fait à son frere, dont les affaires paroissoient toujours l'intéresser foiblement. Dans le texte de ce traité Ferdinand stipule pour Charles-Quint.

Mort de
Barberousse.

Soliman fit dans ce même-temps une perte moins sensible à son cœur que celle de son fils, mais plus grande pour la sûreté de ses Etats & pour la gloire de son regne. Barberousse mou-

rut de maladie en 1547, après avoir
 rempli toutes les mers & routes les
 côtes de l'Europe, de l'Afrique & de
 l'Asie, de la terreur de son nom. Ces
 malheurs semblerent dégoûter quel-
 que temps Soliman de la guerre & des
 conquêtes. Pendant trois ans de suite
 on ne le vit occupé qu'à relever les
 édifices consumés dans le dernier in-
 cendie, & à faire exécuter des loix
 que lui-même avoit dictées. Roxe-
 lane fut mettre ce temps à profit. La
 perte du jeune Prince que Soliman
 avoit eu d'elle, lui rendoit cette es-
 clave encore plus chere par les regrets
 qu'elle étaloit aux yeux de l'Empe-
 reur. Mais la douleur vraie ou fausse
 de Roxelane ne lui fit point oublier
 ses intérêts. Comme elle voyoit l'Em-
 pereur élever avec plaisir des édi-
 fices, elle résolut, à son exemple,
 de faire bâtir une mosquée des dons
 immenses dont il la combloit tous
 les jours. Cette œuvre de religion ne
 pouvoit que plaire à Soliman; mais
 ce n'étoit pas-là tout ce que Roxe-
 lane en attendoit. Elle étoit esclave,
 comme toutes les autres femmes du
 haram; car, depuis bien du temps,
 l'orgueil des Empereurs d'Orient ne
 leur permettoit pas d'élever à la di-
 gnité d'épouses celles qu'ils choisif-

J. C. 1544-

1545 - 1546-

1547.

Hég. 951-

952-953-954.

 L'Empereur
 épouse Roxe-
 lane.

J. C. 1544.
 1545 - 1546.
 1547.
 Hég. 951.
 952-953-954.

soient pour entrer dans leur lit. Roxelane fit consulter le Mufti, pour savoir si les aumônes & les autres œuvres pieuses des esclaves leur seroient méritoires pour l'autre vie. Le Mufti répondit, comme la Sultane s'y étoit attendue, que tout ce que possédoit un esclave, jusqu'à sa personne même, appartenoit véritablement à son maître ; que par conséquent ce qu'elle consacroit au service de Dieu, du Prophete, ou des pauvres, ne pouvoit être méritoire que pour ce maître dont l'esclave employoit les biens. Roxelane, ayant montré cette réponse à l'Empereur, laissa voir un chagrin très-vif, que Soliman crut dissiper en accordant la liberté à sa chère Sultane, afin que ses bonnes œuvres pussent lui profiter à l'avenir. La nouvelle affranchie témoigna une vive reconnoissance à son libérateur ; mais depuis, lorsqu'il voulut vivre avec elle comme avec sa favorite, la scrupuleuse Roxelane déclara à Soliman, que la loi de Mahomet ne permettoit aux Musulmans d'user que de leurs épouses & de leurs esclaves, qu'ainsi une femme libre ne pouvoit sans crime répondre à ses desirs. L'Empereur fut d'abord indigné de la supercherie ; mais après qu'il

out employé en vain les caresses, les menaces, & même les mauvais traitemens, la violence de sa passion fléchit l'orgueil ottoman. Soliman aimamieux épouser Roxelane, que renoncer à sa possession.

J. C. 1544-
1545-1546-
1547.
Hég. 951-
952-953-954.

Dès-lors Mustafa, le fils aîné de l'Empereur, qui n'étoit point fils de Roxelane, comprit qu'il auroit une dangereuse ennemie dans cette ambitieuse Sultane; & que celle qui, contre toutes les loix & contre tous les usages, avoit su se faire Impératrice, sauroit peut-être un jour faire tomber le sceptre à ses enfans au préjudice de leur aîné. Cette artificieuse marâtre, pour accoutumer son époux aux divisions domestiques, l'engagea dans une guerre que le frere du Roi de Perse vouloit susciter à son frere.

Roxelane
fait déclarer
la guerre en
Perse, qui ne
dure qu'une
campagne.

Quoique toutes les expéditions contre cette Puissance eussent jusques-là toujours été malheureuses, & que, quelques années auparavant, Roxelane elle-même eût perdu le Grand Visir Ibrahim, sous prétexte qu'il avoit commis la gloire des Ottomans, en exposant leurs armées à périr dans les déserts de la Perse, elle y réussit. Ce frere cadet de Tachmas se nommoit Alkazik Mirza. Leur pere commun avoit donné à celui-ci la pro-

J. C. 1544-
 1545-1546-
 1547.
 Hég. 951-
 252-253-254.

 vince de Schirvan , comme un apanage , pour y commander sous l'autorité de son frere , & pour en toucher les revenus. Alkazik prétendit bientôt en être le Souverain : Tachmas prétendit au contraire que toute la Perse ne devoit être qu'une Monarchie ; & que celui qui osoit se dire Souverain de Schirvan , n'étoit en effet qu'un rebelle. Il le chassa de son prétendu Royaume. Ce Prince dépouillé alla chercher un asyle ou même une subsistance à Constantinople. La cause d'un cadet révolté contre son aîné & contre son Souverain parut favorable à l'Impératrice Roxelane. Elle engagea Soliman à mener ses Janissaires & ses Spahis contre le Roi de Perse. Depuis long - temps les troupes ottomanes languissoient dans le repos , & elles commençoient à s'en plaindre ; mais tous les vieux soldats , qui se souvenoient des guerres de Perse , auroient mieux aimé porter leurs armes dans un pays moins ingrat. Soliman conduisit en Asie une belle armée , qui grossissoit chaque jour , à mesure qu'elle approchoit des frontieres de la Perse. Le Prince Mustafa , Gouverneur d'Armachie , se présenta devant son pere à son passage , & le pressa de lui permettre de partager avec lui les fati-

gues & la gloire qui l'attendoient. J. C. 1544-

Mais Roxelane avoit prévu le coup. 1545-1546-

Il ne falloit pas montrer aux Janis- 1547.

saïres un jeune Prince tout bouillant Hég. 951-

d'ardeur, dont la figure & l'affabilité 952-953-954.

enchantoient tous ceux qui pouvoient
l'approcher, & qui, déjà l'idole de la
province qui lui étoit confiée, feroit
bientôt devenu l'idole de l'armée.

La campagne contre les Persans fut
aussi malheureuse qu'elle pouvoit l'être.
Le Prince pour lequel elle avoit
été entreprise, surpris par un corps
de Persans à la tête de peu de soldats
avec lesquels il faisoit l'avant-garde,
paya de sa tête sa rébellion. Du reste,
Tachmas fit la guerre contre Soliman,
comme son pere & lui l'avoient déjà
faite, laissant les Turcs s'engager dans
un pays aride & dévasté, où ils com-
battoient la faim & les élémens beau-
coup plus que les Persans, qui escar-
mouchoient & évitoient toujours la
bataille. La fatigue & les maladies
ayant consumé l'armée de Soliman
pendant six mois entiers, il alla enfin
dans le Diarbekir chercher des rafraî-
chissemens nécessaires à ce qui lui res-
toit de troupes.

Lorsque le printemps fut venu, So-
liman, loin de penser à réparer par
quelques succès les malheurs de la

campagne précédente , reprit le chemin de Constantinople. A son retour dans ses Etats d'Europe , il trouva les affaires de Hongrie bien changées. Ferdinand, Roi des Romains , moitié par la terreur de ses armes , moitié par l'adresse de ses négociations , avoir déterminé la Reine Isabelle à lui céder la Transilvanie avec la couronne de S. Etienne , si révéree des peuples. Elle eut , pour tout dédommagement de cette souveraineté , des terres dans la haute Hongrie jusqu'à concurrence de trois cens mille livres de revenu , & la promesse de marier un jour le Prince son fils à la fille du Roi Ferdinand. L'Archevêque de Varadin lui seul avoit déterminé Isabelle : & peu de temps après , le Roi qu'il avoit si bien servi lui fit obtenir le chapeau de Cardinal. Aussi-tôt que Soliman eut appris que son vassal avoit abandonné , sans son consentement , le fief que l'Empereur Turc prétendoit lui avoir conféré , sans avoir égard au droit des gens il fit enfermer dans le château des sept Tours l'Ambassadeur du Roi Ferdinand , sous le prétexte que son maître avoit rompu la treve. Il envoya tout aussi-tôt le Béglierbeg de Romélie à la tête des forces de l'Europe pour punir cet infrac-

J. C. 1548-

1549.

Hég. 955-

956.

Affaires de

Hongrie. L^s

Turcs levent

le siege de Te-

meswar.

teur de traité. Les Turcs s'empare-
 rent d'abord de plusieurs petites pla-
 ces, que les Hongrois surpris ne dé-
 fendirent que très-mal; mais Mehe-
 met, c'étoit le nom du Béglierbeg,
 ayant mis le siege devant Témefwar,
 & éprouvant une résistance à laquelle
 il ne s'étoit pas attendu, apprit bien-
 tôt que Guastaldo, Général de Ferdi-
 nand, avoit formé à son tour le siege
 de Lippe.

J. C. 1548-

1549.

Hég. 955-

956.

Le nouvel Archevêque de Gran, Capitulation de Lippe. Le Cardinal Martinuzzi est assassiné.
 devenu Cardinal Martinuzzi, avoit
 en Hongrie une autorité dont le Roi
 même commençoit à être jaloux, &
 que ce Prince n'osoit pas disputer au
 Prélat qui avoit rangé la Transilvanie
 sous son sceptre. Le Général Guastaldo
 lui-même obéissoit, en frémissant, à
 un Moine qui prétendoit commander
 les armées, comme il decidoit dans
 les conseils des Princes. Cependant
 le Cardinal, après avoir donné de
 bons ordres pour la défense de Té-
 meswar, dont les Turcs furent con-
 traints de lever le siege, alla en per-
 sonne au siege de Lippe, & en di-
 rigea lui-même les opérations. Après
 un mois de tranchée ouverte, les bre-
 ches étant devenues grandes, les Turcs
 que Mehemet avoit laissés dans la
 place, demanderent à capituler. Guas-

taldo prétendit qu'il falloit les prendre par assaut, & les passer tous au fil de l'épée; qu'il ne devait jamais y avoir de capitulation avec une nation aussi sanguinaire, & qu'on ne pouvoit espérer de paix avec les Turcs, que quand on les auroit mis dans l'impossibilité de faire la guerre. Le Cardinal combattit cet avis, qui lui parut trop violent & peu sûr. Par l'autorité qu'il s'étoit arrogée sous trois Rois consécutifs, il signa une capitulation, qui permettoit aux Turcs de sortir de Lippe avec leurs armes, & il la fit exécuter sous ses yeux. Les cris de Guastaldo pénétrèrent jusqu'à la cour de Ferdinand. Le Général écrivit à son maître, que ce Prêtre ambitieux, qui avoit gouverné la Hongrie au milieu des dissensions, vouloit éterniser la guerre pour éterniser son pouvoir; qu'il commençoit déjà à s'entendre avec les Turcs, & qu'il leur livreroit un jour le Royaume, dans l'espérance de gouverner sous eux, comme il avoit livré la Transilvanie à Ferdinand. Le Prince Autrichien saisit tous les soupçons qu'on voulut lui donner. N'étant pas assez affermi sur son trône pour réprimer un sujet puissant, il se crut permis de le faire assassiner. Guastaldo ne refusa

J. C. 1548-

1549.

Hég. 955-

956.

pas d'être le ministre de cette lâcheté. ~~_____~~

On surprit le Prélat dans un château nommé Bins, qu'il avoit fait construire dans son archevêché, & où il étoit allé passer quelques jours. J. C. 1548-1549.
Hég. 955-956.

Guaftaldo, sous prétexte de demander des ordres au Cardinal, envoya à Bins quelques Officiers de l'armée, qui, l'ayant environné, le percèrent de plusieurs coups au moment où il lisoit une lettre de Guaftaldo qu'ils lui avoient apportée. On a remarqué que tous les complices de cet assassinat moururent de mort violente en très-peu d'années. Le Cardinal Martinuzzi avoit bien des partisans en Hongrie. Ce Prélat ne s'étoit approché si près du trône que par des qualités rares qui lui avoient fait beaucoup d'admirateurs. Sa perte, & surtout le genre de sa mort, rendirent la domination de Ferdinand odieuse aux Hongrois.

Mehemet fut profiter de la division des Chrétiens; il recommença le siège de Temeswar, qui se rendit bientôt. Il prit plusieurs autres places. Peut-être, dans cette conjoncture, les Turcs n'auroient pas eu de peine à se rendre maîtres de toute la Hongrie, si leur extrême cruauté n'avoit averti les peuples de se soustraire à de pa-

Cruautés des
Turcs dans la
Hongrie. Ré-
sistance d'A-
gria. Les
Turcs en le-
vent le siège.

reils maîtres. En effet, ils répandirent inutilement tant de sang dans ces villes qui ne faisoient presque aucune résistance, que les citoyens d'Agria, dont Mehemet forma le siege à la fin d'une campagne, résolurent de ne se rendre jamais, bien qu'ils n'eussent que deux mille hommes de garnison. Les citoyens s'assemblerent dans les différens quartiers de leur ville, & jurèrent sur l'hostie de n'ouvrir jamais leurs portes, à quelque extrémité qu'ils pussent être réduits. Les femmes, dont la pudeur étoit très-alarmée par l'exemple de ce qui s'étoit passé dans les autres villes, qui cependant n'avoient pas été prises d'assaut, voulurent avoir part à la défense. Elles se lièrent par les mêmes sermens que leurs freres & leurs époux. Plusieurs d'entr'elles, en effet, firent, dans le cours du siege, des actions qui faisoient d'étonnement tous ceux qui en furent témoins. Comme les fortifications n'étoient pas avancées beaucoup par-delà les remparts, les Turcs en vinrent bientôt à l'assaut : les femmes, aussi déterminées que les meilleurs soldats de la garnison, rouloient sur les assaillans des quartiers de rochers, les couvroient d'huile bouillante, & les précipitoient du haut des échelles.

J. C. 1548.

1549.

Hég. 955-

956.

Les Turcs, au nombre de quatre-vingt mille, savoient qu'il n'y avoit dans Agria que deux mille foldats : tous les jours ils tentoient des assauts : tous les jours leur canon détruisoit beaucoup de monde ; néanmoins le nombre des défenseurs ne sembloit pas diminué. Les Janissaires parvenoient à la crête du rempart, y trouvoient une mort certaine ; même plusieurs corps entiers, qui avoient réussi à escalader, furent massacrés dans les rues, sans qu'un seul pût ni obtenir quartier, ni rejoindre les siens. Enfin les pluies, & la rigueur de l'hiver qui approchoit, forcerent Mehemet d'abandonner ce siege. La bravoure des citoyens d'Agria réussit par-delà leurs espérances ; ils apprirent à leurs ennemis combien la vraie valeur est supérieure à la férocité. La résistance d'Agria fit espérer en vain à Ferdinand quelque accord avec les Turcs : le Baron de Busbec, son Ambassadeur, n'en fut pas moins traité à la Porte, plutôt comme un prisonnier d'Etat que comme le Ministre d'une Puissance étrangere. Soliman au contraire écouta Ernest Scinski, que la Reine Isabelle lui envoya de Pologne, pour tâcher d'obtenir un secours qui la rétablît dans la Transilvanie. Mais il faut parler auparavant

J. C. 1548-

1549.

Hég. 955-

956.

L'Ambassadeur de Ferdinand est traité en prisonnier d'Etat.

des expéditions maritimes, qui ne furent pas moins importantes que celles de terre.

J. C. 1548-1549.

Hég. 955-956. Le Corsaire Dragut, élève de Barberousse, avoit hérité de son maître

la confiance de Soliman, & le commandement de ses flottes. Pendant les années 1549 & 1550 il avoit ravagé les côtes de la Sicile, de toute

J. C. 1549-1550.

Hég. 956-957. l'Italie, de l'Espagne même; puis, à l'exemple de Barberousse, il résolut de se faire, sous la protection de Soliman, un petit Etat sur les côtes d'Afrique, qui devînt le port de ses vaisseaux & le magasin de ses prises. Il s'empara d'abord de plusieurs villes maritimes du royaume de Tunis; il surprit Africa, petite République de Maures, dont la ville principale, située entre Tunis & Tripoli, avoit un port bien fortifié. La reddition d'Africa causa beaucoup d'inquiétude à l'Empereur d'Occident. Ce Prince prévint qu'il seroit plus aisé que jamais à Dragut de faire des incursions sur les côtes de Naples & de Sicile. Les Chevaliers de Saint Jean de Jerusalem, maîtres de Tripoli, étoient aussi intéressés que l'Empereur à chasser un voisin importun. Les galeres de Malthe & celles de l'Eglise se joignirent à la flotte commandée par André Doria,

pour en faire le siege. Ces forces réunies voguerent vers les côtes d'Afrique. Cette place céda aux efforts des Chrétiens, & les Chevaliers de Malthe eurent la meilleure part à la gloire. Soliman ne vit pas sans peine l'Empereur d'Occident maître des principaux ports d'Afrique. Il avoit garnison dans le fort de la Goulette. Tripoli appartenoit aux Chevaliers de Malthe ses alliés & ses feudataires. Africa étoit une place plus importante encore que les deux premières. Il étoit à craindre que les Chrétiens ne voulussent pénétrer dans l'Egypte, & de-là dans la Palestine. La valeur des Chevaliers de Malthe, sur-tout leur profession, rappelloit cet ancien esprit de croisades, qui, trois siècles auparavant, avoit fait tant de mal aux Chrétiens & aux Musulmans. Ceux-ci craignoient de le voir revivre dans un temps où les Européens savoient mieux combattre, & où leurs armées étoient mieux disciplinées. Le siege de Tripoli fut résolu dans le Divan de Constantinople. On y peignit les Chevaliers de Malthe, aux yeux de Soliman, comme des Pirates dont il étoit important de détruire tous les repaires : mais ce Prince croyoit ces prétendus Pirates

J. C. 1549-

1550.

Hég. 956-

957.

Les Chré-

tiens repren-

nent Africa.

Les Turcs se

préparent au

siege de Tri-

poli.

J. C. 1551.

Hég. 958.

sujets de Charles-Quint , parce qu'ils
J. C. 1551.
Hég. 958. avoient marché en Afrique sous les
ordres de ses Généraux , parce que
tous les lieux qu'ils occupoient avoient
appartenu à l'Empereur d'Occident.
En conséquence Soliman conçut quel-
que scrupule de faire la guerre à un
Monarque son allié , sans s'être plaint
des infractions au traité. Il envoya
donc à la cour de Charles-Quint,
non pas un Ambassadeur , mais un
Chiaoux , espece de Héraut d'armes ,
pour sommer ce Prince de lui rendre
les places dont il s'étoit emparé sur
les côtes d'Afrique. Charles-Quint
répondit que toutes ces villes dépen-
doient du royaume de Tunis, tribu-
taire de la couronne de Castille ; que
ses Généraux les avoient reprises sur
Dragut, qu'il regardoit comme un
Pirate , & non comme l'Amiral de
Soliman. Cette réponse valut au suc-
cesseur de Barberousse une dignité de
Sangiac , afin que son service auprès
la Porte ne fût plus douteux. Il eut
ordre de préparer tous ses Corsaires à
une expédition contre les Chevaliers
de Malthe , tandis qu'on armoit une
flotte considérable dans le port de
Constantinople , que Sinan Pacha de-
voit commander avec les conseils de
Dragut. Quoique l'Ordre de Malthe

ne fût pas sujet de l'Empereur d'Oc-
cident, comme Soliman l'avoit tou-
jours cru, le Grand-Maître Jean Do-
medès, Espagnol de nation, & tout Au-
trichien dans le cœur, faisoit profession
d'une soumission aveugle à Charles-
Quint son ancien maître. Au moment
que les Infideles menaçoient la Reli-
gion de toutes leurs forces maritimes,
Domedès avoit envoyé les galeres de
Malthe renforcer la flotte de Naples
qui tenoit le golfe de Venise, tandis
que Doria étoit allé conduire Phi-
lippe II en Espagne avec les galeres
de son pere Charles-Quint. En vain
les Chevaliers s'étoient élevés dans le
Conseil contre cette dissipation des
forces qui leur étoient si nécessaires :
Domedès avoit toujours nié que les
préparatifs des Turcs menaçassent les
possessions de son Ordre. Il prétendit
avoir reçu des avis secrets, & que ce
grand armement de Soliman étoit des-
tiné à secourir la France contre Char-
les-Quint. Ainsi, par le crédit & par
l'autorité du Grand-Maître de Malte,
le port de l'isle fut dégarni, & la Reli-
gion se vit privée de la liberté d'en-
voyer des secours dans le lieu où un
puissant ennemi se préparoit à l'atta-
quer. Le Grand-Maître Domedès fit
passer à Tripoli seulement deux cens

J. C. 1551.
Hég. 958.

Calabrois qui étoient pour lors à Malthe; il mit à leur tête trente Chevaliers, tous jeunes gens que leur mauvaise conduite avoit fait renfermer dans les prisons de l'Ordre. Ce fut là tout le secours que les cris de plusieurs grands Officiers de l'Ordre purent obtenir pour Tripoli. Il n'y avoit alors dans cette place que quelques vieux Chevaliers infirmes que la salubrité de l'air y avoit attirés, & qui y commandoient des naturels du pays, Musulmans, & par conséquent très-peu attachés à leurs Maîtres. Domedès répétoit si souvent que les efforts des Turcs ne menaçoient ni Malthe ni Tripoli, qu'on commençoit à le croire, & que la tranquillité se rétablissoit parmi les Chevaliers, lorsqu'on apperçut tout-à-coup la flotte ottomane qui voguoit vers l'isle. Elle étoit composée de cent douze galeres portant douze mille Janissaires, de trente flûtes, de plusieurs vaisseaux de transport. Sinan Pacha, qui la commandoit, avoit ordre de ne rien entreprendre de considérable que par les avis de son Lieutenant Dragur. Ses instructions portoient qu'il iroit former le siege de Tripoli, & qu'en passant il tenteroit de s'emparer de l'isle de Malthe. La flotte étoit poussée d'un

Les Turcs
font sans suc-
cès une de-
cente à Mal-
the.

vent favorable : elle eut bientôt in-
 vesti le port appelé Marsamuscet, J. C. 1551.
 qui n'est séparé du grand port que par Hég. 958.
 une langue de terre, sur laquelle s'éle-
 voit un rocher très-escarpé. La terreur
 se répandit aussi-tôt parmi tous les
 naturels du pays ; & , malgré la va-
 leur des Chevaliers, l'isle de Malthe,
 que le Grand-Maître Domedès avoit
 obstinément refusé de garnir de mu-
 nitions & de troupes, auroit peut-
 être été la proie des Turcs qui y abor-
 derent, sans la ruse d'un Chevalier,
 Receveur de l'Ordre, qui résidoit à
 Messine.

Les Turcs, prêts à commencer ce
 siège, prirent à l'entrée de la nuit une
 petite barque qui paroissoit vouloir
 aborder furtivement sur les côtes ; mais
 on avoit eu soin de la laisser apper-
 cevoir. Le Patron affecta de vouloir
 jeter quelques papiers dans la mer :
 il réussit, ainsi qu'il l'avoit désiré,
 car ces papiers apperçus furent saisis
 dans ses mains, & portés dans l'ins-
 tant même à Sinan Pacha, qui y trouva
 une lettre du Receveur de Messine
 adressée au Grand-Maître. Elle por-
 toit en substance qu'André Doria étoit
 de retour d'Espagne & actuellement
 dans le port ; qu'il avoit dépêché dans
 tous les autres ports de l'isle, à Na-

J. C. 1551.
 Hég. 958.

ples & à Genes, des brigantins, pour rappeler auprès de lui toutes les galères & tous les vaisseaux qui seroient en état de tenir la mer, & les troupes nécessaires pour les armer ; qu'incessamment il contraindrait les Turcs à lever le siege. Cet avis supposé fit tout l'effet que l'inventeur de la ruse en avoit attendu. Sinan Pacha assembla le conseil, lut cette lettre aux Chefs, & représenta que, si Doria venoit attaquer sa flotte dégarnie des troupes qui seroient occupées au siege, les Turcs auroient sans doute du désavantage & manqueroient le siege de Tripoli, l'unique objet de leur embarquement. Dragut, qui d'abord avoit conseillé le siege de Malthe, n'osa plus s'opposer aux volontés du Pacha. Les Turcs décamperent & dirigerent leur course vers Tripoli. Nous avons déjà vu que la garnison de cette place n'étoit ni nombreuse ni aguerrie ; mais Gaspard de Valier, de la langue d'Auvergne, qui y commandoit, étoit un Chevalier plein de valeur & de talens militaires, qui jouissoit d'une grande considération dans l'Ordre, dont il étoit Maréchal & Grand-Croix. La flotte étant arrivée à Tachore, qui n'est éloigné que de quatre lieues de Tripoli, dès le lendemain

Ils arrivent
 devant Tripoli,
 & sommèrent la ville
 de se rendre.

lendemain Sinan Pacha y envoya un Officier subalterne portant un drapeau blanc. Cet homme s'avança quelques sur le rempart, il y planta une canne à laquelle un papier étoit attaché : il cria qu'il viendrait le lendemain en chercher la réponse. On le trouva conçu en ces termes : » Ren-

J. C. 1551.
Nég. 2586

» dez-vous à la miséricorde du Grand
» Seigneur qui m'a commandé de rendre cette place à son obéissance ;
» & je vous laisserai la liberté de vous
» retirer avec tous vos effets , sinon
» je vous ferai passer tous au fil de l'épée. *Signé Sinan Pacha.* « Le Gouverneur , résolu de se bien défendre , malgré l'inégalité de ses forces , fit mettre sur la canne la réponse suivante : » La garde de Tripoli m'a été
» confiée par ma Religion ; je ne puis
» rendre cette place qu'à celui seul
» qui me sera désigné par le Grand-Maître & par le Conseil de mon
» Ordre. Je la défendrai contre tout
» autre jusqu'à la mort. *Signé le*
» Maréchal Gaspard de Valier. «

Aussi-tôt le Pacha fit avancer sa flotte. Le débarquement fut fait sans coup férir , parce que les Chevaliers ne voulurent pas dégarnir leur place. Sinan Pacha & Dragut eurent tout le loisir d'en examiner les dehors. Ou-

~~1551.~~ tre qu'il n'y avoit pour toute garnison
 J. C. 1551. dans Tripoli que deux cens Calabrois,
 Hég. 958. dont nous avons parlé, & quatre cens
 Maures, qui, bien que Musulmans,
 étoient ennemis des Turcs, la ville
 étoit assez mal fortifiée. Plusieurs fois
 les Chevaliers de S. Jean avoient sup-
 plié Charles - Quint de leur retirer ce
 dangereux bienfait ; mais ce Prince
 avoit mieux aimé qu'une place si im-
 portante & si mauvaise fût gardée &
 réparée par l'Ordre de Malthe que par
 lui. Le présent qu'il leur avoit fait
 de l'isle ou plutôt du rocher de Mal-
 the, ne diminueoit ni son autorité ni
 ses finances. Il abandonnoit à ces Reli-
 gieux soldats une roche que la nature ne
 sembloit pas avoir formée pour nour-
 rir des hommes ; car à peine y avoit-
 il alors quatre mille habitants dans
 toute l'isle, qui y traînoient une vie
 languissante, & qui ne pouvoient pas
 espérer d'éloigner la misere par le tra-
 vail. Il falloit les richesses que la Reli-
 gion de S. Jean de Jerusalem possède
 dans toute la chrétienté, le courage,
 l'industrie & l'attachement des Cheva-
 liers à leur Ordre, pour rendre cette
 isle aussi florissante qu'on la voit au-
 jourd'hui. Charles-Quint avoit prévu
 qu'en donnant Malthe aux Chevaliers
 de S. Jean, il établiroit une forte ci-

radelle bien avant dans la mer pour la défense de la Sicile & de ses autres possessions dans l'Italie. Il vouloit de plus que les Chevaliers, en réparant Tripoli, lui conservassent l'entrée de l'Afrique, ou que, si la Chrétienté devoit perdre cette place, elle ne fût pas perdue dans ses mains.

J. C. 1551.
Hég. 918.

On étoit prêt d'ouvrir la tranchée, lorsqu'un brigantin maltois, portant pavillon de France, arriva au milieu de la flotte, saluant de plusieurs bordées de canon le pavillon du Grand Seigneur. La galere capitane rendit le salut au pavillon de France; & comme tout le monde étoit dans le plus grand étonnement, on vit descendre dans une chaloupe, que le Pacha avoit dépêchée vers le brigantin, Louis d'Aramont, Ambassadeur de France à la Porte. Ce Ministre, envoyé pour la seconde fois à Constantinople, avoit relâché à l'isle de Malthe peu de jours après que la flotte ottomane en étoit partie. Sur les prières réitérées des principaux Officiers de l'Ordre, il avoit jugé qu'il rendroit un grand service à son maître, & qu'il n'outrepasseroit pas ses pouvoirs, s'il empêchoit les Turcs d'assiéger Tripoli. En effet, laissant à Malthe deux galeres qui devoient le conduire à Conf-

Arrivée de
l'Ambassa-
deur de Fran-
ce à l'armée
des Turcs.

Constantinople, il s'étoit jetté sur un léger brigantin pour tâcher de prévenir les opérations du siege, comptant sur des liaisons assez intimes qu'il avoit eues avec Sinan Pacha, dont il fut reçu en effet avec distinction. L'Ambassadeur de France représenta au Général que l'Ordre de Malthe n'étoit point sujet de l'Empereur d'Occident, & qu'il n'étoit point en guerre avec la Porte; que cette République, composée de gentilshommes de toutes les nations de la chrétienté, étoit l'alliée intime de son maître Henri II; que le Roi de France sauroit le meilleur gré à la Porte d'épargner cette ville, sur laquelle l'Empereur d'Occident n'avoit plus aucun droit, & que les Chevaliers n'étoient pas si dévoués à Charles-Quint que les Turcs sembloient le croire. Pour toute réponse, le Grand Visir montra ses ordres. L'Ambassadeur, voyant que ce Turc étoit sourd à ses raisons & à ses prieres, dit qu'il alloit en diligence à Constantinople, sûr d'être écouté du Grand Seigneur, & qu'il reviendrait à temps pour empêcher que la ville fût prise. Sinan lui répondit qu'il ne pouvoit pas le laisser partir avant la fin du siege; &, sans respect du droit des gens que les

J. C. 1551.

Hég. 958.

Turcs connoissent très-peu, il fit enlever à l'instant tous les agrêts du brigantin qui avoit apporté l'Ambassadeur. A cette violence près, il fut traité avec toute la considération due à son caractère.

Sinan Pacha, sans perdre de temps, fit ouvrir la tranchée & élever trois batteries vers l'endroit le plus foible de la place, afin que le feu fût continuél. Pendant qu'on chargeoit & qu'on rafraîchissoit les canons de deux, la troisieme tiroit. Par cette vivacité la breche fut bientôt ouverte, & les Turcs conçurent l'espérance de ne pas demeurer long-temps devant Tripoli. Ils en auroient été plus sûrs encore, s'ils avoient pu savoir ce qui se passoit dans la place. Les Chevaliers qui servoient sous le Maréchal de Valier n'étoient pas tous également attachés à leur devoir. La plupart voyoient dans leur Chef, plutôt un Français qui présumoit trop de lui, en entreprenant de défendre une place ouverte & mal fortifiée, & en exposant à une mort certaine des soldats qui n'étoient pas les siens, qu'un Chevalier de S. Jean, qui ménageoit l'honneur de son Ordre en soutenant la cause commune. Les propos indiscrets de ceux qui devoient

J. C. 1551.

Hég. 958.

Commence-
ment du sic-

ge.

~~un autre exemple, germerent en peu~~
 de temps dans le cœur des soldats.

J. C. 1551.

Nég. 958. La terreur s'empara de toute la garnison. Les esclaves refuserent bientôt de réparer les breches. Couchés par terre, ils se laissoient accabler de coups plutôt que de s'exposer au feu des batteries. Un servant d'armes Français, nommé des Roches, à l'expérience duquel on avoit confié la défense d'un petit fort avancé sur la mer, où il commandoit trente Calabrois, découvrit que ses soldats avoient résolu de fuir dans un esquif, après qu'ils auroient allumé un saucisson qui devoit mettre le feu à un magasin de poudre voisin du fort. Des Roches en instruisit le Maréchal de Valier dans l'instant même. Il étoit également dangereux de paroître savoir, ou ne savoir pas ce funeste complot. Le Grand-Maréchal, sous différens prétextes, tira tous les complices de ce poste avant le temps convenu pour leur fuite, & fit veiller le magasin à poudre avec le plus grand soin. Mais ces traîtres, répandus dans la ville, souleverent bientôt tous leurs camarades. Comme les batteries des Turcs continuoient à faire un feu très-meurtrier, les Calabrois abandonnerent leurs murailles, entraînerent avec

La garnison
est peu sou-
mise.

eux plusieurs Maures , & coururent
 déclarer au Maréchal qu'ils étoient ré-
 solus de ne se pas faire tuer pour dé-
 fendre une place qu'il étoit impossi-
 ble de sauver. Le Grand-Maréchal ,
 pénétré de douleur , fit assembler le
 Conseil. Il se plaignit avec amertume
 du découragement & de l'indisci-
 pline ; il laissa entendre que tous les
 Chevaliers n'étoient pas exempts du
 blâme qu'il rejettoit sur les Calabrois.
 Il tâcha , par un discours pathétique ,
 de ranimer la valeur éteinte , & de-
 manda l'avis de tous les membres du
 Conseil sur l'état de la place & sur le
 parti qu'il convenoit de prendre. Le
 Commandeur de Poissieu , de la langue
 de France , qui parla le premier , dé-
 clara que la breche étoit trop escar-
 pée pour qu'on pût craindre l'assaut ,
 & qu'il étoit de la dignité de l'Ordre
 & des Chevaliers , à qui Tripoli étoit
 confié , de ne rendre ce dépôt , dont
 ils devoient compte à toute la chré-
 tienté , qu'au moment où il ne seroit
 plus possible de le défendre. Le Com-
 mandeur d'Herrera , Espagnol , s'écria
 que Poissieu parloit comme un Fran-
 çais ami des Turcs , qui n'avoit rien
 à craindre pour sa vie ni même pour
 sa liberté en cas que la ville fût prise
 d'assaut , puisque le Roi de France

J. C. 1551.
 Hég. 958.

J. C. 1551.
Hég. 958.

avoit un Ambassadeur dans la flotte ennemie ; mais que les sujets de Charles-Quint , ennemis irréconciliables des infideles , n'avoient aucun quartier à attendre d'eux , & qu'il étoit d'avis de sauver la liberté & la vie de plusieurs braves gens , tandis qu'il en étoit temps encore ; qu'on ne pouvoit pas exiger d'eux qu'ils gardassent une place qu'aucun Prince de la chréienté n'avoit voulu secourir. Ceux qui parlerent après d'Herrera , demanderent que la breche fût visitée. Cependant on détacha le Chevalier de Copier vers les rebelles pour leur reprocher doucement leur révolte & leur frayeur. Il les assura que , sur le rapport exact qui seroit fait au Conseil de l'état de la breche , on prendroit un parti convenable : les mutins déclarerent qu'ils ne se sépareroient qu'après cette visite , & qu'ils ne s'en rapporteroient sur l'état de la place qu'aux yeux d'un Espagnol. Il fallut céder. Un soldat , appelé Guevar , fut joint à deux Chevaliers pour cette visite. Le récit qu'en fit cet Espagnol contredit absolument celui des deux autres Commissaires , qui assuroient que l'assaut ne pouvoit réussir pour peu que la breche fût défendue. Guevar cria aux mutins que quelques coups de

On visite les
breches. La
garnison &
quelques
Chevaliers
forcent le
Grand-Maré-
chal de capi-
tuler.

canon acheveroient bientôt de détruire la muraille, & qu'il étoit impossible que l'ennemi ne fût pas dans la place avant la fin du jour. Les cris des Calabrois ayant soulevé tout le peuple, on menaçoit d'ouvrir les portes & d'appeller l'ennemi du haut du rempart. Le Conseil consterné sentant bien que la résistance étoit impossible au-dehors & au-dedans, un servant d'armes eut ordre d'arborer l'étendard de composition. Aussitôt les batteries cessèrent leur feu, & deux Turcs s'étant avancés au pied de la breche, ils y trouverent deux Chevaliers Espagnols ; car les mutins, plus maîtres dans la place que le Gouverneur, n'avoient pas voulu souffrir qu'on chargeât aucun Français de la capitulation. Ces deux Députés furent conduits au Pacha, qui, pour préliminaire, leur demanda que l'Ordre dédommageât le Grand Seigneur des frais de cette guerre. Les Chevaliers ayant répondu que cette clause n'étoit pas dans leurs pouvoirs, on alloit les renvoyer, lorsque le corsaire Dragut représenta au Pacha combien il étoit dangereux de réduire au désespoir de braves gens tels que les Chevaliers de Malthe, sur-tout lorsqu'on avoit à craindre qu'ils fus-

J. C. 1551.
 Hég. 958.

Le Grand
 Visir se mon-
 tre difficile
 sur la capitu-
 lation.

sent secours ; il ajouta même , avec
 une astuce carthaginoise , que Sinan
 seroit le maître d'interpréter le traité
 aussi-tôt que les Janissaires se seroient
 emparés de la ville. L'idée de cette

Enfin il l'ac-
 cepta.

perfidie plut au Pacha. Les Députés
 furent rappelés , & Sinan jura sur la
 tête de son maître de conserver la li-
 berté à tous les Chevaliers , à toute la
 garnison , à tous les habitans de Tripo-
 li ; d'empêcher le pillage de la ville , de
 fournir des vaisseaux , en payant , à tous
 ceux qui en manqueroient , pour se re-
 tirer , soit à Malthe , soit dans quelque
 port d'Italie. Le Pacha ajouta aux Dé-
 putés , qu'il vouloit voir le Gouverneur
 pour conférer avec lui du nombre de
 vaisseaux de transport , & de la sûreté
 du voyage de Tripoli à Malthe. Il en-
 voya un ôtage à Tripoli pour la sû-
 reté de ce Gouverneur.

Il attire le
 Maréchal de
 Valier à son
 camp , & l'y
 retient pri-
 sonnier.

Il étoit contre les loix de la guerre ,
 & plus encore contre les regles de la
 prudence , qu'un Gouverneur sortît
 de sa place autrement qu'à la tête de
 sa garnison. Le Maréchal de Valier
 ne vouloit pas commettre cette faute
 qui devoit avoir les plus fâcheuses
 suites. Mais l'empressement des Espa-
 gnols , les cris de la garnison & d'une
 populace mutinée lui apprirent qu'il
 n'étoit plus rien dans Tripoli. Il

fut même réglé que , pour marquer
 plus de confiance au Pacha , le Maré-
 chal de Valier lui rameneroit son J. C. 1551.
Hég. 258.
 ôtage. Ce respectable vieillard, voyant
 qu'il avoit contre lui ceux même qui
 étoient les plus intéressés à soutenir
 son autorité , céda aux circonstances.
 Il alloit sortir de la place seul avec
 l'ôtage qu'on le contraignoit de rame-
 ner ; le Chevalier de Montfort , son
 ami , le conjura de permettre qu'il
 l'accompagnât au camp des Turcs.
 L'otage , qui avoit eu le temps de
 démêler une partie de ce qui se pas-
 soit à Tripoli , en instruisit Sinan avant
 que le Gouverneur fût introduit de-
 vant lui. Cette découverte rendit le
 Visir plus fier & plus injuste que ja-
 mais. Il demanda avec hauteur au
 Maréchal s'il apportoit l'argent qui
 devoit dédommager le Sultan des
 frais de la guerre présente. Valier lui
 ayant répondu qu'il s'en tenoit à la
 capitulation signée de lui Pacha , &
 confirmée par serment sur la tête de
 son maître : » C'est bien à des chiens
 » comme vous , s'écria Sinan , que
 » les Musulmans doivent tenir leur
 » parole. « Il reprocha aussi-tôt aux
 deux Chevaliers que les vaisseaux de
 leur Ordre n'avoient cessé de faire
 des prises sur les sujets du Grand Sei-

§6 HISTOIRE OTTOMANE.

J. C. 1551.
Hég. 958.

gneur depuis qu'ils étoient établis à Malthe, quoique, par la capitulation de Rhodes, ils se fussent engagés à ne jamais porter les armes contre les Ottomans. Valier ayant nié formellement que cette clause fût dans la capitulation de Rhodes, & ayant offert de la faire venir de Malthe, où elle étoit gardée en original, pour prouver la vérité de ce qu'il avançoit, Sinan, outré de colere, ordonna qu'on le défarmât, & le fit charger de chaînes. Valier se tournant alors vers le Chevalier de Montfort: » Mon » frere, lui dit-il, si vous rentrez » dans Tripoli, dites de ma part au » Commandeur de Copier & à tous » nos freres qu'ils ne me comptent » plus au nombre des vivans; que du » reste il fassent ce que l'honneur » & le devoir exigent d'eux. « Montfort partit en effet avec ordre du Pacha de menacer les Chevaliers d'être vendus, eux, tous les soldats de la garnison & tous les habitans de Tripoli, s'ils ne fournissoient à l'instant même une certaine somme que les Historiens n'ont point indiquée. L'arrivée de Montfort jeta la consternation dans Tripoli, & pénétra tous les Chevaliers, même les Espagnols, de douleur & de honte. Après

s'être juré mutuellement de mourir
 plutôt que de souffrir l'esclavage, ils
 s'embrassèrent, & ils décidèrent qu'on
 chargeroit une mine pratiquée sous
 un bastion près la breche ; qu'au
 moment où les Turcs prendroient la
 ville d'affaut, on mettroit le feu aux
 poudres pour faire sauter tous les
 Chevaliers avec le bastion. Ils n'a-
 voient rien à attendre ni des Cala-
 brois ni des Maures qui demeurèrent
 dans un morne silence, & qui ne ré-
 pondoient que par des sanglots aux
 instances qu'on leur faisoit de vendre
 cher leur vie. Cependant le lende-
 main, dès la pointe du jour, Sinan
 & Dragut, ayant réfléchi sur l'extré-
 mité à laquelle ils réduisoient de si
 braves gens, manderent le Maréchal
 avant que le Chevalier de Montfort
 fût retourné à leur camp : » Eh bien,
 » lui dit Sinan ! la nuit vous a-t-elle
 » porté conseil ? Etes-vous résolu de
 » me payer la somme que j'exige ? «
 Valier lui répondit : » Ce n'est pas à
 » moi qu'il faut vous adresser. Je ne
 » suis plus rien dans Tripoli, puis-
 » que mes chaînes ont fait cesser mon
 » autorité : mais si mes freres en
 » croyoient mes conseils, ils ne vous
 » accorderoient rien par-delà ce dont
 » vous étiez convenu. Au reste, ma

J. C. 1551.

Hég. 958.

„ vie est en vos mains , ainsi que ma
 „ personne. « Les deux Turcs ayant
 J. C. 1551. „ encore conféré quelque temps , Sinan
 Hég. 958. tendit la main au Maréchal : » Qu'il
 Il consent une seconde „ ne soit plus question de nouvelles
 fois à la capi- „ conditions , lui dit-il , je ratifie les
 tulation , & „ premières , & je souscris à la li-
 il y manque „ berté de tous les Chrétiens qui se
 encore en fai- „ berront dans Tripoli : vous pou-
 sant charger „ vez en aller assurer vos camarades ,
 de chaînes les „ & les faire sortir de la place avec la
 Chevaliers „ garnison. «
 sortis de Tri- „
 poli sur sa foi.

L'expérience n'avoit que trop ap-
 pris au Maréchal de Valier à ne se
 point fier aux paroles de Sinan. Il
 s'excusa encore sur sa captivité pour
 ne point porter cette prétendue bonne
 nouvelle. Le Pacha envoya à Tripoli
 le même Officier qui y avoit déjà été
 en qualité d'otage. A son arrivée , le
 peuple & les soldats l'entourèrent ;
 & comme il publia l'objet de sa mis-
 sion avant d'entrer au Conseil , ces
 lâches , sans attendre que la capitu-
 lation fût acceptée , sortirent en foule
 par la breche , parce que les portes
 étoient fermées. Lorsque l'Envoyé
 Turc parut devant les Chevaliers , il
 ne restoit dans Tripoli que des bour-
 geois , des femmes & des enfants. Il
 n'y avoit pas à balancer : les Cheva-
 liers , s'étant rassemblés au pied des

murailles, sortirent en corps dans l'espérance de joindre leur Général. Comme ils avançoient dans la campagne, ils apprirent que ceux qui avoient quitté la ville avoient tous été chargés de chaînes. Cette nouvelle leur présageoit ce qui alloit arriver : mais il n'étoit plus temps de résister, étant en si petit nombre, à pied, au milieu de la plaine, armés seulement de leurs épées. En effet, ils furent bientôt enveloppés d'une troupe de cavalerie qui acheva de les défarmer. On les dépouille, on les enchaîne ; on alloit les entraîner dans le fond de cale des vaisseaux : mais l'Ambassadeur de France, indigné de ce manque de foi, demande au Pacha avec hauteur la liberté des Français & la sienne. Il lui fit entendre qu'il n'avoit plus de prétexte pour l'empêcher de se rendre à la cour du Grand Seigneur ; que lui d'Aramont sauroit obtenir de Soliman ce qu'on ne pouvoit lui refuser que contre les loix de la guerre, & pour offenser son maître, Souverain de tous les Chevaliers Français.

Le barbare n'osa pas résister à une sollicitation si puissante, & d'Aramont, maître du sort des siens, accourut pour détacher leurs fers. Au

J. C. 1551.
Hég. 952.

L'Ambassadeur de France obtient leur liberté.

J. C. 1551.
Hég. 958.

moment qu'il délivroit ses compatriotes, il fut touché du sort des Chevaliers Allemands & Espagnols, qu'il voyoit presque tous, dans un âge très-tendre, exposés à la plus affreuse misère & aux plus grands dangers pour leur foi & pour leurs mœurs. L'Ambassadeur de France obtint aussi leur liberté, à condition qu'il feroit rendre au Grand Seigneur trente Turcs d'un rang distingué, qui étoient esclaves à Malthe, pour autant de Chevaliers étrangers; & dans l'instant même il partit pour Malthe avec eux, afin de dégager sa parole.

Le servant
d'armes des
Roches tra-
verse l'armée
navale des
Turcs avec
vingt hom-
mes, & les
conduit
sains & saufs
à Malthe.

Cependant des Roches, ce servant d'armes Français qui commandoit dans le petit fort dont nous avons parlé, & qui le premier avoit découvert les mauvaises dispositions des Calabrois, n'avoit point quitté son poste, parce que ses Chefs ne lui avoient donné aucun ordre. Ayant appris que les soldats, & même les Chevaliers sortis de Tripoli, étoient dans les fers, il résolut de défendre jusqu'à la mort sa liberté & celle de vingt soldats qui lui restoit. Le canon n'avoit point encore abattu leur muraille, ils prolongerent la défense jusqu'à la nuit : alors, soit que des objets plus importans occupassent les

Turcs, soit que l'avantage du lieu favorisât la fuite des Chrétiens, des Roches & ses vingt soldats se jetterent dans un esquif; ils passerent à travers la flotte ottomane, & gagnèrent l'isle de Malthe. Le lendemain Sinan Pacha introduisit Morad Aga dans Tripoli, selon l'ordre qu'il avoit reçu de son maître, & il le déclara Souverain de la ville & de son territoire, tributaire de la Porte. On ne fait pas pourquoi cette place ne fut pas donnée à Dragut qui avoit contribué plus que personne à la réduire, & à qui il sembloit qu'elle dût tenir lieu d'Africa.

J. C. 1551.
Hég. 958.

Sinan Pacha
établit à Tri-
poli un Sou-
verain, tribu-
taire du G.
Seigneur.

Sinan Pacha ramena sa flotte dans le port de Constantinople, où les affaires de l'intérieur du serrail occupoient trop Soliman pour qu'il pût penser à de nouvelles conquêtes. Il avoit quatre fils. Mustafa, l'ainé de tous, considéré des troupes & aimé des peuples, étoit Gouverneur d'Amasie, où sa marâtre Roxelane l'avoit fait reléguer. Les trois autres, Selim, Bazajet & Géangir, étoient fils de l'Impératrice : c'étoit ainsi qu'on appelloit la Sultane devenue épouse légitime de Soliman. Ces Princes avoient été élevés sous les yeux de leur mere, qui partageoit très-inégalement sa tendresse entr'eux. Elle ne

J. C. 1552-

1553.

Hég. 959-

960.

J. C. 1552-
 1553.
 Hég. 959-
 960.

pardonna point à Géangir un attachement très-tendre pour Mustafa son frere aîné. Bajazet, d'une figure avantageuse, ambitieux, adroit, flatteur & fourbe comme sa mere, étoit celui que le cœur de cette Princesse avoit choisi, & qu'elle préféroit à Selim, quoiqu'il fût son aîné. Roxelane, non contente de s'être placée sur le trône, vouloit y faire monter Bajazet au préjudice des deux Princes qui y avoient des droits avant lui. L'Impératrice gagna le Grand Visir Rustan, à qui elle avoit donné une de ses filles en mariage. Ces deux complices connoissoient bien le cœur de Soliman. Ils penserent que le moyen le plus sûr de l'aigrir contre Mustafa son fils, étoit d'exciter sa jalousie. On ne parloit au ferrail que des vertus de Mustafa, de ses lumieres, de son affabilité, de la noblesse de son ame, des bienfaits qu'il répandoit sur les citoyens d'Amasie, & des bénédictions dont les peuples le combloient. Roxelane remarquoit avec plaisir l'air sombre de Soliman lorsqu'il entendoit louer sans mesure celui dont il craignoit que le regne ne fût bientôt oublier le sien. L'artificieuse Princesse voyant que l'ame de son époux étoit préparée à recevoir tous les soupçons

qu'elle voudroit y jeter, elle lui mon-
 tra une lettre d'un Eunuque, autrefois
 chargé de l'éducation de Mustafa, &
 qui étoit resté à son service. Ce demi-
 homme, vendu à l'Impératrice, lui
 mandoit, selon leur convention, que
 Mustafa étoit en relation avec le Roi
 de Perse; qu'il étoit même assuré que
 le Prince avoit demandé au Monarque
 Persan sa fille en mariage; s'autori-
 sant de l'exemple de Soliman pour
 choisir une épouse, malgré l'usage
 contraire des Princes Ottomans. L'E-
 nuque ajoutoit que, comme son de-
 voir étoit d'avertir de toutes les dé-
 marches du Prince, il ne pouvoit
 laisser ignorer ce qui tiroit à si grande
 conséquence; que l'amour des Ja-
 nissaires pour Mustafa, & son union
 avec la Perse, faisoient croire qu'il
 songeoit à devenir Souverain, pen-
 dant la vie de son pere, au moins
 d'une partie de l'Empire. Le Grand
 Visir Rustan parut vivement frappé
 de ces soupçons. Il rappelloit à Soli-
 man l'exemple de son pere Selim qui
 avoit détrôné Bajazet II, & il lui fir
 naître aisément le désir de prévenir
 une conjuration que la crainte lui
 montrait toute formée.

Rustan partit pour la Syrie à la tête
 d'une armée ramassée à la hâte. Le

J. C. 1552-

1553.

Hég. 959-

960.

J. C. 1552-
1553.
Hég. 959-
960.

projet étoit d'attirer Mustafa au camp ; sous prétexte de lui confier le commandement des troupes , & de l'y faire étrangler. L'armée parvenue devant Alep y demeuroit sans avancer davantage. Cette marche si lente commençoit à donner de l'ombrage. Rustan avoit fait passer au Prince Mustafa les ordres de son pere , pour qu'il vînt commander les troupes destinées contre les Persans ; mais tous les amis de ce Prince , qui connoissoient Rustan , Soliman & Roxelane , lui conseilloyent de ne pas obéir. Tout retentissoit dans le camp comme ailleurs des louanges de Mustafa. Rustan , entouré des partisans de ce Prince , manqua de résolution pour achever le crime qu'il avoit médité. Il écrivit à Soliman que lui seul avoit le droit de disposer des jours de son fils. Roxelane eut bientôt déterminé l'Empereur à joindre l'armée. Soliman y mena le moins de Janissaires & de Spahis qu'il lui fut possible. Les Timariots & les Asapes formoient ce corps de troupes , qui , composé autrement , pouvoit devenir redoutable pour celui qui l'avoit rassemblé. L'Empereur , arrivé au camp d'Alep , manda son fils , pour qu'il vînt se laver des soupçons qu'on avoit conçus contre lui.

Le jeune Prince s'étoit éloigné des
 pièges de Rustan, mais il ne voulut
 pas fuir devant son pere; il se pressa
 au contraire de paroître à cette ar-
 mée, levée en apparence pour servir
 sous ses ordres, & où tous ses amis
 soupçonnoient que la mort l'atten-
 doit. Son frere Géangir fit de vains
 efforts pour le dérober à la cruauté
 de Soliman. Mustafa, qui savoit que
 son pere avoit conçu des soupçons
 contre lui, espéroit être entendu; il
 s'obstina à vouloir faire éclater son
 innocence. Le fidele Géangir, ne pou-
 vant dérober son frere au danger,
 voulut le partager avec lui. Il accom-
 pagna Mustafa au camp, déclarant
 qu'il courroit les mêmes hazards que
 lui. La joie publique annonça l'arri-
 vée des deux Princes. Ils entrèrent
 dans le camp, environnés d'une
 foule de soldats accourus à leur ren-
 contre. Ce petit triomphe servit de
 pompe funebre à l'infortuné Mustafa.
 Les deux freres, arrivés à la tente de
 l'Empereur, furent contraints de se
 séparer, parce que les Chiaoux avoient
 ordre de n'admettre que Mustafa à
 l'audience du Monarque. Géangir, de
 plus en plus alarmé, demeura cons-
 tamment dans le lieu où on avoit
 arrêté ses pas. Mustafa est introduit.

J. C. 1552-

1553.

Hég. 959-

960.

Mort de

Mustafa & de

Géangir.

Le Chiaoux Pachi lui demande son
 cimeterre & son poignard. Quoique
 cette cérémonie fût ordinaire, & que
 personne ne dût apporter des armes
 dans l'intérieur de la tente impé-
 riale, elle étonna le jeune Prince,
 parce que, par un usage reçu, ses freres
 & lui étoient exempts de la loi
 commune. Mustafa n'aperçut dans
 la tente du Grand Seigneur ni bour-
 reaux ni soldats; mais quatre muets,
 qui jusqu'alors n'avoient servi qu'à
 amuser le Monarque par leur diffor-
 mité, par les gestes & les grimaces
 dont ils usoient pour se faire enten-
 dre, ces especes de monstres se jet-
 terent sur Mustafa, tenant une corde
 d'arc pour l'étrangler. C'est la pre-
 miere & la derniere fois que les muets
 aient été employés à ce cruel office.
 Le jeune Prince, tout désarmé qu'il
 étoit, se défendit avec une vigueur
 incroyable, tellement que Soliman,
 qui derriere un rideau étoit témoin
 de cet affreux spectacle, vit l'ins-
 tant où son fils alloit vaincre les
 quatre muets. Il parut pour animer
 les bourreaux, qui enfin le terrasserent
 & l'étranglerent aux pieds de ce pere
 dénaturé. Aussi-tôt la tente fut ouver-
 te, & Soliman fit exposer le corps
 de son fils aux yeux de tous ceux qui

J. C. 1552.

1553.

Hég. 959-

960.

voulurent le voir. Géangir accourut
comme les autres. A la vue du cada-
vre de ce frere qu'il aimoit tendre-
ment, & de son pere qui publioit à
haute voix les prétendus crimes de ce
vertueux Prince, Géangir tirant son
poignard qu'on lui avoit laissé : Mon-
tre, s'écria-t-il, ni toi, ni ma coupa-
ble mere, vous ne méritiez pas des
enfans comme nous ; & s'étant frappé
dans le milieu du cœur, il expira sur
le cadavre de Mustafa tout baigné de
son sang. (1)

J. C. 1552.

Hég. 959-

960.

Les soldats coururent avec horreur
à leurs armes : mais cette catastrophe
ne fit pas tout l'effet qu'on devoit en
attendre. Il n'y avoit dans l'armée que
très-peu de Janissaires qui demande-
rent tout haut la déposition & la tête
du Grand Visir Rustan. Ce Ministre
conseilla le premier à son maître de
lui ôter les sceaux : & s'étant déguisé,
il se déroba à l'indignation publique.
Ce fut-là tout ce que les troupes ob-
tinrent pour expier le sang des deux
Princes. Les Asapes, peu faits à la ré-
volte, quitterent les armes aussi-tôt
qu'ils eurent entendu publier la dé-
position de Rustan & une amnistie gé-

(1) Quelques Historiens assurent qu'il mou-
ra suffoqué de douleur & de colere.

nérale pour tous ceux qui voudroient
rentrer dans le devoir.

J. C. 1552-

1553.
Hég. 959-

960.

Soliman, qui n'avoit feint la guerre contre la Perse que pour attirer Mustafa dans son camp, congédia l'armée & revint à Constantinople jouir de son crime avec Roxelane, dont la cruauté n'étoit pas assouvie. Il restoit un fils de l'infortuné Mustafa. L'Impératrice, par une suite de son crédit & de sa haine, avoit obtenu précédemment que cet enfant seroit élevé loin des yeux de son pere, qui avoit été forcé de le confier à l'esclave mere de ce Prince, que Mustafa aimoit, & dont il s'étoit séparé pour l'intérêt de son fils. La mere & l'enfant vivoient à Pruse, où ils apprirent la mort de Mustafa. Ibrahim, c'étoit le nom du jeune Prince, étoit déjà d'âge à sentir son malheur. Roxelane ne voulut pas laisser croître un vengeur qui auroit trouvé des cœurs & des bras pour le servir : elle fit sentir Soliman à ce nouveau parricide qu'on enveloppa sous les voiles du mystere ; car le jeune Ibrahim ne pouvant être coupable d'aucun crime, il eût été absurde de l'accuser ainsi que son pere. Soliman envoya à Pruse un eunuque du ferrail, sous prétexte d'annoncer à la mere & au
fils

fils que celui qui avoit conseillé le meurtre de Mustafa avoit été puni, J. C. 1552-1553.
 & pour assurer le jeune Prince de la Hég. 959-960. protection de son aïeul & du regret qu'il ressentoit d'avoir condamné trop légèrement Mustafa. Le traître fut si bien s'insinuer dans la confiance Meurtre du fils de Mustafa. de la mere & du fils, en paroissant partager leur douleur, & en vivant avec eux dans la plus grande intimité, qu'il trouva le moyen de les séparer, ce qui jusques-là avoit été impossible. L'eunuque engagea le Prince & sa mere à une promenade. Le jeune Ibrahim monta à cheval avec lui, tandis que la mere les suivoit en litiere, ne voulant pas perdre de vue un dépôt si cher. Le traître avoit fait scier à moitié le brancard de la litiere, de façon qu'il falloit qu'il rompît après avoir fatigué peu de temps. Cette litiere étoit couverte, ainsi que celles dont toutes les femmes turques se servent. Il ne fut pas difficile d'attirer le jeune Prince hors de la vue de la litiere, comme l'émissaire de Soliman l'avoit prévu. La mere d'Ibrahim, abandonnée au milieu du chemin & ne voyant plus son fils, courut à pied toute éperdue au but de la prétendue promenade. Elle apperçut bientôt le corps de ce cher fils étendu sans vie. L'e-

~~_____~~ nuque étoit en fuite. La malheureuse
 J. C. 1552- mere rapporta le cadavre d'Ibrahim
 1553. qu'on inhuma à Pruse dans le tom-
 Hég. 959- beau de ses ancêtres , au milieu des
 960. pleurs du peuple qui regrettoit sincé-
 rement Mustafa, Géangir & Ibrahim.

J. C. 1554. Roxelane n'étoit pas au bout de ses
 Hég. 961. artifices. Il subsistoit encore deux obs-

Bajazet sup-
 pose un faux
 Mustafa.

tracles entre le trône & son fils Baja-
 zet. Bien que Soliman , contre tous
 les usages , l'eût fait Impératrice , &
 que Selim , l'héritier présomptif du
 sceptre , fût aussi son fils , son cœur
 ne lui parloit que pour celui qui lui
 avoit déjà coûté des crimes. Tout ce
 qui s'opposoit à la fortune de Bajazet
 n'étoit pas seulement étranger pour
 elle , c'étoit autant d'ennemis qu'elle
 s'attachoit à détruire. Roxelane vou-
 lut donc perdre Soliman & Selim ,
 comme elle avoit perdu Mustafa ;
 mais son esprit inventif eut recours
 à d'autres ruses. Il y avoit parmi les
 esclaves de Bajazet un jeune homme
 qui ressembloit parfaitement à Mus-
 tafa. L'Impératrice imagina d'en faire
 le héros d'une fable qui deviendrait
 funeste à son époux & à son fils aîné ,
 n'étant pas embarrassée de briser dans
 la suite l'instrument dont elle s'étoit
 servie. Elle fit instruire ce fourbe ,
 sans que lui-même fût que l'Impé-

matrice protégeoit son imposture. Lors-
 que Bajazet lui eut appris toutes les
 particularités qui pouvoient le faire
 passer pour Mustafa, on répandit
 sourdement le bruit que ce Prince
 n'étoit pas mort ; que, convaincu du
 sort qui l'attendoit dans la tente de
 l'Empereur, il y avoit fait paroître
 à sa place cet esclave de Bajazet, que
 quelques gens savoient qui ressem-
 bloit à Mustafa. Cette nouvelle fut
 reçue avec avidité par tous les servi-
 teurs de ce Prince. Beaucoup furent
 trompés ; quelques-uns feignirent de
 l'être. Soliman apprit en Asie, où il
 étoit allé pour parcourir plusieurs
 villes, que Mustafa étoit sorti de son
 tombeau, que plusieurs Odas l'a-
 voient déjà reconnu pour leur maître,
 & qu'il marchoit à Constantinople,
 d'Andrinople où il s'étoit déclaré,
 pour s'emparer du trône, & pour punir
 ceux qui s'étoient cru ses meur-
 triers. Soliman étoit bien sûr que sa
 haine ne l'avoit pas trompé ; mais il
 craignoit également d'être détrôné
 par un faux Mustafa. L'illusion du
 peuple pouvoit lui devenir funeste. Il
 ordonna au Grand Visir Achmet de
 marcher contre l'imposteur, & sur-
 tout de le prendre vivant. Les Janis-
 saires, qui s'étoient rendus en foule

J. C. 1554.
 Hég. 961.

J. C. 1554.
Hég. 961.

Ce crime est
découvert.

Roxelane
obtient le
pardon de
son fils.

auprès du faux Mustafa, ne furent pas long-temps abusés par les traits de son visage. L'ame d'un vil esclave étoit bien différente de celle du héros qu'ils regrettoient. Le plus grand nombre étoit rentré dans le devoir avant qu'Achmet se fût mis à la tête des troupes. Enfin, selon l'ordre de l'Empereur, il joignit ce qui restoit de troupes au faux Mustafa, les battit & fit leur Chef prisonnier. Ce Ministre, serviteur fidele, mais mauvais politique, livra son prisonnier aux horreurs des tortures, contre les ordres secrets de Roxelane. Le faux Mustafa découvrit tout ce qu'il savoit de l'intrigue dans laquelle il avoit joué un rôle si bizarre. Il n'accusa pas l'Impératrice, parce qu'elle n'avoit pas paru à ses yeux, & que Bajazet ne lui avoit jamais parlé de sa mere : mais le Prince fut déclaré l'instigateur & le fauteur de cette imposture. Lui seul avoit instruit le faux Mustafa ; lui seul l'avoit soutenu ; lui seul avoit dirigé ses démarches. Roxelane déroba son fils à la vengeance d'un pere outragé, & jusques-là implacable : elle réussit à le cacher. Lorsque l'Empereur fut de retour à Constantinople, Roxelane employa tout l'artifice, qui lui étoit si naturel, pour obtenir le pardon

de Bajazet. Soliman, qui avoit fait mourir à ses yeux un fils vertueux sur d'indignes soupçons, pardonna à un autre convaincu du crime le plus irrémissible. Sa foiblesse pour une épouse artificieuse fit dans son cœur ce que la nature n'y auroit pas fait : il ordonna que Bajazet paroîtroit à ses yeux dans une maison près Constantinople ; car Soliman ne voulut pas que son fils rentrât dans le ferrail avant qu'il eût fondé ses sentiments. Le jeune Prince, qui n'avoit de ressource que dans l'amour de sa mere, s'abandonna à ses conseils : mais, après l'exemple de Mustafa, un révolté devoit trembler en embrassant les genoux de Soliman. Au moment de l'entrevue, on lui demanda son cimeterre & son poignard, comme on avoit fait à son frere. Cette circonstance ne rassura pas Bajazet : mais Roxelane, qui veilloit pour ce cher fils, l'attendoit à son passage. D'une fenêtre, couverte d'un rideau, elle lui cria, sans être vue : *corcoma, agli, corcoma*, c'est-à-dire : ne crains point, mon fils, ne crains point. Bajazet, un peu calmé par la voix de sa mere, entra dans la chambre où Soliman l'attendoit. Il se jeta aux pieds de son Empereur & son pere,

J. C. 1554.
Hég. 961.

J. C. 1554.

Hég. 961.

Entrevue de
Soliman & de
Bajazet.

qu'il avoit tant outragé à ces deux titres. Le Monarque lui commanda de se relever, & lui rappella tous ses crimes avec une sévérité mêlée de beaucoup d'indulgence. Le Prince ayant donné des témoignages d'un repentir que la crainte qu'il éprouvoit pour lors rendoit très-sincère, l'Empereur pardonna à son fils, & fit apporter une coupe dans laquelle il lui ordonna de boire. Bajazet se crut empoisonné : mais la résistance étoit inutile, & même dangereuse. Il mouilla ses levres de ce breuvage, puis il vit avec joie que Soliman buvoit de la même coupe après lui en signe de réconciliation. Ainsi Bajazet rentra en grace auprès de son pere : mais, pour que cette révolution finît comme elle avoit commencé, le Grand Visir Achmet qui, en découvrant les véritables conspirateurs, avoit sauvé à son maître son trône & sa vie, fut sacrifié à Roxelane qui ne pouvoit lui pardonner d'avoir accusé son fils. On prit contre lui le prétexte de concussion : accusation toujours subsistante contre les Ministres qu'on veut perdre. Achmet fut condamné au fatal cordon, & les sceaux de l'Empire furent rendus à Rustan, gendre & complice de Roxelane, qui n'avoit jamais vu di-

minuer sa faveur, & qui partageoit avec l'Impératrice l'avantage de tromper & de dominer son maître.

J. C. 1555-

1556.

Hég. 962-

963.

Cependant Ernest Scinski avoit servi utilement la Reine Isabelle auprès du Grand Seigneur. Cette Princesse, qui ne vouloit plus exécuter le traité conclu avec Ferdinand, sous prétexte que ce Prince y avoit manqué le premier, réclama la Transylvanie & le secours des Turcs pour y rentrer. Le Grand Seigneur fit précéder les troupes qu'il

La Reine Isabelle fait de nouveaux efforts pour faire rendre à son fils la souveraineté de la Transylvanie.

destinoit au fils d'Isabelle, par un manifeste en faveur de la maison de Zapoli, qui annonçoit aux Transilvains la guerre constante avec les Turcs, tant qu'ils prétendroient se soustraire à une autorité qu'ils ne devoient pas méconnoître, puisque le fils de Zapoli, feudataire de la Porte, n'avoit pas pu céder son héritage sans le consentement de son suzerain. Quoique Ferdinand fût devenu Empereur d'Occident par l'abdication de Charles-Quint, il n'en étoit guere plus puissant en Hongrie. Guastaldo, qui y commandoit pour lui, avoit en vain assemblé une Diète, afin de demander des secours aux Transilvains. Ceux-ci, soit mauvaise volonté, soit indigence, ne donnerent pas même tout l'argent nécessaire pour payer les

J. C. 1555-
1556.

Hég. 962-
963.

Treuve entre
les Empereurs
d'Orient &
d'Occident.

Maximilien
est élu Roi de
Hongrie.

J. C. 1557.
Hég. 964.

Mort de
Roxelane.

troupes espagnoles, qui se débänderent bientôt. Soliman tenoit l'Ambassadeur de Ferdinand prisonnier à sa cour, & cependant il envoya lui-même une ambassade à ce Prince pour lui proposer une treuve, que l'Empereur d'Occident accepta volontiers, à la seule condition de reconnoître pour Souverain de Transilvanie Etienne Zapoli, fils d'Isabelle. L'Empereur d'Occident vouloit profiter de cette treuve pour faire déclarer la couronne de Hongrie héréditaire & en revêtir son fils : mais les fiers Hongrois prétendoient qu'il tenoit son droit de l'élection qu'ils en avoient faite, & ne vouloient pas renoncer au privilege de choisir leur maître. Ferdinand consentit enfin que son fils Maximilien fût élu Roi de Hongrie, espérant que le droit de la maison d'Autriche se consolideroit par une longue possession. Soliman de son côté auroit converti cette treuve en une paix constante, si des chagrins domestiques n'eussent détourné ses yeux des affaires de l'Europe.

Il perdit en peu de jours la personne qu'il avoit le plus aimée, & qui lui avoit fait le plus de mal. Roxelane mourut d'une colique violente dans les bras de l'époux à qui elle avoit voulu ôter le trône, & peut-être la vie. La douleur de Soliman ne put

être comparée qu'à la passion qu'il avoit ressentie constamment pour cette femme ingrate & artificieuse. Depuis cette perte, Bajazet sembloit devoir lui devenir plus cher : mais le Sultan connut bientôt combien celui à qui il avoit pardonné de si grandes fautes étoit peu digne de sa tendresse. Soliman vieillissoit. Bajazet, accoutumé à juger des hommes par son propre cœur, ne voyoit pas sans inquiétude Selim tout prêt à devenir son Souverain. Le fils de Roxelane avoit toujours compté sur la foiblesse de Soliman ; il ne ménagea rien pour se délivrer d'un aîné dangereux. Le coupable Bajazet tenta d'empoisonner celui qu'il n'osoit pas d'abord attaquer à force ouverte. Un de ses gens s'introduisit dans la cuisine de Selim, & jeta du poison dans plusieurs mets destinés à la bouche du Prince. L'empoisonneur fut découvert avant qu'il eût consommé son crime ; il avoua, dans l'horreur des tortures, qu'il n'étoit que l'instrument de Bajazet. Sélim déféra ce forfait à Soliman : les preuves en étoient claires ; mais le foible vieillard ne savoit plus punir. Il se contenta d'éloigner les deux freres. Selim, Gouverneur de Magnésie, eut ordre d'aller à Iconium. Bajazet, Gouverneur de Kutaya, reçut

J. C. 1557.
Hég. 964.

Bajazet veut
empoisonner
son frere Se-
lim.

aussi des ordres pour aller à Amasie.
 Selim gaignoit au change ; Bajazet y
 J. C. 1557. perdoit. C'étoit-là tout le châtimement
 Hég. 964. que Soliman crut devoir au crime le-
 plus noir & le plus lâche. Le gouver-
 nement d'Amasie n'étoit pas de bon-
 augure pour Bajazet. C'étoit celui
 qu'avoit l'infortuné Mustafa lorsqu'il
 périt par les intrigues de sa marâtre.
 Selim obéit sans tarder : pour Bajazet ,
 loin de se rendre à Amasie , il ne son-
 geoit qu'à s'affermir à Kutaya , à le-
 ver des contributions , à mettre de
 nouveaux impôts , sans droit & sans
 mesure , qu'il faisoit payer de gré ou
 de force , pour subvenir aux frais de
 la guerre qu'il méditoit. Soliman prit
 le parti d'envoyer un Visir à chacun
 de ses deux fils , pour être témoins de
 leur conduite. Bajazet , qui avoit in-
 térêt de cacher ses démarches , ne
 voulut pas souffrir un espion près de
 lui. Il renvoya Perrau Pacha , celui
 qui lui avoit été destiné , le priant de
 le protéger auprès de son pere , de
 lui répondre de sa soumission , & sur-
 tout de lui obtenir un autre gouver-
 nement que celui d'Amasie , dont le
 présage l'épouvantoit. Ce prétexte ,
 frivole en apparence , l'étoit moins
 chez les Turcs que chez aucun autre
 peuple. Les présages sont pour eux

des raisons puissantes ; ils font confister la prudence à savoir les accepter ou les rejeter à propos. Pertau Pacha, qui connut bientôt les véritables desseins de Bajazet, obéit sans peine. Il crut mieux servir Soliman en lui confirmant la rebellion de son fils, qu'en restant témoin de toutes les démarches qu'il avoit pénétrées.

J. C. 1557.
Hég. 964.

L'Empereur comprit enfin qu'il étoit temps de réprimer un ambitieux qui en vouloit autant à lui qu'à son frere. Le Béglierbeg de Grece reçut des ordres de réunir ses forces & d'entrer dans Pruse, parce qu'il étoit à craindre que Bajazet ne s'en emparât. Selim accourut, par ordre de son pere, pour y commander. Comme les nombreux amis de Bajazet paroissoient mécontents, Soliman voulut s'autoriser d'un fetfa du Musti avant d'envoyer des troupes contre son fils rebelle. Ces fetfas sont toujours une réponse précise à un fait proposé. Voici comment étoit conçu celui que Soliman obtint contre Bajazet. » Comment doit être traité celui » de mes sujets qui ose, contre ma vo- » lonté, occuper les villes qui sont sous » mon obéissance, y lever des trou- » pes & des contributions, & trou- » bler le repos de mon Empire ? » Quelle punition méritent ceux qui

Fetfa du
Musti.

J. C. 1557.
 Hég. 964.

combattent pour lui, qui lui donnent des secours ? De quelle manière traiter d'autres sujets qui refusent de prendre les armes pour me défendre, & qui disent au contraire que la cause de ce révolté est juste ? « La réponse du Mufti fut : Cet homme & tous ceux de son parti méritent les derniers supplices. Ceux qui refusent de porter les armes dans une cause si juste, doivent être regardés comme des profanes, comme des traîtres ou des renégats détestables de notre sainte religion musulmane. « Soliman fit signifier ce fetsa à son fils rebelle, qui répondit que la querelle entre Selim & lui ne devoit pas intéresser leur maître & leur pere commun ; que lui Bajazet étoit obligé d'attaquer son frere pour défendre sa propre vie, & que, si Soliman se déclaroit pour Selim, il seroit contraint malgré lui de porter les armes contre son Souverain. Aussi-tôt Bajazet marcha pour s'emparer de la ville d'Axvar ; il la prit d'assaut, la pillâ comme une place ennemie. Malgré le fetsa du Mufti, le parti de la révolte devint considérable : tous ceux qui aimoient la guerre auguroient mal du courage de Selim ; ils s'étoient réunis

Bajazet prend les armes, & marche à la rencontre de Selim qui commande l'armée de son pere sous Iconium.

pour lui arracher l'Empire. Ceux mêmes qui pleuroient Mustafa étoient accourus sous les drapeaux du fils de sa persécutrice, en haine de la foiblesse & de la cruauté de Soliman. On craignoit à la Porte que Bajazet, une fois maître d'Iconium, ne s'emparât facilement de toute la Syrie, & qu'il ne réveillât dans l'Egypte tout ce qui pouvoit rester de Mammelus toujours prêts à se révolter. L'espece de gens qui aime la nouveauté, & qui espere toujours gagner dans le trouble, est plus commune en Turquie que par-tout ailleurs. Selim, qui avoit le Béglierbeg de Grece pour Lieutenant, se tenoit sur la défensive. Il conduisit son armée sous les murs d'Iconium ou Cogni, ayant attention de couvrir toutes les places importantes. Son frere brûloit du désir d'en venir aux mains; il l'atteignit bientôt. Les deux armées étoient presque égales en nombre; ce que Selim avoit de forces plus que Bajazet n'effraya point ce Prince qui comptoit sur le zele des siens, sur la fortune souvent favorable aux grandes entreprises, & sur l'opinion que les troupes avoient de son frere & de lui. Mais, malgré les talens de Bajazet & la valeur des révoltés, les élémens

J. C. 1557.
Hég. 964.

parurent conspirer contre lui. Un vent impétueux, qui portoit le sable dans les yeux de ses soldats, jeta bientôt la confusion par tous les rangs. Selim

J. C. 1558.
Hég. 965.

Bajazet est en profita, il n'eut pas de peine à rebattu.

pousser des combattans qui ne pouvoient pas diriger leurs coups. Ce désordre réparé plusieurs fois se renouvelloit sans cesse; enfin Bajazet se vit contraint de fuir. La tempête & les tourbillons de poussière qui causerent sa déroute, passent encore aujourd'hui pour un miracle chez les Turcs.

Selim, content de sa victoire, ne poursuivit point les fuyards : il borna ses soins à garder les places qui lui étoient confiées, tandis que les révoltés dispersés cherchoient à se mettre en sûreté. La victoire d'Iconium sembla aigrir le ressentiment de Soliman contre Bajazet : il partit à la tête de quelques troupes pour joindre l'armée de son fils Selim. Ardent à profiter de ce désastre, il vouloit écraser le rebelle au moment que la fortune se déclaroit contre lui. Bajazet au contraire, adouci par l'adversité, fuit à Amasie pour paroître obéir à son pere. Il lui écrivit des lettres suppliantes. L'Empereur, qui craignoit que Bajazet ne se retirât en Perse, feignit de l'écouter; mais des émiss-

Sa fuire en
Perse.

faires secrets apprirent au Prince qu'il
 n'y avoit plus de retour pour lui dans
 le cœur de son pere , & qu'on ne
 parloit de pardon que pour assurer la
 vengeance. Tous les Sangiacs qui
 commandoient sur les frontieres de
 Perse, avoient les ordres les plus
 précis d'arrêter Bajazet à son passage ;
 il l'avoit prévu ; mais, comme il n'en-
 trevoyoit pas d'autre ressource, à tra-
 vers tous ces dangers , il résolut d'al-
 ler demander retraite au Sophi Tach-
 mas, à la tête d'une troupe assez con-
 sidérable de serviteurs, qui ne vou-
 lurent pas séparer leur fortune de la
 sienne. Il falloit sur-tout passer par les
 terres des Sangiacs de Sébaste & d'Er-
 zerum. Comme il y avoit deux che-
 mins dans le premier sangiacat, le
 fils de Soliman envoya deux des siens
 par le chemin le plus facile. Ces hom-
 mes qui lui avoient consacré leur vie,
 servirent leur maître avec un zele
 dont on voit peu d'exemples dans
 l'histoire. Ils se firent prendre en sei-
 gnant de se cacher ; & , refusant obsti-
 nement de confesser qui ils étoient,
 ils s'exposèrent aux tortures qu'on ne
 pouvoit pas manquer de leur faire su-
 bir. Alors paroissant céder aux dou-
 leurs, ils dirent tous deux qu'ils al-
 loient joindre Bajazet ; que leur maî-

J. C. 1558.
 Hég. 965.

Il trompe,
 par divers ar-
 tifices, les
 Sangiacs qui
 devoient
 s'opposer à
 son passage.

tre avoit pris le chemin opposé, qu'il, quoique le plus long, devoit le dérober plus sûrement aux recherches, parce qu'il étoit le moins connu. Le Sangiac aussi-tôt porta toutes les troupes qui étoient sous ses ordres vers le lieu que les deux serviteurs avoient indiqué de concert; & le Prince instruit de ce mouvement prit avec les siens le chemin le plus court, n'y trouvant aucun obstacle.

Il falloit encore tromper le Sangiac d'Erzerum. Bajazet avoit connu autrefois cet Officier, qui lui avoit témoigné quelque attachement. Il envoya vers lui un de ses confidens le conjurer d'avoir pitié du fils de son maître, réduit avec peu des siens à la dernière misère. Il lui fit demander qu'il permit que quelques chevaux & quelques bêtes de somme pâturassent dans les prairies grasses & abondantes d'Erzerum. Soit que le Sangiac plaignît en effet Bajazet, soit qu'il crût l'occasion favorable pour s'emparer de sa personne, il écrivit au Prince qu'il pouvoit demeurer dans son sangiacat autant de temps qu'il lui faudroit pour refaire sa troupe fatiguée. Le Sangiac se porta lui-même au lieu où Bajazet devoit se rendre; mais ce Prince, pendant la négociation, avoit

passé déguisé en Dervis. Le Gouverneur ne fit aucune violence à la troupe de Bajazet qui prenoit des rafraîchissemens sous sa sauve-garde. On lui faisoit attendre ce Prince de jour en jour, puis d'heure en heure, enfin de moment en moment. Lorsque tous les cavaliers furent passés, le Sangiac apprit trop tard que Bajazet étoit sur les bords de l'Araxe. Les deux Gouverneurs abusés coururent vainement après leur proie; ils passèrent l'Araxe avec le peu de troupes qu'ils purent ramasser : mais les Gouverneurs Persans leur ayant fait défense d'avancer en armes dans les Etats de leur maître qui n'étoit point en guerre avec l'Empire Ottoman, les deux Sangiacs retournerent dans leurs gouvernemens, où ils trouverent des ordres de se rendre au camp de l'Empereur. Ils y payerent de leurs têtes leur négligence ou leur défaut de pénétration.

Les Gouverneurs qui avoient écarté de la Perse les armes ottomanes, exigèrent du fils de Soliman qu'il attendroit sur la frontiere les ordres de leur Monarque. Bajazet écrivit en suppliant au Sophi Tachmas, qui permit sans peine au fils de son allié de venir à sa cour jouir des droits

J. C. 1558.
Hég. 965.

de l'hospitalité, & attendre que la
 J. C. 1558. colere de son pere fût calmée. Soli-
 Hég. 965. man, devenu soupçonneux, craignoit
 que le Persan ne se souvînt qu'il
 avoit autrefois protégé contre lui le
 frere de ce Prince, & qu'il l'avoit
 mené dans la Perse à la tête d'une
 armée, pour soutenir des prétentions
 qui tendoient à diviser le trône du
 Sophi. Mais Tachmas ne voulut dé-
 fendre un fils révolté qu'il croyoit re-
 pentant, qu'en implorant la clémence
 de son pere. La grace de Bajazet fut
 l'unique demande qu'un Ambassa-
 deur envoyé exprès de Perse eut or-
 dre de faire à Soliman. Le pere irri-
 té, loin d'écouter des prieres, rede-
 manda son fils assassin & rebelle, &
 fit dire au Sophi que tous les Mo-
 narques avoient intérêt que de tels
 crimes fussent punis. Tachmas n'au-
 roit pas abandonné sans doute un in-
 fortuné qui avoit réclamé sa sauve-
 garde; mais, tandis qu'il parloit pour
 ce coupable qu'il avoit couvert des
 droits de l'hospitalité, Bajazet caba-
 loit à la cour de Perse contre son bien-
 faicteur, & offroit à quelques rebelles
 le secours des cavaliers qu'il avoit
 amenés & qui campoient aux portes
 d'Ispaham. Le Sophi, qui n'entretie-
 noit pas de troupes dans sa capitale

comme l'Empereur des Turcs, frémir en apprenant qu'il alloit être assié-
 gé sur son trône par celui qu'il protégeoit avec tant de zèle, & qu'il
 nourrissoit un serpent dans son sein. Tachmas, sans témoigner qu'il fût
 rien de cette perfidie, eut l'adresse de diviser & d'éloigner, sous diffé-
 rens prétextes, les suivans de Bajazet ; & lorsqu'il put se rendre maître
 de sa personne, il le fit charger de fers & précipiter dans un cachot. Les ser-
 viteurs de Bajazet furent tous réduits à l'esclavage. Alors les négociations
 de l'Ambassadeur de Perse changerent d'objet. Tachmas manda à Soliman
 qu'il seroit dangereux de transporter ce tigre, qui pourroit s'échapper dans
 le chemin & causer encore bien des ravages ; qu'il valoit mieux que l'Em-
 pereur des Turcs envoyât des servi-
 teurs fideles qui le feroient mourir dans sa prison. Le Sophi demandoit
 aussi qu'on le dédommageât des frais que lui avoit causé ce méchant hôte.
 Soliman fut bientôt d'accord de tout. Deux Chiaoux partirent pour Ispa-
 han, chargés de la somme exigée. Ils avoient ordre de reconnoître Bajazet
 & de le faire étrangler à leurs yeux, ainsi que quatre jeunes enfans qu'il
 avoit conduits avec lui en Perse. Lors-

J. C. 1519.
 Hég. 966.

J. C. 1559.
Hég. 966.

Mort de Ba-
jazet & de ses
enfans.

qu'on retira ce malheureux Prince du cachot dans lequel il avoit été enfermé plusieurs mois, les Turcs eurent peine à se rappeler les traits de Bajazet, cachés sous une barbe épaisse & mêlée, défigurés par la pâleur. Ils ne pouvoient se persuader que ce misérable, à peine couvert de quelques haillons, fût le fils de leur Empereur. Pour s'en assurer, ils lui firent raser le visage, & on l'étrangla sans lui laisser voir ses fils qu'il avoit demandés avec instance, & qu'on fit mourir après lui. Soliman, accoutumé à confondre l'innocence & le crime, voulut étouffer tous les rejettons de cette tige odieuse. Il envoya étrangler un petit Prince que Bajazet avoit laissé à Amasie avec sa nourrice. Les Chiaoux chargés de cette exécution eurent peine à se débarrasser des caresses de ce jeune enfant, ils furent long-temps sans pouvoir se résoudre à commettre cette barbarie.

J. C. 1560.
Hég. 967.

Lorsqu'on apprit à Constantinople la mort de Bajazet, l'Empereur étoit occupé à fournir des secours à Dragut pour le maintenir sur les côtes barbaresques, & à lui conserver les conquêtes qu'il avoit ajoutées à Tripoli, telles que l'isle de Gerbes, dont il s'étoit emparé presque sans coup fê-

rir, & qu'une flotte combinée des Espagnols, de l'Etat de Sicile & de Malthe lui avoit ravie. Dragut réussit à en chasser Don Juan de la Cerda, Duc de Medina-Celi, Vice-Roi de Sicile.

J. C. 1561-1562.
Hég. 968-969-970.

Ce succès enhardit les Turcs. Ils entreprirent l'année suivante la conquête d'Oran, ville située sur les côtes d'Afrique, dont le rivage regarde le Royaume de Grenade. Elle avoit été prise sur les Maures par le Cardinal Ximenès l'an 1509, & fortifiée de nouveau par les soins de ce Ministre. Le Gouverneur fit une vigoureuse résistance, qui donna le temps à Philippe II d'envoyer une armée au secours de cette place. Les Turcs, qui ne se trouverent pas les plus forts, se rembarquerent à la vue de la flotte espagnole, avec tant de précipitation, qu'ils abandonnerent leur canon. On voit pendant deux ans entiers peu de mouvemens, soit de la part des Turcs, soit de la part de leurs ennemis. Philippe II, qui désireroit être maître des côtes d'Afrique, autant & plus que Charles-Quint l'avoit souhaité, fit tenter le siege du Pignon de Velez. C'est un château situé sur la pointe d'un rocher, qui défend le port & la ville de Velez,

Les troupes de Philippe II délivrent Oran, & s'emparent du Pignon de Velez, aidées des secours des Chevaliers de Malthe.

& auquel on ne parvient que par un
 chemin taillé dans le roc. Don Gar-
 cie de Toledé fit deux ans de suite
 des efforts impuissans pour s'emparer
 d'une place que tous les gens de mer
 chrétiens & musulmans avoient cru
 jusqu'alors imprenable. La troisième
 année il invita les Chevaliers de S. Jean
 de venir tenter cette conquête, qui leur
 importoit d'autant plus, que le port de
 Velez étoit, ainsi que ceux d'Alger &
 de Tripoli, le repaire de tous les
 corsaires musulmans. Les Chevaliers
 s'empreserent au nombre de six cens
 avec douze cens soldats de débar-
 quement. En moins de quatre mois,
 Philippe II fut maître du port, de la
 ville & du château. Les services que
 les Chevaliers de Malthe rendirent
 en cette occasion, inspirerent à Soli-
 man le plus violent désir de détruire
 cet essaim de guerriers qu'il nommoit
 des brigands, ou du moins de les
 chasser des côtes d'Afrique, où ils
 devenoient si formidables. Un exploit
 moins considérable acheva de déter-
 miner Soliman à tenter la conquête
 de Malthe. Sept galeres de la Reli-
 gion rencontrèrent, entre les isles de
 Zante & de Céphalonie, un gros ga-
 lion chargé des plus riches marchan-
 dises de l'Orient. Ce vaisseau étoit

J. C. 1561-

1562.

Hég. 969-

970.

Raisons qui
 déterminent
 Soliman à en-
 treprendre le
 siège de Mal-
 the.

nommé le galion des Sultanes. La cargaison en appartenoit réellement aux principales Afflekis, qui partageoient en assez grand nombre les faveurs que Soliman avoit autrefois accordées à la seule Roxelane. Ce navire portoit à Venise les richesses que ces Sultanes destinoient en échange des riches étoffes, des diamans, des pierres taillées, & de tous les bijoux précieux qui leur fournissoient les moyens de plaire, & qui étoient la seule consolation de leur esclavage. Le galion des Sultanes fut pris après une assez longue résistance; & , comme nous l'avons déjà dit, cet événement contribua autant que la prise du Pignon de Velez, à décider le siege de Malthe. Les plaintes de ces belles esclaves furent encore plus écoutées que celles de tous les Maures d'Afrique, qui mandoient à Soliman que le commerce du plus puissant Empire de la terre seroit incessamment anéanti par une bande de pirates.

Un fameux Iman, dont l'Empereur entendoit tous les vendredis la prédication à la mosquée royale, entreprit aussi d'échauffer le zele du Prince pour la délivrance des esclaves qui se trouvoient en grand nombre dans les chaînes des Chevaliers de Malthe. Au

J. C. 1561-

1562.

Hég. 969-

970.

J. C. 1563-
1564.
Hég. 971-
972.

milieu d'un discours public il adressa la parole au Grand Seigneur. Après avoir loué sa valeur, ses conquêtes, les loix qu'il avoit faites, & la sagesse de son gouvernement, il ajouta qu'il ne manquoit à la gloire de Soliman que d'être le libérateur de tant de malheureux Musulmans, auxquels les corsaires de Malthe avoient ravi les biens & la liberté; que tous les vrais Croyans étant obligés de faire une fois dans leur vie le pèlerinage de la Meque, les Européens ne pouvoient s'acquitter de ce devoir sans courir risque de leur liberté & de leur vie; que c'étoit au protecteur de l'Islamisme, au pere des Croyans à abattre les ennemis de Mahomet, & que la destruction des pirates de Malthe seroit plus méritoire pour lui que la conquête du plus puissant Empire chrétien. Cette hardiesse réussit. Au sortir de la mosquée, Soliman chargea son Grand Visir de publier que toutes les forces de l'Etat alloient être employées contre le rocher de Malthe. Les meilleurs Généraux vouloient qu'on attaquât d'abord la Goulette, le Pignon de Velez, Oran & tout ce que les Chrétiens pouvoient posséder sur les côtes d'Afrique, afin de tirer dans la suite pour le siege de Malthe, des

des approvisionnements & d'autres secours de ces places, plus voisines de l'isle que les Etats du Grand Seigneur. J. C. 1563-1564.

Ils représentoient que cette roche escarpée, voisine de tous les ports des Chrétiens, n'offroit que des difficultés ; Hég. 571-572.

que cette terre, si on pouvoit l'aborder, ne fourniroit point de subsistance aux troupes ; qu'il faudroit toujours les tirer du port de Constantinople, tandis que ces Chevaliers, dont les Turcs avoient tant de fois éprouvé la bravoure, pouvoient être secourus de tous les ports d'Italie, de Provence & d'Espagne, & même de ceux d'Afrique, dont les Chrétiens s'étoient rendus maîtres ; que si les Chevaliers de Malthe faisoient tant de prises sur mer, il falloit faire escorter les convois ; mais qu'on ne devoit songer à prendre Malthe que lorsque les conquêtes voisines fourniroient les moyens de faire encore celle-là.

Les cris des Imans & des femmes l'emportèrent sur les représentations de Dragut & des Généraux les plus expérimentés. On arma en hâte le plus grand nombre de vaisseaux & de galères qu'on put trouver dans les ports de l'Empire en état de tenir la mer. Soliman envoya même des Ingénieurs

J. C. 1563-

1564.

Hég 971.

972.

déguisés, qui, sous prétexte de faire quelque commerce dans l'isle, tirent le plan de toutes les fortifications. Le Grand-Maître de la Valette, convaincu que l'armement des Turcs menaçoit son isle, ne négligea aucune des précautions que sa prudence & son courage devoient lui indiquer. Il fit une citation générale de tous les Chevaliers répandus dans les différentes provinces de la chrétienté. A leur arrivée, le Grand-Maître les distribua à la tête des Malthois, qui, presque tous, avoient porté les armes, & dont il forma des compagnies d'infanterie. On implora les secours du Pape & des différents Potentats Chrétiens. Le Pontife Pie IV envoya une somme d'argent. Les Chevaliers tirèrent peu de secours de la France, qui pour lors étoit déchirée par les guerres civiles. Philippe II, plus intéressé qu'aucun autre Prince de l'Europe à défendre cette isle, qui servoit de boulevard à toutes ses possessions en Italie, ordonna au Vice-Roi de Sicile de veiller à la conservation de l'isle de Malthe, & d'envoyer sa flotte au secours de ses fideles alliés au moment que le siege seroit formé. Le Vice-Roi fit part de ces ordres à Jean de la Valette, qui n'en fut pas

moins actif à ramasser toutes les forces que son Ordre put lui fournir.

L'isle de Malthe, située entre la Sicile & l'Afrique, est à deux cens soixante & dix milles de Tripoli. Elle a soixante milles d'Italie de circuit, environ vingt-milles de long & douze de large. On voit au levant l'isle de Candie, au couchant trois petites isles nommées Pantalarée, Linoze & Lampedouze; la Sicile au septentrion; au midi le royaume de Tunis. De ce côté, Malthe n'est entourée que d'écueils & de rochers impraticables; mais en avançant vers le couchant & le nord, il y a plusieurs cales propres à recevoir des vaisseaux. Au levant on rencontre deux grands ports, au milieu de l'un desquels est une petite isle qui sert à tous ceux qui viennent de l'Orient pour faire quarantaine. Ce port est appelé Marsamisset, & l'autre le grand Port. Ils sont séparés par une langue de terre, à l'extrémité de laquelle s'élevoit un fort, appelé le fort Saint-Elme. La côte du grand port, opposée à la langue de terre où est le château Saint-Elme, est divisée en plusieurs baies qui forment plusieurs petits ports dans le grand. Le château Saint Ange, seule forteresse qui fût dans l'isle lorsque

J. C. 1565.
Hég. 972.

Description
de l'isle de
Malthe.

J. C. 1565.

Hég. 972.

les Chevaliers de Saint Jean en prirent possession , est placé sur la pointe d'une des langues de terre qui forment ces baies vers le centre du grand port. Sur la même langue de terre , derriere le château Saint Ange , est le bourg qu'on a appelé Cité victorieuse après la levée du siege. Enfin une autre langue de terre parallele , & plus enfoncée dans le port que la précédente , est terminée par un rocher fort escarpé , sur lequel est un autre petit fort qui a été bâti par le Grand-Maître de la Sangle , dont il porte le nom. La Cité notable , capitale de l'isle , est éloignée de plus de six milles de la mer. Par la revue exacte que la Valette fit de ses forces , il trouva dans l'isle sept cens Chevaliers , sans compter les Freres Servans & demi-Croix , & huit mille cinq cens hommes , tant de troupes étrangères que d'habitans de Malthe. La Valette partagea la défense des postes entre différentes langues , afin qu'ils fussent confiés à perpétuité aux mêmes Chefs , ainsi qu'on avoit fait aux deux sieges de Rhodes. C'étoit un moyen sûr d'attacher bien davantage chacun à son devoir. Le Commandeur de Copier , qui avoit succédé au Commandeur de Valier dans la dignité de

Maréchal de l'Ordre, fut chargé de parcourir sans cesse l'isle, à la tête de deux cens chevaux & d'un corps de six cens hommes d'infanterie, pour épier le moment du débarquement, & pour fondre sur les Turcs qui se sépareroient du gros de l'armée.

J. C. 1565.
Hég. 972.

Enfin la flotte ottomane parut à la hauteur de Malthe le 18 mai de l'an 1565. Elle étoit composée de cent cinquante-neuf vaisseaux à rames, tant galeres que galiotes, qui portoient 40000 hommes de débarquement, tous Janissaires, Spahis, ou autres troupes d'élite. Piali, qui commandoit la flotte, étoit un favori de Soliman, que ce Prince avoit rencontré abandonné dans un champ sous le soc d'une charrue, presque au moment qu'il venoit de naître. Soliman, ayant été touché du sort de cette petite créature, voulut que le bonheur qu'elle avoit eu de rencontrer l'Empereur, rendît à l'avenir cet enfant digne d'en vie autant qu'il avoit été digne de pitié. L'ayant fait élever & instruire avec tous les soins qu'on devoit prendre d'un sujet destiné aux plus grands emplois, il le fit Pacha du banc, ou l'un des Visirs, & il lui confia la flotte destinée à l'expédition de Malthe. Mustafa, vieux guerrier, qui s'é-

Débarquement des
Turcs.

J. C. 1565.

Hég. 972.

toit distingué dans les guerres de Perse & de Hongrie, fut chargé de commander les troupes de débarquement. Ces deux Chefs avoient ordre de ne rien entreprendre sans la participation du Corsaire Dragut, le plus grand homme de mer de son siècle, ennemi nécessaire des Chevaliers de Malthe, & plus intéressé que personne à leur destruction. Dragut destinoit seize vaisseaux à cette expédition. Comme il n'avoit pas encore joint la flotte, Piali, fidele aux ordres du Grand Seigneur, vouloit attendre Dragut pour débarquer : mais Mustafa, qui connoissoit en guerre le prix du temps & des occasions, débarqua dans une cale à la faveur de la nuit. Les deux ports étoient trop bien défendus par des batteries pour qu'on pût espérer d'y entrer avant que d'être maîtres de l'Isle. Dès le lendemain, le Conseil des Turcs s'assembla pour décider s'ils commenceroient le siege avant l'arrivée de Dragut. Piali insistoit pour qu'on se conformât aux intentions du Grand Seigneur, qui avoit défendu qu'on fit rien sans lui : mais Mustafa craignoit l'arrivée de cette flotte dont ils étoient menacés, d'autant plus que la flotte ottomane n'étoit pas en sûreté dans la cale nommée Marfasi-

roc, qui ne mettoit pas les vaisseaux à l'abri de tous les vents.

Mustafa, qui commandoit en chef, J. C. 1565.
Hég. 972.
 finit la discussion en déterminant Attaque du
fort S. Elme.
 qu'on attaqueroit d'abord le château Saint Elme, dont la prise, qui
 lui paroissoit très-facile, ouvriroit
 un port à la flotte des assiégeans.
 Cette forteresse étoit située à l'ex-
 trémité de la langue de terre qui
 sépare les deux ports. Le Prieur de
 Capoue, qui l'avoit bâtie, n'avoit
 presque songé qu'à défendre l'entrée
 de ces deux ports. Les ouvrages qui
 couvroient le fort même du côté de
 la terre, n'étoient ni assez élevés, ni
 en assez grand nombre pour rendre
 cette citadelle aussi sûre qu'elle au-
 roit pu l'être. De Guerras, Espagnol,
 Bailli de Négrepont, ayant senti la
 nécessité de défendre avec des hom-
 mes ce poste qui ne l'étoit pas assez
 par des retranchemens, demanda au
 Grand-Maître la permission de s'y en-
 fermer avec soixante jeunes Cheva-
 liers de toutes nations. La Valette
 joignit à cette troupe d'élite une com-
 pagnie espagnole, commandée par le
 Chevalier Jean de la Cerda, & une
 autre de Piémontois, commandée
 par le Chevalier de Broglio. Malthe,
 comme on l'a dit plusieurs fois, n'est

qu'un rocher , sur lequel on trouve
 de distance en distance deux ou trois
 J. C. 1565. pieds d'un sol pierreux ; il n'est pas
 Hég. 972. bien aisé d'y ouvrir une tranchée : mais
 le Général , résolu d'emporter le fort
 Saint Elme , l'investit du côté de la
 terre , marqua la place de son camp
 assez près , & commença à y établir
 ses batteries. La tranchée fut ouverte
 avec une peine extrême : mais quel-
 que dur que fût le terrain , malgré le
 feu continuel du château , les tra-
 vailleurs furent se mettre à couvert.
 Dans les lieux où le roc ne cédoit
 point du tout , les pionniers élevoient
 des parapets avec des pieces de bois
 & des planches garnies par dehors de
 terres apportées de bien loin. Tous
 ces travaux coûtoient beaucoup de
 pionniers & d'esclaves , dont Mustafa
 prodiguoit le sang. Les batteries fi-
 rent périr beaucoup de Spahis , qui ,
 quoique faits pour servir à cheval ,
 sont employés dans les sieges à ces
 sortes d'ouvrages , & demeurent long-
 temps exposés à découvert au feu
 de l'ennemi. Enfin les Turcs bat-
 tirent en breche le 24 de mai , six
 jours après l'arrivée de la flotte à la
 vue de Malthe. Quoique le canon de
 la place répondît à celui des Turcs ,
 l'espace exposé à leurs batteries étoit

fi étoit, que les boulets, frappant les mêmes endroits à coups redoublés, ouvrirent bientôt des breches. Il n'y avoit pas dans la place assez de monde pour les réparer. Le Bailli de Négrepont envoya le Chevalier de la Cerda au Grand-Maître pour lui demander du secours. Cet Officier laissa voir beaucoup de foiblesse au Conseil assemblé. Il déclara que le fort Saint Elme étoit impossible à garder plus de huit jours ; qu'incessamment les breches deviendroient irréparables ; que le canon tuoit autant d'hommes qu'il abattoit de pierres, & que c'étoit un malade attaqué d'une maladie incurable. Le Grand-Maître écoutoit impatiemment un récit que la peur exagéroit. » Je ferai le médecin de ce malade, s'écria-t-il ; & si je ne puis vous guérir de l'effroi, comme j'en désespere, j'empêcherai bien que le malade ne périsse. « En effet, la Valette vouloit s'aller jeter dans le fort à la tête du secours qu'il y destinoit ; mais tous les Chevaliers l'empêchèrent. On avoit besoin partout des talens & de la prudence du Général ; sa vie étoit trop précieuse pour l'exposer comme celle d'un soldat. Il envoya trois compagnies dans le fort Saint Elme : plus de soixante

J. C. 1565.
Hég. 972.

On y envoie
des secours.

Chevaliers , Officiers ou volontaires ,
 J. C. 1565. y accoururent avec ces troupes. Il fit
 Hég. 272. établir des batteries qui canonnoient
 le camp des Turcs , tandis que ceux-
 ci battoient en breche la courtine du
 fort. Cependant le secours de Sicile , sur
 lequel les Maltois comptoient tant ,
 n'arrivoit point. Le Grand - Maître
 craignoit avec raison qu'au moment
 où la flotte paroîtroit devant l'isle , le
 fort ne fût rendu ; qu'alors les Espa-
 gnols , qui avoient bien d'autres in-
 térêts , croyant Malthe perdue , ne
 voulussent pas débarquer , de peur d'u-
 ser leurs forces en vain. Il dépêcha un
 Chevalier au Vice - Roi de Sicile pour
 hâter l'effet de ses promesses. Quoi-
 que les Turcs pressassent leurs opéra-
 tions avec vivacité , ils n'avoient blo-
 qué aucun des forts. Au moyen des
 barques légères , le Grand-Maître com-
 muniquoit dans tous ces forts , & pou-
 voit même entretenir la correspon-
 dance au dehors. Il envoya au Vice-
 Roi de Sicile le double des signaux
 dont il devoit se servir pour annoncer
 sa venue. Celui - ci , qui sans doute
 avoit des ordres de retarder dont il
 ne vouloit pas convenir , réitéra ses
 promesses à l'Envoyé du Grand-Mai-
 tre , assurant que dans quinze jours
 les vaisseaux Espagnols paroîtroient

devant Malthe. Ces délais étoient d'autant plus affligeans, que les batteries des Turcs faisoient des progrès considérables, & qu'après avoir repoussé plusieurs sorties, ils avoient su se loger sur la contrescarpe, dont ils s'étoient emparés en poursuivant les assiégés. Ils étoient si près de la demi-lune qui défendoit le corps de la place, que presque aucun de leurs coups n'étoit perdu.

J. C. 1565.
Hég. 972.

Comme on pressoit vivement l'attaque du fort Saint Elme, Dragut entra dans la cale qu'occupoit la flotte ottomane, à la tête de seize vaisseaux. Ce renfort anima les assiégeans, plus encore par le cas qu'ils faisoient du Commandant, que par l'importance du secours. Dragut, grand artilleur, dès le jour de son arrivée établit de nouvelles batteries. Comme la demi-lune étoit très-exposée, & qu'on y perdoit à tous momens des soldats, le Chevalier de la Cerda, qui y avoit vu tomber du monde à ses côtés, proposa de faire sauter cet ouvrage, de peur que l'ennemi, disoit-il, ne vînt à s'y loger, comme il avoit fait dans la contrescarpe. Ce timide conseil pénétra d'indignation tous ceux qui l'entendirent. Les Janissaires, après avoir tiré long-temps à bout portant pour pro-

J. C. 1565.

Hég. 972.

téger leurs camarades qui venoient poser des échelles au pied de cet ouvrage , monterent à l'assaut avant que les Chevaliers eussent eu le temps de garnir les remparts. Le carnage fut terrible : les soldats maltois , accourus au secours des leurs , précipitoient les assaillans avec beaucoup d'adresse & de force ; mais ils étoient saisis aussi-tôt par ceux qui n'avoient point trouvé d'obstacle pour escalader le parapet. Enfin le combat dura quatre heures sur ce seul ouvrage ; il coûta trois mille hommes aux Turcs , cent cinquante soldats & trente Chevaliers aux Maltois. L'armée nombreuse des Turcs ayant enfin chassé cette poignée de soldats , les Maltois tirèrent du rempart six Chevaliers tout criblés de blessures & qui respiroient encore : rentrés dans le corps de la place , ils les firent embarquer pour leur procurer quelques secours au bourg. Le foible la Cerda s'étoit mêlé parmi eux , sous prétexte d'une contusion qui n'étoit pas même apparente ; le Grand-Mâitre , affligé de cet exemple , jusques-là unique dans son Ordre , fit arrêter ce fuyard dont il plaignoit la foiblesse , résolu cependant de le faire punir dans le conseil de guerre. Le Bailli de Négre-

La demi-lune du fort est emportée par les Turcs.

pont & le Commandeur de Broglio, tous deux blessés, tous deux dans un âge avancé, refusèrent de quitter le fort, quelque instance qui leur'en fût faite. Ils demanderent un renfort au Grand-Maître, pour tenir la place des braves qu'ils avoient perdus.

Cependant les Turcs, travailleurs infatigables, à force de fascines & de terre éleverent tellement la demi-lune dont ils venoient de s'emparer, qu'elle dominoit sur le parapet de la place. Ils y établirent une batterie, & à la faveur du feu presque continuel qui écartoit l'ennemi du rempart, ils construisirent un pont avec de gros arbres, des antennes de vaisseaux, des planches larges & épaisses. Cet ouvrage, qu'ils couvrirent de terre, de peur que les Chevaliers ne le brûlassent avec de l'artifice, élevoit les Turcs à plus de vingt pieds de la profondeur du fossé vers le parapet. Il pouvoit contenir huit hommes de front, & favorisoit l'assaut. Les Chevaliers étoient forcés de paroître sans cesse le long du rempart pour s'y opposer; & aussi-tôt que le parapet étoit garni, ceux qui occupoient le pont se jettant ventre à terre, le canon chargé à cartouche faisoit un carnage effroyable des as-

J. C. 1565.

Hég. 272.

J. C. 1565.
Hég. 972.

Les Chevaliers, enfermés dans le fort Saint-Elme, demandent la permission de l'évacuer. Le Grand-Maître la leur refuse.

siégés. Dans une sortie, les Maltois mirent le feu aux poutres qui soutenoient ce funeste pont; mais il fut bientôt réparé par l'activité de Dragut qui prodiguoit sa vie & celle de ses gens. Les Maltois avoient déjà perdu cinquante Chevaliers & près de cinq cens soldats; leur artillerie étoit à tout moment démontée: il leur restoit peu de monde pour défendre de larges breches qui bientôt alloient devenir praticables. Dans cette extrémité, les Chevaliers députerent au Grand-Maître le Chevalier de Médran, qui s'étoit distingué dans plusieurs sorties, & dont la bravoure ne pouvoit pas être suspecte. Il lui demanda des barques pour dérober à une mort inévitable ce qui restoit de combattans, qui ne pouvoient pas tenir plus long-temps dans une place ouverte de toutes parts. Après avoir représenté qu'une plus longue défense ne serviroit qu'à faire périr de braves gens plus utiles pour la défense des autres forts, Médran finit par assurer le Grand-Maître de la parfaite obéissance de tout ce qui étoit dans le fort Saint-Elme. La Vallette fit part au conseil de la mission du Chevalier de Médran. Tous les Grand-Croix étoient d'avis d'aban-

donner cette mauvaise place. Le Grand-Maître tout seul soutint que le temps, si on savoit le prolonger, sauveroit l'isle de Malthe. Il ajouta qu'on étoit loin de la saison où, la mer n'étant plus praticable, les Turcs feroient forcés de remmener la flotte; que le Vice-Roi de Sicile, qui cherchoit mille prétextes pour refuser son secours, en auroit un très-plausible, aussi-tôt que le fort seroit abandonné; & qu'il diroit tout haut qu'ayant besoin des forces de son maître pour défendre ses propres Etats, il ne devoit pas les prodiguer devant une place alliée qu'on ne pouvoit plus garder; que lui Grand-Maître plaignoit de tout son cœur les braves gens abandonnés dans le fort S. Elme; mais que tel étoit le malheur de la guerre, qu'il falloit souvent sacrifier des membres pour sauver le corps. Tout le conseil se rendit, & la Valette écrivit aux Chevaliers restés dans le fort, que, lorsqu'ils s'y étoient enfermés, ils avoient su que le salut de Malthe & peut-être de l'Ordre de S. Jean, dépendoit du plus ou du moins de temps qu'ils pourroient garder cette place; qu'ils se souvinssent du vœu qu'ils avoient prononcé de sacrifier leur vie pour la Religion; qu'on leur

J. C. 1565.

Heg. 972.

feroit passer du secours autant que la petitesse du fort en pourroit contenir. A la lecture de cette lettre, quelques Chevaliers, entre autres le Bailli de Négrepont & le Commandeur de Broglio, firent courageusement le sacrifice de leur vie, en répétant tout haut les uns après les autres les paroles de leur vœu : mais le plus grand nombre trouva la réponse du Grand-Mâitre bien dure. Ils s'écrièrent qu'il étoit étrange que des gens qui ne partageoient pas le danger sacrifiasse leurs freres de sang froid & sans nécessité ; que s'il falloit verser leur sang pour la Religion, ils le verseroient plus utilement dans les autres forts qu'ils pouvoient espérer de défendre ; qu'alors ils prolongeroient le temps bien plus sûrement ; mais qu'ils ne voyoient pas pourquoi on condamnoit à une mort inévitable des gens qui, à la vérité, avoient fait vœu de se sacrifier à l'intérêt de l'Ordre, mais non pas au caprice des Commandans.

Troubles
qu'occasion-
ne ce refus.

Comme les batteries chargées à cartouche tiroient avec plus de vivacité que jamais, & qu'il falloit toujours défendre les breches, chaque instant enlevoit des soldats ou des Chevaliers. Le murmure augmenta ;

cinquante-trois Chevaliers signèrent une lettre au Grand-Maître, qui con-
 tenoit en substance qu'ils lui deman-
 doient pour la dernière fois la per-
 mission de se retirer au bourg, & de
 sauver les restes précieux d'une gar-
 nison qui avoit fait des prodiges ;
 que, si la nuit suivante il ne leur
 envoyoit pas des barques, ils feroient
 une sortie, & qu'ils se feroient plu-
 tôt tous tuer que de se laisser étouf-
 fer sous des ruines, ou réserver à
 des supplices affreux que la cruauté
 ingénieuse des Turcs ne manquoit
 pas d'inventer. Le Grand-Maître
 éprouva le chagrin le plus vif à la
 lecture de cette lettre. Pour gagner
 du temps, il envoya trois Commis-
 saires, le Commandeur de Médina,
 Espagnol ; le Commandeur de Cas-
 triot, Italien, descendant de la race
 du fameux Scanderberg ; & le Cheva-
 lier de la Roche, Breton. Ils avoient
 ordre d'examiner le fort, d'engager
 les Chevaliers à le défendre au moins
 jusqu'à l'arrivée du secours de Sicile.
 Les Chevaliers ne répondirent rien
 aux exhortations, aux prières, même
 aux flatteries des Commissaires,
 jusqu'à ce que ceux-ci eussent visité
 la forteresse. Après qu'ils leur eurent
 montré que la demi-lune occupée par

J. C. 1565.
 Hég. 972.

les Turcs commandoit le parapet par
 les exhaussemens qu'ils y avoient
 faits ; que les breches découvroient
 tout le corps de la place ; qu'il n'y
 avoit plus de terre dont on pût faire
 des épaulemens ; que les plates-for-
 mes sur lesquelles étoient établies
 les batteries se trouvoient toutes rom-
 pues , le Commandeur de Médina &
 le Chevalier de la Roche étoient ré-
 duits à louer une si belle défense &
 à conjurer ces braves gens de tenir
 encore quelques jours pour donner
 au secours de Sicile le temps d'arri-
 ver. Ceux-ci prétendoient leur en
 démontrer l'impossibilité, lorsque le
 Commandeur de Castriot s'écria que
 la place n'étoit pas sans ressource, &
 qu'il répondroit bien de tenir encore
 long-temps. Les défenseurs du fort
 Saint Elme, aigris de ce discours qui
 sembloit les taxer d'ignorance ou de
 foiblesse, demanderent vivement au
 Commandeur de Castriot s'il vouloit
 rester avec eux, pour leur apprendre
 à défendre une place ouverte de tou-
 tes parts, sans troupes & sans canon.
 Je n'en répondrois pas avec vous,
 reprit Castriot plus vivement encore,
 puisque vous désespérez ; mais si le
 Grand-Maître veut me donner des
 troupes dociles, j'attendrai ici les se-

J. C. 1565.
 Hég. 972.

cours des Siciliens. La querelle s'é-
 chauffoit tellement que le Bailli de
 Négrepont fut contraint de faire son-
 ner l'alarme afin d'attirer chacun à
 son poste ; car les Chevaliers indignés
 vouloient fermer le passage aux Com-
 missaires. Ceux-ci de retour au bourg ,
 déclarerent au Grand-Maître qu'ils ne
 croyoient pas le fort en état de sou-
 tenir un assaut : mais Castriot , plein
 d'ardeur & de ressentiment , s'écria
 que , si on vouloit lui donner des sol-
 dats de bonne volonté , il promettoit
 de le défendre encore plusieurs se-
 maines. Le Grand-Maître saisit cette
 offre avec joie ; il fit proposer de l'ar-
 gent à tous les soldats qui voudroient
 suivre Castriot. Comme on ne con-
 noissoit pas dans le bourg à quelle
 extrémité le fort étoit réduit , Cas-
 triot trouva plus de volontaires qu'il
 n'en pouvoit employer dans cette mau-
 vaise place. Alors le Grand - Maître
 répondit à la lettre des cinquante-trois
 Chevaliers , que des barques condui-
 roient à l'entrée de la nuit un détache-
 ment de braves gens qui vouloient
 bien lui répondre du fort ; que pour
 eux , ils pouvoient revenir au couvent
 sur les mêmes barques ; qu'il leur or-
 donnoit même de s'y rendre , parce
 qu'ils seroient plus en sûreté , & que

J. C. 1565.
 Hég. 972.

J. C. 1565.
Hég. 972.

lui Grand-Maître seroit plus tranquille, lorsqu'il sauroit une place aussi importante que le fort Saint-Elme, défendue par des soldats qui n'auroient pas peur. A la lecture de cette lettre, les Chevaliers se jetterent aux pieds du Bailli de Négrepont pour obtenir du Grand-Maître qu'ils ne fortifissent pas de la place, & que le Commandeur de Castriot n'y entrât point. Le Bailli envoya par un nageur faire part à la Valette de ce retour auquel il s'attendoit. Le Grand-Maître refusa d'abord ce qu'il parut n'accorder dans la suite qu'avec peine au témoignage du repentir des cinquante-trois Chevaliers. Enfin il leur envoya seulement soixante hommes de bonne volonté, commandés par ce Chevalier de la Cerda qui au commencement avoit laissé voir de la foiblesse, & qui, du fond de sa prison, faisoit tous les jours conjurer le Grand-Maître qu'il lui permît de réparer son honneur. Le plus grand défaut du fort S. Elme étoit de ne pouvoir contenir que très-peu de troupes, & de présenter un si petit espace à l'ennemi, que les batteries, frappant toujours au même endroit, pulvérisoient les murailles & tuoient tout ce qui paroissoit à découvert : mais les circonstances

avoient tellement ajouté au courage des assiégés, que leurs efforts pénétrèrent d'admiration tous leurs camarades, qui des postes voisins voyoient opposer la plus vive résistance, sans pouvoir porter d'autre secours, que les batteries qui tiroient sans cesse du château Saint-Ange, de l'isle de la Sangle & du bourg sur le camp établi devant la place assiégée. La nécessité rendit industrieux ceux qui, peu de jours auparavant, n'étoient que désespérés. Ils avoient dans leur fort une grande quantité de tonneaux qui avoient contenu des munitions de toutes especes; ils imaginerent d'enduire les cercles d'huile bouillante: on les couvroit ensuite de laine qu'on imbiboit d'eau-de-vie mêlée avec du salpêtre & de la poudre à canon écrasés. Cette préparation étant versée le long de ces cercles & séchée jusqu'à trois fois, lorsque les Janissaires montoient à l'assaut, on jettoit avec des pinces ces machines enflammées sur la troupe qui gravissoit. Un cercle prenoit deux, quelquefois trois hommes, communiquoit le feu à leurs habits, & les contraignoit d'aller se jeter ensemble dans la mer en poussant des cris effroyables. Cette invention retarda de plusieurs jours

J. C. 1565.
Hég. 972.

Vigoureuse
défense.

la prise du fort. Le secours de Sicile n'arrivoit point. Dragut, toujours attentif à l'attaque qui devoit lui procurer l'entrée d'un port, s'indignoit qu'une poignée de soldats retînt une armée nombreuse devant un château qui n'étoit ni vaste ni fortifié. Comme il songeoit à couper la communication du bourg au fort Saint-Elme, qui se faisoit par le grand port, il fit bloquer ce port par quatre-vingt galères qui se mirent à canonner le fort du côté de la mer, c'est-à-dire par l'endroit où il étoit imprenable. Mais Dragut espéroit que le lieu par lequel on arrivoit du bourg dans le fort seroit exposé à son artillerie. Il avoit d'ailleurs fait établir une autre batterie de ses plus gros canons sur une montagne de laquelle on distinguoit toutes les fortifications de l'isle. Ces précautions rendirent en effet la communication impossible du bourg aux portes du fort, parce que le canon rasoit tout le port pour peu qu'il y parût une seule barque. De cet instant il n'y eut plus de secours à espérer pour le fort. Mais Dragut étant sorti à mi-corps de la tranchée pour donner tous ces ordres, une balle de mousquet, qui l'atteignit au crâne, le renversa aux yeux

J. C. 1565.

Hég. 972.

des deux armées. On le porta dans sa tente, où il vécut encore quelques jours. Cependant les Chevaliers faisoient à chaque instant des prodiges de valeur, & leur nombre diminuoit à chaque instant. Enfin le 24 juin, après un mois entier de tranchée ouverte, les Turcs, à qui le siege de cette bicoque coûtoit plus de neuf mille hommes, résolurent de prendre, à quelque prix que ce fût, soixante hommes qui y restoient. Ce dernier assaut fut aussi défendu qu'il pouvoit l'être par une troupe trop inférieure en nombre, & dans laquelle plusieurs étoient déjà grièvement blessés. Quelques-uns, dans l'impossibilité de se tenir debout, avoient fait porter des chaises sur la breche; & saisissant à deux mains leurs épées qu'ils ne pouvoient pas soutenir d'une seule, ils exciterent les Janissaires à leur donner le coup de la mort par les coups qu'ils leur portèrent les premiers. En effet il ne resta pas un seul de tous ceux qui s'étoient consacrés à la défense de cette place. Treize cents hommes y périrent, parmi lesquels cent trente, tant Chevaliers que Servans d'armes. Plusieurs, comme l'on a vu, payerent de tout leur sang un instant de foiblesse que bien des

J. C. 1565.
Hég. 972.

gens n'appelleroient que prudence.
 Les Turcs, arrivés dans le château,
 y exercèrent toutes les cruautés que
 les circonstances leur permirent. Car
 ayant rencontré quelques Chevaliers
 qui respiroient encore, en dérision
 de la croix qu'ils portoient, ils leur
 firent à tous une incision cruciale sur
 la poitrine; ils les clouèrent par les
 quatre membres sur des planches, &
 ils les jetterent dans la mer, espérant
 que le flot les porteroit sur le rivage
 du bourg, ce qui arriva en effet. Le
 Grand-Maître, à ce spectacle, fut pé-
 nété de douleur & de colere; dans
 l'instant même il fit couper, en repré-
 sailles, toutes les têtes des esclaves
 musulmans qu'il avoit dans l'isle, &
 les mettant dans des canons, il les en-
 voya à ces barbares. Mustafa courut
 annoncer à Dragut la prise du château
 Saint-Elme, qu'il devoit sur-tout à
 l'avis que ce Général avoit donné de
 couper la communication entre le
 bourg & le fort. Dragut étoit à
 l'extrémité lorsqu'il apprit cette nou-
 velle; il en témoigna sa joie, en expi-
 rant, par des signes expressifs; la pa-
 role lui étoit déjà ravie. Aussi-tôt que
 les Turcs furent entrés dans le fort,
 ils détacherent la chaîne qui fermoit
 le port Marsamuffet, & toute la flotte

J. C. 1565.

Hég. 972.

Prise du fort
 Saint Elme.
 Entrée de la
 flotte dans le
 port.

y entra en triomphe au bruit de l'artillerie & de tous les instrumens de musique. Mustafa envoya un esclave proposer aux Chevaliers une capitulation honorable : pour toute réponse ils menacerent l'envoyé de le faire pendre.

J. C. 1565.
Hég. 973

Mustafa, maître du port, résolut d'attaquer en même temps le Bourg & l'isle de la Sangle : quant au château Saint-Ange, comme il étoit couvert du côté de terre par le Bourg, Mustafa le fit battre de la presqu'isle où étoit le château S. Elme. La prise de ce fort, quoiqu'elle eût coûté bien du monde, relevoit le courage des Janissaires & des Spahis. Ceux-ci eurent bientôt établi leurs batteries : les trois postes furent battus en breche en même temps. Cependant les Chevaliers plus animés que jamais ne songeoient qu'à venger la mort de leurs freres ; n'espérant presque plus le secours de Sicile, ils ne se voyoient de ressource que dans leur valeur. Ils convinrent de n'accorder plus aucun quartier & de n'en point recevoir. Cette guerre à outrance leur paroissoit moins désavantageuse que la perspective de l'esclavage, de la trahison, & peut-être des supplices qu'on avoit fait subir à quelques-uns. Il restoit des vivres dans l'isle encore pour bien

J. C. 1565.

Hég. 973.

long-temps. Quoique l'hiver fût très-éloigné, le Grand-Maitre, qui avoit vu une bicoque arrêter un mois entier toute l'armée ottomane, espéroit que dans des places mieux fortifiées il gagneroit la saison où les Turcs feroient contraints de renoncer à leur entreprise. Comme il exhortoit ses braves freres à ne compter plus que sur eux-mêmes, on vit entrer tout-à-coup quatre galeres siciliennes dans une des anses, parce que les ports dont les Turcs n'étoient pas maîtres, étoient bloqués en dehors par leur flotte. Ces bâtimens portoient un régiment espagnol & deux cens Chevaliers arrivés en Sicile depuis que le siege de Malthe étoit formé. Ce foible secours sembloit annoncer qu'on ne devoit pas en attendre un plus considérable, quoique le Vice-Roi de Sicile mandât précisément que sa flotte entiere se mettroit incessamment en mer. Les Chevaliers reçurent avec joie ceux qui venoient partager avec eux des travaux si périlleux. En effet les Turcs ne s'en tenoient pas à la maniere commune d'attaquer les places; ils voulurent prendre l'isle ou presqu'isle de la Sangle du côté de la mer. Il n'étoit pas possible d'y arriver par le grand port, parce qu'il auroit fallu passer

Sous le canon du château Saint-Ange.

J. C. 1565.
Hég. 9734

Mustafa entreprit, comme on avoit fait au siege de Constantinople, de faire passer du port Marsamuffet des barques sur la langue de terre qui le séparoit du grand port, à force de bras, de cabestans & de machines. Cette entreprise devoit être traversée par toutes les batteries du château Saint-Ange & de l'isle de la Sangle, qui balayoient sans cesse le grand port; mais Mustafa comptoit pour rien le sang des hommes, pourvu qu'il pût réussir dans ses desseins. Heureusement la Valette en fut averti à temps par un renégat que les remords de sa conscience avoient forcé de quitter l'armée ottomane, pour aller faire pénitence à Malthe. Il fallut songer à repousser cette attaque avant qu'elle fût commencée. A la faveur des ténèbres de la nuit, la Valette employa tous ses pionniers à former une espece de palissade de pieux enfoncés très-avant dans la mer autour de l'isle de la Sangle. Quoiqu'on ne pût pas les placer fort près les uns des autres, une chaîne de fer passée dans l'anneau dont chaque pieu étoit surmonté, & des antennes de vaisseaux clouées en travers, rendoient cette barriere impénétrable aux barques. Ce travail,

J. C. 1565.
Hég. 973.

auquel les bourgeois, les soldats, & les Chevaliers même contribuèrent, fut terminé en neuf nuits; il étonna Mustafa sans le faire changer de dessein. Des Turcs qui savoient nager, n'ayant autour du corps qu'une ceinture à laquelle pendoit une hache, s'empresserent pour tâcher de couper les antennes & pour passer des cables dans des pieces de bois qu'on devoit arracher au moyen des cabestans placés sur le rivage. Des soldats Malthois, aussi nageurs, se jetterent à la mer, le sabre dans les dents, pour s'opposer aux Turcs. On vit dans l'eau un combat meurtrier de gens qui nageoient avec trois membres, & qui portoient des coups de hache ou de sabre sur les corps tout nuds de leurs ennemis. Les cables que plaçoient les Turcs étoient coupés aussi-tôt. Dans la nécessité où ils étoient d'éviter les coups, ils ne pouvoient en porter sur les antennes : ainsi la palissade demeura dans son entier, tandis que de l'autre côté du port on préparoit des barques que le canon du Bourg entamoit avant qu'elles fussent garnies de leurs mâts & de leurs cordages.

Sur ces entrefaites, Azan, Dey d'Alger, fils du fameux Barberousse,

& gendre de Dragut, amena un renfort de deux mille cinq cens hommes à l'armée des Turcs. A la vue du château Saint-Elme, il témoigna tout haut son étonnement qu'un si petit fort eût tenu un mois contre une nombreuse armée. Il blâma Mustafa, avec l'inconsidération d'un jeune présomptueux, de ce qu'il n'avoit encore fait tenter aucun assaut, quoique les fortifications fussent entravées, & il se vanta qu'il emporteroit bientôt le fort Saint-Michel, qui étoit la citadelle de l'isle de la Sangle, si on lui confioit cette attaque. Mustafa, qui n'étoit pas fâché d'humilier cet orgueil & d'employer les troupes étrangères aux opérations les plus périlleuses, permit à Azan d'entreprendre l'assaut, lui promit de le soutenir, & lui donna toutes les barques mises à flot dans le grand port avec tant de peine. Le Dey d'Alger, résolu d'attaquer en même temps par terre & par mer, confia l'attaque du côté de la mer à Cadalissa son Lieutenant, vieux soldat de Barberousse, en qui lui Azan avoit une grande confiance. Ce Lieutenant avoit promis de rompre la palissade, tandis que son maître monteroit à la breche du fort. On fit entrer quatre mille hommes, Algériens

J. C. 1565.
Hég. 973.

Attaque de
l'isle de la
Sangle.

J. C. 1565.

Hég. 973.

ou Janissaires , dans ces barques , qui étoient précédées par une plus longue que les autres , remplie d'Imans & de Dervis , dont les uns par leurs chants & par leurs prières imploroient le secours du Ciel , tandis que d'autres , tenant des livres ouverts & prononçant des passages du Koran , maudissoient l'armée chrétienne avec des contorsions & des cris perçans. Cette vaine cérémonie achevée , on eut recours à des armes plus redoutables. Les Turcs avancés dans leurs barques jusqu'à la palissade ne purent la rompre , comme ils s'en étoient flattés ; ils ne purent pas davantage établir un pont de bois de cette palissade au rivage , n'ayant point de planches assez longues pour remplir cet espace. Tandis qu'ils tentoient vainement ces différentes opérations , l'artillerie des châteaux tiroit de tous côtés avec tant de vivacité & tant de succès , que plusieurs barques coulées à fond avertirent les autres de s'éloigner. Cadallissa les rallia bientôt , & s'appercevant que la palissade n'alloit pas tout-à-fait à l'extrémité de l'éperon de l'isle de la Sangle , il dirigea sa course vers l'espace vuide , ne désespérant pas d'aborder. Comme il étoit près du bord , deux batteries de six canons chacune , montées si bas qu'elles ra-

soient la mer , tirèrent ensemble & ~~_____~~
 coulerent à fond plusieurs barques. Ca-
 dalissa mit pied à terre avec ce qui J. C. 1565.
Hég. 973.
 restoit des siens , tandis que les Mal-
 thois rechargeoient. Comme ces sol-
 dats , qu'on choissoit du haut du rem-
 part , & qui voyoient à tout instant
 leurs camarades tomber à leurs côtés ,
 commençoient à s'ébranler , Cadalissa
 fit éloigner les barques pour forcer
 ses gens à vaincre , en leur ôtant l'es-
 poir de fuir. Cadalissa étant arrivé
 au pied de la courtine , lui & ses Al-
 gériens qui avoient la tête de l'atta-
 que , essuyèrent , presque à brûle-pour-
 point , une bordée de quatre canons
 chargés à cartouche & mitraille , qui
 dans un clin d'œil renversa plusieurs
 rangs. Nonobstant tous ces coups , Le Dey d'Al-
 tenant le cimenterre d'une main , ils ger & son
Lieutenant
 établirent leurs échelles de l'autre , donnent l'as-
 & monterent avec une chaleur in- saut au fort
 croyable. La résistance des Chevaliers de la Sangle ,
 ne fut pas moindre ; mais malgré leur & sont re-
 valeur , on vit bientôt sept pavillons poussés.
 turcs plantés sur la crête de la cour-
 tine. Cette extrémité fit faire des
 prodiges aux Malthois. Tandis que
 le Commandeur de Guimeran , à qui
 ce poste étoit confié , exhortoit ses
 freres à mourir tous avant de laisser
 entrer les Turcs , on entendit tout-

à-coup de grands cris. Les Algériens & les Janissaires tournerent visage à
 J. C. 1565. un secours tout frais que le Grand-
 Rég. 973. Maître avoit envoyé. Le Comman-
 deur de Giou, les Chevaliers de Mé-
 dina, de Ruis & de Quincy avoient
 amené du Bourg deux mille cinq cens
 hommes. Alors les Turcs se sentant
 entre deux feux, le désordre & la
 confusion les forcerent de fuir. Ca-
 dalissa, tout le premier, rappella les
 barques, qui ne venoient ni assez tôt
 ni en assez grand nombre au gré de
 son impatience. Plusieurs Turcs, sans
 savoir nager, se jetterent à la mer ;
 d'autres, demandant quartier, em-
 brassaient les genoux des Maltois ;
 mais tous les Chevaliers & tous les
 soldats, fideles à la promesse qu'ils
 avoient faite, donnoient à ces mal-
 heureux ce qu'ils appelloient la paix
 S. Elme, c'est-à-dire qu'ils les massa-
 croient à leurs pieds, en représail-
 les de ce que tous les assiégés avoient
 péri à la défense de ce fort. L'attaque
 du Dey d'Alger fut tout aussi malheu-
 reuse & tout aussi meurtriere. Mal-
 gré le sang que ces actions coûtoient
 aux Turcs, Mustafa ressentait un plai-
 sir secret de voir humilier l'orgueil
 de cet allié présomptueux qui l'avoit
 accusé de lenteur. D'ailleurs l'Ordre

avoit perdu plus de quarante de ses plus braves Chevaliers & plus de trois cens soldats.

J. C. 1565.
Nég. 973.

Il se présenta bientôt une autre occasion de verser du sang. Mustafa entreprit de construire un pont avec des mâts & des antennes au pied du mur du fort S. Michel, comme celui qu'il avoit fait construire pour l'attaque du fort S. Elme. L'objet de cet ouvrage étoit d'élever les soldats de terre, & conséquemment de faciliter l'assaut. Comme il pouvoit devenir très-funeste, le Grand-Maître le fit attaquer par le fils de son frere le Chevalier de la Valette, & par le Chevalier de Polastron son ami, qui vouloit partager la gloire & le danger de cette expédition. Ils entreprirent de faire lier avec des cables & des cordages les pieces de bois qui soutenoient ce pont; puis de faire tirer avec violence pour ébranler & détruire l'édifice, tandis qu'une partie de leur détachement faisoit face aux Janissaires. Cette manœuvre, qui n'avoit pu se faire qu'en plein jour, devoit nécessairement être très-meurtrière. La Valette & Polastron furent bientôt tués. Comme la vie de tous les Chevaliers étoit à prix, les Turcs se mirent en devoir d'enlever les corps de ceux-

J. C. 1565.
Hég. 973.

ci ; mais les soldats chrétiens aimèrent mieux se faire tuer eux-mêmes sur leurs cadavres , que de rentrer dans la place sans les y rapporter. Ce nouveau combat fut plus sanglant que le premier ; enfin après une demi-heure du choc le plus vif , les Chrétiens rapportèrent au Grand - Maître les corps de son neveu & de son ami , sans avoir pu entamer le pont qui avoit été l'objet de leur sortie. La Vallette , quoique pénétré de ce spectacle , songea plutôt à venger leur mort qu'à la pleurer. Ayant été lui-même reconnoître le pont , il fit faire une étroite ouverture à la muraille du fort tout vis-à-vis , & à son niveau. Une seule piece de canon , placée dans cette ouverture , fit bientôt crouler tout l'ouvrage ; & sans perdre de temps , on y mit le feu. Enfin rien n'est comparable aux efforts des deux parties pendant cinq mois consécutifs. Tout ce que l'art peut inventer dans la guerre , tout ce que la résolution , la fureur , la témérité même exécutent souvent sans qu'on l'ait cru possible , fut employé dans ce siege. L'espérance & le courage s'enflammerent par degrés. D'abord on ne vit combattre que ceux des Maltois qui s'étoient enrôlés sous les drapeaux de la Religion pour

mériter une paie ; puis tous les jeunes gens en état de porter les armes, voulurent partager des travaux qui leur inspiroient de l'admiration. Les hommes mariés contribuèrent ensuite à défendre leurs foyers , & se disputoient l'honneur de remplacer ceux qui étoient morts pour la gloire de l'Ordre & pour le salut de la patrie. Enfin les vieillards & les femmes même , entraînés par l'exemple de ce qu'ils avoient de plus cher, & alarmés de leur danger, venoient sur les remparts lancer des pierres & jeter de l'huile bouillante, quelquefois rouler sur les assaillans des quartiers de rochers qu'ils n'auroient pu ébranler dans toute autre circonstance. L'amour paternel & filial, la haine du mahométisme, la pudeur, & la crainte de l'esclavage ou de l'infamie, fournissoient des armes à ce troupeau timide, & leur apprenoient à mépriser la mort. Les Turcs ne montroient ni moins de bravoure ni moins d'industrie. Mustafa, Piali & le Dey d'Alger avoient partagé entr'eux le commandement en chef des trois attaques au fort Saint - Michel & au Bourg. L'émulation & la honte de ne pouvoir réduire une poignée de soldats leur faisoient faire des prodiges. Tous

J. C. 1565.
Hég. 973.

J. C. 1565.

Hég. 973.

les jours ils inventoient & faisoient exécuter des machines nouvelles. Tantôt c'étoient des barils qui , lancés sur les remparts , éclatoient & vomissoient une grêle de mitrailles , de chaînes , de têts de vases brisés ; tantôt à force de rouleaux & de cabestans , ils portoient au pied des breches des tours de bois , dont le faite , supérieur aux crêtes des fortifications , étoit garni d'arquebusiers & de Janissaires qui jettoient sur les remparts des grenades & des pots à feu. Les assiégés trouvoient souvent le moyen de tourner ces machines infernales contre ceux qui les leur oppoient. Leurs canons chargés de chaînes de fer , étant braqués contre ces tours de bois , les chaînes les prenoient par le milieu , & renversoient ces funestes édifices , qui fracassoient dans leur chute tous ceux qui avoient eu le courage d'y monter. Les barils qui devoient en éclatant éparpiller la mort sur les remparts où on les avoit jettés , étoient renvoyés sur les assaillans avant qu'ils eussent fait leur effet. Alors on voyoit les échelles se briser sous les Janissaires ; & les membres de ces malheureux , dispersés çà & là , formoient un spectacle aussi hideux que terrible. Non-seulement

Mustafa perdoit beaucoup de monde autour de ces forts; mais il avoit
 devant lui la perspective de ne pou- J. C. 1565.
 voir bientôt plus nourrir ce qui lui Hég. 973.
 restoit de troupes. Il croyoit Malthe
 défendue par un beaucoup plus grand
 nombre de soldats qu'il n'y en avoit
 effectivement, parce que les remparts
 étoient toujours garnis, & que, mal-
 gré le sang qu'on répandoit tous les
 jours, les combattans sembloient re-
 naître de leurs cendres. Les Muni-
 tionnaires avertirent qu'un vaisseau,
 chargé de froment de l'isle de Gerbes,
 avoit été pris par les galeres de Sicile,
 & qu'il ne restoit de farine au camp
 tout au plus que pour vingt-cinq jours.
 Au même instant les artilleurs annon-
 cerent qu'ils étoient à la veille de
 manquer. A cette nouvelle, Mustafa
 & Piali, convaincus qu'il faudroit
 bientôt lever le siege, tremblèrent
 que Soliman n'imputât à eux seuls ce
 mauvais succès, & ne leur demandât
 compte de la moitié de son armée
 perdue devant des places qui ne con-
 tenoient qu'un très-petit nombre de
 soldats. En effet, Soliman, accou-
 tumé à vaincre, & qui brûloit de dé-
 truire ce qu'il appelloit un repaire de
 Pirates, devoit apprendre impatiem-
 ment que cinquante mille Janissaires

ou Spahis, réduits à seize mille hommes, avoient quitté ce rocher arrosé de tant de sang, sans y laisser d'autres preuves de valeur que les pertes qu'ils y avoient faites. Pour pouvoir au

Après de moins présenter quelques trophées à très-vives at- leur maître, ils résolurent d'abandonner ces forts, qui, quoiqu'ouverts de tous côtés, leur paroissent imprenables, & de tourner le reste de leurs forces contre la Cité notable, capitale de cette isle, mais le poste le moins défendu & le moins important de tous, puisqu'il étoit avancé de six milles dans les terres. Mustafa & Piali espéroient emporter bientôt cette ville, & se vanter à leur redoutable Souverain qu'ils avoient pris la capitale de l'isle.

La Masquita, Chevalier Portugais, commandoit dans la Cité notable. Pendant le siege des autres forts, il avoit employé sa garnison à attaquer continuellement les Turcs par derrière, tandis qu'ils montoient à l'assaut. Il ne montra pas moins de valeur, lorsque son poste fut assiégé. Comme nous l'avons dit, tous les habitans devinrent soldats. Les Turcs, qui voyoient tous ces remparts garnis d'un cordon de combattans, ne pouvoient revenir de leur étonnement de ren-

contrer par-tout des garnisons si nombreuses. Les Chevaliers comprirent que les Turcs lâchoient pied, puisqu'ils abandonnoient l'attaque des forts maritimes pour assiéger une place qui ne devoit pas leur être utile, & que même ils ne pourroient jamais conserver. Les Maltois redoublèrent d'efforts & de courage. Comme les assiégeans trouverent un peu plus de terre au dehors de la Cité notable qu'ils n'en avoient trouvé sur les bords de la mer, ils entreprirent de creuser des mines qui furent bientôt éventées; mais au milieu de ces travaux tout aussi périlleux, tout aussi ensanglantés qu'ils l'avoient été autour du Bourg & des châteaux Saint-Elme, Saint-Michel & Saint-Ange, un événement imprévu décida les Chefs à tout abandonner.

Cette flotte sicilienne, qu'on n'attendoit plus pour l'avoir trop attendue, parut tout à coup à la vue de l'isle. Les Chevaliers, après l'avoir vue de très près, crurent encore une fois qu'ils en feroient privés. Le Vice-Roi de Sicile, que les cris de deux cens Chevaliers arrivés à Messine de tous les pays de la chrétienté, & plus encore les ordres de Philippe II, avoient enfin forcé de se mettre en

J. G. 1565.
Hég. 973.

La flotte sicilienne paroit devant l'isle.

J. C. 1565.
Hég. 973.

mer, sembloit néanmoins chercher un prétexte pour frustrer les Maltois du secours qu'il ne devoit pas leur refuser. Tous les ports de l'isle étoient encore bloqués par la flotte ottomane. Dom Garcie (c'étoit le nom du Vice-Roi) prétendit avoir défense expresse de Philippe II de livrer bataille ; il côtoyoit l'isle pour chercher , disoit-il , une cale dans laquelle il pût aborder. On lui dépêcha plusieurs chaloupes pour lui indiquer les plus favorables ; mais il feignit toujours de douter , lorsqu'enfin une tempête

Après bien des irrésolutions, le Vice-Roi de Sicile débarqua sept mille hommes de secours. ayant séparé toutes ses galeres, Dom Garcie fut contraint de relâcher près le cap Passaro en Sicile, où toutes se réunirent. On crut alors que jamais Malthe ne devoit espérer de secours, & que si l'isle devoit être sauvée, elle ne le feroit jamais que par la valeur des Chevaliers, & par la disette de vivres qu'éprouvoient les Turcs. La mauvaise volonté du Vice-Roi étoit évidente. Il tint Conseil, espérant que tous ceux qui lui étoient soumis liroient dans ses yeux qu'il vouloit regagner Messine, & qu'ils s'autoriseroient de la tempête & du peu de sûreté des cales de l'isle de Malthe pour appuyer cet avis. Mais les deux cens Chevaliers qui étoient sur les

galeres, tous les subalternes & les ~~foldats~~ foldats qui composoient ce secours, J. C. 1565.
s'écrierent avec tant de chaleur que Hég. 971.
l'intérêt de Philippe II ne pouvoit pas
être de trahir l'Ordre de Saint-Jean
si utile à la Sicile & à toute la chré-
tienté, que le rocher de Malthe étoit
le boulevard le plus impénétrable pour
toutes les côtes de l'Italie; enfin l'é-
meute fut si générale, que le Vice-
Roi, qui s'apperçut, à la liberté avec
laquelle on lui parloit, que l'autorité
étoit prête à lui échapper, consentit
qu'on mît à la voile; &, voguant sans
aucun délai vers cette isle qu'il avoit
refusé de secourir pendant quatre
mois, il entra le 17 de septembre
dans l'anse ou cale de Melecha, l'une
de celles qui lui avoient été indiquées,
sans que les Turcs se missent en devoir
de l'en empêcher. Sept mille hommes
de troupes réglées débarquerent avec
beaucoup de munitions de guerre &
de bouche, même avec des armes
pour armer les paysans & les bour-
geois, s'il en étoit besoin. C'étoit-là
tout le secours, parce que, pendant
les irrésolutions, ou plutôt pendant
les lenteurs affectées du Vice-Roi,
deux mille hommes avoient déserté.
Dom Garcie débarqué fit la revue des
troupes, & après leur avoir commandé

de marcher vers la Cité notable sous
 leurs Chefs particuliers, qui tous de-
 voient obéir au Grand-Maitre, il se
 rembarqua, & remit à la voile pour
 la Sicile, selon l'ordre exprès qu'il
 prétendoit avoir reçu de Philippe II.

J. C. 1565.
 Hég. 973.

L'armée du secours campa près du
 lieu où elle étoit débarquée, pour
 donner au Grand-Maitre le temps de
 préparer des logemens. Les Généraux
 Turcs, qui avoient toujours pensé que
 la flotte sicilienne livreroit bataille à
 la leur, & qui par cette raison avoient
 disposé leurs galeres de telle sorte
 qu'elles bloquoient exactement les
 deux ports, apprirent avec la plus gran-
 de surprise que les Siciliens avoient
 débarqué toutes leurs forces à la partie
 opposée. La terreur & la confusion
 s'emparerent bientôt de tous les es-
 prits. Les Généraux Turcs, sans sa-
 voir quel pouvoit être ce secours, se
 presserent de faire rembarquer tout
 leur monde; ils abandonnerent même
 leur grosse artillerie, songeant à fuir
 plutôt qu'à se retirer. Mais à peine
 Mustafa étoit-il en mer, qu'il ap-
 prit par un esclave fugitif du Bourg,
 que cette armée, que seize mille
 hommes fuyoient avec tant de préci-
 pitation, n'étoit composée tout au
 plus que de sept mille hommes qui ne

Les Turcs
 prennent la
 fuite.

s'accordoient pas ; qu'elle n'étoit pas même encore entrée dans les forts ; J. C. 1565. Hég. 273. que cette quantité de soldats qu'il avoit apperçus sur les remparts de la Cité notable , n'étoit qu'une foule de bourgeois sans discipline , & presque sans armes ; qu'au moment où il avoit levé le siege , les Chevaliers étoient eux-mêmes réduits à l'extrémité , & qu'on manquoit de poudre à canon dans tous les forts. Mustafa commençoit à se repentir d'une retraite si indécente & si mal réfléchie , lorsqu'il apperçut les pavillons de la Religion flottans sur les parapets du fort Saint-Elme , dans lequel les Chevaliers étoient rentrés en triomphe : il entendoit les cris de joie & le bruit des travailleurs qui combloient les tranchées , & qui renversoient ses ouvrages. Toute la nuit se passa dans la plus grande perplexité de la part des Turcs , & dans la plus grande joie de la part des Chrétiens. Dès la pointe du jour Mustafa assembla le Conseil sur sa galere. Frémissant de l'accueil qui l'attendoit à Constantinople , il proposa aux Chefs de débarquer , & de tenter encore une fois le sort des armes contre des troupes dont ils n'avoient jamais si bien connu la foiblesse que depuis qu'ils leur avoient cédé.

Ils retournent à Malthe , & débarquent une seconde fois.

Le Dey d'Alger appuya vivement cet avis ; & quoique Piali s'y opposât ,
 J. C. 1565. ainsi que plusieurs autres Chefs , le
 Hég. 973. débarquement fut résolu & exécuté
 dans la cale de Saint-Paul ; car les
 Turcs , n'étant plus maîtres du château
 Saint-Elme , ne pouvoient pas rentrer
 dans le port Marsamuffet.

Les troupes ottomanes avoient perdu courage. On ne put déterminer ces Janissaires & ces Spahis si intrépides à mettre pied à terre qu'à force de coups. Ils croyoient Malthe absolument imprenable , & ils ne voyoient pas , sans la plus vive crainte , qu'après avoir abandonné des postes qui leur avoient coûté tant de sang , il faudroit en verser encore pour les recouvrer. Le Grand Maître , qui observoit tout du haut des donjons , fit avertir l'armée du secours , que les Turcs débarquoient. Les Chefs des différens corps tinrent conseil entre eux ; les uns vouloient attendre l'ennemi supérieur en nombre dans le poste avantageux qu'ils occupoient ; d'autres , plus généreux , s'écrierent que n'étant venus que pour secourir Malthe , ils devoient marcher à l'ennemi pour l'empêcher de former un nouveau siege. Les Commandeurs & les Chevaliers avoient presque tous

amené avec eux des volontaires & des soldats : comme ils formoient ensemble un batillon le plus redoutable de cette petite armée, ils déclarèrent que, si les Siciliens refusoient de les suivre, ils sauroient se faire jour à travers l'ennemi pour entrer dans le lieu qui seroit assiégé. L'ardeur des plus braves anima tous les autres. Ces troupes, quoique divisées d'abord, marcherent de concert, & chargerent avec vivacité les Turcs, que la haine des Chefs & le découragement rendoient immobiles, & qui aimoient mieux se laisser accabler de coups de bâtons par leurs Officiers, que de porter des coups de cimeterre à l'ennemi. Enfin la déroute fut complete : les Turcs, après leur premiere décharge faite au hazard, fuirent vers le rivage en si grand nombre, que leur Général fut contraint de les suivre. En très-peu de temps les Siciliens en firent un grand carnage ; ils les poursuivirent jusques dans leurs galeres, entrant dans l'eau tout armés pour frapper ceux qui se pressoient confusément de s'embarquer.

J. C. 1565.
Hég. 973.

L'armée du secours les bar & les poursuit jusqu'à leurs vaisseaux.

Soliman, à la nouvelle de la levée du siege & de la perte de plus des deux tiers de son armée, jetta avec indignation la lettre qui lui avoit

J. C. 1565.
Hég. 973.

appris tous ces désastres, s'écriant que les armes ottomanes n'étoient jamais heureuses que lorsque lui-même les commandoit. Dans son premier mouvement sans doute il eût rendu Mustafa & Piali victimes de son ressentiment ; mais ayant eu le temps de se calmer avant leur arrivée, il crut plus prudent de feindre. On publia par son ordre à Constantinople, que l'armée ottomane avoit ruiné l'île de Malthe tellement qu'elle étoit tout-à-fait inhabitable, & que les Généraux n'avoient pas voulu établir une garnison sur cette roche inculte & dévastée, où des soldats ne pourroient qu'être exposés aux injures de l'air & au tourment de la famine. Ainsi la politique de Soliman sauva ces Chefs que son orgueil offensé sembloit condamner. Il étoit vrai que les Turcs avoient laissé l'île de Malthe dans un état bien malheureux, & qu'ils avoient tué beaucoup de monde. Mais ces braves Chevaliers, environnés des ruines de leurs bastions & des cadavres de leurs frères, goûtoient les douceurs de voir leurs ennemis fuir à pleines voiles, & jouissoient d'une victoire d'autant plus glorieuse qu'elle étoit plus sanglante.

Par une suite de la politique de Soliman, il voulut que sa flotte entrât triomphante, dans le port de Constantinople au son des clairons & des trompettes, au bruit des batteries du port & de la mousqueterie de toutes les troupes de Constantinople. Mais aucun trophée n'annonçoit cette prétendue victoire : la barbarie des Turcs ne leur avoit pas permis de réserver un seul esclave. Quelques têtes des principaux Chevaliers, conservées avec soin & exposées au bout des piques, annonçoient plutôt la cruauté des Musulmans que leur valeur. Le peuple ne se prêtoit point à l'illusion qui lui étoit offerte ; malgré les chants de victoire, le petit nombre de Janissaires qui sortoient des vaisseaux, couverts de blessures ou accablés de fatigue, restes déplorables d'une armée nombreuse & brillante, la certitude que Malthe n'étoit point soumise, le soin même que Soliman prenoit de se cacher au public, apprennent assez ce qu'il falloit penser de tous ces avantages dont on faisoit un récit aussi infidèle que pompeux.

L'austérité de Soliman étoit une nouvelle preuve de ses pertes. Depuis que ce Prince n'étoit plus gouverné par des femmes, le Musti s'étoit em-

J. C. 1565.
Hég. 973.

L'armée navale rentre en triomphe à Constantinople, comme si elle eût vaincu.

Sévérité de Soliman.

J. C. 1565.
Hég. 973.

paré de sa confiance. Il lui répétoit sans cesse que les crimes du peuple trop long-temps soufferts par lui étoient la cause unique du malheur de ses armes. En conséquence Soliman fit publier un édit foudroyant contre ceux qui boiroient du vin, & plus terrible encore contre ceux qui oseroient en vendre; un autre contre ceux qui négligeroient d'assister aux prières publiques; un autre contre les blasphémateurs. Il ordonna que toute omission seroit punie par une amende; & toute impiété, au nombre desquelles l'usage du vin étoit la plus grave, d'abord par une rude bastonnade, & enfin par la mort. Son zele, ou plutôt son inclination naturelle, lui inspiroit encore le désir de persécuter les Chrétiens. Quelques Musulmans pensent que non-seulement ils doivent employer toute sorte de moyens pour étendre l'Islamisme, mais même qu'ils ne sont pas tenus de garder leur parole aux infideles. C'est ainsi qu'ils qualifient tout ce qui n'est pas musulman; & ce dogme, quoique réprouvé par tous ceux qui ont un sens droit & un cœur juste, a été reçu avidement par quelques Princes qui cherchoient un prétexte pour satisfaire leur cupidité. Une des
îles

isles de l'Archipel, appelée Scio ou
 Chio, habitée par des Chrétiens la-
 rins & grecs, & gouvernée par une
 aristocratie sous la protection du
 Grand Seigneur, & moyennant trib-
 but, ressentit les effets de sa cole-
 re. Cette isle, aussi fertile que Mal-
 the l'étoit peu, n'étoit habitée que
 par des cultivateurs & par des tra-
 fiqueurs. On y voyoit des manufactu-
 res au lieu de citadelles; les habitans
 ne faisoient usage du fer que pour
 cultiver leurs champs & pour tra-
 vailler leurs soies; & ils ne savoient
 se défendre des Musulmans qu'en
 leur faisant part des richesses, fruits
 de leur industrie. Beaucoup de fa-
 milles génoises étoient établies dans
 l'isle de Scio. Soliman en arracha tous
 ceux qui avoient quelque part au gou-
 vernement, & les exila dans divers
 lieux de son obéissance. Il livra le peu-
 ple à l'avidité d'un Pacha qu'il établit
 dans l'isle, contre la foi des traités.
 D'Aramont, cet Ambassadeur de Fran-
 ce qui avoit protégé les Chevaliers de
 Malthe au siege de Tripoli, regar-
 dant tous les Chrétiens habitans de
 ces climats barbares comme compa-
 triotes, réclama vivement contre cet-
 te injustice auprès du Grand Visir
 Mustafa. La France est, comme nous

J. C. 1565.
 Hég. 971.

L'Ambassa-
 deur de Fran-
 ce protege les
 habitans de
 Scio.

J. C. 1566.
Hég. 973 &
974.

l'avons dit, l'alliée presque nécessaire de la Turquie. Les plaintes de d'Aramont furent écoutées ; on rétablit les exilés dans leur patrie ; & si l'état de cette isle ne devint pas aussi libre qu'il l'avoit été, ses habitants se virent au moins soulagés d'une partie du fardeau qui les accabloit.

Soli man fait
la guerre à
l'Empereur
Maximilien
pour l'intérêt
d'Etienne Za-
poli. Mauvais
succès de cet-
te campagne.

Soliman avoit en effet des raisons de ménager la France : car son inquiétude & le chagrin d'avoir succombé au siège de Malthe le portèrent bientôt à accabler la maison d'Autriche. L'occasion étoit naturelle. Etienne Zapoli, Prince de Transilvanie, l'ancien protégé de Soliman, réclamoit son secours contre Maximilien, Roi de Hongrie, devenu Empereur d'Occident après la mort de Ferdinand son pere. Ce Prince refusoit de donner sa sœur en mariage à Zapoli, quoique le traité conclu avec Ferdinand portât expressément que le Prince de Transilvanie épouserait la Princesse Autrichienne aussi-tôt qu'il auroit atteint l'âge de puberté. Soliman envoya des forces au Pacha de Bude, avec ordre de ravager la Hongrie, qu'il ne croyoit pas bien défendue. Cet Officier prit en effet quelques châteaux ; mais le Comte de Serin qui commandoit pour Maximilien en basse Hon-

grie, contraignit les Turcs de lever le siege de Sighet après beaucoup de perte. Le Comte de Salm, autre Commandant Autrichien, surprit la ville de Vespriin que le Pacha avoit imprudemment dégarnie. Plusieurs autres places appartenantes aux Turcs suivirent cet exemple. Ces revers déterminerent Soliman à se mettre encore une fois à la tête de ses Janissaires, quoiqu'il fût âgé de soixante & seize ans & accablé d'infirmités qu'une vie licentieuse lui avoit méritées. Ni son courage ni son ambition n'avoient vieilli : il ordonna au Béglierbeg d'Asie de faire filer des troupes vers l'Europe, & il indiqua dans les plaines d'Andrinople le rendez-vous de son armée. Le Mufti publia un fetfa qui accordoit à ceux qui marcheroient à cette guerre l'absolution de toutes leurs fautes. Beaucoup s'empresserent de donner leurs noms ; outre les Janissaires, Bostangis & Spahis qui, au nombre de cinquante mille, devoient faire la force principale de cette armée, plus de cent mille Timariots ou Aïapes suivirent Soliman. L'Empereur vouloit mener son fils Selim à cette guerre ; mais ce Prince, accoutumé à l'oïfiveté & aux plaisirs de son harem, redoutoit les fatigues. Il re-

J. C. 1566.
Hég. 973 &
974.

J. C. 1566.

Hég. 973 &

974.

Soliman se
met lui-même
en campagne à la tête
d'une armée plus
nombreuse.

fusa de suivre l'Empereur ; & n'ayant pas pris le soin de dissimuler les raisons de son refus, Soliman les trouva si honteuses qu'il ne vouloit pas y ajouter foi. Ce Prince, trop accoutumé à se défier de ses enfans, crut ou feignit de croire que Selim s'ennuyoit de voir vivre son pere. Soliman aimoit mieux soupçonner son fils de rebellion que de lâcheté : il différa quelque temps son départ pour la Hongrie, épiant avec soin les actions d'un Prince qui ne valoit pas la peine qu'on s'occupât de lui. Enfin lorsque la profonde oisiveté, l'incapacité même de Selim eurent rassuré son pere, il partit de Constantinople à la tête des Janissaires & des Bostangis de sa garde, pour joindre à Andrinople les troupes d'Asie qui avoient dû s'y rendre.

Soliman affecta dans cet armement une magnificence imposante. Son départ de Constantinople ressembloit plutôt à un triomphe qu'à la marche d'une armée. L'or brilloit sur les armes de tous les Officiers ; la beauté des chevaux, la richesse de leurs équipages, l'éclat qu'étoient à l'envi tous ceux qui vouloient plaire à l'Empereur, sembloient élever le courage des Turcs en humiliant leurs ennemis. Au milieu de toute cette pompe, So-

liman parut tellement pâle & défait, que les peuples présageoient qu'ils ne
 le reverroient plus dans la capitale de son empire. Le Grand Seigneur
 joignit les troupes d'Asie à Andrinople où elles venoient de se rendre ; il
 marcha à leur tête vers Bude, où il devoit trouver celles d'Europe. Le Prince
 de Transilvanie, cause ou plutôt prétexte de cette guerre, vint à Bude à
 la tête de mille cavaliers d'élite pour rendre hommage à son protecteur &
 lui porter de riches présens. L'Empereur des Turcs reçut Erienne Zapoli
 sur son trône avec la fierté d'un Monarque musulman, qui ne vouloit pas
 perdre l'occasion d'humilier un Prince chrétien réduit à implorer son secours.
 Soliman n'ayant pas les mêmes raisons pour dissimuler les fautes du
 Pacha de Bude, qu'il avoit cru avoir pour ne pas punir les Généraux qui
 avoient levé le siege de Malthe, le malheureux Pacha fut étranglé presque
 sous les yeux de son maître. Aussitôt après cette cruelle expédition,
 l'Empereur des Turcs marcha vers Belgrade ; & , comme il y apprit que
 son adversaire étoit forcé d'assembler la Diète de l'Empire d'Occident
 pour en obtenir des secours, il résolut d'entreprendre le siege de Sighet,

J. C. 1566.
 Hég. 973 &
 974.

J. C. 1566.

Hég. 974.

Sieg. de
Sighet.

_____ dans l'espoir d'emporter cette place avant que Maximilien eût pu rassembler de quoi la défendre.

Sighet, situé entre deux rivières, étoit divisé en ville haute & ville basse, défendu par de bonnes fortifications & par une citadelle qui passoit pour être très-forte. Il n'y avoit que trois mille hommes de troupes réglées tant dans le château que dans la ville haute & basse. Avec cette foible garnison le Comte de Serin, qui s'étoit jetté dans Sighet, résolut d'arrêter toute l'armée ottomane assez long-temps pour donner à son maître les moyens de défendre la Hongrie. Il parla à ses troupes avec beaucoup de force, leur peignant le malheur de tomber entre les mains de ces barbares, qui ne respectoient ni les droits de la guerre ni les droits de l'humanité : il fit espérer que les secours de Maximilien ne tarderoient pas à délivrer la place ; & , ayant exigé le serment de chacun des soldats, qu'ils mourroient plutôt que de se rendre, il fit planter sur la place publique une potence pour punir ceux qui oseroient se parjurer. La ville étoit bien munie de provisions de guerre & de bouche ; on ne pouvoit y arriver par terre que d'un côté resserré & défendu de pla-

fleurs ouvrages : les deux rivières for-
 moient une presqu'île. Les Spahis &
 les Janissaires tenterent de jeter des
 ponts très - long - temps sans succès.
 Soliman, qui ne savoit pas ménager
 le sang des hommes, & qui s'indi-
 gnoit que trois mille Chrétiens ar-
 rêtaissent cent cinquante mille Otto-
 mans, entreprenoit sans cesse de nou-
 veaux ouvrages, que les batteries de
 la place renversoient à mesure, &
 qui faisoient périr des milliers d'hom-
 mes, soit par l'eau, soit par le feu.
 Enfin la constance & le nombre vain-
 quirent. Après bien du sang répandu,
 les Janissaires parvinrent aux courti-
 nes de la ville basse, dont les bre-
 ches devenues praticables firent bientôt
 craindre un assaut. Le Comte de Se-
 rin, désespérant de garder ce quartier,
 ne vouloit pas y perdre des soldats qui
 devoient lui être plus utiles ailleurs,
 & fit rompre un pont au moyen du-
 quel les deux villes avoient jusques-
 là communiqué. Le Comte de Serin
 avoit eu la précaution de mettre le
 feu dans le lieu qu'il abandonnoit.
 L'amour du butin fit périr beaucoup
 de Turcs dans l'incendie qu'ils s'ef-
 forçoient d'éteindre. Comme la gar-
 nison se trouvoit retranchée derrière
 des fossés larges & profonds, Soliman

J. C. 1566.
 Hég. 974.

~~Il~~ voulut en détourner l'eau ; cette entreprise lui coûta plus cher que la première. Les soldats du Comte de Serin devenoient plus terribles à mesure qu'on les attaquoit de plus près. Après deux mois de la plus vive résistance, ce brave Chef n'avoit plus que six cens hommes, quand il crut devoir se renfermer dans la citadelle pour faire tête plus facilement à l'ennemi, ayant moins de remparts à garder. L'humanité ne lui permit pas de mettre le feu à la ville neuve, comme il avoit fait à l'autre quartier ; il n'auroit pas eu dans la citadelle de quoi recueillir le peu d'habitans qui s'étoient exposés avec lui aux hazards du siege. Nous abrégons les détails de celui-ci, de peur que des récits trop fréquens de ces expéditions militaires ne fatiguent par la répétition des circonstances qui doivent souvent se ressembler. Il suffira de dire que le brave Comte de Serin, résolu de verser tout son sang pour sa patrie, ne songea qu'à éloigner ce sacrifice afin de le rendre plus utile. Il employa tout ce que la constance & les talens peuvent à la guerre, dans la vue de donner à Maximilien le temps de rassembler son armée. De tels exemples, quelque rares qu'ils

Vigoureuse
résistance du
Comte de Se-
rin.

J. C. 1566.

Hég. 974.

soient dans l'histoire , étonnent moins de la part des Chefs que de la part des soldats. Un même esprit animoit tous les défenseurs de Sighet , la certitude de n'être point secourus n'ébranla point leur courage. Sans prétendre à la gloire d'être cités dans les siècles à venir , lorsqu'ils se virent réduits au nombre de deux cens cinquante , ils renouvelèrent leur promesse de mourir tous ensemble ; & , pour déguiser sous les apparences de la joie ce que cette résolution avoit de terrible , ils burent de grandes coupes de vin aux yeux des assiégeans , tant à dessein de les braver , que de se lier davantage entr'eux par cette espece de libation : ils se disoient les uns aux autres , en s'embrassant étroitement , qu'il valoit mieux mourir libres & en braves gens , que de vivre esclaves de ces barbares. Au moment qu'ils s'exhortoient à ne songer plus à la vie que pour la vendre cher , le Comte de Serin reçut un billet de Soliman adressé à lui , qu'un soldat avoit trouvé attaché à une fleche. Le Grand Seigneur , qui ignoroit sans doute à quel nombre les assiégés étoient réduits , offroit au Comte la principauté de Croatie pour le déterminer à se rendre.

» Mes amis , « s'écria le Comte ,

J. C. 1566.
Hég. 974.

J. C. 1566.
Hég. 274.

après avoir lu tout haut le contenu de cette lettre, » je n'avois plus de » papier pour bourrer mon pistolet, » ce chiffon vient bien à propos. « Tous les jours Soliman faisoit entreprendre des assauts sous ses yeux, & tous les jours ses Janissaires étoient repoussés. La résistance des assiégés alluma tellement sa colere, qu'ayant vu pour la centieme fois des Janissaires précipités du haut d'une breche escarpée, accablés sous des quartiers de rochers, brûlés par l'huile bouillante & par l'artifice que les assiégés ne se lassioient pas de jetter, le désespoir le ramena dans sa tente où une apoplexie le fit mourir en peu de moments.

Mort de Soliman.

Son Visir Mehemet, pensant qu'il falloit cacher cet événement, fit étrangler un Médecin juif & quelques esclaves qui avoient vu expirer le Sultan. Il publia dans le camp que Soliman étoit indisposé, & il eut soin de faire porter le dîner de l'Empereur chaque jour, selon l'usage, avec pompe & au son des instrumens, dans la tente où il cachoit le cadavre à tous les yeux, tandis qu'un Chiaoux étoit allé en diligence à Iconium pour avertir Selim de venir prendre possession de l'Empire.

Cependant Mehemet faisoit presser les opérations du siege au nom de So-
 liman dont les Janissaires redoutoient J. C. 1566.
 les reproches. Malgré tous leurs ef- Hég. 974.
 forts , le château tint encore quatre
 jours. La résistance des assiégés auroit
 été plus longue , si le feu n'eût pris à
 un magasin avec tant de force , que
 deux cens hommes qui restoient dans
 cette place ne pouvoient suffire pour
 la défendre au dehors & pour étein-
 dre l'incendie au dedans. Dans cette
 extrémité , le Comte de Serin exhorta
 de nouveau ses gens à rendre leur fin
 mémorable ; il se revêtit de ses plus
 riches habits , & prit sur lui quelques
 pieces d'or pour payer , disoit-il ,
 celui qui lui donneroit la sépulture.
 Tous les soldats hongrois renouvel-
 lerent la promesse de ne demander
 aucun quartier & de n'en faire à per-
 sonne. Comme le feu commençoit à
 les gagner , le Comte de Serin fit ou-
 vrir les portes : lui & ses gens se pré-
 cipiterent au milieu des Janissaires
 accourus pour voir cet incendie. Le
 désespoir servit si bien les Hongrois,
 qu'ils eurent peine à trouver la mort
 qu'ils portoient par-tout. Enfin les
 Janissaires revenus de leur étonne-
 ment , voyant que ces furieux ne ré-
 pondoient que par des coups à ceux

J. C. 1566.
Hég. 974.

qui leur crioient de se rendre , ils les reçurent pique baissée dans leurs bataillons ferrés. Tous périrent , comme ils l'avoient résolu , excepté deux soldats , qui , ayant été laissés pour morts sur la place , furent quelques heures après rappelés à la vie , qu'ils finirent dans l'esclavage. Les Janissaires , qui croyoient leur Empereur malade dans sa tente , ne furent point surpris de ne le pas voir entrer à leur tête dans le château. Le Grand Visir Mehemet , au lieu de continuer l'expédition , ordonna aux troupes de retourner vers Belgrade , au nom de Soliman , dont on portoit la litiere à la tête de l'armée.

Ce Prince mourut le 30 août à soixante & seize ans. Les Turcs regardent son règne , qui fut de quarante-six ans , comme un des plus glorieux de la dynastie ottomane. Soliman , quoique très-belliqueux , fut foible autant que sanguinaire , très-adonné aux femmes , & dominé par tous ceux qui savoyent le flatter. Il fit périr ses enfans sur les soupçons les plus vagues & par un sentiment de basse jalousie. Cependant il y avoit dans le fond de son cœur le germe des vertus , qui se seroient développées si Soliman avoit commandé à d'autres qu'à des esclaves. Il aimoit la gloire , l'ordre , &

même la justice qu'il ne connoissoit pas assez. Il lui manqua, pour devenir un grand Monarque, des hommes qui lui apprissent à l'être, & un peuple qui fût l'applaudir ou le blâmer. Soliman fut la preuve que les vices des Princes viennent plus souvent de ce qui les environne que de leur propre caractère.

J. C. 1566.
Hég. 974.



J. C. 1566.

Hég. 974.

S E L I M II.

ONZIEME REGNE.

Selime va à Constantinople ceindre le sabre d'Othman.

SELIM, fils de Soliman, accourut à Constantinople à la première nouvelle de la mort de son père. Le Caïmacan Sender Pacha, qui commandoit pour lors dans la capitale de l'Empire, étoit seul dans le secret de ce grand événement. Il envoya le Bostangi Pachi avec le Galion impérial chercher le Prince à quelque distance; & lorsque le nouvel Empereur arriva à la vue du ferrail, on publia en même temps la mort de Soliman & l'avènement de Selim au trône. Les peuples remarquerent que le nouvel Empereur but en débarquant deux grands verres de vin, sans prendre le soin de se cacher. Cette action, qui, cent soixante ans auparavant, avoit coûté la vie à Soliman, fils de Bajazet I, appelé par quelques-uns Soliman I, fut reçue avec transport par presque tous les Musulmans qui étoient mécontents de la sévérité du dernier regne. Selim, environné des Pachas pour lors en très-petit nombre à Constantinople,

entra dans la salle du Divan, & monta sur le trône de ses ancêtres. Comme il n'y avoit pas un seul Janissaire dans sa capitale, il saisit ce moment pour se faire proclamer, parce que l'usage de cette Milice, formidable même à ses maîtres, étoit d'exiger à chaque avènement au trône des largesses très-onéreuses, mais qu'on n'osoit pas leur refuser. Selim, après avoir tenu le Divan, alla en pompe à la principale mosquée; il y fit le sacrifice de plusieurs genisses & de plusieurs moutons qui furent ensuite distribués aux pauvres, & le Mufti lui ceignit l'épée d'Othman, en prononçant ces paroles consacrées : » Dieu te donne la » bonté de ton aïeul Othman. «

Ces cérémonies achevées, le nouvel Empereur partit en diligence à la tête de quelques Bostangis, qui composoient toute sa garde, pour aller au-devant de l'armée & du corps de son pere. Arrivé à Belgrade, il y reçut des lettres du Grand Visir Mehemet, qui conseilloit à son maître d'attendre l'armée dans cette ville, parce qu'il n'y avoit pas l'apparence du moindre mouvement, & que les soldats, & même les Généraux, marchaient à la suite de la litier de Soliman, qu'ils croyoient toujours plein de

J. C. 1566
Hég. 974

Il va à Belgrade au-devant du corps de son pere.

vie. En effet, deux jours après Selim
 J. C. 1566. apprit que l'armée étoit aux portes,
 Hég. 974. & se préparoit à entrer en triomphe
 dans Belgrade. Selim, couvert d'un
 petit turban de deuil & d'un caffetan
 noir, s'avança, à la tête de quelques
 Pachas vêtus comme lui, au-devant
 de la litiere de son pere, qu'il apper-
 çut de loin environnée d'un drap d'or.
 Les drapeaux, étendards & trophées
 d'armes pris sur les ennemis, étoient
 autour. Des trompettes & d'autres
 instrumens de musique exécutoient
 des fanfares. Aussi-tôt que Selim pa-
 rut, Mehemet fit faire alte à l'armée;
 &, ayant ouvert lui-même la litiere,
 il montra aux troupes le cadavre de
 Soliman, & en même temps son suc-
 cesseur qui s'avançoit pour rendre les
 derniers devoirs à son pere. Cette sur-
 prise causa d'abord un profond silence,
 puis les Janissaires, les Spahis, &
 tous les braves qui aimoient la gloire
 de Soliman beaucoup plus que sa per-
 sonne, jetterent de grands cris; &
 après avoir donné des marques de
 douleur, toujours très-démonstratives
 chez les Orientaux, ils souhaiterent
 longues années à Selim qu'on leur dit
 être déjà proclamé Empereur. Selim
 ordonna les funérailles de Soliman
 avec toute la pompe déjà en usage

Funérailles
 de Soliman

dans l'Empire d'Orient. Les Janissaires & les Spahis de la garde conduisirent le cercueil à Constantinople, où il fut reçu par tout l'Ulema, ou corps des Imans. On remarqua que tous ceux qui composoient cette pompe funebre pleuroient, ou feignoient de pleurer; Imans, Officiers du ferrail, Spahis ou Janissaires, tous indistinctement pouffoient de longs soupirs; tous faisoient des cris & des sanglots; les chevaux même, à qui on avoit soufflé dans les naseaux une certaine poudre, répandoient de l'eau par les yeux. On ensevelit le corps de Soliman dans la mosquée qu'il avoit fondée. Tous les membres de l'Ulema eurent ordre de réciter le Koran entier en l'honneur & pour le repos de l'ame de l'Empereur, & ils reçurent en conséquence une rétribution proportionnée à leur dignité. On éleva sur la tombe un tubé ou monument de marbre. Ce tombeau est encore en vénération chez les Turcs; ils y vont invoquer Soliman comme un Empereur religieux & ami de la justice, mort martyr par les armes des Chrétiens.

Les funérailles du dernier Empereur étant achevées, Selim voulut se montrer à son peuple avec tout le faste de ses prédécesseurs. Les Janissaires &

J. C. 1566.

Hég. 974.

les Spahis de sa garde étoient en mauvais équipage. Les travaux du siege de J. C. 1566. Sighet avoient usé leurs habits ; leur Hég. 974. troupe en paroissoit moins brillante. Comme l'Empereur avoit ordonné, pour un jour très-prochain, une magnifique cavalcade, il voulut que des compagnies de Bostangis ou Janissaires, & de Levantis ou soldats de marine, prissent à cette cérémonie la place de ceux dont l'emploi ordinaire étoit de

garder sa personne. Les Janissaires, déjà très-mécontents qu'on les eût frustrés du présent qui leur appartenoit, disoient-ils, à l'avénement de chaque Monarque, laisserent sortir Selim du serrail avec l'escorte qu'il avoit choisie, & ayant aussi-tôt bloqué ce palais, ils déclarerent que l'Empereur ne rentreroit pas qu'il ne leur eût payé sa dette. Ni Selim ni son Visir Mehemet n'eurent assez de résolution pour entreprendre de réduire ces mutins ; on leur fit compter à l'instant même un mois double de leur paie ; de plus, leur Aga reçut la promesse solennelle qu'on n'ôteroit point à ce corps la garde de l'Empereur, & qu'aucun d'eux ne seroit puni pour cette émeute. Quoiqu'un tel début dût convaincre le foible Selim que, pour n'avoir rien à redouter de ces troupes, il falloit

Émeute des Janissaires qui forcent Selim à leur payer le présent d'usage à l'avénement des Empereurs.

les employer contre des étrangers, il voulut faire la paix avec l'Empereur d'Occident. Ce Prince, dont les Etats héréditaires étoient dévastés, avoit plus de raisons de la désirer que les Turcs ; il avoit même envoyé un Résident à la Porte, nommé Albert de Vius, pour proposer des conditions ; mais le traité entamé fut bientôt interrompu par une grieve insulte que le Ministre Autrichien reçut dans les rues de Constantinople, & dont il ne put jamais avoir raison. De Vius se promenant à cheval, rencontra le Musli qui marchoit en grand cortège ; on cria au Résident d'Allemagne de mettre pied à terre devant le Chef de la loi de Mahomet : de Vius, qui ignoroit les usages, & qui se fioit trop sur le caractère dont il étoit revêtu, refusa de rendre cette espee d'hommage à un homme qui n'étoit pas si respectable à ses yeux qu'à ceux des Musulmans ; aussi-tôt les Janissaires qui accompagnoient le Musli, & tous ceux qui se rencontrèrent sur son passage, chargerent la suite du Ministre Autrichien, le renverserent lui-même de cheval, & l'accablèrent de coups. De Vius se plaignit en vain de cette infraction au droit des gens. Après bien des lenteurs, les Ministres

J. C. 1566.
Hég. 974.

Insulte faite au Résident de l'Empereur, non obstant laquelle un autre Résident conclut une trêve.

~~du~~ Divan lui répondirent qu'on ne puniroit pas, pour une insulte faite à un Chrétien, ces mêmes Janissaires qui venoient d'être récompensés pour avoir résisté à leur maître. De Vüs, dans l'impossibilité de se venger d'un affront si sanglant, mourut peu de temps après de douleur & de colere. L'Empereur d'Occident, le premier des Monarques Chrétiens pour la dignité, n'étoit pas à beaucoup près le plus puissant d'entr'eux. Il aimoit mieux ignorer cette injure qu'entreprendre de la venger sans succès. La Hongrie étoit dévastée : son Souverain n'avoit pas de quoi payer les troupes que le Corps germanique avoit accordées difficilement à sa qualité d'Empereur. Il fit la paix avec le Prince de Transilvanie, puis il envoya l'Evêque d'Adria à Constantinople, chargé de riches présens. Ce Prélat eut l'adresse de conclure pour huit ans une treve dont son maître ne pouvoit pas se passer. Les lenteurs que la fierté ottomane met toujours dans les affaires avec les Chrétiens, n'étonnerent point cet habile négociateur. Après un an de délai, pendant lequel les Hongrois & les Tartares avoient combattu, sans que les deux Monarques eussent paru s'en mêler,

J. C. 1566.

Hég. 974.

on convint que chacun garderoit ce qu'il tenoit au moment du traité ;
 que le Prince de Transilvanie demeu-
 rerait l'allié des deux Puissances, &

J. C. 1567.
 Hég. 974 &
 975.

que les payfans des frontieres qui payoient ci-devant tribut au Sultan & au Roi de Hongrie, le paieroient à l'avenir seulement au Sultan.

La nouvelle d'un soulèvement en Arabie avoit déterminé le Grand Visir ^{Troubles} appaisés en Arabie. Mehemet à conclure ce traité. On ve-

noit d'apprendre qu'un Chef d'une de ces hordes vagabondes qui parcourent sans cesse les trois Arabies, avoit choisi l'instant d'un changement de Souverain pour soustraire tout ce pays à la Puissance Ottomane, & pour s'emparer de la Mecque. Selim ne vit dans cet événement, qui se passoit loin de Constantinople, que le bonheur d'être défait des Janissaires qu'on alloit employer contre les révoltés. Un Devin lui avoit prédit que sa vie seroit de courte durée : ainsi il avoit résolu de ne l'exposer jamais au hazard des combats, & d'éviter constamment tout ce qui pourroit exciter des révolutions. Cette guerre d'Arabie fut terminée plutôt que l'Empereur ne l'auroit voulu. Un Pacha du banc, appelé Osdemir, célèbre en ce qu'il surpassoit tous les

hommes de son temps par la force du corps, fut chargé de conduire les troupes ottomanes. En moins d'une campagne il dissipa les rebelles, reprit la Mecque & rétablit les Sangiacs chassés de l'Iemen : il faisoit respecter le nom de son maître, tandis que ce Prince s'avoilissoit par la débauche du vin & dans les délices de son haram.

J. C. 1568.
Hég. 974 & 975.
976.

Les Turcs méditent la conquête de l'Isle de Chypre.

Les Janissaires étant de retour à Constantinople, le Visir Mehemet, qui craignoit les troubles plus que son maître, songeoit à les occuper ailleurs. Plusieurs Pachas du banc proposerent de s'emparer de l'Isle de Chypre, si heureuse & si fertile, que les Payens, dont la religion étoit presque toute allégorique, en avoient fait le séjour de Vénus. Cette terre fortunée appartenoit aux Venitiens, depuis qu'une Venitienne de la maison de Cornaro, veuve d'un Roi de Chypre, ayant hérité de son fils enfant, avoit abandonné à sa patrie cette riche succession qu'elle n'auroit pas pu défendre. Le Grand Visir Mehemet trouvoit cette entreprise trop considérable, eu égard à la quantité de villes fortifiées que contenoit cette isle. Mais les autres Pachas du banc, qui partageoient l'autorité, faisoient

entendre au foible Monarque que plus les armes de ses redoutables soldats seroient occupées long-temps loin de la capitale, plus le Souverain jouiroit des douceurs du repos, & qu'il auroit tout-à-la-fois le bonheur d'étendre ses conquêtes & celui de se livrer aux plaisirs. Selim, qu'on prenoit par son foible, adopta l'avis du plus grand nombre, contre le sentiment de son Visir. Il résolut de rompre l'alliance qui étoit entre la République de Venise & la Porte. Les Turcs regardent comme un point de religion, non pas de n'entreprendre que des guerres justes, mais de les couvrir d'un prétexte & de faire précéder les actes d'hostilité d'une déclaration solennelle.

Les Venitiens entretenoient un Ambassadeur à Constantinople. Ils avoient fait complimenter le Sultan sur son avènement au trône, & renouveler l'alliance qui étoit entre la Porte & la République. Tous les articles étoient scrupuleusement observés par les Venitiens. Le Divan envoya aussi un Ambassadeur au Sénat, avec ordre de se plaindre, sans qu'on pût savoir de quoi. Ce Ministre dit que des brigands cantonnés vers le golfe qui sépare l'Italie de l'Istrie, faisoient des ravages

J. C. 1568.
Hég. 975 &
976.

Ils cherchent
des prétextes
pour déclarer
la guerre aux
Venitiens.

J. C. 1568.
Hég. 975 &
276.

— tout le long du golfe de Venise ; que c'étoit à la République à garantir les sujets du Sultan de ces incursions qui gênoient leur commerce. Le Turc se plaignit encore de ce que le Duc de Ferrare , allié des Venitiens , avoit entretenu quelques troupes dans l'armée de Maximilien pendant la guerre de Hongrie. De tels sujets de mécontentement annonçoient à la République l'envie que les Turcs avoient de rompre le traité. L'Ambassadeur de Venise à la Porte leur mandoit qu'on commençoit à parler tout haut de la conquête de l'isle de Chypre. Si Selim n'avoit voulu occuper que ses Janissaires , il auroit trouvé des raisons plus plausibles de faire la guerre à Philippe II , Roi d'Espagne , qu'il ne pouvoit en avoir contre les Venitiens. Les Maures de Grenade , que Charles-Quint avoit contraints de se laisser baptiser , malgré le traité de capitulation fait avec Ferdinand son aïeul maternel , avoient caché long-temps leur attachement au Koran sous les dehors simulés du Christianisme. Enfin les rigueurs de l'Inquisition leur ayant arraché le masque dont ils s'efforçoient de se couvrir , réduits à défendre leur vie qu'on vouloit leur faire perdre dans l'horreur des supplices ,

plices, ils s'étoient retranchés sur la montagne la plus escarpée du Royaume de Grenade, où ils se défendoient en désespérés. Dans cette extrémité, ils firent embarquer un Député qui eut le bonheur de parvenir à Constantinople. Il exposa la triste situation de cinquante mille familles, reste d'un grand peuple détruit par le fer des Chrétiens en haine de la loi musulmane. Ils demandoient des secours d'hommes & d'argent, ou au moins des vaisseaux pour fuir de leur patrie, une flotte armée & des troupes de débarquement pour protéger leur retraite. C'étoit-là une vraie guerre de religion, de celles qui sont tant recommandées par la loi de Mahomet, & pour lesquelles les trésors des mosquées sont destinés ; de celles même qui doivent honorer les Monarques qui les entreprennent, puisque l'objet étoit de protéger les opprimés, & d'arracher des hommes à la persécution du faux zele. Le Grand Visir Mehemet vouloit qu'on abandonnât l'entreprise de l'isle de Chypre, pour voler au secours de ces malheureux Grenadins : mais l'ame de Selim n'étoit pas faite pour les grandes choses, & la politique de ses Visirs ne voyoit rien par-delà les conquêtes. Me-

J. C. 1568.
Hég. 975 &
976.

Secours re-
fusé aux Mu-
sulmans d'Es-
pagne.

hemet fut seul de son avis dans le Divan : en vain il réclama le fersa du Mufti ; ce Chef de la religion, qui savoit se plier aux circonstances, répondit que tous les Grenadins avoient cessé d'être musulmans, & qu'ils s'étoient rendus indignes de la protection de la Porte, par la lâcheté qu'ils avoient montrée en recevant le baptême & en assistant aux mystères des Chrétiens. Le Député des Grenadins fut renvoyé sans le moindre secours. Le Capitan Pacha Piali & le Visir Mustafa Pacha, qui avoient le plus insisté pour la conquête de Chypre, déterminèrent le Sultan à déclarer formellement la guerre aux Venitiens.

Guerre déclarée à la République de Venise.

On envoya donc à la République un Chiaoux avec titre d'Ambassadeur. Il fut admis dans le Sénat, où il s'efforça d'établir les droits du Grand Seigneur sur l'isle de Chypre, comme démembrement de l'Egypte qui appartenoit à la couronne des Ottomans. Après s'être plaint de ce que les ports de cette isle servoient de retraite à tous les corsaires, il conclut à ce qu'elle fût restituée à son maître, si la République vouloit se soustraire aux efforts des armes ottomanes. Le Sénat de Venise répondit avec dignité par la bouche de son Doge, que la République sau-

roit défendre ce qui appartenoit à la chrétienté depuis plusieurs siècles, & à elle plus récemment par le droit d'une succession légitime. Le Chiaoux ayant insisté par un détail fastueux des forces que son maître destinoit à cette grande entreprise, il ne lui fut plus fait aucune réponse. L'Ambassadeur demanda en se retirant qu'on le conduisît par une porte secrète, parce qu'il craignoit d'être insulté par le peuple qui avoit paru très-ému à sa vue. Les Venitiens se désirèrent le plutôt qu'ils purent de ce témoin importun, qui n'étoit qu'un espion déguisé sous un titre honorable. Dès le lendemain de cette audience il fut renvoyé à Constantinople sur un brigantin de la République.

J. C. 1568.
Hég. 975 &
976.

Un adversaire tel que le Turc étoit trop puissant pour que les Venitiens pussent espérer de lui résister sans secours étrangers. Ils implorèrent l'assistance de toutes les Puissances chrétiennes contre celui qu'ils appelloient l'ennemi commun. Mais Maximilien se trouvoit bien de la treve qu'il avoit conclue, si favorable à ses Etats héréditaires. La France étoit déchirée par des dissensions; elle n'avoit nul intérêt de chercher de nouveaux ennemis. Le Pape Pie V voyoit avec dou-

J. C. 1589.
Hég. 976 &
977.

leur les progrès des Infideles ; mais il étoit trop foible pour donner lui seul aux Venitiens des fecours bien efficaces. Le Roi d'Espagne sembloit avoir, plus qu'aucun autre Monarque, un intérêt pressant d'arrêter les progrès des Orientaux ; aussi reçut-il avec beaucoup d'accueil l'Ambassadeur que lui envoya la République : mais la politique de Philippe II étoit la même que celle de son pere ; il promettoit beaucoup & tenoit peu. Les Venitiens reçurent avec la plus grande joie la parole que le Roi d'Espagne leur donna d'envoyer, sans tarder, soixante & cinq galeres des ports de Sicile, pour les joindre à soixante & dix qu'avoit la République, & à douze que le Pape devoit aussi fournir. Philippe II assuroit qu'il ne borneroit pas là les effets de son alliance. Mais Doria, son Amiral en Sicile, neveu de cet André Doria, Amiral de Charles-Quint, qui avoit autrefois secouru si foiblement & si lentement les Venitiens, ne fut ni moins froid ni moins lent à secourir l'isle de Chypre. Les forces des Ottomans furent bien plutôt rassemblées. Deux cens voiles, tant galeres que flûtes ou vaisseaux, qui portoient quatre-vingt mille hommes de débarquement, dont vingt mille Janissaires ou Spahis,

J. C. 1569.
Hég. 976 &
977.

partirent sous les ordres de Piali.

Mustafa commandoit les troupes de débarquement, & devoit par consé-

J. C. 1569.

Hég. 576 &

quent conduire tous les sieges. La

977.

flotte met à l'ancre devant Tine, isle de l'Archipel, fortifiée par la nature, & qui n'étoit pas assez riche pour assouvir la cupidité des Musulmans. Les Venitiens y avoient une garnison considérable. Les premiers efforts de l'armée ottomane furent tellement infructueux, que Mustafa & Piali, qui craignoient d'être prévenus à Chypre par la flotte des Chrétiens, abandonnerent bientôt ce siege pour se rendre à leur véritable destination.

L'isle de Chypre, située sur les cô-
res de l'Asie, ayant deux cens milles
de longueur sur soixante & dix milles
de large, est, comme nous l'avons
dit, un des lieux les plus fortunés de
l'univers. Cette isle contenoit autre-
fois un grand nombre de villes toutes
très-peuplées. Tant que ses habitans
n'ont pas plié sous un joug étran-
ger, ils ont trouvé dans leur pays tout
ce qui étoit nécessaire au soutien & mê-
me à l'agrément de la vie. La tempé-
rature de l'air y fait germer des fruits
de toute espece, & les cultivateurs
n'avoient besoin que de très-peu d'es-
forts pour aider la fécondité du sol;

Description
de l'isle de
Chypre.

~~mais~~ depuis qu'une République aristocratique s'étoit rendue maîtresse de cette isle, c'est - à - dire depuis que ses habitans ne travailloient plus que pour un petit nombre d'hommes avides & despotiques, l'infortune avoit étouffé l'émulation & l'industrie; les Chypriots craignoient d'étaler une abondance qui leur attiroit l'envie & la persécution. De trente villes qui avoient été connues sous les Rois de Chypre, à peine en restoit-il cinq qui méritassent encore ce nom, entre lesquelles deux seulement pouvoient soutenir un siège. On les nommoit Famagoste & Nicosie. Tout ce qui n'étoit pas renfermé dans leur enceinte accourut à la rencontre des Turcs qui débarquerent sans obstacle.

La flotte
turque abor-
de dans l'isle
de Chypre.

Ces insulaires, contents de changer de maître, offrirent aux ennemis des Vénitiens leurs vivres, leurs maisons, leurs bêtes de somme, enfin tout ce que la tyrannie ne leur avoit point enlevé. Les défenseurs de Chypre n'avoient point pensé en effet qu'il étoit à propos de ravager le pays qu'ils abandonnoient malgré eux à l'ennemi. Les Turcs, accueillis dans l'isle mieux que s'ils fussent entrés dans une terre soumise depuis bien du temps, ne firent aucun mal à ces habitans si pa-

J. C. 1570.
Hég. 977 &
978.

cifiques ; on eût dit que leur armée s'arrêtoit dans un pays ami pour s'y reposer des fatigues de la guerre. Les Chypriots leur conseillèrent d'assiéger d'abord Nicosie , comme la place la plus facile à réduire. Cette ville , située au milieu d'une campagne fertile , étoit bien fortifiée ; elle avoit une citadelle assez forte & de très-bons remparts. Mais , quoiqu'on y comptât dix mille hommes en état de porter les armes , Nicolas Dandolo , noble Venitien , qui y commandoit , ne faisoit fond que sur quinze cens soldats de son pays , & sur mille gentilshommes qui , plus attachés à la République que tous les autres insulaires , avoient formé entr'eux un corps pour résister aux Turcs. Le reste , peu fait aux travaux de la guerre , aspirait sur-tout à la voir finir , & presque tous désiroient de changer de maître. Dandolo dépêcha une felouque pour presser les secours de la flotte combinée de Venise , d'Espagne & du Pape. L'Officier chargé de cette commission trouva la flotte venitienne sous Candie. Il remontra au Général Zane qui la commandoit , qu'une des plus belles possessions de la République étoit prête à lui être ravie ; que tous les Chypriots avides de nouveauté

J. C. 1570.
Hég. 978.

J. C. 1570.
Hég. 978.

favorisoient les Turcs , & que jamais on n'avoit eu plus besoin de secours , tant pour repousser l'ennemi que pour contenir les rebelles. Zane avoit ordre du Sénat de ne quitter Candie que lorsque les Espagnols auroient joint sa flotte , trop foible pour être opposée seule à celle des Turcs. Tandis qu'il dépêchoit tous les jours des brigantins à Doria pour presser l'effet de ses promesses , l'Espagnol retardoit sous différens prétextes , attendant , disoit-il , des éclaircissemens de la cour. Cependant le siege de Nicosie avançoit : une armée nombreuse & bien disciplinée serroit de près des remparts qu'une artillerie bien servie commençoit à entamer. Il n'y avoit dans la ville ni assez de talens ni assez de discipline pour qu'on pût espérer de défendre long-temps cette place importante. Dandolo n'inspiroit pas de confiance aux troupes. Les gentilshommes renfermés avec lui se méloient sans cesse de donner des ordres , & personne ne vouloit obéir. Pour comble de malheur , les vivres manquoient dans le lieu le plus fertile de la terre. Dandolo n'avoit pas eu la précaution d'approvisionner sa ville ; il n'avoit pas su , avant le siege , fixer dans Nicosie cette abondance

qui l'environnoit, & que les gens de la campagne prodiguoient à l'armée des Turcs. Nicosie tint un mois malgré tout ce désordre. Mais enfin les breches devinrent si larges, qu'il ne restoit plus assez de monde pour les réparer, ni même pour les défendre. Dans les derniers instans du siege, le péril excita la valeur de ce peuple, plus accoutumé aux soins du commerce qu'aux travaux de la guerre. L'ennemi ayant réussi dans deux assauts qui lui livrerent les remparts, les bourgeois & ce qui restoit de soldats surent se retrancher dans les rues & dans quelques maisons, d'où, après une vigoureuse résistance, ils capitulerent avec le Turc. On leur promit la vie, & on ne leur tint pas parole : car, aussi-tôt que les vaincus eurent abandonné les retranchemens qui défendoient les rues, & qu'ils eurent jetté leurs armes, le butin, en excitant la cupidité des Turcs, excita aussi leur barbarie. Selon leur coutume, ils verserent des ruisseaux de sang : les gémissemens des mourans se mêlerent aux cris des vainqueurs. Les Janissaires, après avoir égorgé plus de quinze mille hommes sans défense, soldats, prêtres, femmes, enfans & vieillards, donnerent des fers à vingt-cinq mille de ceux qu'ils cru-

J. C. 1570.
Hég. 978.

Prise & sac
de Nicosie.

~~rent le plus en état de servir. Cette~~
 J. C. 1570. cruauté fit repentir les gens de la cam-
 Hég. 278. pagne de l'accueil qu'ils avoient fait à
 de tels maîtres, & des facilités qu'ils
 avoient données pour massacrer leurs
 compatriotes. Nulle part les Turcs
 ne firent un butin si riche. La pro-
 fonde paix dont les Chypriots jouis-
 soient depuis bien des années avoit
 rendu Nicosie très-florissante, quoi-
 que le reste de l'isle se plaignît du joug
 des Venitiens. Cette ville étoit l'en-
 trepôt de tout le commerce, la re-
 traite de ceux qui s'y étoient enrichis,
 le domicile de la noblesse qui consom-
 moit à Nicosie le produit des terres
 qu'elle possédoit ailleurs.

De jeunes
 filles d'un
 sang noble,
 faites esclaves
 à Nicosie,
 & destinées
 pour le ha-
 ram, font
 sauter le vais-
 seau dans le-
 quel elles
 étoient trans-
 portées.

Lorsque les Chefs & les soldats se
 furent gorgés de butin, ils chargerent
 un vaisseau de ce qu'ils avoient trou-
 vé de plus précieux, & l'envoyerent
 porter cette heureuse nouvelle à Con-
 stantinople. Ils mirent sur ce navire
 plusieurs jeunes esclaves d'un sang
 illustre & d'une rare beauté, que leur
 âge & leur figure condamnoient d'a-
 vance à la captivité du haram. L'une
 d'elles, appelée Arnalde de Rocas,
 ayant fait envisager à ses compagnes
 toute l'horreur du sort qui les atten-
 doit, leur persuada de le prévenir
 en ensevelissant avec elles dans la mer

les richesses que ces barbares avoient ravies à leur patrie. Ces jeunes victimes , dignes d'un meilleur sort , trouverent le moyen de mettre le feu aux poudres qui étoient conservées dans le fond de cale , & firent sauter en l'air elles , le vaisseau & tout son équipage. Deux matelots demi-brûlés furent recueillis par une barque qui voguoit à quelque distance , & raconterent comment cette riche proie avoit péri.

J. C. 1570.
Hég. 978.

L'Amiral Doria , qui avoit temporisé pendant presque tout l'été , s'étoit enfin déterminé à joindre la flotte venitienne & celle du Pape à Candie. La peste qui s'étoit mise sur les vaisseaux venitiens avoit causé de nouveaux retards : enfin on s'étoit mis en mer vers la mi-septembre pour secourir l'isle de Chypre , où les Turcs avoient eu le temps de s'établir. Les Confédérés apprirent en chemin la perte de Nicosie. Doria saisit ce prétexte pour ramener en Sicile les galeres espagnoles. Ni les instances de l'Amiral Zane , ni celles de Colonne qui commandoit les galeres du Pape , ne purent retenir Doria : il prétendit que Nicosie étant prise , l'isle de Chypre étoit perdue , & que ses ordres ne portant autre chose que de la dé-

~~_____~~ fendre, s'il étoit possible, il n'avoit plus qu'à se retirer. Les deux Chefs presserent Doria d'attendre au moins la flotte des Turcs, qui reviendrait bientôt chargée de butin, & affoiblie par la quantité d'hommes & de vaisseaux qu'elle laisseroit dans les ports de Chypre pour faire le siege de Famagoste. Cette flotte, disoient-ils, ne pouvoit pas manquer d'être battue par une armée fraîche & nombreuse : en effet, elle devoit offrir plutôt un riche convoi à piller qu'une armée navale à combattre. Ces bonnes raisons ne purent vaincre Doria ; il s'ob-

La flotte des Confédérés se sépare. tina à retourner en Sicile. Lui séparé des Confédérés, Zane ne se crut plus assez fort pour attaquer les Turcs avec avantage ; il n'osa ni voguer vers Nicosie, ni attendre la flotte à son passage. En effet, le Capitan Pacha Piali, ayant laissé soixante mille hommes dans l'île de Chypre, sous le

Les Turcs commandement de Mustafa, transportent à Constantino- porta à Constantinople tous les esclaves & toutes les richesses ravies à ple le butin fait à Nicosie. Nicosie, sans que personne se mît en devoir de lui disputer ce riche butin.

Aussi-tôt après la prise de cette place, Mustafa avoit fait des dispositions pour assiéger Famagoste, ville située sur la côte méridionale de l'île,

mieux fortifiée que la capitale, & contenant une garnison de huit mille J. C. 1570.
hommes. Les Turcs abattirent une fo- Hég. 978.
rêt d'orangers, de citronniers, &
d'autres arbres de cette espece, pour
ferrer la ville de plus près. Mustafa
tenta ensuite d'épouvanter le Gouver- *Siege de Fa-*
neur & les troupes : il fit défilér, à *magoste.*
la vue du rempart, tous ses Spahis &
une partie de ses Janissaires, portant
chacun au bout de leur lance ou de
leur cimenterre une tête de ceux qui
avoient été massacrés au premier siege.
Mustafa envoya même celle du Gou-
verneur Dandolo à Bragadin qui com-
mandoit dans Famagoste, lui faisant
dire de profiter de cet exemple, &
de ne pas se laisser réduire aux der-
nieres extrémités, s'il vouloit conser-
ver sa vie. Le Venitien, indigné d'un
tel message, répondit à Mustafa :
» Je ne fais lequel des deux doit tom-
» ber sous les coups de l'autre ; mais
» je jure que je ne serai jamais ton
» esclave. « Le bruit qui s'étoit ré-
pandu que la flotte des Confédérés
approchoit de l'isle, donnoit beau-
coup d'inquiétude à Mustafa. Il fit
proposer des conditions avantageuses
aux assiégés, qui répondirent toujours
avec la même fermeté, dans l'espé-
rance du secours qui ne vint point.

J. C. 1570.

Hég. 278.

Après l'avoir attendu long-temps, ils envoyèrent leur Evêque à Venise pour y représenter leur situation. Le Sénat, indigné de la conduite du Général Espagnol, envoya seize cens hommes sur ses galeres, qui arriverent heureusement à Famagoste, & on résolut à Venise de rompre avec un allié qui agissoit comme un ennemi. Quoique le climat de l'isle de Chypre soit très-temperé, les saisons semblerent conspirer cette année pour donner aux Venitiens les secours que Doria leur avoit refusés. Les neiges & les glaces traverserent les opérations du siege dans un temps où les chaleurs commencent à peine à diminuer en Chypre. Comme la résistance des assiégés étoit toujours très-opiniâtre, & que les travaux des assiégeans devenoient pénibles & très-meurtriers, Mustafa, qui vouloit visiter l'isle entièrement soumise par-tout ailleurs, convertit le siege en blocus; il prit la saison la plus rude pour parcourir routes les villes ouvertes, toutes les bourgades, les anses, en un mot, pour connoître à fond la valeur de cette conquête qu'il regardoit comme assurée.

Il est interrompu.

Tandis que la garnison de Famagoste jouissoit du relâche qui lui étoit

accordé, le Pape Pie V faisoit les efforts pour ranimer la confédération, & pour réunir le Roi d'Espagne aux Venitiens, qui avoient de si justes sujets de plaintes contre ce Monarque. Le Général Colonne fut député vers la République, non pour excuser la conduite de Doria, mais pour offrir les moyens de prévenir dans la suite de tels inconvéniens. On admit l'Envoyé du Pontife dans l'assemblée du Sénat; il y fut placé au-dessous du Doge. Colonne peignit avec beaucoup de force le besoin que les Chrétiens avoient de se réunir contre l'ennemi commun : il fit espérer l'union du Corps germanique à la ligue, & il dit que le moyen d'obtenir cette union étoit de l'établir premièrement entre la République, l'Espagne & le Saint Pere, sur des fondemens si solides, que cette confédération ne fût plus qu'un seul Corps soumis au même Chef; que le Monarque Espagnol consentoit que tout fût décidé à la pluralité des voix entre les Généraux de chaque membre de la confédération; que le Pontife assuroit la République d'une parfaite intelligence; qu'ainsi Doria, ni aucun autre Chef Espagnol, ne pourroit empêcher les opérations, ni même re-

J. C. 1570.
Hég. 978.

L. C. 1570

Hég. 978.

fufer de contribuer; qu'au refte l'intérêt commun & les circonftances d'autant plus preffantes devoient étouffer tout reffentiment, & qu'il ne falloit fe fouvenir du paffé que pour éviter les écueils qui avoient caufé des naufrages. L'Envoyé du Pape étant forti pour laiffer aux Sénateurs le loifir de délibérer, il y eut de très-longes débats. Plufieurs s'écrierent qu'un allié comme le Roi d'Efpagne étoit plus dangereux que le plus puiffant ennemi; que tous les Efpagnols étoient pénétrés d'une jalousie fecrette contre la République; qu'il valoit mieux faire une paix défavantageufe qu'une guerre plus défavantageufe encore, & plier à la néceffité, en épargnant du fang & de l'argent, qu'avoir à combattre tout à la fois amis & ennemis.

Le Général Cependant les promeffes du Pape & Colonne dé- les nouvelles conditions du traité déterminent le grand nombre. On fit à renouer la rentrer le Général Colonne dans l'affemblée, & il préfenta les articles du traité tels qu'ils étoient déjà convenus, & tels que plufieurs Sénateurs les connoiffoient. Ils portoient en fubftance que l'armée des Confédérés feroit compofée de deux cens galères, de cent vaiffeaux, de cinquante mille hommes, & de quatre mille

cinq cens chevaux ; qu'on feroit tous les approvisionnementns nécessaires pour un équipage d'artillerie , & pour les munitions ; que toutes ces forces seroient employées à la ruine des Infideles , & sur-tout pour les entreprises de Tunis , d'Alger & de Tripoli ; que cependant on pourroit changer de desseins & de mesures suivant les conjonctures & les événemens ; que le rendez-vous des troupes seroit à Otrante ; que le Roi d'Espagne paieroit la moitié des frais , pour laquelle moitié il affectoit les revenus de Naples & de Sicile ; que l'autre seroit partagée en trois , dont les Venitiens fourniroient les deux tiers , & le Pape l'autre tiers ; que la République fourniroit douze corps de galeres équipées de leurs voiles & cordages à Sa Sainteté , qui les feroit armer à ses dépens ; que les trois Généraux auroient voix délibérative ; que l'exécution seroit confiée à Dom Juan d'Autriche , fils naturel de Charles-Quint , déclaré Général de la ligue , & qu'en son absence Marc-Antoine Colonne auroit son autorité ; qu'on admettroit dans cette ligue tous les Princes Chrétiens qui voudroient y entrer , à proportion de leurs forces & de leur puissance ; que ce qu'ils

J. C. 1570.
Hég. 278.

J. C. 1570.

Hég. 978.

fourniroient serviroit à augmenter le nombre des troupes ; que toutes les conquêtes se partageroient dans la proportion des forces combinées , & que le Pape feroit arbitre de tous les différens qui pourroient naître entre les alliés.

Les Venitiens souscrivirent à ce traité , & songerent à l'exécuter de bonne foi : mais les lenteurs ordinaires de la cour d'Espagne les frustrerent des premiers fruits qu'ils devoient tirer de cette ligue , c'est-à-dire de la conservation de l'isle de Chypre. Ils faisoient la guerre aux Turcs en Dalmatie , & y étoient tantôt vaincus , tantôt vainqueurs : mais ces petits événemens ne changeoient rien à leur position , & sont trop peu importans pour mériter place dans l'histoire. L'hiver s'étoit écoulé en négociations tant à Venise qu'à Constantinople : car la République , avant de s'engager définitivement dans cette ligue , avoit fait de vains efforts pour obtenir la paix du Grand Seigneur. Mustafa étoit demeuré oisif dans l'isle de Chypre pendant cette saison rigoureuse.

Au commencement du printemps la flotte ottomane , après avoir ravagé les isles de Zante & de Céphalonie ,

deux riches entrepôts du commerce de Venise, dans lesquelles il n'y avoit aucune place en état de résister, amena vingt mille hommes dans l'isle de Chypre. Avec ce renfort Mustafa recommença le siege de Famagoste. Bragadin n'étoit pas demeuré oisif pendant le relâche que les Turcs lui avoient laissé. Les bourgeois, indignés des cruautés des Turcs, s'étoient rassemblés en corps de troupes sous les ordres de leur Gouverneur, pour partager le péril & les travaux de la garnison. Bragadin avoit fait refondre des canons défectueux & réparer toutes les breches que les tentatives des Turcs avoient ouvertes à ses murailles. La nombreuse armée des Turcs & la résolution des siens lui persuaderent que ce siege seroit très-long. Il fit entrer par le port autant de munitions de guerre & de bouche qu'il lui fut possible, & il renvoya treize mille vieillards, femmes & enfans qui se répandirent dans les bourgades, Bragadin ne voulant garder dans sa place que ce qui pouvoit être utile à la défense. On déploya dans ce siege, de part & d'autre, tout ce que pouvoient la valeur & la science militaire. Ce qui étoit resté dans Famagoste, étoit ingénieur, soldat ou pionnier. Mus-

J. C. 1571.
Hég. 978.

Mustafa recommence le siege de Famagoste. Vigoureuse résistance des bourgeois.

tafa ne ménageoit pas plus ses trou-
 pes que celles des assiégés : car les
 J. C. 1571. Turcs ne savent faire la guerre qu'en
 Hég. 979. perdant beaucoup de soldats. Il ne
 parvint qu'au bout de deux mois à
 se loger dans la première demi-lune.
 Les efforts redoublèrent à proportion
 des succès ; mais la résistance étoit
 toujours aussi vive, aussi constante,
 aussi bien entendue. On remarqua
 que, pendant quatre mois & demi
 que dura le siège, il n'y eut de part
 ni d'autre aucun prisonnier. Ni les
 soldats, ni les bourgeois de Fama-
 goste ne faisoient de quartier, & ils
 n'en vouloient pas pour eux-mêmes.
 L'exemple de Nicosie les avoit ren-
 dus aussi cruels que leurs ennemis. Ils
 croyoient toujours voir arriver la
 flotte des Confédérés. Cette espé-
 rance les soutint, jusqu'à ce que, le
 canon de l'ennemi ayant tué plus des
 trois quarts des défenseurs de la place,
 & ouvert ses remparts de tous côtés,
 ils craignirent que le Turc, qui don-
 noit de fréquens assauts, ne fût bien-
 tôt maître de la ville. Bragadin avoit
 juré de n'être jamais esclave des Turcs ;
 il ne vouloit entendre à aucune com-
 position : mais les bourgeois voyant
 évanouir leur espoir, perdirent bien-
 tôt toute espèce de courage. Ce qui

étoit resté de femmes dans la ville depuis plus de quatre mois occupoit sans cesse les remparts. Elles avoient oublié leur sexe pour remplir tous les devoirs du soldat ; mais si-tôt qu'elles n'entrevirent plus qu'une fin funeste à tant de travaux , toute cette valeur fut convertie en crainte. Des vaisseaux apperçus de loin , & qu'on crut ne pouvoir être qu'un secours , rendirent la vie pour quelques momens à cette multitude désolée : mais lorsque , l'objet s'étant approché , on distingua les pavillons turcs & les habits de ceux qui composoient l'équipage ; enfin , lorsqu'on ne put plus douter que ce prétendu secours ne fût un nouveau renfort pour l'ennemi , les cris redoublèrent , le désespoir s'exhala de nouveau. Les principaux bourgeois coururent vers Bragadin , lui représenterent que leurs plus braves soldats étoient ensevelis sous les ruines des remparts ; qu'eux & leurs femmes même étoient couverts de blessures ; que les bras , les armes , la poudre manquoient à leur défense ; que leurs murailles ouvertes en tant d'endroits sembloient inviter l'ennemi à les escalader ; que cet ennemi , beaucoup moins cruel qu'on ne l'avoit peint , leur faisoit sans cesse des pro-

J. C. 1571.
Heg. 979

positions de rendre une place qu'ils
 ne pouvoient plus défendre , & de
 conserver leur vie qu'il étoit maître
 de leur ôter ; que la justice & l'hu-
 manité vouloient que Bragadin ne
 dévouât pas à une mort certaine ce
 qui restoit à Famagoste de citoyens &
 de soldats , dont la perte seroit tout-
 à-fait inutile à la République , & qui
 pourroit au contraire la servir ailleurs ;
 que les Janissaires leur crioient sans
 cesse qu'on n'en vouloit pas plus à
 leur liberté qu'à leur vie , & qu'on
 leur donneroit des vaisseaux pour se
 réfugier en Europe. Tous s'écrioient
 enfin qu'il valoit mieux se conserver
 pour venger la prise de Famagoste ,
 que périr avant que cette ville fût ré-
 duite sous la puissance de Mustafa.
 Bragadin leur répondoit qu'il n'étoit
 pas possible de se fier aux Turcs , &
 que l'exemple de Nicosie devoit les
 éclairer sur le sort qui les attendoit ,
 en cas qu'ils eussent la foiblesse d'é-
 couter des propositions. Les bour-
 geois insistoient en rappelant au Gou-
 verneur que les Ottomans avoient
 gardé fidèlement la capitulation de
 Rhodes, de Strigonie, d'Albe-Royale,
 & de beaucoup d'autres places : en-
 fin, disoient-ils , on ne fera jamais
 plus sûr d'un massacre général que

J. C. 1571.

Hég. 979.

lorsqu'on défendra obstinément ce qui ne peut plus être défendu. Au milieu de cette discussion, l'Inspecteur des approvisionnemens vint dire à Bragadin qu'il n'y avoit plus dans Famagoste que sept barils de poudre, & de la farine pour trois jours. Les bourgeois s'écrierent aussi-tôt que si, dans une ville réduite à cette extrémité, on refusoit une capitulation telle qu'ils se croyoient sûrs de l'obtenir; savoir, les honneurs de la guerre pour la garnison, conservation de toute propriété, liberté de conscience & d'émigrations pour les bourgeois, il falloit taxer de démente, même de barbarie, les Chefs qui oseroient résister à de pareilles offres.

Bragadin, vaincu par ces cris, consentit qu'on arborât le drapeau blanc, & aussi-tôt il y eut une suspension d'armes. Mustafa ayant envoyé un Officier escorté de deux cens Janissaires à la principale porte de la ville, on convint de se donner mutuellement des otages. Ceux des Turcs furent un Kiaïa ou Lieutenant du Pacha, & le Kiaïa de l'Aga des Janissaires, accompagnés de six Officiers subalternes de ce corps. Ceux des assiégés furent deux nobles Venitiens & six des principaux bourgeois de Fama-

J. C. 1571.
Hég. 972.

Ils déterminent le Gouverneur à capituler.

goïste qui avoient servi au siège. Ces otages étoient chargés de convenir des articles de la capitulation. Mustafa reçut ces huit Chrétiens avec une affabilité qui leur fit bien augurer de leur mission. Il leur donna de riches caffetans ou robes de cérémonie ; & après avoir loué leur valeur , on écrivit de concert que les assiégés fortiroient avec armes & bagages & cinq pieces de canon ; qu'on leur fourniroit des vaisseaux pour les porter en Candie ; que les habitans auroient la liberté de demeurer dans la ville ou d'en sortir , & qu'ils ne seroient inquiétés ni dans l'exercice de leur religion , ni dans leur liberté , ni dans leurs biens. Ces articles , ainsi arrêtés & signés de la main de Mustafa , le furent bientôt aussi de celle de Bragadin. Les Turcs se mirent en devoir de les exécuter dans l'instant même , en faisant entrer dans le port des vaisseaux , sur lesquels ceux qui vouloient se transporter commencèrent à embarquer leurs effets. Les Turcs ne pouvoient revenir de leur étonnement , en considérant la foiblesse & le petit nombre d'hommes qui leur avoient résisté avec tant d'opiniâtreté. La fatigue & la disette les avoient tous réduits à l'état le plus déplorable ;

Conditions
de la capitulation.

bie; ils sembloient être des squelettes plutôt que des soldats. Sans doute le compte qu'on rendit à Mustafa lui donna du regret d'avoir accordé si facilement une capitulation avantageuse à des ennemis qui ne pouvoient pas lui résister long-temps. Les Janissaires, maîtres d'une des portes de la ville, ne tarderent pas à y faire du désordre. Bragadin s'en plaignit aussi-tôt. Il écrivit au Pacha une lettre ferme & respectueuse, dans laquelle il lui rappelloit les articles de la capitulation; il le somma de les exécuter en entier, & d'envoyer en conséquence tous les vaisseaux nécessaires pour le transport des troupes & des bourgeois, l'assurant qu'après leur embarquement il iroit lui-même mettre à ses pieds les clefs de la ville. Mustafa, cachant sa perfidie sous un faux-semblant d'humanité, donna des ordres pour que les Janissaires fussent réprimés, envoya de nouveaux vaisseaux dans le port, & fit presser Bragadin de venir à son camp, témoignant un empressement flatteur de connoître un si brave homme.

Bragadin se rendit à la tente du Pacha, vêtu d'un habit de pourpre qui désignoit sa dignité, accompagné des nobles Venitiens & des Gentils-

J. C. 1571.
Hég. 979.

Mustafa ne
tarde pas à les
violer.

Mauvaise
foi & cruau-
té inouïe de
Mustafa.

hommes chypriots qui avoient par-
 tagé avec lui le péril & la gloire de
 la défense de Famagoste, tous à che-
 val, escortés par cinquante fantassins
 bien armés. La magnificence de ce
 cortège parut déplaire au Pacha, ou
 du moins fut le premier prétexte de
 sa nouvelle conduite. Après avoir
 prodigué à ces Chrétiens le nom de
 Giaurs, qui signifie chien, & avoir
 exhalé sans ménagement son mépris
 & sa haine, il fit désarmer toute la
 troupe, même le Gouverneur, puis il
 lui demanda quelle sûreté il lui don-
 neroit pour les vaisseaux qui devoient
 transporter ses soldats & ses bour-
 geois en Candie. Bragadin ayant ré-
 pondu qu'il n'en devoit aucune, puis-
 que la capitulation ne l'y soumettoit
 pas; qu'il falloit que le Pacha se con-
 tentât de son serment & de celui de
 tous les Chefs, qui valoient toutes les
 sûretés possibles, Mustafa déclara à
 l'instant qu'il retiendrait prisonniers
 ceux qui étoient présens, jusqu'à ce
 que ses vaisseaux fussent revenus de
 Candie. Bragadin se récria contre
 cette perfidie, peut-être avec plus
 de raison que de prudence, & tous
 reprocherent à Mustafa son manque
 de foi. Le Pacha fit à l'instant char-
 ger de chaînes tous ces nobles,

J. C. 1571.
 Hég. 979.

quoiqu'ils ne fussent dans sa tente ~~qu'ils étoient~~
 que sur sa parole ; & il leur dit , avec
 un sourire barbare , que , si leur
 Christ ne les arrachoit de ses mains ,
 ils pouvoient s'attendre à périr. Pen-
 dant cette indigne querelle , les Ja-
 nissaires avoient eu ordre de marcher
 vers la ville. Mustafa les suivit de
 près , & fit mettre aux fers tous ceux
 qui se préparoient à passer en Can-
 die ; il les déclara tous esclaves du
 Grand Seigneur son maître , ainsi que
 ceux qui resteroient dans la ville &
 qui n'y jouiroient de leurs biens que
 sous son bon plaisir. Les effets déjà
 transportés dans les vaisseaux furent
 pillés par les Janissaires , ainsi que
 tout ce qui appartenoit aux Chypriots
 qui devoient quitter le pays , & qu'on
 venoit de charger de chaînes. Le Pa-
 cha fit couper la tête , en présence de
 Bragadin , à ceux qui l'avoient ac-
 compagné. Ce généreux Gouverneur
 fut lui-même présenté au supplice ;
 & par un raffinement de cruauté , on
 lui fit rendre le col plusieurs fois sans
 le frapper. Le Pacha voulut qu'on le
 chargeât des pierres destinées à répa-
 rer les breches , & qu'on le soumit
 aux travaux les plus pénibles & les
 plus humilians. Comme cet illustre
 malheureux résistoit à tant d'indigni-

J. C. 1571.
 Hég. 979.

~~_____~~ tés, il le fit écorcher tout vif, difant
 J. C. 1571. qu'il étoit juſte que celui qui avoit
 Hég. 979. fait répandre tant de ſang ottoman,
 perdit tout le ſien en mourant ; puis
 ayant fait remplir cette peau de
 paille, il la ſuspendit à une des an-
 tennes de ſa galere, & il rapporta
 à Conſtantinople ce prétendu mo-
 nument de ſa victoire, qui l'étoit
 bien plutôt de ſa barbarie & de ſa
 mauvaiſe foi.

Son retour
 à Conſtanti-
 nople.

Avant de ramener ſa flotte dans le
 port de la capitale, Muſtafa fit répa-
 rer les fortifications de Famagoſte &
 de Nicofie. Il distribua vingt mille
 hommes dans différentes villes pour
 la garde de l'île de Chypre : il y éta-
 blit un Sangiac ſelon le pouvoir qu'il
 en avoit reçu de la Porte ; puis s'é-
 tant remis en mer, il retourna dans
 ſa patrie, ſans avoir rencontré la flotte
 des Confédérés. Quelque riche que
 fût cette conquête, elle avoit coûté
 trop de crimes pour être vraiment
 glorieuſe. Muſtafa fut reçu dans le
 port de Conſtantinople avec de grands
 honneurs & tout l'appareil du triom-
 phe. Il ſembloit juſte que celui qui
 s'étoit ſouillé de tant de meurtres,
 pérît à ſon tour d'une mort violente.
 Ses ennemis l'eſpéroient, mais ils ne
 purent l'obtenir.

Le Grand Visir Mehemet n'avoit pas pardonné à Mustafa d'avoir fait résoudre l'expédition de Chypre malgré ses conseils. La réussite, si profitable à l'Empire Ottoman, humilioit de plus en plus le premier Ministre : il craignoit avec raison qu'un Monarque voluptueux, également incapable de se livrer aux travaux de la guerre & de soutenir le poids du gouvernement, ne préférât un jour le Général conquérant au Ministre qui n'étoit recommandable par aucune action d'éclat. Un manuscrit turc dit que Mehemet attaqua Mustafa, comme cet insecte qui, pendant le sommeil du crocodile, entre dans son corps par sa gueule béante & lui ronge les entrailles. Tandis que le Pacha, tout bouffi de ses succès, se regardoit comme l'appui de son maître & l'idole de l'Empire, le Grand Visir le desservoit sourdement, se plaignant à Selim, & de l'arrogance de Mustafa, & de son infidélité dans la répartition du butin de l'isle de Chypre, qu'il disoit avoir été immense, & dont il n'étoit revenu que très-peu aux troupes & à l'Empire. On ne songea point à lui reprocher sa perfidie envers le Gouverneur & la garnison de Famagoste, ni tout le sang qu'il avoit in-

J. C. 1571.
Hég. 979.

Mustafa &
Piali sont dé-
posés.

J. C. 1571.
Hég. 979.

tilement versé ; ce n'étoient pas là des crimes aux yeux des Turcs. Mehemet aimait mieux supposer des rapines à celui qu'il vouloit perdre. Mustafa fut dépouillé de ses honneurs & relégué dans un sangiacat de peu de conséquence. Selim n'osa pas le faire périr, de peur que le bruit de sa mort ne fût trop d'effet parmi les Janissaires, qui avoient aidé à ses conquêtes, & parmi le peuple témoin de son triomphe. Dans le même temps le Grand Visir fit dépouiller Piali de la charge de Capitan Pacha. On ne reprochoit à celui-ci que de la négligence dans ses devoirs, & de n'avoir point assez dévasté les côtes qui appartenoient aux Venitiens. La place de Capiran Pacha fut donnée à Ali, auquel l'exemple de Piali coûta cher, comme on va voir.

Les Confédérés, qui avoient laissé à leur ennemi tout le temps de s'emparer de l'isle de Chypre, se trouverent enfin en état de mettre en mer deux cens vingt galeres, dont quelques-unes appartenoient à l'Ordre de Malthe, six galéasses venitiennes, & vingt-cinq autres vaisseaux ou flûtes. Cette puissante flotte étoit, selon le traité, commandée par Dom Juan d'Autriche : mais ce même traité pres-

crivoit au Chef de laisser décider les opérations dans le conseil à la pluralité des voix. Comme la flotte étoit prête à partir du port de Messine, on doutoit encore quelle place maritime il falloit attaquer. Le Général venitien proposa d'attaquer plutôt la flotte des Turcs qu'on disoit déjà en mer, & il présenta cette expédition comme la plus prompte, la plus glorieuse & la plus sûre, parce que les bâtimens turcs ne sont jamais si lestes, ni si adroitement maniés que ceux des Chrétiens. On ne doutoit pas que les Turcs n'approchassent bientôt des côtes qui appartenoient à la République ou à quelque autre Puissance Chrétienne; ainsi l'ennemi n'étoit pas difficile à rencontrer. Dom Juan d'Autriche, jeune, plein d'ardeur, bien secondé d'ailleurs par ces Venitiens, habiles marins, qui désiroient de venger les malheurs de leur patrie, brûloit comme eux de se signaler par une victoire mémorable. Les avis timides de Doria ne furent point écoutés. On envoya trois galeres à la découverte, qui apprirent bientôt que la flotte des Turcs, qui consistoit en trois cens voiles, étoit entrée dans le golfe de Lépante. Les Lépantins s'étoient déjà rendus sans coup férir, & ce qui appartenoit

J. C. 1571.
Hég. 979.

aux Venitiens sur ce golfe ne promet-
toit pas de faire plus de résistance.

J. C. 1571.

Hég. 979.

Dom Juan fit force de voiles & de rames pour entrer dans le golfe. Ali Pacha, qui eût pu en sortir avant l'arrivée de son ennemi, aima mieux l'y attendre. Il se croyoit supérieur en force, & il ne vouloit pas qu'on l'accusât, comme son prédécesseur, de fuir les occasions brillantes. Ses Lieutenans, meilleurs marins que lui, lui remontrèrent en vain que, dans un lieu serré comme le golfe de Lépante, il perdrait l'avantage du nombre, sur-tout n'ayant pas des galères qui manœuvraient aussi bien que celles de l'ennemi. Le Pacha de la mer ne voulut rien entendre; mais il commença à se repentir de sa témérité, lorsqu'il vit l'armée ennemie, beaucoup plus nombreuse qu'il ne l'avoit cru d'abord, occuper en ligne droite le même espace qu'il occupoit en croissant, c'est-à-dire à-peu-près la largeur du golfe. La facilité avec laquelle cette flotte fut mise en bataille, jeta les Turcs dans le plus grand étonnement. Les six galéasses venitiennes avancées hors de front, commencèrent le combat par un feu terrible, tant d'artillerie que de mousquetterie, qui portoit dans toutes les parties du croissant. Cette ligne cour-

Bataille de
 Lépante, où
 les Turcs per-
 dent presque
 tous leurs
 vaisseaux.

be des Turcs fut bientôt rompue :
 l'adresse avec laquelle les Venitiens , J. C. 1571.
 les Espagnols & tous les Confédérés Hég. 9794
 firent manœuvrer leurs galeres ,
 décida la bataille en très-peu de
 temps. Les deux galeres capitanes s'at-
 taquerent avec beaucoup de furie :
 elles étoient également défendues.
 Celle du Capitan Pacha portoit quatre
 cens Janissaires , & celle de Dom
 Juan d'Autriche autant d'hommes d'é-
 lite. Le jeune Prince & le Général
 Turc souhaitoient également de se
 mesurer. Les deux bâtimens furent
 bientôt accrochés. Dom Juan gagna
 l'arambade de son adversaire ; &
 après un combat très-opiniâtre, l'ayant
 forcé de se retirer dans le château de
 Poupe , il l'y pressa si vivement ,
 qu'Ali & presque tout son équipage y
 perdirent la vie. Aussi-tôt Dom Juan
 fit arborer le pavillon de la ligue sur
 la galere dont il venoit de s'emparer,
 & il fit attacher la tête du Capitan
 Pacha au haut du grand mâ , puis il
 fit servir ce bâtiment avec un tel suc-
 cès , qu'il portoit par-tout la terreur
 & la victoire. Presque toutes les ga-
 leres des Chrétiens eurent le même
 bonheur que la capitane. Les chiour-
 mes des Turcs étoient composées en
 grande partie de forçats Chrétiens.

Aussi - tôt qu'un équipage avoit du dessous , les forçats se déclaroient pour ceux qu'ils regardoient comme leurs libérateurs , & la galere étoit bientôt rendue. Quoique la victoire ait penché de bonne heure vers les Confédérés , la résistance des Turcs fut longue & meurtrière : le désespoir leur fit vendre cher leur vie. Orchiali , Pacha d'Alger , Lieutenant d'Ali , après avoir combattu plusieurs heures aussi vaillamment que le malheur des Turcs put le lui permettre , sauva trente bâtimens à la faveur de la nuit. Tout le reste de la flotte fut pris ou coulé à fond. On estima la perte des Ottomans à trente mille hommes , sans compter quinze mille esclaves Chrétiens que les Confédérés arracherent à la captivité. Les Chrétiens gagnèrent cent soixante & une galeres , douze galiotes , & plusieurs autres corps de bâtimens échoués & brisés , cent dix - sept pieces de gros canon , deux cens cinquante-six de moindres , & dix - huit pierriers. On employa quinze jours à partager les dépouilles. Doria fit entendre à Dom Juan qu'étant Général de la ligne , il devoit prendre pour lui la partie la plus considérable du butin : ce qu'il ne manqua pas de faire , malgré les réclama-

J. C. 1571.

Hég. 979.

sions. Colonne manda au Pape qu'a-
près le combat contre les Infideles ,
les Chrétiens avoient été plusieurs fois
sur le point de se battre pour le par-
tage de leurs dépouilles. Il prit deux
enfans d'Ali , qu'il conduisit en triom-
phe à Rome , comme gages & preu-
ve de la victoire.

J. C. 1571.
Hég. 979.

La nouvelle de la défaite de Lé-
pante jetta l'Empereur Selim dans le
désespoir. Il sentit l'humiliation dont
ses troupes étoient couvertes ; & dans
un mouvement de fureur , ce Prince
foible & barbare ordonna qu'on égor-
geât tous les Chrétiens qui habitoient
Constantinople , sans distinction de
sexe ni d'âge. Mehemet prit sur lui
d'empêcher ce massacre insensé ; &
lorsque son maître fut revenu de son
transport , il lui fit comprendre qu'il
ajouteroit une perte plus grande à
celle qu'il avoit déjà faite , qu'il se-
priveroit des sujets les plus industrieux
& les plus commerçans de son Em-
pire , & qu'en même - temps il rom-
proit toute relation avec les nations
franques dont l'Orient ne pouvoit pas
se passer. C'étoit beaucoup , dans ce
siècle , que les Ottomans fussent appré-
cier & calculer les hommes , comme
les autres peuples font les denrées &
les pieces de monnoie. L'humanité

Consternation des Turcs
après la ba-
taille de Lé-
pante.

_____ étoit. presque inconnue à la Porte :
des esclaves avides , voluptueux &
J. C. 1571. superbes sont rarement des hommes.
Hég. 979.

La consternation du peuple à cette nouvelle fut presque égale à celle de l'Empereur. Mehemet eut grand soin de réprimer les témoignages publics de douleur & de découragement ; il envoya chercher l'Ambassadeur de Venise , qui , contre le droit des gens , avoit été retenu à la Porte , & qui y étoit gardé à vue , quoiqu'il eût demandé bien des fois son audience de congé. Comme ce Ministre avoit peine à dissimuler sa joie : » Apprends , lui » dit le Grand Visir , ce que ta République saura bientôt , que les » forces de l'Empire ottoman sont » toujours renaissantes. Nous avons » coupé un bras à l'Etat de Venise en » lui ravissant l'isle de Chypre. Nous » tuer des hommes & nous prendre » des vaisseaux , comme vous avez » fait , c'est seulement nous raser la » barbe ; elle en croîtra plus touffue. « Malgré toute cette confiance , Mehemet conseilla à son maître de transporter sa cour à Andrinople.

Les Venitiens ne peuvent en profiter.

En effet , si la flotte victorieuse eût profité des circonstances , rien ne l'empêchoit de pénétrer jusqu'à Constantinople : mais un corps de Confédérés.

a toujours plusieurs têtes : on délibéra lorsqu'il falloit agir ; & quoique tous convinssent de profiter d'un moment aussi heureux , après qu'on eut proposé plusieurs expéditions , à chacune desquelles il se trouva toujours quelque obstacle , malgré les promesses de Colonne au Sénat de Venise , malgré la teneur du traité , Doria ramena ses galeres à Messine ; Dom Juan ramena les siennes dans le port de Naples ; Colonne retourna avec celles du Pape ; celles de Malthe rentrèrent dans leurs ports , & les Venitiens demeurèrent seuls maîtres de la mer. En vain le Sénat changea d'Amiral , parce que Verniero , qui commandoit leur flotte , & à qui on devoit en grande partie la victoire de Lépante , déplaisoit à Dom Juan : les raisons des Espagnols , pour tirer la guerre en longueur , étoient autres que le caprice de leur Général. Philippe II , le plus jaloux des hommes , l'étoit beaucoup des succès de Venise , & ne prétendoit pas que cette République devînt trop puissante. La mort de Pie V , qui arriva dans le même temps , acheva de déconcerter tous les projets. Les succès de la bataille de Lépante n'entraînérent d'autre conquête pour les Venitiens que Malgariti , qui ne leur coûta presque point de sang ; puis ils allèrent attendre à Corfou que

J. C. 1571.
Hég. 979.

leurs alliés voulussent les rejoindre.
 J. C. 1572. Selim, ou plutôt son Grand Visir
 Hég. 980. Mehemet, fut mieux réparer les dé-
 Efforts des fastres, que les Confédérés ne furent
 Turcs pour profiter des succès. On ouvrit les
 réparer leurs trésors des mosquées, on fit venir des
 pertes, bois de construction, des ouvriers,
 des matelots, des soldats de toutes
 les côtes de l'Asie, de l'Afrique & de
 l'Europe. Nul Etat n'a plus de ressour-
 ces que la Turquie, malgré les vices
 de son gouvernement, parce que la
 terre y est presque par-tout si fertile,
 qu'elle abonde en matieres & en hom-
 mes. Tandis que Selim trembloit dans
 le ferrail d'Andrinople, une multi-
 tude de constructeurs travailloit dans
 le port de Constantinople; on y faisoit
 tout-à-la-fois les corps de bâtimens,
 les agrêts, les voiles, les mâtures. Ot-
 chiali, Pacha d'Alger, le meilleur ma-
 rin que les Turcs aient eu depuis Bar-
 Berouffe, qui, à la bataille de Lépan-
 te, avoit sauvé lui seul les débris de la
 flotte ottomane, venoit d'être fait Ca-
 piran Pacha. Il veilloit à tous ces tra-
 vaux: en moins de six mois deux cens
 galeres toutes équipées couvrirent le port
 de Constantinople. Le Capiran Pacha
 eut ordre de les mener bientôt en mer.
 Il étoit important de montrer à la
 Chrétienté que les forces des Otto-
 mans étoient toujours renaissantes.

La flotte alla mouiller devant l'isle de Malvoisie, paroissant chercher l'ennemi que le prudent Capitan Pa-
 cha ne desiroit pas rencontrer.

Grégoire XIII, nouveau Pontife, <sup>Les Confé-
dérés se réunissent.</sup> avoit déjà fait des efforts pour rapprocher les membres de la confédération. Colonne étoit parti pour Corfou à la tête de treize galeres. Philippe II, sur les plaintes réitérées du Pape, y avoit envoyé vingt-deux galeres. Ces deux escadres, jointes aux cent galeres que la République de Venise n'avoit point désarmées depuis l'année précédente, faisoient en tout cent trente-cinq, sans compter quelques vaisseaux de haut bord appartenans aux trois Puissances. Ce n'étoit pas là de la part de Philippe II remplir les conditions du traité; mais cette flotte, plus lestée & mieux armée que celle des Turcs, quoique beaucoup moins nombreuse, l'auroit battue sans doute, si la bonne foi & l'intérêt de la cause commune avoient animé tous les Chefs. Dom Juan étoit resté à Messine par les ordres de la cour de Madrid. La flotte chrétienne partit pour chercher les Turcs. Or-
 chiali, qui avoit conseillé à son pré-
 décesseur de ne pas attendre les Con-
 fédérés dans le golfe de Lépante, les
 auroit beaucoup moins attendus avec

La flotte tur-
que & la flot-
te chrétienne
s'aperçoi-
vent de très-
loin.

~~Les galères neuves & construites en~~
 J. C. 1572. hâte, avec des matelots & même des
 Hég. 980. pilotes peu faits à la mer, enfin avec
 une armée toute nouvelle, & sur la-
 quelle il ne pouvoit pas beaucoup
 compter, s'il n'eût pas été sûr que les
 Chrétiens ne livreroient pas bataille.
 Les Confédérés, arrivés à la hauteur
 de Cerigo, découvrirent la flotte
 ottomane. Leur avant-garde canonna
 de très-loin l'arrière-garde des Turcs.
 Les deux armées demeurèrent assez
 long-temps en présence à une grande
 distance : mais, quelque instance
 Dom Juan que les Venitiens pussent faire, ni
 joint la flotte Confédérée. Colonne ni le Général Espagnol ne
 voulurent approcher davantage. Le
 Généralissime de la confédération,
 Dom Juan, dépêcha un brigantin pour
 ordonner à son armée de le venir
 chercher à Corfou, où il avoit amené

Les galères trente nouvelles galères. Pendant que
 espagnoles & les Chrétiens rétrogradoient ainsi, les
 celles du Pape Turcs demeuroient maîtres de la
 refusent aux mer. Ceux-ci ne vouloient en effet
 Venitiens que paroître formidables, & les Ef-
 d'aller atta- pagnols ne vouloient que paroître se-
 quer les courir les Venitiens. Il n'y avoit pas
 Turcs. trois semaines que Dom Juan, parti
 du port de Messine, étoit à la tête de
 la flotte chrétienne, lorsqu'il annonça
 qu'il alloit s'en séparer faute de sub-

istance. Les Venitiens, qui vouloient former le siege de Navarrin, combattirent ce nouveau prétexte en offrant du biscuit aux Espagnols : mais Dom Juan d'Autriche ne manquoit de vivres que parce qu'il avoit voulu en manquer. Les Espagnols quitterent encore une fois l'armée.

J. C. 1572.
Hég. 980.

Dom Juan
ramene les
galeres espa-
gnoles.

Cette nouvelle excita à Venise l'indignation & la douleur. Les Sénateurs, qui regrettoient toujours l'isle de Chypre, avoient espéré que les succès de Lépante leur feroient recouvrer cette riche contrée. Mais leur Doge Mocenigo, qui avoit plus de crédit dans la République que sa dignité n'en avoit donné à ses prédécesseurs, représenta très-vivement que de faux amis tels que les Espagnols étoient plus dangereux que des ennemis déclarés; que jamais le Sénat ne pourroit avec de tels secours regagner l'isle de Chypre; que la politique de Philippe II ne prolongeoit la guerre que pour énerver la République, en lui faisant fournir le double des vaisseaux convenus dans le traité, & la chargeant de frais immenses, sans permettre qu'une armée si forte & si dispendieuse lui fût de la moindre utilité; que la République ne pouvoit pas seule résister

J. C. 1572.
Hég. 980.

aux Turcs; qu'ainsi il falloit profiter de ce fantôme de confédération pour conclure une paix avantageuse, avant que le Turc se fût apperçu de la méfintelligence qui divisoit les Confédérés. Ces raisons prévalurent. L'Ambassadeur, qui étoit toujours comme prisonnier à Constantinople, eut ordre de négocier. Mehemet, que la flotte des Confédérés inquiétoit, & qui savoit très-bien qu'il y avoit peu de fond à faire sur celle qu'Orchiali commandoit, se montra moins difficile qu'il ne l'avoit été jusqu'alors. François de Noailles, Evêque d'Acqs, pour lors Ambassadeur de France à la Porte, & qui y jouissoit d'une considération qu'aucun Ministre chrétien n'avoit su s'y faire avant lui, aida les Venitiens de toute son adresse & du crédit de son maître. Cet Ambassadeur, qui savoit traiter avec les Ottomans, les menaça de rendre la confédération plus nombreuse & plus puissante, quoique sous le regne de Charles IX la France ne fût pas assez tranquille pour entrer dans des querelles qui devoient l'intéresser si peu. François de Noailles montra aux Turcs toute la Chrétienté prête à se liguier. Mehemet fut intimidé. On convint que les Venitiens rendroient le châ-

teau de Zaposo qu'ils avoient pris au commencement de la guerre ; qu'ils paieroient à la Porte trois cens mille ducats en trois paiemens égaux, & qu'on rétablirait les anciennes limites en Dalmatie. Lorsqu'on apporta le traité à signer à l'Ambassadeur de Venise, comme il étoit écrit en turc, parce que les Ottomans ne se croient pas liés par les accords écrits en langue étrangere, l'Ambassadeur refusa de signer avant que son Drogman eût lu l'acte qu'on lui présentoit. Celui-ci ayant vu qu'il n'y étoit point parlé du rétablissement des limites de Dalmatie, le Ministre venitien fit tout haut des plaintes très-ameres. L'Ambassadeur de France recommença ses menaces ; le traité fut dressé de nouveau, & signé des deux parties. Mais l'exécution de la clause que les Turcs avoient tenté de soustraire souffrit des difficultés infinies. Les Venitiens envoyèrent en Dalmatie un Officier pour fixer ces limites d'accord avec le Pacha de la Province. Après des discussions très-longues, la République, pour ne pas recommencer la guerre, abandonna le territoire dépendant de Sébenico qui lui appartenait, & que les Turcs s'obstinoient à garder.

J. C. 1572.
Hég. 980.

Paix conclue
entre la Porte
& la République
de Venise.

J. C. 1573.
Hég. 981.

L'Ambassadeur de France est admis à l'audience du Grand Seigneur, & refuse d'y porter des présens.

Pendant qu'on disputoit sur les limites en Dalmatie, François de Noailles demanda à être admis à l'audience du Grand Seigneur, qui étoit rentré dans Constantinople. Mehemet, ayant appris que l'Ambassadeur de France n'apportoît point de présens aux pieds de Sa Hauteſſe, voulut d'abord lui refuser cette audience. Comme François de Noailles menaçoit de retourner à ſa cour, ſi on ne lui accorderoit pas les honneurs dûs au Monarque qu'il repréſentoit, Mehemet offrit de lui fournir des présens qu'il porteroit à Sa Hauteſſe. L'Ambassadeur répondit que ce n'étoit point par une ſordide économie que ſon Maître refuſoit des présens au Grand Seigneur, mais qu'on ſavoit en France que le Sultan regardoit cette offrande des Puiffances étrangères comme un hommage dû à ſa couronne; que c'étoit précifément cet hommage que ſon maître entendoit refuſer à un Souverain qui étoit en tout ſon égal. L'affaire des limites en Dalmatie n'étoit pas terminée; Mehemet, qui vouloit la paix, ſe garda bien d'offenſer la ſeule Puiffance chrétienne qu'il regardât comme l'amie de la Cour Ottomane. L'Evêque d'Acqs fut admis à l'audience de l'Empereur, & il acquit.

à Constantinople la considération dont
 ses successeurs ont joui depuis , &
 que les autres Ministres chrétiens ont
 en vain prétendue.

J. C. 1573.
 Hég. 981.

Dans le même temps Selim reçut
 l'Ambassadeur d'un Prince chrétien ,
 qui , loin de lui refuser l'hommage ,
 envoyoit à ses pieds prendre l'investi-
 ture de sa Souveraineté. C'étoit le cé-
 lebre Etienne Battori , qui , depuis la
 mort récente du Roi Etienne Zapoli ,
 avoit été élu Prince de Transylvanie. Le
 Roi Etienne avoit péri en peu d'heures.
 Ceux qui voient le crime par-tout où
 quelqu'un a intérêt de le commettre ,
 publioient sourdement que ce Prin-
 ce , dernier de sa race , avoit été em-
 poisonné. Etienne Battori , dont tous
 les Transilvains connoissoient l'esprit
 & le courage , fut porté par une fac-
 tion puissante sur le trône de Transil-
 vanie. Le nouveau Souverain envoya
 d'abord un tribut à la Porte , pour
 obtenir l'investiture de l'Etat qu'il
 ne pouvoit tenir que de cette cour.
 Selim reçut ses présens , & lui envoya
 par un Chiaoux la masse d'armes &
 l'épée , marques de sa souveraineté.
 Il lui enjoignit de ne faire aucune
 alliance avec aucun Prince chrétien
 ou autre sans la participation de son
 Suzerain. Le Grand Seigneur proté-

Le Vaivode
 de Transilva-
 nie envoic
 demander
 l'investiture à
 la Porte.

gea encore puissamment un autre feu-
 dataire : car la mémoire de Soliman ,
 & la discipline que ce Prince avoit
 établie dans ses armées , rendoient son
 successeur formidable. Du fond de
 son haram il ôtoit ou donnoit les cou-
 rones à son gré. Ivan , Vaivode de
 Moldavie , étoit monté sur ce trône ,
 par une révolution que les cruautés
 de son prédécesseur avoient excitée.
 Ivan , né Moldave , embrassa l'isla-
 misme à Constantinople. Il s'aperçut
 bientôt que cette apostasie , en lui
 donnant la protection des Turcs , lui
 avoit aliéné ses sujets. Comme il s'é-
 toit fait Musulman pour plaire aux
 Turcs , il se refit Chrétien pour rega-
 gner l'affection des Moldaves. Aus-
 tôt les Ministres du Grand Seigneur
 prétendirent doubler le tribut qu'Ivan
 devoit , disoient-ils , à la Porte , pre-
 mièrement comme Vaivode de Mol-
 davie , secondement comme Chré-
 tien. Ivan ayant résisté à cette exac-
 tion , le Vaivode de Valaquie , son
 voisin & son ennemi , offrit le tribut
 double tel que la Porte le demandoit ,
 si le Grand Seigneur vouloit donner
 l'investiture de Moldavie à Pierre son
 frere , & des troupes pour faire va-
 loir ses nouveaux droits. Avant de
 faire aucune hostilité , Selim ou ses

J. C. 1573.

Hég. 981.

Selim veut

exiger un

double tribut

du Vaivode

de Moldavie.

Ivan, né

Moldave,

embrassa

l'islamisme

à Constantinople.

Il s'aperçut

bientôt que

cette apostasie,

en lui

donnant la

protection des

Turcs, lui

avoit aliéné

ses sujets.

Comme il s'é-

toit fait

Musulman

pour plaire

aux

Turcs, il se

refit Chrétien

pour rega-

gner l'affec-

tion des

Moldaves.

Aus-

tôt les

Ministres

du Grand

Seigneur

prétendirent

doubler le

tribut qu'Ivan

devoit, di-

soient-ils,

à la Porte,

pre-

mièrement

comme

Vaivode de

Mol-

davie,

secondement

comme

Chré-

tien.

Ivan

ayant

résisté

à cette

exac-

tion,

le

Vaivode

de

Vala-

quie,

son

voisin

&

son

ennemi,

offrit

le

tribut

double

tel

que

la

Porte

le

demandoit,

si

le

Grand

Seigneur

vouloit

donner

l'investi-

ture

de

Moldavie

à

Pierre

son

frere,

&

des

troupes

pour

faire

va-

loir

ses

nouveaux

droits.

Avant

de

faire

aucune

hostilité,

Selim

ou

ses

Ministres envoyèrent un Chiaoux au Vaivode de Moldavie pour le sommer de payer quarante mille écus, au lieu de vingt mille. Le Moldave répondit fièrement qu'il emploieroit cet argent à lever des troupes qui soustrairoient ses sujets à la vexation qu'on prétendoit exercer contr'eux; & il ordonna au Chiaoux de se retirer, sans lui faire le moindre présent. Les Moldaves leverent plusieurs corps de Cosaques, cavaliers belliqueux & infatigables, accoutumés à défendre leur pays des incursions des Barbares. Ce secours, joint à dix mille Moldaves, s'avança au-devant de Pierre, frere du Vaivode de Valaquie, & rival d'Ivan, qui avoit passé le Moldo à la tête de vingt mille Turcs & d'autant de Valaques. Quelques Historiens font monter cette armée à plus de cent mille hommes contre toute vraisemblance, & même contre la possibilité. Quoi qu'il en soit, les Cosaques & les Moldaves taillèrent en pieces une armée beaucoup plus considérable que la leur. Ivan entra dans la Valaquie. Le Divan de Constantinople décida qu'il falloit de plus grands efforts pour soumettre ce rebelle. Quatre-vingt-dix mille hommes furent envoyés en Valaquie sous les ordres du Béglierbeg

J. C. 1573.
Hég. 981.

J. C. 1573.
Hég. 981.

Achmet. Ivan fit des efforts incroyables pour lever des troupes. Son courage & sa libéralité attirèrent sous ses drapeaux plus de soldats que la Moldavie & la Valaquie ensemble ne devoient en fournir. Lorsqu'il eut ramassé près de cinquante mille hommes, il en confia treize mille à un de ses Lieutenans qu'il croyoit son ami, & à qui il avoit sauvé la vie dans le dernier combat, le conjurant de défendre le passage du Danube à l'endroit où les Turcs devoient le tenter. Les deux Princes Valaques, qui connoissoient le Lieutenant d'Ivan mieux que son maître ne le connoissoit lui-même, lui firent proposer trente mille ducats pour laisser libre le passage du fleuve, qu'il pouvoit très-bien défendre; ils exigèrent de plus qu'il tromperoit son maître sur le nombre des troupes qu'ils amenoient en Valaquie. Ce perfide manda à Ivan que les Turcs avoient passé le Danube avant qu'il eût pu atteindre les rives de ce fleuve; qu'au reste leur armée montoit au plus à trente mille hommes de mauvaises troupes. Ivan, trop confiant, crut celui qui le trahissoit. Il le joignit; mais il vit trop tard que son perfide Lieutenant l'avoit attiré dans une embuscade. Il fallut payer de bravoure.

bravoure. Ivan , environné de toutes parts dans un lieu désavantageux, ne désespéroit pas de percer à la tête de ses braves Cosaques & des Moldaves qui l'aimoient autant qu'ils haïssoient les Turcs. Il donna le signal du combat. Pour comble de malheur , son Lieutenant, dès le commencement de la bataille, fit tourner vers l'ennemi dix mille hommes des treize mille qu'il avoit commandés. Il est vrai que les Turcs , qui ne songeoient qu'à profiter de cette perfidie, contribuèrent à la punir, car ils forcèrent ce corps à charger le premier, comme il n'étoit pas encore réuni à l'armée vers laquelle il avoit déserté. Les Moldaves taillèrent en pieces tous ces traîtres, sans que les Turcs se missent en devoir de les soutenir. Mais comme les Moldaves désespérés s'étoient trop abandonnés sur cette troupe de transfuges, les Turcs les attaquèrent à leur tour lorsqu'ils les virent en désordre. La supériorité du nombre eut bientôt décidé cette affaire. Il en coûta à Ivan plus des deux tiers de son armée pour gagner une montagne sur laquelle il se retrancha.

J. C. 1573.
Hég. 981.

Le Vaivode de Moldavie est battu. Il se rend aux Turcs.

Ce brave Prince, réduit à l'extrémité , ne songea plus qu'au sort de ceux qui avoient embrassé sa querelle.

J. C. 1573.

Hég. 981.

Il offrit au Béglierbeg de se rendre à lui à condition qu'on le conduiroit à Constantinople, où il jouiroit de sa liberté & d'une pension proportionnée à la dignité qu'il perdoit ; qu'on laisseroit tous les siens retourner chez eux, sans attenter ni à leur vie, ni à leur liberté, ni à leurs biens, & que le nouveau Vaivode de Moldavie accorderoit une amnistie générale pour tout le passé. Ces conditions furent jurées solennellement jusqu'à sept fois différentes par le Béglierbeg sur le Koran & sur la tête de l'Empereur ; par Pierre, nouveau Vaivode, sur l'Evangile. Alors Ivan se dépouilla de tout ce qu'il avoit de précieux en faveur des Officiers Cosaques, Moldaves & Valaques qui l'environnoient, leur donnant jusqu'à son cimenterre & son poignard enrichis de diamans. Après les avoir tous embrassés, il se sépara d'eux en versant des larmes. Arrivé au camp des Turcs, il y fut reçu d'abord avec les égards qu'on lui avoit promis : mais peu après il s'éleva une querelle entre le Béglierbeg & Ivan. Le Général Turc ayant porté la main à son cimenterre, ceux qui l'environnoient massacrèrent le Vaivode à ses pieds. On poursuivit les débris de son armée. Les Turcs dépouillèrent

Il est massacré contre la foi jurée. Son rival monte sur le trône de Moldavie.

& mirent à la chaîne tout autant de
Cosaques & de Moldaves qu'ils en at-
teignirent, & Pierre fut placé sur le
trône de Moldavie au milieu des lar-
mes des peuples qui regrettoient
Ivan.

J. C. 1573.
Hég. 984.

Pendant cette révolution, il s'en
fit deux beaucoup plus rapides dans
le Royaume de Tunis, & qui furent
plus utiles à l'Empire ottoman. Les
Tunisîens, opprimés par les Espa-
gnols, & plus encore par leur Roi tri-
butaire que ceux-ci protégeoient, im-
plorèrent le secours de la Porte contre
Amida leur tyran, fils de Muleï Af-
cen. Ce monstre avoit fait périr son
pere & plusieurs freres pour usurper
le trône de Tunis. Comme il gouver-
noit avec un sceptre de fer, n'épar-
gnant pas plus ses sujers que sa fa-
mille, les peuples formerent des
plaintes au Divan, qui saisit cette oc-
casion d'étendre son pouvoir dans un
pays musulman qui ne lui étoit pas
soumis. Otchiali y conduisit sa flotte;
il surprit la Goulette. Amida, aussi
timide que cruel, fuit de Tunis aussi-
tôt qu'il eut appris que les ennemis
étoient maîtres de son plus solide
rempart. Otchiali établit sans contra-
diction dans cet Etat un autre Roi que
l'histoire ne nomme pas. La flotte

Amida, Roi
de Tunis, est
chassé de son
trône.

J. C. 1573.

Hég. 981.

Dom Juan
d'Autriche
soumet les
Tunisiens, &
leur donne
un Roi en-
fant.

des Turcs ne demeura pas long-temps sur cette mer. Si-tôt qu'elle fut partie pour aller ravager d'autres côtes, Dom Juan d'Autriche, qui servoit mieux son maître que les Venitiens, vogua vers Tunis à la tête d'une flotte de cent cinquante vaisseaux appartenans pour la plus grande partie à l'Espagne, & quelques-uns au Pape, aux Florentins & à la Religion de Malthe. Quoiqu'on pût regarder la Goulette comme une des meilleures places qui fût sur aucune côte, les Espagnols la recouvrerent aussi facilement qu'ils l'avoient perdue; ils entrèrent aussi, sans verser beaucoup de sang, dans Biserte & dans Tunis, & mirent aux fers le Roi qu'Otchiali avoit placé sur le trône. Amida accourut pour réclamer l'héritage qu'il n'avoit acquis que par un parricide: mais l'horreur qu'il inspiroit aux Tunisiens étoit telle, que Dom Juan n'osa pas lui rendre sa couronne. Il aima mieux donner à ces peuples un Roi de douze ans, frere cadet d'Amida, que ce monstre avoit épargné, parce qu'il n'avoit pas cru qu'il fût à craindre. Plusieurs ont prétendu que Dom Juan vouloit ce trône pour lui-même; qu'il espéroit obtenir le consentement de Philippe II son frere, & du Pape, dont on croyoit

encore dans ce siècle que tous les royaumes devoient relever ; que c'étoit pour cela qu'il avoit placé sur le trône de ce petit royaume un enfant qu'il seroit plus facile d'en chasser que quelque Corsaire Africain. Amida se fit conduire en Sicile avec sa famille, où l'on dit qu'il se fit Chrétien. Dom Juan, pour s'assurer de Tunis, fit élever entre cette ville & la Goulette un fort de six bastions. Il laissa dans ces deux places six mille hommes de pied Espagnols ou Italiens, & il confia le commandement de ces troupes au Comte de Sarbelloni. Ainsi les Maures de Tunis étoient réellement sous la puissance de Dom Juan, quoiqu'on leur eût laissé un fantôme de Roi.

J. C. 1573.
Hég. 981.

L'exemple des Maures de Grenade devoit leur faire redouter le joug des Espagnols. Plusieurs d'entr'eux avoient fui de ce royaume, & ils ne se rappelloient qu'en frémissant ce que leurs peres & eux-mêmes avoient eu à souffrir, soit dans Grenade, soit dans les Alpujaras. L'amour de leur religion & du repos leur fit désirer de devenir une province de Turquie. Plusieurs brigantins dépêchés du port de Tunis allèrent à Constantinople offrir des faci-

J. C. 1574.
Hég. 982.
Les Tunisiens réclament le secours de la Porte.

J. C. 1574.
Hég. 982.

lités pour cette conquête. Le Grand Visir Mehemet, qui avoit vu cet Etat changer en si peu de temps deux fois de maître, crut qu'il seroit facile de l'acquérir pour toujours, si les peuples se rangeoient du côté de son maître. Il vouloit être sûr que les Venitiens demeureroient en paix pendant ce nouveau démêlé. Il envoya un Juif, appelé Rabbi Salomon, en ambassade au Sénat, pour lui représenter que la République devoit être aussi mécontente que la Porte de son prétendu allié Philippe II; que ce Prince, qui l'avoit trahie constamment pendant toute la guerre précédente, étoit ennemi des Venitiens autant que des Turcs; que le Grand Seigneur proposoit à la République d'unir leurs forces contre Philippe, pour reprendre ce qui avoit appartenu sur les côtes à chacune des deux Puissances. Le Sénat répondit que, quoiqu'il fût reconnoissant des offres du Sultan, il ne pouvoit entreprendre sans sujet aucune guerre contre son ancien allié, & qu'il se tiendrait envers les deux Puissances belligérantes dans les termes d'une profonde paix & d'une exacte neutralité. C'étoit tout ce que demandoit Mehemet. Alors il pensa sérieusement à s'emparer de

Tunis, & il choisit pour cette expédition Sinan Pacha, auquel il donna quarante mille hommes embarqués sur cent galeres que commandoit Otchiali. Les six mille Espagnols laissés par Dom Juan, tant dans la Goulette que dans son nouveau fort & dans Tunis, ne pouvoient pas résister à une armée si puissante, sur-tout les naturels du pays s'étant déclarés contre eux.

J. C. 1574.
Hég. 982.

Aussi-tôt qu'on eut apperçu la flotte ottomane, le jeune Roi voulut envoyer des troupes africaines à la Goulette pour renforcer la garnison; mais il s'aperçut bientôt qu'il ne lui restoit de ressource que dans une promptre fuite. Pour comble de disgrâce, la division se mit parmi les Chefs espagnols. Portocarrero, qui commandoit à la Goulette, refusa de prendre les ordres du Comte de Sarbeloni qui avoit été établi Commandant en chef. Malgré cette mésintelligence, tous deux firent une défense vigoureuse, l'un dans la Goulette, l'autre dans le nouveau fort. Après avoir perdu presque tous leurs soldats, tous deux furent blessés & pris, & tous deux moururent de leurs blessures.

Sinan, conquérant de Tunis, s'en

J. C. 1574.
Hég. 982.

Sinan Pacha
établit une
République à
Tunis,

déclara Pacha pour Selim son maître : mais comme tous les habitans des côtes de l'Afrique aiment leur liberté , & qu'il avoit intérêt de plaire à ce peuple , qui depuis peu de temps avoit secoué le joug de différens maîtres , Sinan voulut fonder à Tunis une République qui se gouverneroit sous les yeux du Pacha , & sous la protection de l'Empereur. Il établit un Divan , des Officiers dont le pouvoir & l'exercice ne devoient durer qu'un temps limité ; des franchises & des droits que le peuple percevrait par son agent , & dont il rendroit à l'Empereur des sommes fixes ; une garnison aguerrie , nombreuse & permanente , afin de mettre cette nouvelle République à l'abri d'un coup de main. On vit un Ministre esclave , qui avoit vieilli sous la verge du despotisme , concevoir des idées républicaines & les exécuter ; & ce qui est plus extraordinaire encore , on vit ces loix adoptées par le Divan de Constantinople. Elles gouvernent aujourd'hui même l'Etat de Tunis avec quelques variations que des révolutions y ont amenées.

Il s'étoit fait d'aussi grandes choses sous le regne de Selim que sous ceux de ses prédécesseurs : mais tout cela

n'avoit d'autre relation à l'Empereur, que de s'être passé tandis qu'il s'enivroit avec ses favoris , ou qu'il s'oublioit avec ses femmes. Son Grand Visir Mehemet qui s'étoit emparé de la puissance souveraine , & qui n'avoit trouvé que peu d'obstacles dans le Divan , sans paroître lui-même à la tête des armées , avoit su les employer utilement pour la gloire de l'Empire & pour l'abaissement des Puissances ennemies. Au milieu de cette prospérité , Selim fut attaqué d'une maladie aiguë , fruit de son intempérance & de ses débauches , qui le fit mourir à cinquante-deux ans , au mois de décembre 1574 , après huit ans & quelques mois d'un regne auquel il n'avoit eu aucune part. Le Grand Visir Mehemet cacha la mort de l'Empereur , comme il avoit caché celle de Soliman son pere , pour donner le temps à Amurat III son fils & son successeur d'arriver d'Amasie où il faisoit sa résidence.

J. C. 1574.
Hég. 982.

Mort de 52

ans.



J. C. 1575.
Hég. 982 &
983.

AMURAT III.

DOUZIEME REGNE.

AMURAT étoit pour lors âgé de trente & un ans : il arriva au milieu de la nuit au pied des murs de Constantinople. L'impatience de ce Prince lui avoit fait passer le détroit de Gallipoli dans l'obscurité , quoique la mer fût alors fort agitée. Ce fut le seul danger qu'il voulût courir pendant tout son regne. Parvenu à la porte du ferrail , il eut peine à la faire ouvrir ; enfin , s'étant découvert au Bostangi Pachi , celui-ci courut avertir le Grand Visir Mehemet , qui , ne connoissant pas le fils de son maître , vint le prendre , & le conduisit avec beaucoup de respect dans l'appartement de la Sultane mere ou Validé , dont l'histoire ne dit pas le nom. Mehemet ayant demandé à la Sultane si c'étoit-là le Prince Amurat ; sur le témoignage de sa mere , le Grand Visir se prosterna à ses pieds , & levant les mains au ciel , il fit des vœux pour la prospérité de son regne. Tous les Officiers du ferrail vinrent

en foule faluer ou plutôt adorer leur Sultân. On publia la mort de Selim J. C. 1575. aussi-tôt que le soleil parut. La même Hég. 982 & 283. journée fut employée aux funérailles de l'Empereur & à la proclamation de celui qui montoit sur le trône : mais ce jour fut souillé par un attentat que les Turcs ont appelé un acte de politique, & que le Chef de la religion n'eut pas honte d'autoriser. Le Mufti, consulté sur ce qu'on devoit faire de cinq Princes issus du sang de Selim, dont le plus âgé n'avoit pas huit ans, décida, conformément au désir du nouvel Empereur, qu'il falloit les faire mourir, de peur que le regne de leur frere ne fût un jour troublé par eux. Cette cruelle sentence fut exécutée sous les yeux d'Amurat, en présence des Sultanes meres, afin qu'elles ne pussent pas douter qu'elles n'avoient plus de fils. L'une d'elles se perça de son poignard lorsqu'elle vit étrangler celui qu'elle avoit mis au monde. Amurat, non-content de toutes ces cruautés, fit jetter à la mer deux Affakys que son pere avoit laissées enceintes, & il relégua au vieux ferrail les quatre Sultanes qui restoient, & toutes les Odalisques qui avoient vécu avec le dernier Empereur.

J. C. 1575.
Hég. 982 &
983.

Une Venitienne qu'il aimoit éper-
dument, fut long-temps la seule Sul-
tane. Pendant les premières années
du regne d'Amurat III, aucune Oda-
lisque ne partagea la faveur, ni même
la société du Sultan.

Il ne fut pas si constant à donner
sa confiance à ses Ministres. Il n'usa
presque de son autorité que pour en
changer souvent. Comme il étoit
tout-à-fait incapable des affaires, il
contribua autant que son prédécesseur
à rendre l'autorité des Grands Visirs
absolue. Mais sa politique lui fit trou-
ver sa sûreté à les déposer souvent
& sur des motifs assez légers. Il les
trouvoit, ces motifs, en usant du
seul moyen que les Empereurs Otto-
mans puissent avoir de connoître leurs
sujets, dont ils sont trop séparés par
les mœurs orientales.

Rencontre
qu'il fait dans
un marché.

Un jour, il se promenoit déguisé
dans un marché de Constantinople ;
il rencontra un homme qui se plai-
gnoit très-haut, maudissant le Kiaïa
ou (1) Lieutenant du Grand Visir,

(1) Ce Lieutenant n'est pas le premier après
le Grand Visir ; il n'est pas même Pacha ; c'est
un Substitut, qui a de l'autorité & qui sou-
lage le Ministre dans plusieurs de ses fonctions.

dont l'une des plus importantes fonctions est d'approvisionner la ville.

L'Empereur s'étant approché de cet homme lui demanda ce qui le faisoit, J. C. 1575. Hég. 982. & 283.

avec un air d'intérêt qui déterminale Turc à lui répondre : » Vous ne

» pouvez adoucir mon chagrin, ni Conversion de l'Empereur avec un cuisinier des Janissaires.
» empêcher que je reçoive aujourd'hui cinquante coups de bâton sous la plante des pieds, que jeres.

» n'ai sûrement pas mérités. Je suis
» cuisinier dans un oda de Janissaires, & je viens tous les jours ici
» acheter ce qui est nécessaire pour
» nourrir ma chambrée ; quoiqu'il
» soit bien matin, je trouve presque
» toutes les denrées enlevées, & ce
» qui reste est si cher que je n'ai pas
» reçu de quoi nourrir tout mon
» monde à ce prix. Le Kiaïa met
» un tel impôt sur les vivres, qu'on
» n'en apporte pas au marché, la moitié de ce qui est nécessaire pour que
» l'abondance y soit, & que les Janissaires puissent être nourris avec
» ce que l'Empereur leur donne. Les
» Grands s'enrichissent, tandis que
» nous mourons de faim, & nous
» sommes encore battus pour leurs
» friponneries. « La suite de la conversation convainquit l'Empereur qu'il y avoit effectivement des malversa-

tions dans l'approvisionnement de
 Constantinople, & que l'homme qui
 les lui dévoiloit étoit plein de bon
 sens. Amurat de retour au ferrail
 manda ce cuisinier, dont il avoit eu
 soin d'apprendre le nom : il se nom-
 moit Ferhad. Cet homme étonné d'être
 appelé devant l'Empereur, le
 fut bien plus encore lorsqu'il recon-
 nut sur le trône, vers lequel il osoit
 à peine lever la vue, celui-là même
 qu'il avoit entretenu si familièrement
 il n'y avoit pas deux heures. L'Em-
 pereur ordonna qu'on réprimât ces
 abus ; le Kiaïa fut dépossédé, Ferhad
 demeura attaché au service de l'inté-
 rieur du ferrail. Nous le verrons dans
 la suite gouverner l'Empire.

Il reçoit plu-
 sieurs Ambas-
 sadeurs.

Les premiers mois le Sultan reçut
 des félicitations de toutes les Têtes
 couronnées qui avoient des Ambassa-
 deurs à Constantinople. La Perse en-
 voya un Ministre extraordinaire, char-
 gé seulement de complimenter le nou-
 veau Monarque. Les deux Couronnes
 étalèrent dans cette occasion tout le
 faste qu'on crut nécessaire de part &
 d'autre pour donner une idée avan-
 tageuse, soit des Persans, soit des Turcs.
 La suite de l'Ambassadeur étoit nom-
 breuse & brillante. L'Empereur, après
 lui avoir donné audience en plein Di-

van, sortit de Constantinople sous le prétexte de chasser pendant quelques jours ; mais son véritable dessein étoit d'étaler, lors de son retour, la splendeur de son cortège aux yeux de l'Ambassadeur persan. Lorsque les Sultans ont été absens de Constantinople, seulement une semaine, ils y rentrent environnés d'une pompe triomphale. Le nombre des Pachas, des Agas, des différens Officiers du ferail, des Bostangis, des Spahis, des Capiggis, des Janissaires, la magnificence des habits, l'éclat des armes, la beauté des chevaux, offrent le spectacle le plus imposant, & donnent aux étrangers la plus haute idée des forces d'un Etat, dont la seule capitale renferme tant de richesses, & des troupes si fieres & si nombreuses. Amurat ne se borna pas à étaler ce faste aux yeux des Ambassadeurs. Sans déclarer la guerre à aucune Puissance, il fit préparer une flotte formidable dans le port de Constantinople. La facilité avec laquelle on voyoit les vaisseaux croître, pour ainsi dire, sous la main des constructeurs, étonnoit autant que le nombre de troupes répandues dans la ville. Tout offroit à Constantinople l'image de la guerre. Il sembloit que les Turcs.

J. C. 1575.
Heg. 982. &c
283.

fussent faits pour combattre, comme
 les autres hommes pour cultiver la
 terre sur laquelle ils sont nés.

J. C. 1575.

Nég. 282 &
 283.

Il se traitoit alors en Europe une affaire aussi intéressante pour le Turc que pour tous les Princes de la chrétienté. La mort de Charles IX appelloit son frere Henri de Valois, Roi de Pologne, à la couronne de France, bien préférable à tous égards à celle d'un Royaume électif, où le Monarque n'est, à proprement parler, que le premier Magistrat d'une République exposée sans cesse à l'anarchie par les vices de sa constitution. La fuite furtive de Henri de chez un peuple qui avoit prétendu garder son Roi comme un prisonnier d'Etat, rendoit à ce peuple le droit d'élection. Les plus sages d'entre les Polonois sentoient le besoin que leur République avoit d'un Monarque qui fût assez fort par lui-même pour les protéger, soit contre l'Allemagne, soit contre la Russie, soit contre la Turquie. D'autres, moins prévoyans, avides de cette gloire qui devoit rejaillir sur la Noblese Polonoise, si un des siens occupoit le trône de la patrie, vouloient pour Roi un Noble Polonois : mais ce parti ne pouvoit pas prévaloir. Maximilien d'Autriche, Empereur d'Oc-

cident, avoit déjà persuadé à la plu-
part des Nobles appellés à la Diète, J. C. 1575.
Hég. 982 &
que personne ne garderoit mieux les
Polonois des usurpations des Alle- 983.

mands, que l'Empereur d'Allemagne,
& que personne ne les protégeroit
mieux contre les autres Puissances.

Ce Prince étoit prêt à réunir tous les
suffrages, lorsqu'Amurat, à qui ses
Ministres firent comprendre combien
il lui importoit de diviser les Chrè- Il s'oppose
à l'élection de
Maximilien
au trône de
Pologne.

tiens, écrivit à la Diète Polonoise
qu'il ne souffriroit jamais que la cou-
ronne de Pologne fût réunie à la cou-
ronne impériale d'Occident; que l'in-
térêt de cette République n'étoit pas
de devenir une province d'Allema-
gne, ce qui arriveroit infailliblement
si elle laissoit la maison d'Autriche
s'emparer de la Royauté; qu'il re-
commandoit à la Diète Etienne Bat-
tori, Prince de Transilvanie, digne
par ses qualités personnelles de deve-
nir leur Souverain. Le suffrage d'une
Puissance telle que le Turc fut d'un
grand poids dans la Diète. On y dé-
cida que la Princesse Anne, fille de
Sigismond-Auguste, dernier Roi du
sang des Jagellons, épouserait Etienne
Battori, Vaivode de Transilvanie, &
que ce Prince seroit déclaré Roi de
Pologne. Ainsi Amurat tâchoit de

J. C. 1575.
Hég. 982 &
983.

fonder sa tranquillité en Europe sur les dissensions de ses voisins. Il avoit le projet de faire la guerre à la Perse. Le souvenir de tant d'expéditions malheureuses ne pouvoit pas l'en détourner. Les Ottomans ne concevoient pas qu'il y eût une autre gloire que celle des conquêtes.

Quelles sont
les forces de
la Perse.

Le préjugé de l'Islamisme donnoit à Amurat bien plus d'ardeur contre les Persans musulmans schismatiques que contre les Chrétiens. La guerre de Perse paroît au premier coup d'œil devoir être avantageuse aux Ottomans. Le Sophi n'est point aussi puissant que le Grand-Seigneur ni en hommes ni en argent. Il a plus de troupes feudataires ou alliées qu'il n'en a à sa solde. Les Géorgiens, les Arméniens, les Agvans doivent un service certain pendant un temps limité. Les Chefs marchent à la tête de leurs vassaux & se retirent lorsque leur obligation est remplie. On méprise en Perse cette obéissance aveugle qui fait l'essence de l'Empire Ottoman. Sur la fin du seizième siècle les Persans connoissoient mal encore l'usage de l'artillerie; ils ne savoient pas fondre les canons, ils n'en avoient tiré qu'un petit nombre des Puissances chrétiennes qui les avoient armés.

contre le Turc ; ils n'avoient aussi que peu ou point d'infanterie. J. C. 1575. Hég. 982 & 983. Toutes leurs forces consistoient dans la bravoure & l'exacte discipline d'une cavalerie nombreuse, bien montée & bien exercée. Quoique l'intérieur de la Perse soit très-fertile, les peuples ne tiroient que très-peu d'argent des productions de la terre ou de leur industrie, parce que le Grand Seigneur, pour ne pas enrichir une puissance ennemie, défendoit à ses sujets de commercer avec eux autrement que par la voie d'échange. Ainsi la levée des troupes, leur paie, leur approvisionnement sont plus difficiles aux Persans qu'aux autres peuples de l'Orient. Malgré tous ces désavantages, on a vu jusqu'à présent que la guerre a toujours été funeste aux Ottomans contre cette nation, qui possède bien l'art de la défense, & qui oppose à des armées nombreuses un climat brûlant & des déserts arides, plus difficiles à pénétrer que les places les mieux fortifiées.

Amurat crut avoir trouvé un moment favorable pour attaquer les Persans. Le Sophi Schah Abbas, qui avoit fait la guerre si long-temps aux Turcs, avoit eu trois fils. Comme il avoit soupçonné l'aîné de pencher pour la J. C. 1576. Hég. 984. Guerre de Perse.

J. C. 1576.

Hég. 984.

secte d'Omar, & que le second, acablé d'infirmités, ne lui paroïssoit pas propre à regner sur un grand peuple, il avoit choisi le dernier pour son successeur; & afin que sa volonté fût exécutée, il avoit proclamé de son vivant Chaïdar Roi de Perse (c'étoit le nom de ce troisieme fils,) & il l'avoit associé au gouvernement. L'ainé des trois, Ismaël, que la nature & la loi avoient désigné l'héritier du trône, fut enfermé dans un château. Le vieux Sophi étoit très-respecté: tant qu'il avoit vécu, tout étoit demeuré tranquille; mais à sa mort, le Prince légitime sortit de sa prison; il attaqua l'usurpateur, le vainquit, le fit étrangler, & monta sur son trône. Il étoit vrai qu'Ismaël favorisoit la secte d'Omar. Les persécutions & l'injustice de son pere ne l'ayant pas changé, on vit à son avènement la guerre de religion se rallumer en Perse plus vivement que jamais. Le parti du Roi regnant devoit être le plus fort: mais les zélés Disciples d'Ali trouverent le moyen de faire périr leur Roi pour l'intérêt de leur croyance. Sa propre sœur lui donna du poison, & Coda-bonda, le seul qui restoit des fils de Schah Abbas, bon sectateur d'Ali, quoique peu capable des affaires, se

trouva le maître du trône. Toutes ces révolutions àvoient coûté bien du sang. La Perse étoit affoiblie, & la vengeance d'Ismaël, mort martyr de la secte d'Omar, étoit un excellent prétexte pour le Monarque Ottoman. Un Iman inspiré vint dire à l'Empereur qu'il avoit vu pendant son sommeil une inscription en lettres de feu, qui portoit : *Amurat, vainqueur de la Perse*. En vain le Grand Visir Mehemet répétoit sans cesse dans le Divan qu'une guerre contre le Persan seroit toujours inutile à l'Empire, & pourroit lui devenir funeste; le vieux Visir n'avoit pas sur Amurat le crédit qu'il avoit eu sur Selim. Non-seulement la guerre fut déclarée malgré lui, mais encore on donna à Mehemet le chagrin de voir à la tête de cette expédition ce cruel Mustafa, conquérant de l'isle de Chypre, son ennemi personnel, qu'il avoit fait disgracier, sous le regne de Selim, aussi-tôt après son retour de Chypre, & qu'Amurat avoit rappelé à la cour.

Ce Général partit de Constantinople à la tête des Janissaires. Mustafa trouva dans sa marche cent cinquante mille hommes, dont son armée devoit être composée. Les Persans, moins nombreux, furent battus & mis en

J. C. 1576.
Hég. 984.

J. C. 1576.
Hég. 984.

 fuite. Mustafa, fier de ce succès, passa le fleuve Kanak, s'empara de la Province du Chirvan presque sans coup férir, puis il distribua ses quartiers à l'entrée d'un hiver rigoureux, pendant lequel les Persans attaquèrent à leur tour toutes les troupes dispersées, taillèrent en pièces chacune des garnisons, & recouvrèrent leur Province. Mustafa confus eut ordre de retourner à Constantinople pour y rendre compte de sa conduite. Il fut fait Mazul (1) en y arrivant. Il eût peut-être payé plus cher le malheur de ses armes : mais le Grand Visir Mehemet étoit mort, & son successeur ne voulut pas user d'une sévérité qui auroit pu le condamner un jour. En effet, aucun de ceux qui commandèrent après Mustafa dans cette funeste guerre, & qui furent en grand nombre, ne fit mieux que lui.

J. C. 1577-1578-1579.
Hég. 985-986-987.

 La campagne suivante, Asman, Aga des Janissaires, commanda les Turcs. Abdel Cherai, Kan des Tartares, voulut frayer les chemins à la tête de

(1) On appelle être fait Mazul lorsqu'un Pacha, ou Officier supérieur, est dépouillé & réduit à l'état de simple Bourgeois. Il arrive souvent en Turquie qu'on fait descendre à un emploi inférieur, & pour lors on n'est pas fait Mazul.

quarante mille hommes. Il s'empara même de plusieurs villes ; mais les Persans, constans dans leur maniere de se défendre, laisserent l'ennemi s'engager dans les déserts, & ils attendirent pour l'attaquer que la fatigue & la faim eussent mis le découragement dans l'armée. Alors Zalembriza, fils aîné du Roi de Perse, les chargeant avec avantage, battit les Turcs & les Tartares réunis, quoique les vaincus fussent au moins deux contre un. Le Kan des Tartares fut fait prisonnier à cette bataille, & le Sophi ordonna au Prince de Perse de l'envoyer à Cazbin, où lui Sophi faisoit sa résidence. Abdel Cheraï captif étoit encore redoutable pour les Persans, parce que la Crimée fournissoit beaucoup de soldats que le Sophi craignoit plus que les Turcs, le climat de Perse ne leur étant pas aussi funeste qu'à ceux-ci. Codabonda vouloit faire alliance avec le Kan des Tartares : la circonstance de sa prison devoit faciliter ce traité. Le Prince captif fut reçu par son vainqueur comme s'il eût été vainqueur lui-même. Le Sophi songeoit à lui faire épouser sa fille, & il ménageoit cette alliance au milieu des jeux & des fêtes, dont les épouses & les filles du

J. C. 1577-

1578-1579.

Hég. 985-

986-987.

Le Kan des

Tartares, fait

prisonnier

par les Per-

sans, est con-

duit à la cour

du Sophi.

Monarque faisoient l'ornement. Les mœurs des Persans n'étoient pas pour lors aussi austères que celles des autres Musulmans, ni qu'elles le sont devenues depuis. Les femmes jouissoient à **Cazbin** d'une liberté qui auroit passé pour très-criminelle à Constantinople, où l'on a toujours pensé, depuis le regne des Ottomans, qu'une contrainte excessive peut être le seul garant de la vertu du sexe. Une des épouses du Roi de Perse plut au Tatar beaucoup plus que la Princesse qu'on lui destinoit : sans respecter les droits de l'hospitalité, il trouva bientôt le moyen de séduire celle qui l'avoit enchanté. Des courtisans, jaloux de l'honneur de leur maître, ou plutôt de la faveur d'Abdel Cheraï, éclairèrent la jalousie du Sophi, qui surprit son épouse & son prisonnier au moment où tous deux lui faisoient le plus sensible outrage. Il s'en vengea dans le sang de tous deux. (1)

Il lui fait un outrage sensible qui est puni de mort.

Cette nouvelle parvint à Constantinople pendant qu'un Ambassadeur envoyé

(1) On dit que depuis ce moment les Persans sont devenus beaucoup plus sévères sur la garde de leurs épouses & de leurs esclaves, & qu'ils enchérissent à cet égard sur les Turcs.

envoyé par le Sophi y traitoit de la paix. Le nouveau Grand Visir Sinan Pacha, qui désiroit jouir paisiblement de la dignité qu'il venoit d'obtenir, rappelloit à son maître les difficultés de la guerre de Perse. Mais Amurat, à qui cette guerre ne coûtoit que des hommes qu'il ne savoit pas apprécier, & de l'argent qu'il croyoit inépuisable dans ses coffres, décida qu'il ne seroit pas de la dignité de la Porte de faire la paix avec un Prince qui venoit de massacrer son premier feudataire. L'Ambassadeur Persan fut renvoyé sans avoir été entendu, & le Grand Visir eut ordre de continuer la guerre. Depuis la perte de cette bataille où le Kan des Tartares avoit été fait prisonnier, les Turcs avoient encore été contraints de retrorgrader, après avoir perdu presque toutes les places dont Abdel Cheraï s'étoit emparé. L'armée ottomane étoit si considérablement diminuée, que les Turcs se trouvoient inférieurs en nombre autant qu'en courage; car ces soldats, si redoutables contre toutes les autres Puissances, ne trouvoient plus de forces pour combattre, aussitôt qu'ils avoient pénétré dans les déserts de la Perse.

J. C. 1577.
1578-1579.
Hég. 585.
986-987.

J. C. 1580.
Hég. 988.

Asman avoit pris ses quartiers à
Tome II. L

Erzerum. Il tiroit des recrues de tous les sangiacats de l'Asie : il employoit à réparer ses forces le temps que l'Empereur lui avoit prescrit pour faire de nouvelles conquêtes. Il craignoit d'ailleurs d'éprouver de la part des troupes la résistance & la révolte qui naissent du découragement. Tout cet été se passa en marches, en contre-marches sur les confins de la Perse, qui déterminèrent enfin Amurat à le rappeler, comme celui-ci l'avoit toujours désiré. Un Achmet Pacha fut envoyé à la place d'Asman, & ne fit pas mieux que ses prédécesseurs. Nous nous dispenserons des détails de cette guerre qui dura douze ans entiers. Leur uniformité fatiguerait le Lecteur sans lui rien apprendre. Il suffira de dire qu'Amurat, obstiné & inconstant, changea de Général presque à chaque campagne, qui toutes furent ou indifférentes ou malheureuses ; qu'à Achmet succéda Ferhad, ce cuisinier des Janissaires qu'Amurat avoit autrefois rencontré dans un marché ; à Ferhad Siaüs ; à Siaüs Ibrahim ; à Ibrahim Ali ; que tous demeurèrent dans le Schirvan, prenant & perdant tour-à-tour quelques bicoques, s'éloignant autant qu'ils le pouvoient de l'armée des Persans, qui se tenoient

J. C. 1580.
Hég. 983.

J. C. 1581.
2-3 & 4.
Hég. 989-
10-11-12.

toujours sur la défensive dans l'espé-
rance de ruiner l'ennemi.

Malgré le peu d'activité de cette
guerre , elle coûta une prodigieuse
quantité d'hommes & beaucoup d'ar-
gent. L'intempérie du climat & les
marches perpétuelles , que les Géné-
raux faisoient , plus pour éviter l'en-
nemi que pour le chercher , causoient
des maladies qui devenoient conta-
gieuses. Un jour Amurat se plaignoit
à Sinan du peu de succès de ses ar-
mes & des pertes continuelles qu'il
faisoit en Perse , tandis que tous ses
ancêtres avoient accumulé tant de
conquêtes. Le Grand Visir osa répon-
dre à son maître que les précédens
Empereurs s'étoient montrés eux-mê-
mes à la tête des Janissaires , & que
leurs succès avoient été le prix de
leur valeur. Un reproche aussi direct
pénétra le Monarque de honte & le
transporta de colere. Le chagrin qu'il
en témoigna enhardit la Sultane Va-
lidé & la favorite à parler contre le
Grand Visir. Elles firent entendre au
Monarque que Sinan avoit intérêt de
l'éloigner de sa capitale. On venoit
de circoncrire le jeune Prince Maho-
met son fils aîné , pour lequel Sinan
témoignoit un intérêt qu'il ne fut pas
difficile de rendre suspect. Le soup-
posé.

J. C. 1581-

2-3 & 4.

Hég. 989*

10-11-12.

Mauvais
succès de la
guerre.

conneux Amurat fit son Grand Visir Mazul ; il ne lui ôta point la vie. On remarque que cet Empereur ne versa jamais que le sang de ses freres. Le cuisinier Ferhad fut Grand Visir à la place de Sinan , qui alla dans une île de l'Archipel regretter la première dignité de l'Empire , & la meilleure partie de ses biens , qui payerent sa franchise indiscrete.

J. C. 1581-
2.3 & 4.
Hég. 989-
10-11-12.

Jusques - là le Sultan avoit été fidele à la belle Venitienne qu'il aimoit avant de monter sur le trône : mais , depuis les revers contre les Persans , il chercha dans la débauche du soulagement à ses peines. Souvent Amurat admettoit dans son lit trois Odalisques différentes dans le cours d'une seule nuit. La loi de Mahomet défend de changer de femmes sans s'être baigné. Le superstitieux Empereur n'avoit garde de manquer à cette pratique. Ces bains si fréquens lui causerent des défaillances , pour lesquelles il se fit ordonner de boire du vin : ce qu'il avoit regardé jusqu'alors comme un crime irrémissible. L'excès qu'il fit de cette liqueur l'ayant bientôt rendu incapable d'en supporter la fermentation , Amurat tomboit souvent dans l'ivresse ; alors ses Visirs abusoient du pouvoir dont ils n'espé-

Amurat se
livre à la dé-
bauche.

roient pas jouir long-temps. Jamais il n'y eut plus de déprédations que sous ce regne. La guerre de Perse & le changement de Visirs épuisoient le trésor public, & forçoient d'augmenter les impôts sur les consommations. Les révoltes fréquentes des Janissaires dont on retardoit la paie, & du peuple même à qui on faisoit supporter le poids de la mauvaise administration, obligeoient le Grand Seigneur à demeurer comme en prison dans l'intérieur de son ferrail, dont sa garde avoit peine à défendre l'entrée. Dans une de ces fermentations, causée par la plus vile populace, une foule de gens armés força la première porte du ferrail, & , étant entrée sans précaution dans la première cour, demanda très-haut la tête du Defterdar, ou Garde du trésor public. Cet Officier, chargé de recueillir les impôts, n'étoit point l'auteur des Edits qui les avoient ordonnés, moins encore des déprédations qui les avoient rendu nécessaires : mais le peuple, ne voyant que le Defterdar, imputoit à lui seul tout le mal qu'il ressentait. L'Empereur effrayé promit tout ce qu'on voulut. Sur l'ordre arraché contre le Defterdar, la populace se dissipa aussi facilement qu'elle s'étoit émeutée. Le

J. C. 1581-

2-3 & 4.

Hég. 989-

10-11-12.

Désordres
dans le gou-
vernement.

Grand Visir Ferhad, plus froid que son maître, comprit mieux que lui à quelle conséquence cette mollesse pouvoit tirer. Il fit évader le Garde du trésor public, & plusieurs jours après il fit mourir quelques auteurs de la sédition. Cette conduite attira à Ferhad la disgrâce du Prince dont il avoit défendu l'autorité. Il fut fait Mazul. Asman, nouvellement arrivé des frontières de Perse pour apprendre au Sultan l'état de son armée, reçut les sceaux qu'on ôtoit à celui qui en avoit bien usé.

J. C. 1581-
1-3 & 4.
Hég. 989-
10-11-12.

Le nouveau Visir remontra à son maître qu'on ne pouvoit faire aucun fonds sur le nouveau Kan des Tartares, qui, quoiqu'allié & tributaire de l'Empire ottoman, servoit réellement le meurtrier de son pere, contre lequel il vouloit paroître armé; que le frere cadet de ce Prince, tout plein du ressentiment que la nature devoit lui inspirer contre le Roi de Perse, étoit prêt à embrasser la querelle des Ottomans; qu'il brûloit de mener les Tartares contre les communs ennemis, & qu'il demandoit les secours des Turcs contre son frere dénaturé, pour venger à la fois son pere & son suzerain. Amurat ordonna au Visir de dépouiller le Kan des Tartares, afin de continuer la

guerre de Perse , aidé des forces de celui qu'il mettroit à la tête de cette nation belliqueuse. Isban (c'étoit le nom du Prince Tartare qui imploroit le secours de la Porte) arriva à Constantinople lorsqu'Asman étoit prêt d'en partir. L'Empereur fit rendre de grands honneurs à celui qu'il regardoit déjà comme son premier vassal , puis il le renvoya à la tête de quelques troupes , pour qu'il ravît la souveraineté à son frere Alpegira , l'ainé de la maison des Kans. Amurat fit consulter les Astrologues avant de fixer le départ du Prince Isban : le superstitieux Empereur prétendoit que les affaires de Perse n'étoient si mauvaises , que parce que les entreprises avoient toujours été commencées en des jours malheureux. L'événement dut le confirmer dans cette erreur ; car le Grand Visir étant entré dans la capitale de Crimée le jour qu'Amurat lui avoit prescrit , il eut le bonheur de trouver , dans la famille d'Alpegira & parmi ses plus zélés serviteurs , une division dont le Grand Visir & Isban furent si bien profiter , qu'en peu de temps les troupes d'Alpegira l'abandonnerent ; lui-même fuit déguisé , & Isban n'eut plus qu'à marquer sa reconnoissance à ceux qui l'avoient

J. C. 1581-

2-3 & 4.

Hég. 989-

10-11-12.

Le Kan des
Tartares est
déposé.

mis sur le trône de Crimée, en attaquant les Persans avec eux. En effet, le nouveau Kan & le Grand Visir partirent ensemble pour aller mettre le siège devant Tauris ; mais Asman fut tué en attaquant cette place ; les

Sinan & Turcs en décamperent aussi-tôt. Le Général Turc fut remplacé par le Cuisinier Ferhard, qui, comme on l'a vu, de Grand Visir avoit été fait Mazul, & étoit redevenu Pacha peu de temps après, sans doute par le besoin qu'on avoit de lui. Il fut envoyé en Perse en qualité de Béglierbeg, & les sceaux de l'Empire furent rendus pour la seconde fois à l'ancien Grand Visir Sinan. Celui-ci fut tirer des sommes considérables des Chrétiens, sous le spécieux prétexte de protéger leur négoce.

On fait que les Ambassadeurs Chrétiens qui se trouvent à Constantinople, non-seulement y traitent des intérêts de leurs maîtres, mais qu'ils sont encore protecteurs nés de tous les Francs qui accourent dans cette capitale & dans toutes les Echelles du Levant, pour saisir les différentes branches du commerce que les Turcs n'ont ni l'activité ni l'industrie d'exercer. C'est l'Ambassadeur qui réclame l'exécution des traités faits avec sa nation, & c'est lui qui stipule les intérêts du négociant

son compatriote , devant le Grand Visir , ou devant les autres Officiers dont il doit obtenir justice. Depuis long-temps la France & l'Etat de Venise avoient chacun un Ambassadeur à la Porte. Tous les autres Francs jusqu'alors avoient eu recours à ces deux-là , lorsqu'ils avoient eu besoin de protection : mais le Roi d'Angleterre & le Sénat de Genes crurent qu'il n'étoit ni de leur prudence ni de leur dignité de laisser les intérêts de leurs sujets entre les mains de Ministres étrangers souvent ennemis. Ils voulurent avoir chacun un Ambassadeur auprès du Turc. Cette innovation , à laquelle le grand Visir Sinan se prêta en apparence pour l'intérêt des Anglois & des Génois , leur fut d'abord très-onéreuse. Il fallut fournir des présents pour le Grand Seigneur , pour son Visir , pour ses femmes , pour le Caïmacan , & pour l'Intendant des douanes. Les Turcs ne font rien qu'à prix d'or , & ils suppléent par l'avidité au défaut d'industrie. Sinan , qui avoit été témoin de la dernière révolte à l'occasion du doublement des impôts , & qui avoit vu Ferhad victime de la foiblesse de son maître , n'osa pas mettre la capitale à cette épreuve. Quels que fussent les besoins

J. C. 1585-

86-87-88-89.

Hég. 993-

94-95-96-97.

Sinan tire
des présens
des Anglois
& des Génois,
& des impôts
de toutes les
Provinces
d'Asie.

de l'Etat, il aima mieux charger les
 J. C. 1585-86-87-88-89. Provinces éloignées, dans lesquelles
 les possesseurs des timars avoient le

Hég. 993-94-95-96-97. plus grand intérêt de maintenir l'ordre. La Natolie, la Caramanie, tous les sangiacats, depuis Pruse jusqu'à Trébifonde, furent accablés de nouvelles taxes. On demandoit au peuple sans cesse & sans mesure. L'Empereur trouvoit dans la guerre de Perse, non-seulement les moyens d'éloigner la soldatesque toujours dangereuse à Constantinople, mais même un prétexte pour tirer de ses sujets de l'argent qu'il aimoit depuis qu'il en avoit manqué. Mais ce n'étoit pas assez de cette guerre si meurtrière & si dispendieuse; l'avidité, ou, si l'on veut, l'orgueil d'Amurat, lui en suscita une seconde contre les Puissances européennes.

Amurat
 veut exiger
 des présens de
 Rodolphe,
 Empereur
 d'Occident
 qui lui déclara la guerre.
 Rodolphe, fils & successeur de Maximilien à l'Empire d'Occident & au Royaume de Hongrie, envoya un Ambassadeur à la Porte pour régler quelques limites. Nous avons dit que les Français s'étoient affranchis de l'usage de porter des présens au Sultan, de peur qu'il ne regardât comme un tribut dû à son sceptre ce qui n'avoit été jusqu'alors qu'un témoignage de bienveillance. L'Empereur d'Occident ne crut pas devoir se soumettre

davantage à cette humiliante sujétion. J. C. 1585-86-87-88-89.
 L'Ambassadeur de Rodolphe n'ayant Hég 223-
 point offert de présens à Amurat, ce 24-25-26-27.
 Ministre fut constitué prisonnier. Les
 Turcs s'obstinoient à regarder la Hon-
 grie comme feudataire, attendu que
 les Rois de la maison de Zapoli s'é-
 toient déclaré tels, & que Maximilien
 lui-même, tout Empereur d'Occident
 qu'il étoit, avoit envoyé des présens
 lorsqu'il avoit conclu la treve. Rodol-
 phe auroit pu répondre que son frere,
 affoibli par une assez longue guerre,
 avoit pour lors reçu la loi du vain-
 queur; mais que les Ottomans n'a-
 voient point exigé de présens lors-
 qu'on avoit renouvelé la même treve
 en 1584. Le Monarque Autrichien,
 sans discuter avec ces infracteurs des
 traités & du droit des gens, envoya
 des troupes dans le territoire de Si-
 ghet. Un neveu d'Amurat, fils de sa
 sœur, qui commandoit dans Sighet,
 fut tué dans une escarmouche. Le Sul-
 ran chargea Siaüs, redevenu Pacha
 après avoir été fait Mazul, d'aller en-
 représailles ravager la Hongrie. Ro-
 dolphe assembla les Dietes pour ob-
 tenir des secours. Ces peuples, qui
 avoient joui pendant plusieurs années
 de quelque relâche, ne refuserent pas
 de mesurer leurs forces avec les Turcs.

Il leur accorda à leur maître des trou-
pes & de l'argent. Tous ces mouve-
mens décidèrent Amurat à conclure

J. C. 1585-86-87-88-89. pes & de l'argent. Tous ces mouve-
mens décidèrent Amurat à conclure

Hég. 993- la paix avec la Perse. Le Sophi la dé-
94-95-96-97. Groit plus que lui. Ubec. Roi de la

94-95-96-97. *En fait plus que lui. Unec. Roi de la*

firoit plus que lui. Ufbec, Roi de la Tartarie Afiatique, menaçoit la Perfe; Codabonda, qui craignoit beaucoup que deux ennemis fi puiffans l'attaquaffent à la fois, réfolut d'abandonner le Schirvan à l'Empereur Ottoman.

Paix avec la Cette Province, séparée de toutes les
Perse. autres par une étendue de terrain sa-
blonneux & aride, n'offroit pas assez
d'avantage au Monarque Persan pour
ce qu'elle lui coûtoit à garder aussi-tôt

Le Sophi en-
voie son pe-
tit-fils enfant
à Constanti-
nople.

qu'il étoit en guerre avec le Turc. Le
Sophi envoya un Prince, fils d'Eviza
son fils aîné, accompagné de quatre
Ministres, qui devoient traiter de la
paix, à Constantinople. Le Prince Evi-
za étoit mort depuis trois années. Son
fils unique, laissé dans l'enfance,
étoit moins cher à son aïeul que les
cadets d'Eviza, tous en état de
commander les armées. Les Histo-
riens ont prétendu que le Roi de Perse
avoit exposé son petit-fils aux yeux
des Ottomans, moins pour augmen-
ter l'appareil de cette fameuse am-
bassade, moins pour donner un otage
illustre au Prince dont il désiroit l'al-
liance, que pour éloigner ce rejetton

de la branche ainée , dont les droits J. C. 1585-
86-87-88-89.
Hég. 993-
94-95-96-97.
auroient nui aux cadets. Quoi qu'il en
soit , le jeune Prince fut reçu avec
de grands honneurs dans toutes les
villes de la domination des Ottomans.
Une garde nombreuse l'accompagnoit :
il étoit défrayé par-tout , ainsi que sa
suite. Plus de cent galeres qui se trou-
verent dans le port de Constantino-
ple voguerent vers Scutari , & sa-
luerent le Prince d'une décharge de
toute leur artillerie avant qu'il fût
reçu dans la capitane. Ferhad Pacha ,
le Général de l'armée , accompagnoit
le Prince Persan , qui fut reçu à l'au-
dience du Grand Seigneur avec des
honneurs jusques-là inconnus à la
Porte. Le Prince s'assit auprès du trône
du Monarque ; & dans le Divan , au-
quel il fut admis , il prit séance immé-
diatement au-dessous du Grand Visir
qui présidoit à l'assemblée. On sait que
le Grand Seigneur n'assiste jamais au
Divan que derriere un voile ; qu'ainsi
les Ministres , qui traitent des affaires
dans cette assemblée , ignorent si
c'est en présence de leur maître , &
s'il écoute ou non ce qu'ils proposent
ou ce qu'ils décident dans les affaires
de l'Erat. Les quatre Satrapes Persans
qui accompagnoient le petit-fils de
leur maître , furent traités comme les

Ambassadeurs le font ordinairement.

J. C. 1585-
86-87-88-89.
Hég. 993-
24-25-26-27.
Après la réception des présens que le Sophi & l'Empereur Ottoman se font dans toutes les ambassades, sans qu'aucune des deux couronnes prétende pour cela à la supériorité sur l'autre, on convint que le Schirvan demeureroit à l'Empire ottoman, & tout aussitôt cette Province fut divisée en timars, qu'on partagea entre ceux qui avoient supporté le poids de cette pénible guerre, à proportion des grades qu'ils y avoient occupés, & des services qu'ils y avoient rendus : mais ce partage excita des altercations entre les Pachas. Le Grand Visir se trouvoit opposé à Ferhad Pacha, qui lui-même avoit été Grand-Visir, & qui, ayant tout nouvellement commandé les armées en Perse, croyoit devoir être plus juste estimateur du mérite de chaque Officier que le Grand Visir Sinan. Celui-ci qui de son côté pensoit avoir rendu des services importans à son maître, en remplissant le trésor public trouvé vuide à son avènement, traita Ferhad avec la supériorité que lui donnoit la dignité de premier Ministre, & que sa faveur sembloit autoriser : mais, par l'inconstance naturelle du Prince, Sinan Pacha, Grand Visir depuis plusieurs années, devoit

succomber, il fut fait Mazul, malgré toutes les raisons qui militoient pour lui, & son concurrent Ferhad, à qui ce même malheur étoit arrivé quelques années auparavant, recouvra les fceaux par un caprice, ainsi qu'il les avoit perdus.

J. C. 1590-

1591-1592.

Hég. 998-

999-1000.

Déposition

de Sinan. Fer-

had, Grand

Visir à sa pla-

ce.

Le nouveau Visir fit bâtir des fortifications dans le Schirvan pour tenir en bride les Géorgiens, peuple voisin, plus attaché aux Persans qu'aux Turcs, qui dans la dernière guerre avoit servi ouvertement le Sophi. Le petit-fils de ce Prince mourut à Constantinople peu de temps après y être arrivé. On assure qu'il fut empoisonné par les Persans mêmes, qui craignoient que les Turcs ne se servissent un jour de cet enfant pour exciter une guerre civile dans l'Empire du Sophi. Cette mort fit peu de sensation à Constantinople. On étoit occupé des noces d'une des filles de l'Empereur avec un Pacha nommé Ali, qui fut choisi, comme un des plus riches serviteurs d'Amurat, pour devenir son gendre. Ces fêtes furent célébrées avec plus de splendeur qu'on n'en voit ordinairement à Constantinople en pareille circonstance : mais, comme on l'a déjà remarqué, elles ne ressemblent jamais à celles que nous admirons dans

Mort du

petit Prince

Persan. Ma-

riage d'une

des filles du

Sultan.

J. C. 1590-

1591-1592.

Hég. 998

999-1000.

toutes les autres cours de l'Europe. Les Turcs, plus fastueux qu'aucun autre peuple, savent étaler de grandes richesses & présenter aux yeux un luxe qu'on ne rencontre peut-être pas ailleurs; mais la gaieté n'anime jamais aucune de ces fêtes. La séparation totale des deux sexes, & les respects presque idolâtres que les inférieurs ne manquent jamais de prodiguer en Turquie à ceux dont ils dépendent, empêchent qu'on ne voie sur le visage des Turcs assemblés l'impression de la joie. Les Musulmans ne vivent que dans l'intérieur de leur domestique; encore le despotisme, qui gouverne les familles comme l'Empire, en bannit presque toujours la gaieté.

Cependant on apprit à Constantinople que les Hongrois avoient tenté le siège d'Albe-Royale; que le Pacha de Bude, accouru au secours de cette place avec ce qu'il avoit pu ramasser de garnisons voisines, avoit forcé l'ennemi de se retirer. Siais Pacha assembla précipitamment une armée. Le Grand Visir, pour subvenir aux frais de cette guerre, imagina une nouvelle espece d'impôt: il força les Francs & les Juifs, seuls négocians qu'il y eût dans tout l'Empire, de

prendre à un prix exorbitant des soie-
ries & des pellereries qu'il avoit ti-
rées des différentes provinces de l'Em-
pire. Il étoit défendu, sous grieves
peines, à tous les marchands de se
pourvoir ailleurs qu'au trésor public.
Ces distributions forcées le remplirent
bientôt ; mais le poids de cet impôt,
dont le Grand Visir avoit prétendu
charger les seuls Giaurs, retomba par
contre-coup sur les Musulmans, qui,
forcés d'avoir recours à ces négocians
ainsi vexés, payerent beaucoup plus
cher les étoffes dont la matiere avoit
été vendue à un si haut prix. Malgré
les soins du Grand Visir & les efforts
qu'il faisoit pour soulager ses compa-
triotés au détriment de l'étranger, il
ne jouit pas long-temps de la con-
fiance de son maître. Quelques infi-
délités qui furent faites dans la dis-
tribution des timars coûtèrent la vie
à dix Secrétaires du Divan ; cet évé-
nement fournit aux ennemis de Fer-
had l'occasion de détruire ce Ministre
dans l'esprit de l'inconstant Amurat.
Ce premier Ministre, trouvé autre-
fois dans un des plus vils emplois
d'un oda de Janissaires, après avoir
parcouru pendant quinze ans les char-
ges les plus importantes de l'Empire,
après avoir été deux fois grand Visir,

J. C. 1590-

1591-1592.

Hég. 998-

999-1000.

Ferhad met

un impôt sur

les Francs &

sur les Juifs.

Ferhad dé-

posé pour la

seconde fois.

Sinüs Pacha

fait Grand-

Visir.)

fut fait Mazul pour la seconde fois sur des soupçons légers, & réduit à un état presque aussi abject que celui dont il avoit été tiré quinze ans auparavant. Les sceaux de l'Empire furent envoyés à Siaüs Pacha, qui étoit alors en marche à la tête de l'armée. Il étoit temps que les Turcs s'opposassent aux efforts des Chrétiens. Depuis la tentative que ceux-ci avoient faite sur Albe-Royale, l'Archiduc Mathias, Général des Hongrois, avoit emporté, sans presque aucune résistance, Filec & Novigrade, & il avoit formé le siège de Gran. Le Pacha qui commandoit dans cette place avoit été tué dès le premier jour de tranchée ouverte; mais la garnison n'en

Le Grand Visir Siaüs Visir arriva très à propos au secours de la place, que l'Archiduc fut contraint d'abandonner. Siaüs Pacha, qui possédoit bien l'art de faire la guerre en plaine, força l'ennemi de recevoir la bataille dans un terrain inégal. L'avantage du nombre & de la situation eut bientôt décidé la victoire. L'Archiduc fuit à Altemberg, delà à Pruthi en Croatie, où il rassembla les débris de son armée. Siaüs victorieux avoit déjà formé le siège de Javarin.

C'étoit un des plus forts remparts de

J. C. 1590-
1591-1592.
Hég. 998-
999-1000.

Le Grand
Visir Siaüs
fait lever le
siège de Gran
& bat l'Ar-
chiduc Ma-
thias.

J. C. 1593.
Hég. 1001 &
1002.

la Basse-Hongrie, que le Comte de Hardec défendoit à la tête de huit-mille hommes. L'Archiduc, espérant que la nombreuse armée des Turcs seroit arrêtée long-temps devant ce poste, y avoit établi le magasin de son armée. Javarin dominoit sur la plaine; deux grandes rivières l'arrosoient & l'approvisionnoient. Siais, après avoir perdu bien du temps & bien des hommes, tenta une autre espèce d'attaque dont les boulevards de Javarin ne pouvoient pas le garantir. Le Comte de Hardec ne fut pas à l'épreuve d'une grosse somme d'argent que le Visir lui fit compter par un renégat Sicilien. Quelques Officiers qui commandoient sous lui furent complices de cette perfidie, & en partagerent le prix. On indiqua au Turc les moyens de faire réussir des mines. Les traîtres établissoient des tambours & d'autres instrumens de guerre sur les bastions pour étouffer le bruit des mineurs. Le Gouverneur sacrifia à son avarice beaucoup de braves gens qui périrent avec les fortifications; & tout aussi-tôt que la place fut ouverte, Hardec, au lieu de réparer les brèches que les soldats s'empressoient déjà de boucher, fit battre la chamade & arborer le drapeau de capitulation, malgré les cris

J. C. 1523.
Hég. 1001 &
1002.

Il entre-
prend ensuite
le siège de Ja-
varin. Il n'en-
tre dans cette
place que par
la perfidie du
Comte de
Hardec, qui
est reconnue
& punie.

J. C. 1593.
Hég. 1001 &
1002.

de la garnison & les protestations des Officiers qui n'étoient pas complices. Les articles furent aussi-tôt convenus que dressés. On remarqua que le Comte de Hardec, au lieu de sortir de sa place le dernier, ainsi que tout Gouverneur doit le faire, se mit à la tête des troupes, qui l'accabloient de malédictions, & qu'il étoit vêtu d'un habit fort riche doublé de martre zibeline, qu'on disoit tout haut être un présent du Grand Visir. On remarqua de plus qu'il souffroit, sans se plaindre, tous les désordres que les troupes ottomanes firent sous ses yeux, contre la teneur du traité. Les murmures devinrent si forts, que le Comte de Hardec, se croyant certain que jamais on ne pourroit le convaincre, courut au camp de l'Archiduc dans le dessein de se justifier. Malheureusement pour lui le renégat, négociateur de cette perfidie, par une nouvelle trahison, avoit été porter à l'Archiduc toutes les preuves du crime de son Lieutenant. Le Prince fit arrêter le coupable; il fut conduit à Vienne, chargé de chaînes, ainsi que tous ceux de ses complices dont on put empêcher la fuite. Ils ne résistèrent point à l'évidence des preuves, & tous convaincus juridiquement périrent sur le même échafaud.

Quoique la saison fût avancée, les Turcs investirent Komore, mais inutilement; ils ne devoient pas trouver par-tout des Comtes de Hardec. La résistance d'une garnison nombreuse & bien conduite, & la rigueur de la saison les forcerent, au bout de trois semaines, à prendre des quartiers d'hiver. Pendant les opérations de cette campagne, Rodolphe, sans sortir de son palais, avoit fait une conquête qui devoit être funeste aux Turcs. Sigismond Battori, Vaivode de Transilvanie, successeur du Roi de Pologne son oncle à cette Souveraineté, que le Roi n'avoit pu conserver, étoit attaché à sa religion & à la gloire des Chrétiens dans l'Europe. L'Empereur d'Occident, qui n'avoit pas pu déterminer la République de Venise à se déclarer contre les Ottomans, fit aisément alliance avec le Vaivode de Transilvanie; & ce Prince, pour premier fruit de cette union, attendit le Grand Visir comme il séparoit son armée. Il battit à plate-couture plusieurs corps divisés au moment où ils prenoient leurs quartiers. Pendant l'hiver les principaux Seigneurs Transilvains, mécontents du traité fait entre leur Vaivode & l'Empereur Rodolphe,

J. C. 1593.
Hég. 1001.
& 1002.

Sigismond
Battori, Vai-
vode de Tran-
silvanie, s'u-
nit à l'Empe-
reur Rodol-
phe.

formerent une conjuration dont Sigismond Battori fut averti à propos. J. C. 1593. Il fit arrêter tous les coupables au milieu d'un festin ; & après qu'il les eut convaincus de trahison par leurs lettres interceptées, quatorze Seigneurs Transilvains furent envoyés au supplice.

Hég. 1001 &
1002.

Quoique les Turcs eussent pris une ville importante , & gagné une bataille en cette campagne , la guerre n'avoit pas été aussi avantageuse que Siaüs Pacha l'auroit souhaité. La révolte de la Transilvanie , à laquelle la Moldavie & la Valachie menaçoient de se joindre , faisoit craindre à ce Ministre une confédération puissante. Inquiet de l'événement , il proposa à son maître de montrer l'Empereur ou tout au moins l'héritier de l'Empire aux sujets & aux ennemis , pour encourager les uns , disoit-il , & pour effrayer les autres ; ou plutôt en effet pour se décharger d'un fardeau dont il ne vouloit pas qu'on le rendît responsable. Mais Amurat craignoit également les fatigues & les périls. Il vouloit encore moins exposer à la vue des Ottomans son fils aîné , déjà âgé de vingt ans , qu'il regardoit moins comme son successeur que comme son rival. La jalousie du Sultan étoit telle ,

qu'il ne permettoit pas que ce Prince
 allât à la chasse, de peur que le courage
 & l'adresse qu'il montreroit dans cet
 exercice, ne lui conciliaissent les peu-
 ples qui blâmoient assez haut la con-
 duite de son pere. Enfin, comme
 Siaüs Pacha persistoit à demander que
 le pere ou le fils vinssent décider des
 opérations de la guerre, Amurat aima
 mieux vaincre sa mollesse que donner
 pâture à sa jalousie. Il déclara qu'il
 commanderoit l'armée la campagne
 suivante; mais tous ses exploits se
 bornerent à aller à Andrinople passer
 en revue une partie de ses troupes. Pen-
 dant que les escadrons des Spahis &
 les différens corps des Janissaires défi-
 loient sous ses yeux, un orage, plus vio-
 lent qu'on n'en avoit vu depuis long-
 temps, contraignit les troupes de se
 disperser par l'effort de la grêle. Amu-
 rat très-effrayé fit consulter les De-
 vins, auxquels il accordoit plus de
 confiance qu'aux meilleures têtes du
 Divan. Selon les principes de l'Aë-
 romancie, il étoit difficile de don-
 ner une interprétation favorable à
 cet événement, qui, selon les prin-
 cipes de la raison, n'en méritoit au-
 cune. Les moins fâcheux d'entre ces
 Devins annoncerent au Prince des
 pertes, des revers, quelques-uns mê-

J. C. 1594.
 Hég. 1003
 & 1004.

Amurat se
 met enfin à la
 tête de ses
 troupes.

Effrayé par
 un orage vio-
 lent, qu'il
 prend pour
 un mauvais
 présage, il
 tombe mala-
 de & retour-
 ne à Constan-
 tinople.

J. C. 1194.
Hég. 100.
& 1004.

me une fin prochaine. Ces prédictions épouvantèrent un homme foible, qui, ayant toujours craint le danger, le voyoit même où il n'étoit pas. La frayeur fit tomber Amurat dans une langueur dont il ne sortit plus. Elle lui causa une fièvre qui fut le principe de sa mort. Accablé des maux qu'il prévoyoit plus que de ceux qu'il éprouvoit réellement, il reprit le chemin de Constantinople, & Siaüs Pacha marcha vers la Hongrie.

Amurat de retour à Constantinople y trouva deux Députés de la Province de Valaquie, qui venoient se plaindre de la cruauté d'Alexandre Ivan, leur Vaivode ou Palatin, & demander au Sultan un Prince de la même maison, nommé Michel, pour successeur au tyran Alexandre. Les Députés furent écoutés d'autant plus favorablement, que le Vaivode de Valaquie étoit taxé de s'être uni à l'Empereur Autrichien & au Vaivode de Transilvanie, & de leur avoir prêté sourdement des secours. Cette accusation, plus grave aux yeux d'Amurat que la première, fit obtenir aux Députés tout ce qu'ils avoient demandé. Michel, échappé des prisons du tyran qui l'avoit condamné à mourir sur un échafaud, étoit accouru

à Constantinople où il reçut l'investiture par l'étendard & par le cimeterre ; mais il n'obtint pas d'autre secours de la Porte. On le renvoya en Valachie , afin que son parti le placât sur le trône auquel il étoit destiné. Ce fut-là le dernier acte de souveraineté d'Amurat. La fièvre qui le consumoit le mit bientôt au tombeau ; il mourut dans le haram entre les bras du premier Eunuque noir , au mois de janvier 1595 , après avoir vécu cinquante ans & quelques mois , & en avoir régné vingt. L'unique témoin de la mort de ce Prince reçut ordre de lui de la cacher jusqu'à ce que son fils Mahomet fût arrivé de Magnésie. Amurat , qui avoit vu beaucoup de troubles à Constantinople pendant sa vie , les craignoit encore à sa mort.

J. C. 1594.
Hég. 1002.
1003.

Amurat
nomme un
Vaivode de
Valachie , &
il meurt.

J. C. 1595.
Hég. 1003.

Nous n'avons point rapporté les fréquentes révoltes des Janissaires , pour éviter les redites. On en peut compter dix pendant le regne d'Amurat. Toutes furent pour le même objet , & toutes eurent la même issue. Le Sultan , par une suite de son avarice , retardoit souvent la paie des troupes , & plus fréquemment encore il les faisoit payer avec une monnoie altérée. Les soldats s'appercevoient

L'avarice
d'Amurat
avoit causé
plusieurs ré-
voltes pen-
dant son re-
gne , qui ne
fut pas san-
guinaire.

J. C. 1595.
Hég. 1003.

bientôt que les piéces d'or ou d'argent avoient trop d'alliage. Les Marchands les refusoient pour cette raison. Alors les Spahis, les Janissaires, les Capiggis accouroient en tumulte au ferrail : ils y vomissoient des imprécations contre l'Empereur & contre ses Ministres. Ces séditions étoient toujours apaisées par des sacs d'argent qu'on jettoit par les fenêtres du ferrail dans la première cour, par des ordonnances publiées de rapporter la monnoie défectueuse dans des bureaux indiqués où elle étoit échangée, enfin par la mort des fabricateurs de ces monnoies, qui n'avoient fait qu'exécuter les ordres de l'Empereur. Les principaux moteurs de quelques-unes de ces séditions perdirent la vie, mais en fort petit nombre, & seulement quand ils furent convaincus d'avoir tué leurs propres Officiers ; tellement que pendant le regne de ce Prince la soldatesque, qui gagnoit toujours à se plaindre, & qui en avoit de fréquens sujets, devint de plus en plus inquiète, & dans la suite très-redoutable aux successeurs d'Amurat. Le regne de ce Prince ne fut sangui-naire que dans les premiers jours. Il ne fit presque mourir que ses freres & les Sultanes que Selim II avoit

laissé enceintes. Aucun des premiers Officiers de l'Empire ne périt par le fer ou par le lacet, quoiqu'il en ait changé bien souvent.

J. C. 1595.
Hég. 1003.

L'inconstance & la pusillanimité faisoient le fond de son caractère. Il sembloit ne se souvenir qu'il avoit la toute-puissance, que pour la transporter de l'un à l'autre, & dépouiller selon son caprice les différens Ministres qui regnerent en son nom. L'empire qu'il laissoit prendre sur lui-même étoit l'effet de la foiblesse, jamais de la confiance ni de l'inclination. Il outragea la femme qu'il avoit le plus aimée, d'une manière aussi bizarre que sensible, en faisant livrer toutes ses esclaves à des tortures rigoureuses, pour arracher d'elles, disoit-il, par quel secret magique leur maîtresse se faisoit aimer de l'Empereur malgré lui. Mais nous avons remarqué qu'il faisoit des infidélités sans nombre à cette Sultane, mere de son successeur Mahomet, qui étoit Noble Venitienne de la maison de Baffo. L'histoire ne dit point quel nom elle portoit dans le serrail. Malgré cet ascendant que la Venitienne conserva toujours, elle ne put jamais se faire épouser ni être déclarée Impératrice, comme l'avoit été l'artificieuse Roxelane. Amurat

— eut cent deux enfans. Ce nombre
 J. C. 1595. qui semble prodigieux n'est pas hors
 Hég. 1003. de vraisemblance , si on se rappelle
 la quantité de femmes qui entrèrent
 dans son lit. Tant de débauches, aux-
 quelles se joignit l'abus excessif du
 vin qu'Amurat se permit les dix der-
 nières années de son regne , usèrent
 ses organes & hâterent sa vieillesse.
 Il étoit à cinquante ans dans une dé-
 crépitude parfaite. Amurat fut plus
 haï qu'aucun de ses prédécesseurs ,
 quoiqu'il ait été moins sanguinaire
 qu'eux ; son extrême avarice en fut la
 principale cause. Ce Prince , aussi in-
 sensé qu'injuste , ne comprenoit pas
 que la richesse d'un Monarque con-
 siste dans l'aisance du peuple & dans
 la circulation , & qu'il s'appauvrissoit
 en effet de tout l'or qu'il ravissoit au
 commerce pour l'enfouir dans ses tré-
 sors secrets.



J. C. 1591.
Hég. 1003
& 1004.

MAHOMET III.

TREIZIEME REGNE.

AUSSI-TÔT qu'Amurat fut expiré , l'ancien Grand Visir Ferhad , qui pour lors étoit revêtu de la charge de Bostangi Pachi , courut à Magnésie pour apprendre à Mahomet , l'ainé des Ottomans , qu'il étoit Empereur. En récompense de cette nouvelle le Bostangi Pachi fut fait Caïmacan. Mahomet III , que la jalousie d'Amurat avoit éloigné du commandement des armées , étoit redouté de tous ceux qui avoient pu le connoître dans sa retraite. Il s'étoit déjà montré très-cruel au petit nombre d'hommes qui lui étoient soumis. Il avoit fait mourir une des femmes de son haram , & plusieurs de ses esclaves avoient subi le même sort pour des fautes légères. On n'auguroit pas bien d'un jeune Prince si prompt à punir. Mahomet arriva dans le port de Constantinople le septieme jour depuis la mort de son pere. Après avoir ceint l'épée d'Othman par les mains du Musti avec les cérémonies accoutumées ,

J. C. 1595.

Hég. 1003 &

1004.

Mahomet
fait étrangler
ses freres.

il se livra à sa cruauté, sous prétexte de s'affermir sur son trône. Dix-neuf freres du nouvel Empereur furent étranglés sous ses yeux, & dix Odaïliques enceintes d'Amurat furent précipitées dans la mer. Quinze de ces Princes suçoient encore le lait de leurs nourrices, quatre étoient en état de sentir leur malheur. Mustafa, l'ainé d'entr'eux, âgé de dix-sept ans, avoit déjà montré des qualités qui firent pleurer sa perte. Aussi-tôt qu'il eut appris la mort d'Amurat III, comme il ne doutoit pas qu'il ne dût la suivre de près, ce jeune Prince fit des vers arabes qui disoient qu'il n'avoit connu la vie que pour éprouver l'horreur de la perdre : il les récita avant d'être étranglé.

Mahomet trouva l'Etat dans le plus grand désordre. L'avidé Amurat, en séparant son intérêt particulier de l'intérêt public, avoit négligé jusqu'à l'approvisionnement de Constantinople. Trois ans de suite l'espérance des campagnes avoit été trompée. Depuis longtemps les vents contraires avoient empêché la navigation sur les côtes de la mer Noire, d'où la capitale tire toutes ses subsistances. Ainsi le trésor public étoit tout plein des épargnes & des déprédations d'Amurat, & son peuple se voyoit menacé d'une

famine. La ville de Constantinople ,
voisine de la fertile Asie , environ-
née de mers & de ports qui auroient
dû la faire jouir de l'abondance de
trois parties du monde , manquoit de
grains pour nourrir ses habitans. Tan-
dis que le Grand Visir Siaüs Pacha
commandoit l'armée de Hongrie, Fer-
had , de Bostangi devenu Caïmacan ,
s'efforçoit de prévenir les révoltes. Il
fallut ouvrir tous ces vases pleins d'or
qui jusques-là n'avoient servi que de
spectacle. Ils éloignerent le fléau qui
commençoit à se faire sentir. Ferhad
fit voiturer des grains à grands frais ;
il en tira de l'occident & du nord. Mais
la disette n'étoit pas le seul malheur
qu'il y eût à craindre. Une guerre
cruelle ravageoit deux parties de l'Em-
pire. Les Vaivodes de Transilvanie ,
de Valaquie , & de Moldavie , trois
Tributaires révoltés , puissamment se-
courus par l'Empereur d'Occident , de-
venoient des ennemis redoutables. S'é-
tant partagés en deux corps , ils at-
taquerent les Turcs tant dans la haute
que dans la basse Hongrie. Le Vaivode
Sigismond Battori commandoit une
des armées , l'autre étoit sous les or-
dres du Comte de Mansfeld, Général
de l'Empereur. En très-peu de temps
Siaüs Pacha fut battu deux fois , &

J. C. 1595.
Hég. 1003 &
1004.

Le Caïma-
can Ferhad
prévient la di-
sette à Con-
stantinople.

Révolte des
trois Vaivo-
des de Tran-
silvanie, de
Valaquie &
de Moldavie.

les Turcs perdirent Varadge, Lippe, Tergovitz. Ayant repassé le Danube,
 J. C. 1595.
 Hég. 1003 & 1004. ils furent poursuivis par une armée victorieuse, & après un nouveau combat ils perdirent encore le fort Saint-Georges.

Deux armées ennemies ont des succès égaux, tant dans la haute que dans la basse Hongrie.

Tandis que les trois Vaivodes secouoient ainsi le joug des Turcs, le Comte de Mansfeld, à la tête de cinquante mille hommes, pressoit vivement le siege de Gran. Mahomet s'empressa d'envoyer une armée secourir cette place : le Pacha de Bude qui commandoit ce renfort fut battu par le Comte de Mansfeld. Le Général Autrichien ne survécut point à sa victoire. Déjà malade lorsqu'il avoit accepté la bataille, il mourut de fatigue & par l'effort du mal le lendemain du jour qu'il l'eut gagnée. L'Archiduc Mathias fut envoyé par l'Empereur Rodolphe pour commander à sa place. Gran ne résista que peu de jours, & le Prince Autrichien se couronna des lauriers que le Comte de Mansfeld avoit cueillis. Après la reddition de cette place, l'Archiduc entreprit le siege de Vicegrade que les Hongrois & les Turcs croyoient plus importante encore, quoique moins considérable, parce qu'on y avoit toujours gardé la couronne des Rois de Hongrie. L'une & l'autre

nation voyoient la conquête de Vienne comme une présage assuré de la conquête de tout le Royaume.

J. C. 1595.

Hég. 1003 &c.

Les Autrichiens prirent cette place,

1004.

comme ils avoient fait toutes les autres, en versant beaucoup de sang. La rigueur de la saison ayant forcé les armées de chercher des quartiers, Mahomet, affligé de tant de pertes, rappella le Grand Visir Siaüs. On ne douta pas que ce Général ne payât de sa tête tous les malheurs de la campagne.

Le mécontentement & l'humeur sanguinaire du Monarque étoient un funeste présage pour son retour : mais Siaüs connoissoit Mahomet plus foible encore que cruel, & il savoit que la Sultane Validé avoit plus d'empire sur son fils qu'elle n'en avoit eu dans ses plus beaux jours sur l'Empereur Amurat. Le Grand Visir se fit précéder

Le Grand Visir Siaüs est déposé. Le crédit de la Sultane Validé, qu'il achete, lui sauve la vie.

à Constantinople par des présens considérables, que le Chef des Eunuques offrit de sa part à la mere de l'Empereur. L'avidité & altière Validé crut qu'il étoit également de son intérêt & de sa gloire de protéger un Ministre enrichi sous deux Sultans, que tous les courtisans s'empressoient de détruire, & que son fils avoit déjà condamné. Elle attribua les fautes de Siaüs à la vicissitude si ordinaire dans

J. C. 1596.
Hég. 1004 &
1005.

les armes ; elle rappella les services importans du Grand Visir ; & si elle ne put pas le soutenir dans ce poste si éminent , au moins elle lui sauva la vie & toutes ses richesses , qu'elle aimoit mieux partager avec lui que de les voir englouties dans le trésor du ferrail.

Le Caïmacan Ferhad , redevenu Grand Visir pour la troisieme fois , tenta l'année suivante de recouvrer la Valachie. Il fut à tous égards beaucoup plus malheureux que Siaüs ne l'avoit été. Etant parti à la tête de soixante mille hommes de nouvelles troupes qui escortoient une nombreuse artillerie , tous ses canons furent trouvés encloués dans une nuit au milieu de son camp , sans qu'on pût attribuer cet attentat à d'autres qu'à des ennemis secrets , bien plus dangereux que les armées les plus nombreuses. Les gardes avoient sans doute été corrompues , car on ne vit pas vestige de défense. Le lendemain les magasins furent réduits en cendres. Ces événemens jetterent le nouveau Visir dans une défiance qui nuisit à toutes ses opérations. Il tenta en vain le siége de plusieurs places , dont le Vainode le contraignit toujours de s'éloigner. Enfin ayant été poursuivi jusqu'à

Ferhad , successeur de Siaüs , est battu comme lui en Hongrie.

Nicopolis , il perdit une bataille de-
 vant cette ville, qui fut prise sous ses
 yeux , & mise à feu & à sang par les
 troupes confédérées. Ce Général , qui
 avoit éprouvé dans différentes dis-
 graces plusieurs confiscations , n'eut
 pas , à son retour à Constantinople ,
 de quoi payer sa grace , comme avoit
 fait son prédécesseur. La Validé , qui
 convenoit de la nécessité de faire un
 exemple , le fit tomber sur Ferhad
 qu'elle avoit toujours haï. Ferhad per-
 dit la vie par le lacet , & le Desterdar
 saisit , pour le trésor public , les biens
 du Grand Visir , qui n'étoient pas
 comparables à ceux que Siaüs Pacha
 avoit sauvés.

J. C. 1596.
 Hég. 1004 &
 1005.

Mahomet
 le fait étran-
 gler.

Ali Affan succéda , dans la dignité
 de Visir , au malheureux Ferhad. Le
 nouveau Visir , qui craignoit d'expo-
 ser sa fortune , ou peut-être sa vie ,
 aux événements d'une guerre déjà si
 malheureuse , engagea son maître à
 commander lui-même ses armées.
 Sous le dernier regne , Mahomet
 avoit désiré de paroître à la guerre ,
 pour mériter l'affection des Janissaires
 qui blâmoient la mollesse de son pere.
 Il ne put se refuser au désir que les
 troupes & tous les Pachas lui mar-
 querent de voir leur Empereur à leur
 tête ; persuadé d'ailleurs que sa pré-

J. C. 1597.
 Hég. 1005 &
 1006.

J. C. 1597.

Hég. 1005 &
1006.

sence rétablirait les affaires , il parut
 de Constantinople avec une pompe
 guerrière , à laquelle les yeux n'é-
 toient plus accoutumés ; & ayant ra-
 massé autant de troupes qu'il put en
 lever dans ses Etats d'Europe , il fit
 une revue générale dans les plaines de
 Bude. On compta que son armée se
 montoit à deux cens mille hommes.
 Mahomet , par le conseil du Grand
 Visir , opposa le quart de ses forces
 au Vaivode de Transilvanie , & lui-
 même , à la tête de cent cinquante
 mille hommes , alla former le siège
 d'Agria , petite ville , mais très-forte ,
 de la haute Hongrie. Cette place ,
 défendue par la nature & par une
 bonne citadelle , contenoit une gar-
 nison de quatre mille hommes sous
 les ordres d'un brave Officier nommé
 Terskins. L'Archiduc Mathias venoit
 de s'emparer d'Advan , place de la
 même Province , qui n'est qu'à huit
 lieues d'Agria , & il avoit rétrogradé ,
 sur la nouvelle de l'arrivée des Turcs ,
 pour se réunir au Vaivode de Valachie.
 Le brave Terskins entreprit avec qua-
 tre mille hommes d'en arrêter cent
 cinquante mille devant Agria. Une
 nombreuse artillerie , qui depuis le
 21 septembre battoit incessamment
 les fortifications , n'avoit point en-

Siège & pri-
 se d'Agria.

core ouvert le premier octobre des
 breches qui fussent praticables. L'Em-
 pereur, indigné de se voir arrêté de-
 vant une bicoque à la tête d'une aussi
 nombreuse armée, voulut corrompre
 celui qu'il ne pouvoit pas vaincre.
 L'Officier chargé d'offrir aux assiégés
 une capitulation honorable, proposa
 sous main au Gouverneur une grosse
 somme d'argent & un sangiacat, en
 cas qu'il voulût embrasser l'islamisme.
 Terskins ne répondit à ces proposi-
 tions aussi magnifiques qu'injurieuses,
 qu'en faisant planter une potence dans
 la place publique, avec menace d'y
 faire pendre le premier qui parleroit
 de capituler. Tout aussi-tôt l'Empe-
 reur Turc fit publier, par ses trom-
 pettes, que si la ville étoit prise
 d'assaut, la garnison & les bourgeois
 de tout sexe & de tout âge seroient
 passés au fil de l'épée. Les murailles
 commençoient à céder à l'effort du
 canon. Les bourgeois, les soldats me-
 nacés, persuadés d'ailleurs qu'une si
 foible garnison ne résisteroit pas long-
 temps à une armée formidable, crie-
 rent tous ensemble qu'il falloit se
 rendre. Terskins, qui attendoit tou-
 jours l'Archiduc, étoit inébranlable,
 quoiqu'on vît les breches s'élargir, &
 qu'il eût déjà perdu plus de la moitié

J. C. 1597.
 Hég. 1005 &
 1006.

J. C. 1597.
Hég. 1005 &
1006.

de sa garnison. Enfin la terreur s'empara tellement de tous les esprits, que les soldats saisirent leur Gouverneur, le lièrent ; & , ayant ouvert les portes de la ville , ils le conduisirent au milieu d'eux au camp des Turcs , avec trois Officiers qui lui étoient demeurés fideles. L'Aga des Janissaires , envoyé à leur rencontre , passa au fil de l'épée tous ces soldats , qui demandoient quartier à genoux , & qui promettoient de se faire Musulmans. Le Gouverneur & les trois Officiers qu'on conduisoit prisonniers , furent seuls épargnés & présentés à Mahomet. L'Empereur , qui n'avoit point ordonné ce carnage , fit écharper à l'instant l'Aga des Janissaires & les principaux Officiers coupables de tant de meurtres , & il ordonna que les bourgeois d'Agria , leurs femmes & leurs enfans fussent laissés en liberté & en possession de tout ce qui leur appartenoit.

Mahomet avoit à peine pris possession de sa nouvelle conquête , qu'on apperçut de loin l'armée de l'Archiduc Mathias , qui , renforcée de celle du Vaivode , venoit défendre Agria. Des pluies continuelles avoient retardé leur marche. Les Allemands virent avec douleur les queues de cheval

flotter sur les tours & sur les remparts
 d'Agria. Lorsqu'ils apprirent l'indigne
 traitement fait à la garnison, ils de-
 manderent à grands cris qu'on leur
 permit d'attaquer ces barbares : quoi-
 qu'ils fussent très-inférieurs en nom-
 bre, leurs succès multipliés leur inspi-
 roient de la confiance. Ils brûloient
 de chasser tout-à-fait les Musulmans
 de la Hongrie. L'Archiduc, profitant
 de cette ardeur, disposa ses troupes
 en ordre de bataille. La plaine étoit
 vaste & unie. L'armée des Turcs qui
 couvroit Agria, se déploya toute en-
 tière. Le Sultan vit l'inégalité du nom-
 bre, & il pensa que les Allemands
 marcheroient à leur perte. Mais les cent
 cinquante mille Turcs n'étoient pas
 tous Janissaires ou Spahis. Ali Assan,
 chargé de la disposition, avoit cru
 devoir placer les meilleurs soldats au
 corps de réserve. Dès le premier si-
 gnal, les Asapes furent ébranlés, &
 bientôt la cavalerie hongroise les railla
 en pieces. Un corps de cuirassiers
 ayant attaqué vivement les Bostangis
 qui composoient la garde de Maho-
 met, la personne du Monarque fut
 en grand danger ; du moins il le crut
 ainsi, car il fuit à toute bride dans
 Agria, & il fit lever les ponts après
 lui. La cavalerie hongroise s'empara

J. C. 1597.
 Hég. 1005 &
 1006.

Bataille d'Agria.

J. C. 1597.

Hég: 1005 &

1006.

du camp des Turcs, & l'infanterie le suivit de près. Soit que le Grand Visir Ali Affan eût prévu ce qui devoit arriver, soit que le désordre de la première ligne n'eût pas permis au corps de réserve de se faire jour plutôt, les Janissaires ne commencerent à combattre que lorsque tous les cavaliers, attirés par la richesse du butin, eurent mis pied à terre malgré les ordres de l'Archiduc, & que l'infanterie eut quitté ses rangs. Alors des bataillons tout frais attaquèrent des soldats dispersés, pliant sous leur proie, pour laquelle ils avoient quitté les armes. Les Janissaires les massacrèrent comme ceux-ci avoient massacré les Asapes. On vit une multitude de soldats expirer sur le butin qu'ils n'avoient point abandonné, tant les riches étoffes, les meubles précieux, les monceaux d'or trouvés au quartier du Sultan avoient excité leur cupidité. Cette journée, l'une des plus meurtrières dont l'histoire ait fait mention, peut à peine être nommée bataille. Ce fut plutôt un carnage réciproque, dans lequel les Hongrois perdirent vingt mille hommes & les Ottomans plus de trente, chacune des deux nations ayant montré à son tour autant de découragement & de désordre. L'Ar-

chiduc, pénétré de douleur d'avoir vu échapper de ses mains une victoire dont il étoit déjà maître, rétrograda dans la Hongrie; & Mahomet, persuadé par son expérience qu'il n'étoit pas né pour la guerre, se pressa de retourner à Constantinople avec son Grand Visir, laissant le commandement de son armée à un Pacha nommé Ibrahim.

Celui-ci fit une conquête qui ne coûta point de sang & qui fut bien utile à la Porte. Le Vaivode de Valachie, mécontent, on ne sait pas pourquoi, de l'Archiduc Mathias, de Sigismond Battori & de tous les Hongrois, s'étoit séparé de l'armée à la tête de douze mille hommes, sous le prétexte d'entreprendre le siege de quelques places. Ibrahim le gagna par une négociation secrète, tellement que ce Prince, de retour dans ses Etats, reçut de nouveau l'étendard & le cimeterre de la Porte, promettant de ne porter jamais les armes contre l'Empereur d'Orient, qu'il reconnut publiquement pour le Suzerain de la Valachie. Fort peu de temps après cette défection, Sigismond Battori abandonna tous ses droits sur la Transilvanie à l'Empereur Rodolphe, recevant en échange les duchés d'Oppelen

J. C. 1597.
Hég. 1005 &
1006.

Le Vaivode de Valachie rentre sous la puissance du Grand Seigneur, & la Transilvanie sous celle de l'Empereur d'Occident.

_____ & de Ratibor en Silésie, & quelques autres avantages. Quoique les Historiens Turcs assurent que la paix entre les deux Empereurs d'Orient & d'Occident fût faite alors, on trouve dans l'histoire d'Allemagne que ces deux Puissances combattirent encore, quoiqu'avec assez de lenteur, pendant tout le regne de Mahomet & pendant celui de son successeur.

J. C. 1598.

Hég. 1006
& 1007.

Le Sultan rentra dans Constantinople avec autant de pompe que s'il eût ajouté une Province à son Empire : mais il trouva dans la mollesse & dans l'oïveté de son ferrail des dangers plus pressans que ceux qu'il avoit fuis en Hongrie. Une peste très-meurtrière affligea la ville de Constantinople. Jamais cette maladie n'avoit fait tant de ravage : dix-sept Princesses sœurs du Sultan périrent en un jour, ainsi qu'un grand nombre de femmes Sultanes, Affakys (1),

Peste qui ravage Constantinople.

(1) On appelle Affakys les femmes qui ont place chez l'Empereur, & à qui il a fait donner des appartemens particuliers dans le harem ; & Odalifques celles qui couchent dans les odas ou salles communes. Les Sultanes ne sont qu'au nombre de quatre ; il faut avoir eu des enfans de l'Empereur pour jouir de ce titre.

Odalisques, & autres. Mahomet fut lui-même atteint légèrement, mais assez pour que son état ne lui permît pas de sortir du ferrail, où l'épidémie s'étoit répandue plus qu'ailleurs. On tiroit le canon dans tous les ports, même dans les places intérieures de Constantinople, pour dissiper le mauvais air; l'on brûloit des monceaux d'herbes aromatiques dans les rues. Les Historiens ne nous disent pas quel fut le nombre des morts; mais ils parlent de cette peste comme ayant été beaucoup plus funeste qu'elle ne l'est communément dans l'Orient.

Mahomet, échappé à ces pestes, ne songeoit plus qu'à ses plaisirs. Il abandonnoit les rênes du gouvernement à la Sultane Validé sa mere. On peut juger combien une femme élevée en Turquie, qui n'a jamais porté sa vue au-delà des murs d'un haram, accoutumée à trembler devant un Eunuque, & dont tout l'art s'est épuisé à attirer les regards de son maître, est peu propre à gouverner un grand Empire. La Sultane Validé ne savoit qu'accorder sans raison & sans mesure à ceux qu'elle affectionnoit, ou qu'elle pouvoit craindre. Les premiers Eunuques avoient alors un crédit prodigieux; & ces demi-hommes,

J. C. 1598.
Hég. 1006.
& 1007.

La Sultane Validé abuse de l'autorité que lui laisse son fils.

aussi étrangers aux affaires que les femmes qu'ils servoient & qu'ils tyrannisoient tour à tour, épuisoient les provinces sans réfléchir aux suites de tant de désordres. Le Grand Visir Ali Assan n'avoit ni assez d'autorité, ni assez de talens, ni assez de courage pour remédier à tous ces maux : ainsi les Sangiacs recevoient sans cesse des ordres de pressurer les provinces, ou de dépouiller les riches de leur patrimoine & du fruit de leurs travaux ; & lorsqu'on portoit des plaintes à la Porte de la conduite de ces Officiers qui n'avoient fait qu'obéir, la Validé, pour appaiser le peuple, condamnoit au lacet les malheureux Sangiacs : la confiscation de leurs biens enrichissoit quelques esclaves qui profitoient encore des soulèvemens excités contre eux.

L'Ambassadeur de France, M. de Breves, Ambassadeur de France, fut chargé de faire rendre justice aux Français. Au milieu de cette anarchie, M. de Breves, Ambassadeur de France, fut chargé de protéger utilement les compatriotes & leur faire rendre la justice qu'on refusoit aux Musulmans. Par les traités faits entre la France & la Porte, non-seulement les vaisseaux du Grand Seigneur devoient s'abstenir d'attaquer les vaisseaux marchands français, mais encore toutes les Puissances, même ennemies, devoient res-

pecter le pavillon de France tant qu'il
 seroit dans les ports, dans les para-
 ges ou sur les côtes de l'Empire Otto-
 man, parce que les négocians Français &
 voguoient sous la sauve-garde du Grand
 Seigneur. Nonobstant ces privileges,
 plusieurs Corsaires Anglois avoient
 attaqué les marchands Français avec
 avantage sur les côtes d'Alger & de
 Tunis, & avoient partagé leurs dé-
 pouilles avec les Officiers de la Porte.
 M. de Breves se plaignit amèrement
 au Capitan Pacha, nommé Cigala,
 qui, lui-même ayant été corsaire pen-
 dant bien des années, étoit accoutu-
 mé à protéger les déprédations & à
 profiter du butin. L'Ambassadeur de
 France, ne recevant aucune réponse
 favorable à deux plaintes consécuti-
 ves de deux prises qui avoient été
 faites, l'une sur les côtes d'Alger,
 l'autre sur celles de Tunis, déclara
 au Grand Visir, avec beaucoup de
 hauteur, qu'il alloit se retirer en Hon-
 grie, après avoir défendu au nom de
 son maître qu'on apportât aucune es-
 pece de marchandises à Constantino-
 ple sous pavillon de France. Cette
 menace fit tout l'effet que M. de Bre-
 ves avoit espéré. Les Turcs, déjà très-
 embarrassés de la guerre de Hongrie,
 craignirent de s'attirer un nouvel en-

J. C. 1598.

Hég. 1006

& 1007.

~~Il empêcha~~ nemi tel que le Roi de France. Les
 J. C. 1598. prises furent rendues aux négocians
 Hég. 1006 lésés, & les biens des Corsaires con-
 & 1007. fisqués jusqu'à la concurrence de ces
 restitutions. L'Ambassadeur de Fran-

ce, après avoir défendu efficacement
 les intérêts de sa nation, fut en main-
 tenir la dignité, & faire respecter sa
 religion par les Infideles. Le quartier
 des Franks établis à Constantinople
 étoit alors à Galata. Il y avoit trois
 églises desservies par des Religieux
 de S. François, que tous les Chré-
 tiens fréquentoient publiquement,
 conformément au traité. Trois rené-
 gats repentans s'étoient ensuis dans
 ces églises : la loi de Mahomet con-
 damne à mort tous ceux qui l'aban-
 donnent ; & les Turcs sont encore
 plus animés contre les renégats qui
 rentrent dans le giron de l'Eglise,
 nommés relaps parmi eux, que con-
 tre ceux qui, nés Musulmans, em-
 brassent le Christianisme. Le Musti
 accourut à Galata ; on arracha de leur
 asyle les trois malheureux qui furent
 empalés sur l'heure. Comme on se
 mettoit en devoir d'abattre les églises
 & de profaner les mysteres, M. de
 Breves accourut avec ce qu'il put ra-
 masser de Français & de Chrétiens
 des autres nations, & il déclara au

Il empêcha
 qu'on brûle
 des églises.

Mufti , auteur de ce tumulte , qu'il étoit réfolu de défendre fa religion & l'exercice public qu'il avoit droit d'en faire au péril de fa vie ; que , s'il périroit , ce feroit au Roi de France à venger l'injure faite à Dieu & à fa couronne. L'éloquence & la fermeté de l'Ambaffadeur en impoferent au Mufti. Les Janiffaires , attroupés pour ruiner & pour brûler les trois églifes , furent contenus ; & l'on vit pour cette fois le fanatisme enchaîné par le vrai zele.

J. C. 1598.
Hég. 1006.
& 1007.

On parloit depuis long-temps d'envoyer une ambaffade en France. Le Roi Henri IV s'étoit plaint de l'infraction des traités. M. de Breves avoit dit plufieurs fois au Grand Vifir Ali Affan que l'unique moyen d'appaifer ce Prince , dont l'alliance importoit fi fort au Sultán , feroit que Sa Hauteffe écriroit elle-même à Sa Majefté très-Chrétienne qu'elle defiroit vivre en paix avec la France , & protéger le commerce de cette nation dans tous fes Etats ; que , pour cimenter l'union & établir l'égalité , il feroit à propos que le Grand Seigneur envoyât quelques préfens au Roi de France ; qu'alors celui-ci en feroit offrir à fon tour par fes Ambaffadeurs , ainfi qu'il fe pratiquoit entre la Perfe & l'Empire

de Constantinople. La Porte, qui avoit
 J. C. 1598. toujours prétendu la supériorité sur
 Hég. 1006 toutes les Puissances Chrétiennes, s'é-
 & 1007. toit plainte plusieurs fois de ce que le
 Roi de France ne vouloit point offrir
 de présens, & elle n'avoit jamais flé-
 chi son orgueil jusqu'à en offrir elle-
 même. Le Grand Visir, qui savoit que
 beaucoup de Français s'étoient enrô-
 lés pour la guerre de Hongrie, & qui
 vouloit obtenir de leur maître qu'il
 les rappellât, déterminâ facilement
 Mahomet à tout ce que demandoit
 l'Ambassadeur de France. La lettre
 du Monarque Ottoman donnoit à
 Henri IV des titres que jamais aucun
 de ses prédécesseurs n'avoit accordés
 à aucun Prince Chrétien. En voici la
 inscription : » Au plus glorieux, plus
 » magnanime & plus puissant Sei-
 » gneur de la Croyance de Jésus, Elu
 » entre les Princes de la nation du
 » Messie, Médiateur entre tous les
 » Chrétiens, Seigneur de grandeur,
 » majesté & richesse, & clair Guide
 » entre les plus grands, Henri qua-
 » trieme, Empereur de France. «
 Cette lettre contenoit un détail exact
 de satisfactions faites aux marchands
 dont on avoit pris les vaisseaux sur les
 côtes d'Alger & de Tunis, & les assu-
 rances pour l'avenir d'exécuter ponc-
 tuellement

Les Turcs
 envoient une
 ambassade à
 Henri IV.

tuellement les traités. Le Sultan finissoit par prier son allié le Roi de France de ne pas souffrir que ses sujets portassent les armes contre la Porte , & de rappeler ceux qui se trouvoient enrôlés en grand nombre dans les armées de l'Empereur Rodolphe. Un Chiaoux , revêtu du titre d'Ambassadeur extraordinaire , fut chargé de porter cette lettre & d'y joindre un cimenterre enrichi de pierres , & plusieurs chevaux de grand prix. Une galere partie du port de Constantinople devoit porter cet Ambassadeur sur les côtes de Provence : mais , sous un Prince tel que Mahomet , tout étoit maître , excepté le maître légitime. Cigala Capitan Pacha , pensant qu'il n'étoit pas de la dignité de l'Empire Ottoman d'envoyer des présens à un Prince Chrétien , ordonna au Capitaine de la galere qui portoit l'Ambassadeur de relâcher sous quelque prétexte à l'isle de Chio. Là cet Officier reçut un ordre prétendu de l'Empereur de ramener l'Ambassadeur dans le port de Constantinople. Le Visir , qui n'étoit pas assez puissant pour se faire obéir du Capitan Pacha , convaincu de la nécessité de cette démarche , fut réduit à faire partir son Ambassadeur par terre , malgré la guer-

J. C. 1598.

Hég. 1006.

& 1007.

J. C. 1599.
Hég. 1067
& 1008.

re qui devoit rendre le passage de la Hongrie mal sûr : mais les Impériaux respectèrent le droit des gens, & l'Ambassadeur turc parvint jusqu'à Paris.

On peut penser que cette anarchie, qui jettoit tant de confusion dans la capitale, n'étoit pas moindre dans les provinces éloignées. Plusieurs Pachas de l'Asie s'accoutumèrent à respecter moins les ordres de la Sultane Validé. Quelques-uns même défendirent leur tête, que l'imprudente Sultane leur fit demander sur la foi de cette obéissance aveugle si commune dans l'Empire d'Orient, mais qu'elle n'avoit pas de quoi maintenir. Le Pacha d'Erzerum, celui de Sivas, celui de Caramanie, après avoir fait mourir les Chiaoux qui étoient venus pour les déposer au nom du Sultan, déclarèrent qu'ils ne reconnoîtroient plus pour maître un tyran avide de la substance des peuples & du sang de ses Ministres. Ils firent les impôts dans les mains des Defterdars établis pour les faire passer à Constantinople, & confisquèrent les timars des Officiers des Spahis qui demeu-roient au service de Mahomet. La surface de ce grand Empire fut bientôt en feu. Tandis que l'imprudente Validé envoyoit des ordres absolus à

des Pachas qui faisoient étrangler ses Chiaoux, le Duc de Mercœur battoit les troupes en Hongrie. Il falloit envoyer des renforts dans cette province & dans les sangiacats d'Asie, où la révolte avoit éclaté. Le commerce étoit interrompu. Les douanes & les cens imposés sur les terres diminuoient chaque jour. La Validé & ses Eunuques ne trouvoient plus de ressource que dans les fortunes des particuliers riches, qu'ils osoient ravir. Le Grand Visir partit pour s'opposer au progrès que Scrivan Pacha de Caramanie faisoit vers Constantinople. Ce rebelle étoit le plus dangereux, parce qu'il étoit le plus voisin. Mais tandis qu'on songeoit à opposer des digues au torrent qui menaçoit la capitale, le feu de la rébellion s'alluma dans l'enceinte de ses murailles. Quoiqu'il y eût une armée considérable en Hongrie, & plusieurs corps de troupes répandus dans les différentes provinces d'Asie, à la tête d'un desquels étoit le Grand Visir Ali Assan, il restoit à Constantinople quelques odas de Janissaires & un corps plus considérable de Spahis. Ceux-ci étoient pour la plupart privés de leurs timars, à cause des désordres. Ils assiégeoient sans cesse la porte du Cai-

J. C. 1599.
Hég. 1007
& 1008.

macan Zaadi, qui faisoit les fonctions de Grand Visir. Ce Ministre, ne pouvant plus résister aux cris & aux reproches d'une milice plus redoutable à son Prince qu'elle ne l'avoit jamais été aux ennemis de l'Etat, & craignant de devenir l'objet de l'indignation publique, obtint qu'il seroit relégué dans un château. Le trouble étoit si grand, qu'il désira comme une faveur ce qui jusqu'alors avoit été un châtiment très-redouté.

Sédition des
Spahis.

Cependant les Spahis s'assembloient tous les jours dans la première cour du ferrail, demandant à grands cris qu'on leur fit raison des timars que la foiblesse du gouvernement leur enlevait. Ils apprirent bientôt que Scrivan s'étoit emparé de la ville de Pruse & de tout son territoire. Alors ils firent de nouveaux efforts pour obtenir une paie en compensation des revenus de leurs terres : car ceux d'entre les Spahis qui sont timariots, non-seulement ne reçoivent aucune paie, mais ils sont encore obligés de soudoyer plusieurs cavaliers. Ainsi plusieurs Odas de ce corps ne touchent rien du trésor public ; & ceux qui sont payés, prétendant devenir timariots comme leurs camarades, prennent toujours le parti

de ceux-ci. Ils vouloient qu'on leur ouvrît les trésors des mosquées ; mais le Mufti , & le Kiflar Agafi , Chef des Eunuques noirs , qui par sa place a l'intendance de toutes les mosquées royales , s'opposèrent vivement aux demandes de cette soldatesque mutinée. Un de leurs Chefs , appelé Houfsain , ameuta tous ceux qui étoient à Constantinople , s'écriant qu'ils étoient les seules victimes de tant de désordres ; que , tandis que tous les Pachas révoltés s'emparoiient des débris de cet Empire , & faisoient vivre leurs camarades dans l'abondance à Pruse , à Erzerum , à Sivas , eux seuls mourroient de faim à Constantinople , parce qu'ils n'avoient pas l'assurance de réclamer ce qui étoit à eux. Ces cris séditieux attrouperent bientôt ceux qui avoient à se plaindre. Les Janissaires n'entrèrent point dans cette querelle ; mais ils voyoient avec un secret plaisir ce corps , ordinairement plus soumis que le leur , s'exciter à la révolte & inquiéter les Chefs. Tous les Spahis s'étant rendus en armes & à pied dans la première cour du serail , ils demanderent à grands cris que leurs Officiers fussent admis à se prosterner devant l'Empereur. Comme on ne leur faisoit aucune réponse , &

J. C. 1599.
Hég. 1007
& 1008.

J. C. 1599.

Hég. 1007

& 1008.

que la porte de la seconde cour demeurait fermée, leurs instances se convertirent en menaces ; ils déclarèrent qu'ils alloient brûler le ferrail si on ne leur ouvrait à l'instant. Les Janissaires servirent utilement les Spahis , en demeurant spectateurs d'une révolte à laquelle ils ne voulurent pas s'opposer. Il ne restait au Grand Seigneur que les Bostangis , gardes de l'intérieur : mais ces troupes , établies pour la dignité du trône plutôt que pour la sûreté de l'Empereur , n'étoient ni assez nombreuses ni assez aguerries pour contenir sept ou huit mille vieux soldats , animés d'un grand intérêt & qui comptoient sur la foiblesse des Chefs. Ce tumulte réveilla l'Empereur de sa léthargie : il fallut prendre un parti. Le Caïmacan Mamout & le Mufri lui conseillèrent d'écouter les plaintes des révoltés , & de paroître accorder à la justice de leur demande ce qu'il étoit contraint d'abandonner à la force.

On voulut introduire les deux principaux Spahis aux pieds de l'Empereur ; mais ils refusèrent d'y paroître en moindre nombre que de trente ; & comme l'usage de la Porte est de quitter les armes devant le Sultan , les Députés remirent leurs lances &

leurs cimenterres, mais ils eurent soin de garder sous leurs vestes des poignards qu'on ne pouvoit pas voir. Le Grand Seigneur reçut ces Députés

J. C. 1599.
Hég. 1007 &
1008.

sur son trône ; il étoit accompagné du Mufti, du Caïmacan, de trois autres Visirs du banc, de l'Aga des Janissaires, de quelques autres Officiers de ce corps & des Capiggis faits pour exécuter les ordres du maître. Houssain & les siens frapperent plusieurs fois de leurs têtes contre terre aux pieds des marches du trône : après s'être relevé, Houssain exposa avec beaucoup de véhémence les plaintes des Spahis & les désordres qui affoiblissoient l'Empire ; il redemanda les timars ou des sommes qui en tinssent lieu, & se plaignit que les Visirs & sur-tout les Eunuques exerçassent un pouvoir aussi illimité qu'injuste. Il finit en demandant avec hauteur, au nom des Spahis assemblés dans la première cour du ferrail, les têtes du dernier Caïmacan pour lors prisonnier dans un château ; du Kislar Agasi, Chef des Eunuques noirs & Gouverneur du haram ; & du Capi Agasi, Chef des Eunuques blancs & Gouverneur des Pages du Grand Seigneur. Houssain finit en déclarant que les Spahis ne se sépareroient

pas qu'on n'eût exposé à leurs yeux
 les trois têtes demandées , & l'argent
 qu'ils avoient droit d'exiger. Mahomet
 trembloit sur son trône ; ses Ministres
 n'étoient pas moins effrayés à la vue de
 soldats mutinés qui osoient donner des
 ordres à leur maître , qui marquoient
 leurs victimes , & qui pourroient traiter
 de la même manière ceux qui exciteroient
 leurs soupçons ou leur haine. L'Empereur
 ne songea pas à résister. Tandis que les
 Capiggis étoient allés chercher les trois
 proscrits , le Caïmacan Mamout dit , en
 faveur de son prédécesseur & des deux
 Eunuques , qu'on ne pouvoit pas les
 condamner sans les avoir entendus , & qu'il
 ne seroit pas juste de les faire mourir ,
 s'ils n'avoient fait qu'exécuter les ordres du
 Grand Seigneur. Aussi-tôt qu'ils furent
 arrivés , Houssain répéta les mêmes
 accusations. L'ancien Caïmacan Zaadi
 répondit à tout en exhibant des ordres
 signés de l'Empereur , dont il avoit eu
 soin de se munir. Le Prince embarrassé
 descendit à des justifications , & dit
 avoir été trompé par Timatkchi , dernier
 Visir ou Pacha du banc , qu'il livra dans
 l'instant même aux bourreaux. Déjà cet
 infortuné étoit à genoux , & le fatal
 cordon

J. C. 1599.

Hég. 1007 &

1008.

étoit passé autour de son col, sans
 qu'on lui eût permis de rien alléguer J. C. 1599.
 Hég. 1007 &
 1008.
 pour sa défense, lorsque l'Aga des Janissaires, ami de Timatkchi, &
 qui voulut aussi essayer le crédit de son
 corps, déclara que tous les camarades
 prenoient Timatkchi Pacha, qui avoit
 servi long-temps dans les Janissaires,
 sous leur sauve-garde, & il demanda
 avec hauteur au Sultan la grace de ce
 prétendu criminel. Mahomet, qui ne
 savoit qu'opprimer le foible & cé-
 der à l'audacieux, accorda d'autant
 plus facilement la vie à Timatkchi,
 que les Spahis ne demandoient point
 son supplice. Lorsqu'on examina la
 cause des deux Eunuques, ceux-ci ne Les Chefs
 des Eunuques
 noirs &
 blancs sont
 étranglés.
 purent alléguer pour prétexte des
 exactions sans nombre qui leur étoient
 reprochées, que la volonté de la Sul-
 tane Validé. Ils furent étranglés pres-
 que aux pieds du trône. Le Mustri,
 que sa dignité ne mettoit pas à l'abri
 des fureurs des révoltés, déclara qu'il
 ne s'opposoit point à ce que les tré-
 sors des mosquées fournissent pour un
 temps à la paie des Spahis. L'Empe-
 reur promit d'envoyer de nouvelles
 armées contre Scrivan & les autres
 rebelles. Les Spahis se séparèrent à la
 vue des cadavres des deux Eunuques,
 & des sacs d'argent qui leur furent

J. C. 1599. délivrés à l'instant. La sédition fut
 Hég. 1007 & appaisée pour cette fois ; mais le
 1008. Musti , effrayé du danger qu'il avoit
 couru , remit volontairement sa di-
 gnité au Grand Seigneur ; & , s'é-
 rant condamné à un exil volontaire ,
 il passa dans l'isle de Rhodes avec de
 grandes richesses qu'il voulut mettre
 à l'abri des événemens. Houssain , à
 qui il étoit resté un grand crédit , &
 le Caïmacan présentèrent de concert
 un Effendi , ou homme de Loi à leur
 dévotion , pour remplir cette impor-
 tante dignité. Il se nommoit Zani
 Houlla , & avoit toujours été l'ennemi
 du Grand Visir. Le Caïmacan espéroit
 que cet ambitieux Effendi le serviroit
 dans le projet d'arracher les sceaux
 de l'Empire à son supérieur.

La nouvelle du soulèvement des Spa-
 his & de l'élévation de Zani affligea
 Ali Affan qui commandoit l'armée
 d'Asie contre Scrivan. Ce Ministre
 n'ignoroit pas qu'il avoit tout à crain-
 dre de la faveur du Caïmacan Ma-
 mout. Une sédition dont l'issue avoit
 été favorable aux révoltés , un nou-
 veau Chef de la Loi qu'il favoit
 être son ennemi , la foiblesse du maî-
 tre , le caprice de la Sultane mere ,
 le peu de succès que lui-même avoit
 contre les rebelles , car il avoit été

obligé de lever deux sieges : tout pré-
sageoit à Ali Affan une chute pro-
chaine , s'il ne recouvroit pas son
ancien ascendant sur l'imbécille Maho-
met. Il laissa son armée sous la con-
duite d'un Lieutenant , & accourut à
Constantinople sous prétexte d'y ren-
dre compte à l'Empereur de quelques
propositions des rebelles.

A son arrivée il manda l'Aga & plu-
sieurs Chefs des Janissaires , & il leur
fit des reproches affectueux sur l'inac-
tion dans laquelle leur corps étoit
demeuré pendant la sédition des Spa-
his. Il excita , autant qu'il le put ,
leur jalousie contre ces cavaliers qui
usurpoient dans l'Empire une autorité
que les seuls Janissaires avoient eue
jusqu'alors , leur disant qu'ils de-
voient être les bras du Souverain.
C'étoit avec raison qu'Ali Affan cher-
choit la faveur de cette Milice ; car
le moment n'étoit pas éloigné auquel
il devoit avoir besoin d'elle. Le Caï-
macan & le Chef des Spahis n'avoient
pas plutôt appris l'arrivée du Grand
Visir à Constantinople , qu'ils s'é-
toient pressés de tirer du nouveau
Musti , leur créature , un Fetfa qui
condamnoit Ali Affan à perdre les
sceaux & la vie. Le Caïmacan Mamout
l'avoit dans l'instant même porté au

J. C. 1599.
Hég. 1007 &
1008.

Le Mufti donne un Fetsa contre Ali Affan, Grand Visir. Celui-ci obtient à son tour un ordre du Grand Seigneur pour faire étrangler le Caïmacan.

Grand Seigneur. Ces Fetsa, comme on fait, ne sont pas des Arrêts, mais des avis prétendus fondés sur le Koran, que le Chef de la Loi donne au Souverain, & qui sont presque toujours respectés, parce que l'explication du livre sacré appartient au Mufti, comme l'exécution appartient au Grand Seigneur. Le Grand Visir étant venu saluer son maître, Mahomet irrésolu lui montra le Fetsa du Mufti. Le Ministre assura que ce Chef de la Loi n'étoit que l'instrument vénal des Spahis ; il l'accusa même d'avoir reçu trente mille sequins du Caïmacan Mamout, qui espéroit que sa faction le porteroit à la place de Grand Visir. Il rappella à Mahomet qu'il n'avoit jamais rien fait que par sa volonté ou par celle de sa mere, & il plaida sa cause avec tant de succès devant la Sultane & devant son fils, qu'il ne sortit du ferrail que chargé d'un ordre de faire étrangler le Caïmacan dans l'instant même. Il envoya, pour l'exécuter, deux Capiggis qui ne trouverent point le Caïmacan chez lui, & qui le chercherent en vain ailleurs, parce que la nouvelle de leur commission s'étoit déjà répandue. Sur ce bruit, les Spahis s'assemblerent ; & le Grand Visir ayant appris qu'Houffain, à la tête

d'une troupe nombreuse , étoit prêt
d'entrer dans son palais pour lui faire
subir le supplice qu'il destinoit au Caï
macan , il n'eut que le temps d'en
faire fermer les portes. Les approches
de la nuit interrompirent le tumulte.
Le Grand Visir fuit par une porte de
derriere chez l'Aga des Janissaires ,
d'où il écrivit des ordres à tous les
Odas de Janissaires , de Topggis ou
canonniers , à tous les Lévantis ou
soldats de marine , de se rendre en
armes à la pointe du jour devant la
premiere cour du ferrail. Toutes les
troupes s'étant trouvées au lieu indi-
qué , le Grand Visir y arriva lui-même
à la tête de deux cens Janissaires qui
lui servoient d'escorte ; il lut à haute
voix ces paroles écrites de la propre
main de l'Empereur : » Vous , Janis-
» faires , Topggis & Lévantis , qui
» avez servi fidèlement mes ancêtres ,
» je vous ordonne de châtier les re-
» belles de concert avec mon Grand
» Visir Ali Affan ; c'est la maniere de
» mériter mes bienfaits. « Tous les
Odas répondirent par des acclama-
tions , & plusieurs Chefs étant sortis
des rangs , demanderent au Grand
Visir que le nouveau Musti , qu'ils
croyoient convaincu d'avoir reçu tren-
te mille sequins pour un faux Fetfa

J. C. 1599.
Hég. 1007 &
1008.

Les Janissai-
res prennent
les armes con-
tre les Spahis
qui se sont
dispersés dans
différentes
places.

J. C. 1599.
Hég. 1007 &
1008.

donné contre lui Visir , & par conséquent d'être l'auteur de tous les troubles , fût déferé à Sa Hauteſſe , & qu'en conféquence il fût envoyé en exil. (1) Ils ajouterent qu'il falloit demander aux Spahis tous leurs Chefs pour les mettre à mort ſur l'heure , & que , ſur leur refus , ils marcheroient contr'eux. On apprit que cette cavalerie étoit rangée par eſcadrons dans pluſieurs places de Conſtantinople , & que la troupe d'Houſſain étoit rangée dans le lieu nommé la ménagerie ; qu'ils avoient à leur tête le Caïmacan Mamout. On fit à l'inſtant même la liſte des proſcrits ; elle contenoit ſeize noms , à la tête deſquels on voyoit ceux du Caïmacan & d'Houſſain. Les Spahis reçurent avec indignation les députés des Janiſſaires ; ils menacerent même de les percer de leurs lances , s'ils oſoient apporter une ſeconde fois de ſemblables propoſitions. Au moment où le Grand Viſir recevoit la réponſe des Spahis , on lui apporta une lettre du Sultan , qui , conformément au deſir des Janiſſaires ,

(1) Ni le Mufti ni aucun Effendi ne peuvent être mis à mort tant qu'ils demeurent dans l'Uléma. C'eſt le premier privilège de ce corps ; aucun Sultan n'a oſé y déroger.

déposoit le Mufli, & déclaroit un des deux Cadileskers, Mufli à sa place. (1) Le nouveau Chef de la Loi s'avança à la tête des troupes avec toute la pompe qui devoit accompagner sa dignité. Il se nommoit Abul Meïamen. Après la lecture des lettres de l'Empereur & les acclamations de toutes les troupes, le Grand Visir exposa au Mufli la réponse des Spahis, & lui demanda un Fetfa qui lui prescrivît sa conduite. Abul Meïamen rédigea sa décision dans l'instant même en ces termes : » Le corps des Spahis, » refusant de livrer les rebelles, & » entreprenant leur défense, devient » rebelle lui-même, & traître envers » le sublime Empereur. Ce corps doit » être cassé, s'il ne quitte les armes » à l'instant. La Loi du saint Prophete » ordonne de l'y contraindre. « Le Grand Visir, muni de ce Fetfa, fit fermer les portes de Constantinople. On publia la décision du nouveau Mufli, non pas d'abord aux escadrons les plus nombreux que commandoit Housfain, & à la tête desquels on voyoit le Caïmacan Mamout, mais aux plus éloignés, dont plusieurs, qui n'a-

J. C. 1599.
Hég. 1007 &
1008.

Le Mufli est
déposé.

Son successeur
donne un
Fetfa contre
les Spahis,
qui, en peu
de temps,
quittent les
armes.

(1) Il y a deux Cadileskers, tous deux Lieutenants du Mufli.

J. C. 1599.

Hég. 1007 &

1008.

voient pas des Chefs de rebellion parmi eux, descendirent de cheval, dans la crainte d'être punis pour des fautes qu'ils n'avoient pas commises ; ils déclarerent qu'ils obéissoient au Fetfa. Cette nouvelle s'étant répandue, tous les escadrons de Spahis descendirent de cheval les uns après les autres. Ceux qui vouloient défendre leur Chef se barricaderent dans les maisons : ce que le Grand Visir ayant appris, il dispersa ses Janissaires pour l'attaque des différentes retraites des rebelles.

Le canon qu'on tira dans les rues, au risque de tout ce qui pouvoit arriver, renversa des murailles presque toutes de bois : beaucoup de ces malheureux aimèrent mieux périr que demander quartier. On accorda la vie à tous ceux qui se remirent à la clémence du vainqueur. Le Caïmacan Mamout, Housfain & huit autres pros crits moururent les armes à la main. Six qui restoit pris vifs furent étranglés en public. Alors les Spahis rentrerent dans le devoir. Le Grand Visir fit arrêter l'ancien Mufti qu'on avoit jusques-là gardé à vue. Comme on ne pouvoit pas le faire mourir, il fut privé de sa liberté & de tous ses biens, & conduit dans une isle de l'Archipel pour y finir ses jours. Le crime qu'on lui avoit

Ceux qui entreprennent de défendre leurs Chefs, sont taillés en pieces. Dix de ceux-ci périssent dans l'action ; six sont envoyés au supplice.

imputé, d'avoir reçu trente mille sequins pour proscrire le Grand Visir, ne fut jamais prouvé; mais l'Empereur en demeura convaincu. Cette émeute, qui n'avoit duré que deux jours, ne laissa pas de coûter bien du sang. On donna d'autres Chefs aux Spahis, & tout parut pacifié dans Constantinople : mais cette cavalerie humiliée conservoit un levain de haine contre les Janissaires. Ils se battoient par pelotons, toutes les fois qu'ils en trouvoient l'occasion, avec des bâtons blancs, leur arme ordinaire en temps de paix.

Le Sultan, voulant appaiser ces troubles, fit sortir tous les Spahis de Constantinople. Une occasion favorable se présenta. Les Persans venoient d'envoyer des troupes pour tâcher de recouvrer la Province de Schirvan qu'ils avoient perdue. Le Grand Visir conseilla à son maître de n'opposer que de la cavalerie à la cavalerie du Sophi; & comme il n'auguroit pas bien de cette guerre, il en abandonna le soin à Cigala, Capitan Pacha, qu'il haïssoit depuis long-temps : ainsi il ne resta pas un seul Spahi dans Constantinople; & tandis que l'Empire d'Orient étoit armé tout à la fois contre la Perse, contre l'Empire d'Occi-

J. C. 1599.

Hég. 1007

& 1008.

J. C. 1600.

Hég. 1008

& 1009.

Guerre en
Perse.

J. C. 1600.

Hég. 1008

& 1009.

dent, & contre les rebelles d'Asie; l'Empereur Mahomet demouroit dans le sein des plaisirs au milieu de ses femmes & de ses Eunuques, & le Grand Visir Ali Assan gouvernoit à sa place, se réservant le droit de punir les Pachas qui commandoient les armées. La puissance de ce premier Ministre l'enivra bientôt au point qu'il méconnut tous ceux qui l'avoient le mieux servi dans la dernière sédition. Tout son art s'épuisoit à plaire au peuple & aux simples Janissaires; mais il devint bientôt odieux aux principaux Officiers. Il étoit sur-tout blessé de l'autorité de la Sultane mere, non parce qu'elle gouvernoit mal, mais parce qu'elle prétendoit gouverner sans lui. Il entreprit de la faire exiler, sans penser que cette femme, mal habile pour les affaires, étoit plus souple & plus faite aux intrigues que lui; que la facilité de voir son fils à toute heure, son adresse pour flatter ses caprices, & son vieil ascendant qui ne s'étoit jamais démenti, rendroient toujours une mere redoutable à ceux qui entreprendroient de la détruire. Le Visir ne parloit jamais à l'Empereur qu'il ne se plaignît des fautes de la Sultane, & Mahomet rendoit fidèlement à sa mere tout ce que son Ministre lui

avoit dit d'elle. Timatkchi Pacha, ce
 Visir du banc qui avoit déjà été con-
 damné à mort à la première sédition,
 & dont l'Aga des Janissaires avoit em-
 pêché le supplice, fut exécuté, sans
 qu'aucun autre que le Visir pût savoir
 la cause de ce châtiment; & par une
 ingratitude monstrueuse, Ali Assan
 fit aussi mourir, sous prétexte de con-
 cussion, ce même Aga des Janissaires
 qui lui avoit conservé les sceaux & la
 vie dans la seconde émeute. Cigala
 avoit été battu dans le Schirvan pres-
 que aussi-tôt qu'il y étoit arrivé. Per-
 suadé par son expérience qu'un Capi-
 tan Pacha n'étoit pas fait pour com-
 mander sur terre, il avoit demandé
 & obtenu son rappel. Ali Assan crut se
 disculper du mauvais choix qu'il avoit
 fait, en punissant celui qu'il n'auroit
 pas dû mettre à la tête des armées. Le
 Sangiac de Diarbekir eut ordre de
 faire étrangler Cigala à son passage
 dans son gouvernement.

J. C. 1600.
 Hég. 1008.
 & 1009.

Ali Assan
 fait abattre
 plusieurs têtes
 considéra-
 bles.

Toutes ces proscriptions étoient
 indifférentes à l'imbécille Mahomet :
 mais sa mere pensoit sérieusement à
 abattre un tyran subalterne, qui sem-
 bloit ne s'eslâyer sur les premières
 têtes de l'Etat, que pour lui deman-
 der plus sûrement la sienne à son
 tour. L'amour du peuple & de tous

J. C. 1601.

Hég. 1009 &
1010.

Ali Assan
est déposé &
étranglé mal-
gré la protec-
tion des Ja-
nissaires.

les simples Janissaires pour ce Visir si redouté, ne le rendoit que plus odieux aux Pachas & à la Sultane Validé. Ce fut le prétexte qu'on saisit pour le perdre. Le Mufti, les Pachas du banc & le Kislar Aga assurerent l'Empereur qu'Ali Assan travailloit à se rendre indépendant ; & qu'à l'exemple de Scrivan qui avoit secoué le joug dans la Natolie, le Visir vouloit ne laisser à l'Empereur que l'appareil de la Souveraineté. » Que Votre Hauteffe, dit le Kislar Aga, redemande » à Ali Assan les sceaux de l'Empire, » si tous les Janissaires ne se révoltent pas dans l'instant, faites-moi » périr. « Cette espee de défi réveilla Mahomet. Il envoya dans l'instant même le Capiggi Pachi redemander les sceaux au Grand Visir. Celui-ci n'osa pas les refuser : mais une heure après que la nouvelle de sa déposition fut répandue, on vit tous les Odas des Janissaires en bataille. Ils environnerent le logis de leur Aga, qu'ils savoient être créature de la Sultane Validé, & ils le menacerent tout haut de le mettre en pieces. Le peuple étoit aussi fâché que les Janissaires de la chute d'Ali Assan. Le Visir déposé ne paroissoit point ; mais le tumulte étoit extrême, tellement que les

fi das Pachis, Officiers les plus considérables qui eussent part à cette rébellion, osèrent pénétrer en grand ombre dans l'intérieur du ferrail ; & n'ayant rencontré que le Capi Aga, le Bostangi Pachi & quelques autres Officiers attachés au Grand Seigneur, ils leur déclarèrent que Mahomet devoit, pour la sûreté de sa couronne, rétablir Ali Assan dans sa dignité. Heureusement pour Mahomet, le Grand Visir déposé étoit aussi haï des gens puissans qu'aimé de la soldatesque. Le Mufti donna un Fetva contre Ali Assan & ses fauteurs. L'argent de la Sultane Validé, distribué à propos, fut aussi efficace que les décisions du Chef de la loi. Pendant trois jours les Janissaires en bataille sembloient attendre que quelqu'un voulût se mettre à leur tête. Le ferrail étoit fermé ; on n'avoit point tenu de Divan ; l'administration de la justice, les marchés même étoient interrompus. Mais personne n'avoit tiré son cimeterre. Les Pachas, qui ne paroissoient point en public, attiroient par le moyen d'émissaires les Odas Pachis les uns après les autres ; ils leur distribuoient de l'argent, ils promettoient des récompenses à ceux qui feroient rentrer les troupes dans

J. C. 1601.
Hég. 1009
& 1010.

le devoir. Aucun Officier considérable ne paroissoit à la tête de cette sédition. Chacun commençoit à craindre de passer pour l'avoir excitée, & que sa tête ne devînt le prix de la paix. Aussi-tôt que le premier Oda eut quitté les armes, tous les autres se pressèrent de suivre son exemple. Cette émeute ne coûta d'autre sang que celui du Grand Visir, qui après avoir fait étrangler tant de grands Officiers de l'Empire, fut étranglé à son tour, aussi-tôt que Mahomet crut pouvoir le condamner sans danger.

J. C. 1601-
1603. Hég. 1009-
& 1010. Les sceaux passerent à Dhierra Pacha, qui, élevé dans le ferrail, avoit successivement rempli toutes les charges de l'Empire, & dont l'esprit adroit avoit profité des circonstances pour ob-

tenir la faveur. Il trouva l'Etat agité de tant de côtés qu'il ne savoit où porter ses premiers soins. Le Duc de Mermander en cœur avoit pris Albe-Royale & battu Hongrie, & plusieurs fois le Pacha Mahomet en se réserve de pacifier l'A-Hongrie : mais depuis la mort de ce Prince, arrivée au moment où il comptoit tirer un grand parti de sa victoire, le Pacha Mahomet avoit repris Albe-Royale & plusieurs autres places moins importantes. L'Archiduc Mathias, qui avoit succédé au Prince Lorrain, n'étant pas aussi heureux que

lui, le Grand Visir Dhierra crut devoir s'en rapporter à Mahomet Pacha du soin de la guerre de Hongrie. Il marcha contre le rebelle Scrivan qui faisoit tous les jours des progrès dans la Caramanie. Cet usurpateur s'étoit emparé de Pruse de concert avec les Pachas d'Erzerum & de Sivas. Il annonçoit très-haut qu'il vouloit soustraire toute l'Asie au joug des Ottomans. Pruse, l'ancienne capitale des Sultans & le berceau de leur puissance, étoit considérable & fortifiée. Scrivan donnoit de-là ses ordres à ceux qui l'avoient reconnu pour leur libérateur. Les deux Gouverneurs d'Erzerum & de Sivas, de ses égaux, étoient devenus ses Lieutenans, & ils commençoient à négocier avec la Perse, dont les secours pouvoient avancer l'exécution de leurs desseins : mais l'adroit Visir sut gagner les amis de Scrivan. Après avoir vaincu le Pacha de Sivas, il usa d'une feinte douceur envers les prisonniers qui s'attendoient à mourir du supplice réservé aux traîtres ; il envoya plusieurs d'entr'eux vers les Pachas d'Erzerum & de Sivas, leur promettant pardon de leur défection, & même la faveur du maître, s'ils vouloient faire rentrer dans le devoir les villes & les soldats qu'ils en avoient écar-

J. C. 1602-
1603.
Hég. 1010-
1012.

Il gagne les
Lieutenans
du rebelle
Scrivan, &
Scrivan lui-même.

J. C. 1602-
1603.
Hég. 1011-
1012.

Il leur fait
donner des
sangiaccats
dans l'Eu-
rope.

tés. Il leur promit le même parti pour leurs Chefs, imposant à tous trois pour unique réparation de leur faute, d'aller combattre les Hongrois, après qu'ils auroient renoncé aux sangiacats dont ils avoient prétendu faire des souverainetés. Les deux Lieutenans, qui voyoient qu'ils ne feroient pas plus grands en servant l'usurpateur qu'ils ne l'avoient été sous leur maître légitime, saisirent l'occasion offerte d'obtenir l'abolition d'un crime qui pouvoit un jour leur coûter la vie. Ils firent en même-temps leurs conditions & celle de leur complice. L'un obtint le sangiacat de Pristino, l'autre celui de Sophie; & l'on dit à Scrivan, lorsqu'il se croyoit encore Souverain de Pruse, que l'invincible Sultan son maître lui donnoit le gouvernement de Bosnie; qu'il n'avoit plus dans l'Asie ni troupes ni Lieutenans, & qu'il falloit aller combattre en Hongrie contre la maison d'Autriche. Scrivan obéit à la nécessité, & le Grand Visir crut avoir agi sagement en rendant à l'Empire la moitié des États d'Asie toute prête à en être séparée, quoiqu'il ne fût peut-être pas prudent d'opposer des traîtres & des transfuges aux ennemis du dehors. Mais sous un maître tel que Mahomet

met on ne devoit attendre ni confiance, ni fermeté, ni justice. Il n'étoit implacable que pour le foible, & il cédoit toujours à qui pouvoit lui résister.

J. C. 1602-
1603.
Hég. 1010-
1012.

Son penchant aux débauches de toutes les especes avoit tellement altéré sa santé, que dans l'âge mûr il étoit parvenu à la décrépitude. Mahomet, âgé seulement de trente-sept ans, étoit la victime de tous les défordres de sa vie : il s'étoit attiré le mépris de cette troupe de femmes & d'eunuques parmi lesquels il avoit traîné son oisiveté. Une des Sultanes, mere de l'ainé des Princes, voyant diminuer son crédit avec ses charmes, envioit celui de la Sultane Validé. Un fils âgé de dix-sept ans, élevé comme tous les enfans de l'Empereur dans le ferrail de Constantinople, & qui aimoit beaucoup sa mere, lui promettoit une autorité sans bornes, s'il parvenoit jamais au trône que Mahomet paroïssoit être hors d'état de remplir. L'ambitieuse Farmé (c'étoit ainsi que se nommoit la Sultane) nourrissoit dans le cœur de l'héritier présomptif l'impatience de régner, que ce jeune imprudent ne prenoit pas soin de dissimuler. Il disoit assez haut que si Mahomet suc-

J. C. 1602-
1603.

Hég. 1010-
1012.

L'Empereur
fait mourir
son fils aîné
& la Sultane
favorite.

comboit bientôt à ses maux, ou que, si le sceptre échappoit de ses mains, il sauroit réparer les torts d'un regne qui n'étoit qu'une anarchie; qu'il feroit respecter les armes ottomanes, & qu'il ne partageroit pas le gouvernement de l'Empire avec ceux qui avoient tenté de le renverser. Dans ce temps-là même il survint une famine à Constantinople. Les peuples crioient que les déprédations des Ministres & l'incapacité du maître étoient les causes de leurs souffrances. Les discours séditieux du jeune Prince retentirent dans tout le ferrail; ils furent bientôt rendus à l'Empereur, qui reconnut ou crut reconnoître les impressions de la Sultane Fatmé. Plus sanguinaire que son pere Amurat, qui, sur de pareils soupçons, s'étoit contenté de l'écarter de la vue des soldats & de tous ceux qui auroient pu fomenter quelque révolte, Mahomet ne vit dans son fils qu'un factieux qu'il pourroit facilement écraser; il le condamna au lacer, & l'arrêt fut exécuté sans que personne se mit en devoir de défendre ce Prince, trop jeune encore pour avoir pu se former un parti. Fatmé, sa mere & son unique complice, fut jettée vivante à la mer, enfermée dans un sac

de cuir. Ainsi Mahomet étouffa l'a-
mour & la nature; & n'ayant rien à
craindre de ce qui l'environnoit, il
aima mieux faire mourir des coupa-
bles qui devoient lui être chers, que
les réprimer, quoiqu'il le pût facile-
ment.

Une famine qui désola plusieurs
mois Constantinople, fut suivie d'une
peste très-meurtrière, occasionnée par
les alimens pernicieux que la néces-
sité avoit offerts à la multitude, &
par l'infection des cadavres. L'Empe-
reur, dont les forces étoient épuisées,
& dont le corps mal-sain ne pouvoit
plus soutenir l'effet du mal, succomba
à ce fléau auquel il avoit résisté une
fois. Mahomet étoit âgé de trente-
sept ans lorsqu'il mourut en décem-
bre 1603. Il en avoit régné neuf &
plusieurs mois. Le bonheur de l'Em-
pire Ottoman l'a préservé d'une par-
tie des maux qu'un Prince si incapa-
ble devoit faire, & de celui que ses
Ministres auroient pu faire en son
nom. Les guerres de Hongrie, & les
révoltes fréquentes dans la Turquie
asiatique ne furent pas aussi funestes
qu'on devoit le craindre. Ceux qui
examinent avec attention le destin
des Empires, voient que, dans l'en-
chaînement compliqué des causes se-

J. C. 1602-
1603.
Hég. 1010-
1012.

Mort de
Mahomet.

J. C. 1602-
1603.

Hég. 1010-
1012.

condes, les talens ou l'incapacité, les vertus ou les vices n'ont pas toujours leur entier effet ; & que celui qui règle tout ici bas , agit souvent indépendamment des hommes qu'il a désignés pour être les instrumens de sa puissance.



A C H M E T I.

J. C. 1602-

1603.

Hég. 1019

1012.

QUATORZIEME REGNE.

A C H M E T I n'étoit âgé que de quinze ans lorsqu'il parvint à l'Empire. C'étoit la premiere fois qu'on voyoit un Prince si jeune régner en Turquie. Il fut moins cruel, mais non moins absolu qu'aucun de ses prédécesseurs. Mahomet n'avoit laissé que deux fils. Au moins les peuples ne connoissoient que Mustafa frere d'Achmet. Le nouvel Empereur ne le fit point mourir, soit que cette coutume barbare de ses peres répugnât à ses mœurs, soit qu'il voulût assurer la race ottomane qui ne subsistoit plus que dans deux rejettons. Il falloit à l'avènement au trône distribuer de l'argent aux troupes; Achmet satisfit à cet usage avec les trésors que la Sultane son aïeule avoit ramassés. Après s'être ainsi emparé de tout le fruit de ses vexations, l'Empereur fit passer cette Validé au vieux ferrail, où elle ne jouit plus pendant le reste de sa vie que d'une pension très-mo-
dique, sans qu'il fût permis à aucun

Achmet
confisque les
richesses de la
Validé son
aïeule, & la
relegue au
vieux ferrail.

Ministre, ni même à qui que ce fût, autres que les Eunuques, d'avoir aucune relation avec elle.

J. C. 1604.
Hég. 1013.

Il nomme
un Grand Vi-
sir malgré la
Sultane Vali-
dé sa mere.

Il y avoit peu de mois qu'Achmet I occupoit le trône, lorsque le Grand Visir Dhierra mourut. Le jeune Monarque ne choisit aucun de ceux qui l'environnoient pour remplir cette importante dignité. Il voulut partager les soins de l'Empire avec celui de ses sujets que la renommée désignoit comme le plus digne. Murad, Pacha du Caire, au milieu des troubles du dernier regne, avoit maintenu tous les Etats d'Afrique dans la plus profonde paix, & avoit fait passer fidèlement tous les impôts au trésor public, sans vexer les peuples & sans s'enrichir. Achmet envoya les sceaux à ce fidele serviteur au fond de l'Egypte, & lui ordonna de se rendre au plutôt à Constantinople. Ce choix d'un vieillard sage & plein d'expérience, fait par un Prince de quinze ans, malgré les brigues de tous les Pachas & les prieres de la Sultane mere, qui, prétendant au même crédit qu'avoit eu la dernière Validé, avoit proposé un Grand Visir à son fils: ce choix & la fermeté avec laquelle il fut soutenu annoncerent à tout l'Empire qu'Achmet vouloit faire

respecter le sceptre dans ses mains. Malgré ces heureux commencemens, J. C. 1604.

quelques Pachas crurent avoir bien Hég. 1013.

choisi le moment de secouer le joug, lorsqu'un enfant tenoit les rênes de l'Empire. Calender, Pacha d'Erzerum, & Calil, Pacha d'Alep, offrirent à Cha Abbas, Sophi de Perse, l'hommage de leurs pachelies qu'ils espérèrent pouvoir tenir en souveraineté de sa couronne.

Lorsqu'on reçut à Constantinople la nouvelle de cette défection, l'Em- J. C. 1605.
pereur venoit d'être attaqué de la pe- 1606.
tite-vérole. Le Grand Visir Murad, Hég. 1014-
dont la présence étoit bien nécessaire 1015.

Il tombe
au Divan, envoya le Capitan Pacha malade de la
Cialis contre les rebelles. L'exemple petite-vérole.
de Cigala dans la Perse prouvoit qu'il Défection de
quelques Pa-
châs.

n'étoit pas prudent d'essayer, dans une occasion de cette importance, les talens d'un Général qui n'avoit jamais commandé, ni peut-être jamais servi sur terre : mais le présomptueux Cialis brigua cet emploi, qu'il regardoit avec raison comme le second de l'Empire. C'étoit celui-là même que la Sultane Validé avoit en vain proposé à son fils pour le faire Grand Visir. Murad, qui gouvernoit pendant la maladie de l'Empereur, voyant que la Sultane Validé appuyoit la demande

J. C. 1605.
1606.

Hég. 1014.
1015.

Escheref ,
fils & succes-
seur de Scha
Abbas.

Le Capitan
Pacha est bat-
tu , perd du
terrain , &
laisse ravir les
impôts de l'E-
gypte.

du Capitan Pacha , n'osa pas traverser le choix de cette Sultane , parce qu'elle étoit aussi la mere de Mustafa frere d'Achmet , qui devoit succéder au trône , en cas que l'Empereur pérît dans sa maladie. Cialis marcha donc contre les rebelles. Leur audace étoit soutenue par un puissant renfort de Persans. Le Pacha d'Erzerum s'étoit déjà emparé d'Antioche , de Damas , de Tripoli , & se faisoit nommer le Despote de Syrie. Le Sophi Escheref avoit envoyé vers lui un Ambassadeur avec des lettres qui traitoient ce rebelle de Souverain. Le Capitan Pacha Cialis fut constamment battu pendant toute une campagne , quoiqu'à la tête de cent vingt mille hommes des meilleures troupes de l'Empire ; tellement qu'après avoir perdu en trois batailles plus de la moitié de son armée , avec beaucoup de terrain , il se vit contraint de retrogradier dans la Caramanie , où il établit son camp. Pour comble de malheur , la petite flotte du rebelle s'empara d'un convoi qui apportoit les impôts de l'Egypte à Constantinople. Ce nouveau revers pouvoit être encore imputé à Cialis , qui , comme Capitan Pacha , avoit dû disposer des escortes sur mer , pour assurer le

passage des revenus de l'Empire. Achmet, indigné de voir ses armes en si mauvaises mains & d'éprouver tant de pertes par la faute d'un seul homme, manda Cialis pour qu'il vînt rendre compte de sa conduite. Le Capitan Pacha quitta l'armée, tourmenté de la plus vive inquiétude. Il n'avoit d'espoir que dans la Sultane Validé ; mais il s'en falloit bien que celle-ci eût sur son fils l'autorité que la mere de Mahomet avoit eu sur le sien. Avant que Cialis fût près de Constantinople, un Sangiac eut ordre de le faire étrangler à son passage. Tous les biens du Capitan Pacha furent confisqués. Quoique bien considérables, ils ne dédommagerent point l'Etat des tributs dont les rebelles s'étoient emparés, moins encore des hommes & du terrain que ce mauvais Général avoit perdus.

J. C. 1605-1606.

Hég. 1014-1015.

Achmet le fait étrangler.

Ces revers inspirerent à Achmet le Le Grand désir de conclure la paix avec Rodolphe, Seigneur Empereur d'Occident. Les affaires de l'Empire étoient bien meilleures dans l'Europe que dans l'Asie, parce que le Lutheranisme ayant divisé l'Empire, les sujets étoient armés contre leur Monarque. Les Novateurs réclamoient le libre exercice de leur religion, accordé par Maximilien & Ferdinand, & contesté par Rodolphe.

Le Grand Seigneur cherche à faire la paix avec les Allemands, qui eux-mêmes viennent de terminer leurs dissensions intestines par la pacification de Vienne.

J. C. 1605-

1606.

Hég. 1014-

1015.

Ils devenoient ennemis de leur patrie autant & plus que les Musulmans ; & tandis que Bostcaie , Gentilhomme Transilvain , élu Vaivode de cette province par un parti puissant , s'étoit emparé de plusieurs places en haute Hongrie , Achmet , qui avoit facilité l'élection de Bostcaie , & qui avoit reçu son serment comme Suzerain , avoit envoyé des Pachas à la tête de peu de troupes faire des conquêtes qui ne causoient presque que le déplacement des garnisons. Ainsi les Turcs s'étoient rendus maîtres de Neuftat , Presbourg , Neuhausel. Ils espèrent recouvrer Javarin avec la même facilité : mais , malgré la réunion de toutes leurs forces , ils perdirent beaucoup de monde devant cette place & furent contraints d'en lever le siège. Les Allemands réfléchirent bientôt sur les conséquences funestes de leurs divisions : sentant combien il étoit insensé de se détruire ainsi les uns par les autres , ils désirèrent la paix ; & Rodolphe , pour l'intérêt de sa couronne & pour celui de ses sujets , consentit à plier devant eux le 2 juin de l'année 1608. L'Empereur , les Députés de la haute & basse Hongrie , Bostcaie , Vaivode de Transylvanie , consentirent à un

traité célèbre, sous le nom de la Pa-
cification de Vienne. L'Empereur y
reconnoissoit & confirmoit les loix &
les immunités du Royaume de Hon-
grie. Les Luthériens & les Calvinis-
tes obtinrent le libre exercice de leur
religion ; Bostcaie fut confirmé Vai-
vode de Transilvanie. Pour rendre
cette paix plus stable, on fit une asso-
ciation avec le Royaume de Bohême,
avec la Silésie & la Moravie. Tous
ces peuples sembloient ne devoir con-
noître d'autres ennemis que les Mu-
sulmans.

Achmet, qui n'avoit pas moins be-
soin de paix que Rodolphe, rechercha
la médiation du Vaivode Bostcaie. Ce
Seigneur fit indiquer des conférences
près Comore, ville forte de la haute
Hongrie. On établit un camp à quel-
que distance de Comore, où les Plé-
nipotentiaires des deux couronnes se
rendirent avec des escortes pareilles.
Les deux partis souhaitoient égale-
ment de quitter les armes, on fut
bientôt d'accord. Ce traité contient
quatorze articles dont nous rapporte-
rons la substance. Premièrement, que
l'Empereur Rodolphe donnera au Mu-
sulman le titre de fils, qu'Achmet
donnera au Monarque Chrétien le ti-
tre de pere ; secondement, que tous

J. C. 1605-
1606.
Hég. 1014-
1015.

Traité de
paix fait à
Comore en-
tre les Alle-
mands & les
Turcs.

J. C. 1605-
 1606.
 Hég. 1014-
 1015.

deux se qualifieront réciproquement
 Empereurs ; troisièmement que les
 deux Monarques veilleront de con-
 cert à ce qu'il n'y ait plus d'hostilité
 d'aucune espece , ni dans la Hongrie ,
 ni dans les autres Etats ; quatrième-
 ment , qu'ils recevront le Roi d'Es-
 pagne dans leur alliance respective ,
 si celui-ci veut y entrer ; cinquième-
 ment , que les Tartares seront com-
 pris dans la pacification , & que le
 Monarque Ottoman répondra des in-
 fractions que ceux-ci pourroient y
 faire ; sixièmement , que les deux na-
 tions pourront , en observant la paix ,
 courre sus aux brigands ou corsaires
 Turcs ou Allemands , sans que la nation
 de laquelle sera le corsaire puisse re-
 garder cette juste défense comme in-
 fraction au traité ; septièmement , que
 les villes , forteresses & châteaux se-
 ront garantis de part & d'autre de
 routes surprises ou atteintes , ainsi que
 les campagnes & territoires en dé-
 pendans , sans qu'il puisse être fait le
 moindre acte d'hostilité sous prétexte
 de briéveté de temps , ou que la tran-
 chée n'auroit pas été ouverte (cet
 article proscrivoit un usage des Turcs
 & de tous les autres Musulmans , qui
 pensoient qu'on avoit droit de s'em-
 parer d'une ville en pleine paix , pour-

vu que le siege ne durât pas plus de deux jours ;) huitièmement , que J. C. 1605-1606.
 Bostcaie demeurera Vaivode de Tran- Hég. 1014.
 silvanie , & que tous les prisonniers 1015.
 seront rendus de part & d'autre ;
 neuvièmement , que toutes les con-
 testations seront terminées par les
 quatre plus prochains Pachas & Gou-
 verneurs du lieu où elles se seront
 élevées , à sçavoir deux Turcs & deux
 Allemands à la pluralité des voix ; que
 si ces Chefs ne peuvent s'accorder ,
 elles seront reportées aux deux cou-
 ronnes ; dixièmement , que les deux
 Monarques s'enverront respective-
 ment des Ambassadeurs chargés de
 présens ; onzièmement , que cette
 treve durera vingt années , à comp-
 ter du premier jour de l'an 1607 , à
 condition que les Monarques , de trois
 ans en trois ans , s'enverront mutuelle-
 ment des Ambassadeurs ; douzième-
 ment , que ce traité liera pareillement
 les successeurs des deux Monarques ,
 soit qu'ils soient ou non successeurs
 en ligne directe ou collatérale des
 Princes contractans ; treizièmement ,
 que la ville de Vaccia sera remise à
 l'Empereur d'Occident ; que celle de
 Gran demeurera à l'Empereur d'O-
 rient , à la charge que les tailles &
 impôts ne seront point surhaussés dans

J. C. 1605-
1606.

Hég. 1014-
2015.

ces deux villes, & que le libre exercice de la religion & les privilèges respectifs seront conservés aux habitants ; quatorzièmement, que les Turcs ne pourront exiger leurs tributs les armes à la main, mais par les voies de la justice ; qu'ils commettront des Officiers pour gouverner, tant dans les villages que dans les villes ; qu'il ne se fera aucun acte de violence que par ordre de ces Juges, seulement contre ceux qui auront contrevenu aux loix.

Ce traité, écrit dans les deux langues, fut signé d'abord par les Plénipotentiaires, & enfin des deux Monarques. Il causa beaucoup de joie dans la Hongrie, qui gémissoit depuis bien des années sous l'oppression, & qui avoit souffert tous les maux de la guerre. Achmet I alla publiquement rendre grace à Dieu. Ce ne fut pas le seul accord consommé avec les Chrétiens dans le courant de l'année 1606. L'Ambassadeur de France, protecteur né de tous les Francs qui n'avoient point de Ministres à Constantinople, se plaignoit depuis long-temps de ce que les anciens traités n'étoient pas bien observés ; de ce que le commerce avec l'Occident, si nécessaire à l'Empire des

Turcs, étoit interverti tous les jours J. C. 1605.
 par la cupidité des Officiers des douanes & par la rapacité des Corsaires, 1606.
 sur-tout de Tripoli, d'Alger & de Hég. 1014.
 Tunis; qu'il n'y avoit plus de sûreté 1015.
 dans les parages, ni même dans les
 ports, pour ceux qui apportoit d'Eu-
 rope les étoffes, les denrées, les in-
 strumens de toute espece que les Mu-
 sulmans ne savoient pas se procurer;
 que loin que l'industrie des Francs fût
 payée & encouragée, comme elle mé-
 ritoit de l'être, des mauvais traite-
 mens & des vexations habituelles
 écartoient tous les jours de plus en
 plus ces négocians actifs, qui avoient
 espéré un prix légitime de toutes leurs
 peines & des dangers sans nombre
 qu'il leur avoit fallu braver. M. de
 Breves, car c'étoit toujours lui qui
 étoit Ambassadeur de France, faisoit
 valoir deux autres sujets de plainte
 pour le bien de toute la Chrétienté.
 Le peuple & sur-tout les Janissaires
 insultoient fréquemment les Prêtres
 & les Religieux qui habitoient Ga-
 lata & Pera. On exerçoit des vexa-
 tions contre les pèlerins qui alloient
 à Jerusalem visiter les Saints Lieux.
 Les sommes immenses que les Pachas
 exigeoient de ces Chrétiens, contrai-
 gnoient les plus riches à mendier au

retour : & lorsque, réduits à la dernière misère, ils cherchoient leur subsistance par les chemins, souvent ils étoient arrêtés comme vagabonds & traînés en esclavage, où ils périssoient par la rigueur des mauvais traitemens. Le nom de Henri IV & les soins de l'Ambassadeur de France remédierent à tous ces maux. Ce Ministre, digne du Maître qu'il représentoit, conclut un nouveau traité, contenu en cinquante-cinq articles, dont nous nous contenterons de rapporter la substance.

Traité entre
la France &
l'Empire ot-
toman.

On y règle premièrement la préférence de l'Ambassadeur de France sur tous les autres Etats chrétiens, tellement que ce Ministre à Constantinople ne le cede pas même à celui de l'Empereur. On confirme ensuite le libre exercice de la religion chrétienne & la sûreté des églises dans la quartier des Francs. On assure la liberté du pèlerinage de Jerusalem, & on l'exempte de toutes vexations pour l'avenir. On établit la sûreté du commerce, en fixant les droits de douane sur les marchandises seulement, & proscrivant les concussions introduites sur les négocians lors de l'entrée & de la sortie des ports, tant pour eux que pour leurs vaisseaux &

pour les gens de leur équipage.

Ce traité reçut sa sanction dans une audience publique que le Grand Seigneur donna à l'Ambassadeur de France, dans laquelle il le chargea de lettres pour Henri IV, pleines de témoignages d'estime & de bienveillance.

J. C. 1605-1606.
Hég. 1014-1015.

Cependant le Pacha d'Erzerum, prétendu Despote de Syrie, étendoit ses conquêtes presque sans coup férir. Il avoit mis à contribution les principales villes de la Caramanie; il auroit pénétré jusqu'au détroit de Galipoli, si le Grand Visir ne se fût mis en campagne à la tête de soixante mille hommes. Murad Pacha s'opposa efficacement aux progrès du rebelle. Il comptoit sur l'adresse de ses négociations beaucoup plus que sur la force de ses armes. En effet, les peuples d'Asie, enclins aux nouveautés, étoient aussi faciles à ramener vers leur maître légitime, qu'ils l'avoient été pour se joindre à l'usurpateur. Murad Pacha se fit précéder par-tout par des espions & par des émissaires secrets, qui pénétroient dans les villes, & qui offroient aux Sangiacs établis par le prétendu Prince de Syrie, même aux troupes qu'ils commandoient, le pardon de

J. C. 1607.
Hég. 1016.

leur défection ; aux uns la faveur , aux autres les bienfaits d'un plus puissant Monarque. Les portes des meilleures places s'ouvrirent aux approches de l'armée du Sultan. Les garnisons venant se ranger sous les drapeaux de Murad Pacha , le Grand Visir se trouvoit à la tête de ceux qu'il venoit combattre. Il parvint avec cent cinquante mille hommes jusqu'à peu de distance d'Erzerum. L'usurpateur n'avoit plus que quarante mille combattans ; il eut l'assurance de les opposer à l'armée de son maître , plus de deux fois plus forte que la sienne. Ayant choisi un camp avantageux dans l'espace qui restoit entre les troupes du Grand Visir & la ville , il fallut que celui-ci se mît en devoir de l'y forcer. L'usurpateur s'y défendit trois jours avec un courage incroyable. Après avoir perdu plus de trente mille hommes , il crut qu'il étoit temps de se mettre en sûreté. Tandis que ce qui lui restoit de soldats se battoit en retraite , Calender gagna Erzerum pour se saisir de tout l'or qui y étoit gardé , puis il prit son chemin vers la Perse. Le Grand Visir , qui estimoit la valeur de ce rebelle , & qui lui croyoit des ressources inépuisables , tenta de le gagner , comme il avoit fait de tous les

Le rebelle
Calender est
vaincu par le
Grand Visir,
qui le gagne
ensuite à son
maître, & lui
persuade d'al-
ler demander
sa grace.

Sangiaos de son parti. Calender avoit vu sous le dernier regne Scrivan, usurpateur comme lui du gouvernement qui lui avoit été confié, rentrer dans le devoir, & devenir paisiblement Pacha de Bosnie. Cet exemple lui fit prêter l'oreille aux propositions de Murad, sur l'assurance que le Grand Visir lui donna par écrit, qu'il conserveroit ses biens & sa vie, s'il vouloit s'aller jeter aux pieds de l'Empereur. Calender licencia tous les siens, après s'être assuré de leur grace; puis, à la tête de cent chevaux seulement, il traversa paisiblement tout le pays qu'il avoit soulevé. Sa vue & ses discours ne contribuèrent pas peu à faire rentrer ces Provinces dans le devoir, ou du moins à les y confirmer. Arrivé à Constantinople, il demanda à voir l'Empereur. Ce rebelle fut admis à l'audience publique d'Achmet, comme l'auroit été l'Ambassadeur d'un grand Monarque. Il avoit attaché à son turban l'écrit du Grand Visir qui lui promettoit sûreté pour sa personne & pour ses biens. Calender, arrivé au pied du trône, après toutes les cérémonies d'usage, parla au Monarque avec un respect mêlé de fermeté : il dit entr'autres choses au Sultan, qu'il remettoit la Syrie à sa

J. C. 1607.
Hég. 1016.

puissance & à sa sagesse ; qu'il n'avoit prétendu gouverner cette Province que lorsqu'il avoit cru son maître trop jeune pour en supporter le poids.

J. C. 1607.
Hég. 1016.

Achmet 1
la lui accor-
de, & le fait
Pacha de Te-
meswar. Ca-
lender retient
les impôts de
son gouver-
nement, &
mérite d'être
étranglé.

Achmet, qui avoit fait étrangler un de ses Généraux pour avoir fui devant Calender, remplit fidèlement les engagements contractés avec ce rebelle ; il lui donna même le gouvernement de Temeswar en Europe ; mais Calender ne le posséda pas long-temps. Dès la première année de son administration, il refusa de faire passer à Constantinople la totalité des sommes qu'il recueilloit dans son sangiacat ; & comme il n'avoit pas à Temeswar la même autorité ni les mêmes ressources qui l'avoient rendu si redoutable à Alep, le Capiggi Pachi alla, sans autres forces que quatre des siens, faire étrangler, au milieu des troupes & dans son palais, celui qui, deux ans auparavant, avoit fait la guerre à son maître.

J. C. 1608.
Hég. 1017.

Murad par-
court l'Asie
avec son ar-
mée, & pa-
cifie les Pro-
vinces pres-
que sans coup
fêter.

Quoique l'exemple de Calender eût remis l'ordre dans beaucoup de provinces d'Asie, il restoit encore dans la Caramanie trois rebelles, d'autant plus à craindre qu'ils étoient heureux. Ils se nommoient Bulad, Massi & Jousef. Tous trois avoient des troupes soudoyées, & se disoient Souverains feu-

dataires de la Perse. Le vieux Visir 
 Murad, qui connoissoit le prix du J. C. 1608.
 sang des hommes mieux qu'aucun Ot- Hég. 1017.
 toman, entreprit de détruire ces usur-
 pateurs les uns par les autres. Après
 avoir hiverné dans la Syrie, il pro-
 mena son armée redoutable dans les
 provinces occupées par les rebelles,
 évitant les places dans lesquelles ils
 étoient fortifiés, & l'approche de leur
 armée. Le pays qu'il parcouroit lui
 étoit bientôt soumis. Lorsque les San-
 giacs qui obéissoient aux rebelles,
 faisoient mine de résister, Murad leur
 proposoit de devenir les Officiers du
 grand Monarque Ottoman, plutôt
 que les complices d'un rebelle dont
 la perte étoit assurée. Tous ouvroient
 leurs portes à une armée qui n'étoit
 point ennemie : tous recevoient les
 commissions de l'Empereur Achmet,
 & déterminoient les sujets à se ran-
 ger du côté du plus fort. Le Grand
 Visir étant arrivé à Cogni qui tenoit
 pour Bulad, il soumit le Sangiac de
 cette ville, comme il avoit fait tous
 les autres, & il reçut de ce traître les
 offres des plus importans services
 contre celui qu'il avoit regardé jus-
 ques-là comme son maître. Cet hom-
 me, qui n'avoit jamais rempli qu'un
 poste subalterne parmi les Spahis au

service de l'Empereur, avoit été fait
 J. C. 1608. Sangiac par Bulad à cause de son
 Hég. 1017. grand crédit sur le peuple. Le Grand
 Visir, feignant de lui donner tout-
 d'un-coup sa confiance, lui demanda
 combien il pourroit lui fournir de
 soldats pour un coup de main : le San-
 giac de Cogni répondit d'un ton pré-
 somptueux que, si on lui gardoit le
 secret, il étoit sûr d'assembler quinze
 jours après, dans un lieu qu'il indi-
 qua, trente mille hommes bien ar-
 més & prêts à faire tout ce qu'il leur
 commanderoit. Le Grand Visir affecta
 beaucoup de satisfaction de cette of-
 fre ; mais à peine le Sangiac l'eut
 quitté, Murad envoya après lui qua-
 tre Capiggis qui l'étranglèrent avant
 qu'il fût sorti du palais.

Bulad apprit en même-temps à Tia-
 gna, où il avoit fixé son séjour, la
 mort de son Lieutenant de Cogni,
 & celle de Calender étranglé à Té-
 meswar. Ces nouvelles lui prouve-
 rent la nécessité de songer à lui : mais
 ne se croyant pas assez fort pour ré-
 sister à une armée nombreuse, & n'o-
 sant se fier au Grand Visir, qui n'é-
 toit pas à beaucoup près aussi clé-
 ment qu'il vouloit le paroître, Bu-
 lad résolut de fuir en Perse. Le Grand
 Visir apprit ce dessein par des lettres

surprises à un courrier que Bulad _____
 avoit dépêché à Massi son complice. J. C. 1608.
 Le Grand Visir, accablé d'années, ne Hég. 1017.
 craignoit ni les fatigues ni les dan-
 gers ; il résolut de couper chemin à
 Bulad , espérant que la tête de ce
 rebelle , s'il pouvoit l'envoyer à son
 maître , épargneroit beaucoup de
 soldats. Murad laissa la conduite
 de son armée à son Desterdar Aga ,
 & courut avec l'élite de ses Spahis
 attendre Bulad dans un défilé. Il
 y parut en effet escorté par douze
 cens chevaux. Murad , qui avoit trois
 mille Spahis cachés derriere des ro-
 chers , surprit le rebelle dans sa mar-
 che ; ses douze cens chevaux firent
 assez de résistance pour rendre le com-
 bat très-meurtrier ; presque tous pé-
 rirent en défendant Bulad & sa for-
 tune : car ce factieux avoit beaucoup
 compté sur des pierreries d'un grand
 prix & sur une quantité d'or consi-
 dérable qu'il apportoit au Roi de
 Perse. Le Grand Visir fit étrangler Le Grand
 Bulad blessé sur le champ de ba- Visir fait
 taille, puis il s'empara soigneuse- mourir Bu-
 ment de toutes ses richesses, sans lad.
 en abandonner la moindre partie aux
 cavaliers qui les avoient saisies.

De retour à son armée, il y trouva
 des ordres de la Porte pour marcher

contre le Sophi. Les courtisans qui environnoient Achmet lui avoient donné de l'ombrage de ce Visir qui

J. C. 1608. Il reçoit or- affermisoit son autorité dans l'Asie ,
Hég. 1017. dre de l'Em- tellement que l'Empereur étoit prêt
pereur de à confondre Murad avec tous les re-
marcher con- belles que ce Grand Visir réprimoit.
tre la Perse.

Achmet rappelloit par le même ordre tous les Lieutenans de Murad , & il envoyoit à leur place des Officiers , moins pour obéir à ce Général que pour éclairer sa conduite. Ce premier Ministre sentit l'injustice de son maître ; mais il n'en fut ni moins zélé ni moins hardi pour le servir. Il comprit aisément que le Divan n'avoit décidé la guerre contre la Perse , que parce que lui Visir avoit des projets différens. Murad , à quatre-vingt-six ans , montrait cette indifférence pour la vie que les années donnent aux vieillards , lorsqu'elles n'affoiblissent point leur ame. Il résolut d'appliquer tous ses talens & tous ses soins pour le bien de l'Etat , au risque de ce qui pourroit en arriver. Il écrivit à son maître une lettre que l'Historien Naïma Effendi nous a conservée , & dont voici la traduction :

Lettre de » Ceux qui environnent Votre Hau-
Murad à son » tessé lui persuadent que ses plus
maître. » grands ennemis sont dans la Perse :
» j'ose

» j'ose l'affurer qu'ils sont dans les
 » Etats , & peut-être autour de son
 » trône. Si Votre Hauteſſe pourſuit J. C. 1608.
 » le Sophi , & qu'elle laiſſe en paix Hég. 1017.
 » dans la Caramanie ceux qui oſent
 » encore ſe dire feudataires de ce
 » Prince , le nombre de ſujets que je
 » vous ai recouvrés dans toute l'Asie ,
 » rentrera bientôt dans le parti des
 » rebelles. J'ai voulu frapper les têtes ,
 » & vous rendre tous les bras
 » qu'on a ravis au ſervice de Votre
 » Hauteſſe. Il reſte encore deux ré-
 » voltés dangereux , Maſſi & Jouſef :
 » ce ſont eux , ſans doute , qui ſous
 » main vous font preſſer d'entre-
 » prendre la guerre contre les Per-
 » ſans. Si Votre Hauteſſe le veut ,
 » j'abattrai ces deux têtes , & je mé-
 » nagerai celles de leurs ſoldats. A
 » tout événement , je fais marcher
 » votre armée contre Scutari , & non
 » contre la Perſe. Votre Hauteſſe me
 » jugera , me donnera ſes ordres , que
 » j'exécuterai fidèlement lorsqu'ils
 » partiront de ſa bouche. Je porte à
 » mon Empereur les reſtes de ma vie ,
 » dont il diſpoſera ſelon ſa puiffante
 » volonté. «

Cette lettre arrivée à Conſtanti-
 nople pluſieurs ſemaines avant le Vi-
 ſir , fit tout l'eſſet qu'il en avoit at-
 Tome II. P

J. C. 1608.

Hég. 1017.

Il conduit
son armée à
Scutari, fait
son entrée à
Constantino-
ple, & est
bien reçu de
l'Empereur.

tendu. Non-seulement l'Empereur ne lui fut point mauvais gré de sa prétendue désobéissance, mais même il imposa silence aux ennemis de ce fidele serviteur, qui, ayant fait camper à Scutari la plus grande partie de ses troupes, fit son entrée dans Constantinople comme en triomphe. On portoit devant lui quatre cens drapeaux pris aux rebelles, & toutes les têtes des Chefs qu'il avoit fait périr. Murad, dans la premiere audience qu'il eut de son maître, fut traité avec de grands honneurs. Achmet le fit revêtir d'une robe de drap d'or richement fourrée, & l'Empereur attacha lui-même à son turban une magnifique aigrette de diamans, qui faisoit partie des pierreries que le Grand Visir venoit de lui remettre.

Il confond
l'artifice de
ses ennemis,
& il retourne
en son camp.

Cependant le Capitan Pacha, le Caïmacan, le Musti, le Kiskar Aga, tous les ennemis du Grand Visir, qui n'osoient pas l'attaquer en face, entreprirent de le ruiner sourdement, en accusant ceux qui avoient eu sa confiance. Le Defterdar Aga, que Murad avoit mené à son armée pour y être tout à la fois Trésorier & Lieutenant, avoit versé dans le trésor public tout l'or pris à Bulad, & tous les impôts que les villes ren-

trées dans le devoir avoient consenti de payer à leur maître légitime. Les ennemis du Grand Visir, qui ne concevoient pas qu'on s'abstînt de piller lorsqu'on en avoit la puissance, crurent qu'en taxant le Defterdar d'avoir dissipé beaucoup de cet argent, cet Officier seroit contraint de rendre à son tour son Chef responsable des sommes qu'il lui auroit laissé prendre. Sur l'accusation formée en plein Divan, le Grand Visir demanda le premier que le Defterdar fût conduit dans la prison des Sept-Tours, & que tous les Pachas du banc & tous les autres Defterdars examinassent ses comptes. Les plus exactes recherches ne purent découvrir ni la moindre prévarication ni la moindre erreur. L'accusé sortit du château des Sept-Tours pour continuer l'exercice de sa charge ; & la confiance de l'Empereur dans le premier Ministre ne fit qu'augmenter. Le Visir, après avoir calmé tous les orages, & obtenu le suffrage de son maître pour la conduite qu'il prétendoit tenir, retourna vers ses troupes campées à Scutari, bien résolu de détruire ce qui restoit de rebelles.

On répandit que Murad se préparoit à marcher contre la Perse. Le

J. C. 1608.
Hég. 1017.

Grand Visir enveloppa ses desseins des voiles du mystere, dit l'Historien J. C. 1609. Hég. 1018. Naïma ; & comme il ne cunnoissoit personne plus coupable que Masli & Jousef, il se permit la ruse pour attirer ces deux lions dans les filets qu'il leur tendit. Masli étoit caché à la tête de plusieurs milliers de brigands dans les montagnes arides qui bordent la Caramanie. Les peuplades très-rares en ces contrées ressembloient plutôt à des repaires qu'à des villes. Ce pays, qu'on nomme Itchili, contient pour toutes richesses quelques pâturages propres à nourrir des chevaux, & ces chevaux portoient les soldats de Masli dans les contrées de la Caramanie où il y avoit du butin à faire. Le Grand Visir Murad, à la tête de son armée en Asie, avoit fait de vains efforts pour attirer vers lui Masli. Arrivé à Scutari, il écrivit au Pacha de Caramanie de tenter de nouveau ce que lui Grand Visir n'avoit pu exécuter. Il promit à cet Officier le grade de Visir ou de Pacha du banc, si, en favorisant sa feinte, il attiroit près de lui ce rebelle, qu'on désiroit forcer dans le pays inaccessible qui lui servoit de retraite. Le Pacha de Caramanie envoya les provisions de Sangiac d'Itchili à Masli. Il venoit, di-

Comment
il punit les
rebelles Masli
& Jousef.

soit-il , de les recevoir pour lui de la
 Porte , & il ne pouvoit s'empêcher
 d'approuver sa conduite , puisqu'elle
 lui attiroit des graces de l'Empe-
 reur. » Sans doute , écrivoit ce Pa-
 » cha à Masli , le vieux Grand Visir ,
 » à qui un maître foible abandonne
 » tout le gouvernement , va nous lais-
 » ser régir à notre gré nos provinces ;
 » nous serons moins des Gouverneurs
 » que des Souverains tributaires. Dans
 » des circonstances si favorables , il
 » nous importe de demeurer unis. Il
 » faut nous voir pour agir de concert.
 » Le Sangiac d'Irchili doit s'entendre
 » avec le Pacha de Caramanie : venez
 » nous voir , & nous ne nous en rap-
 » porterons qu'à nous de nos com-
 » muns intérêts. « Cependant le
 Grand Visir s'étoit chargé de séduire
 lui-même Jousef. Ce rebelle , plus
 audacieux que Masli , avoit pénétré
 dans la Natolie , étoit entré dans Ma-
 gnésie & s'étoit fait nommer Despote
 tributaire du Sophi. Murad lui écrivit
 une lettre pleine d'affection , dans la-
 quelle il lui reprochoit sa conduite
 insensée. » Comment espérez-vous ,
 » lui disoit-il , que la Natolie relève
 » constamment de l'Empire des Per-
 » ses ? Mesurez les distances de Ma-
 » gnésie à Constantinople , & de Ma-

J. C. 1609.
 Hég. 1018.

J. C. 1609. » gnésie à Ispaham ; croyez-vous que
 Hég. 1018. » vous détruirez l'Empire ottoman
 » fondé sur tant de richesses & sur tant
 » de gloire ? Mon fils , ne vous rap-
 » pillez-vous plus le temps où vous
 » m'obéissiez en Egypte ? Votre jeu-
 » nesse annonçoit des talens & de la
 » valeur. Voudriez-vous tourner con-
 » tre vous ce qui doit vous rendre un
 » jour illustre & heureux ? Notre
 » puissant Empereur m'a ordonné de
 » mener à Magnésie l'armée que nous
 » destinons contre la Perse. Je l'ai
 » fait consentir à différer : j'aime
 » mieux vous gagner que vous per-
 » dre. Vous écouterez les conseils de
 » ma vieillesse. Venez dans mon camp
 » à Scutari , vous y recevrez des bien-
 » faits au lieu des châtimens que votre
 » rebellion mérite. Achmet veut vous
 » contraindre à le servir. Il ne vous
 » refusera pas le gouvernement de
 » Magnésie ; vous pouvez y compter ;
 » mais vous le tiendrez de la Chan-
 » cellerie ottomane , & de rebelle
 » punissable que vous êtes mainte-
 » nant , vous deviendrez un des plus
 » fermes soutiens du trône. Sachez
 » gré à votre maître , qui peut vous
 » opposer deux cens mille hommes ;
 » de vous combattre par des bien-
 » faits. « Cette lettre jetra Jousef dans

la plus grande perplexité. Ne se croyant pas assez fort pour résister à l'armée ottomane, si le Persan ne venoit pas à son secours, il trouvoit plus avantageux d'obtenir, pour prix de sa révolte, un des plus beaux gouvernemens de l'Empire, que de soutenir une plus longue guerre qui lui deviendrait très-funeste tôt ou tard. D'autre part, ses suivans le détournoient de se fier au vieux Visir. » Il » avoit déjà fait mourir Calender, » Bulad, le Sangiac de Cogni, & » beaucoup d'autres qui n'étoient pas » plus coupables que Jousef. La Nation est grande, lui disoit-on; si nous n'avons pas assez de monde pour résister aux forces des Ottomans, des troupes aguerries ne craignent pas la fatigue des marches forcées. On peut se défendre d'une grande armée, en choisissant ses camps, & en ne se laissant pas approcher. « Après de longs débats, Jousef, qui avoit été sensible aux caresses du vieux Visir, qui d'ailleurs se souvenoit que Bulad avoit péri les armes à la main, que Calender n'avoit été puni que pour avoir prévariqué dans le nouveau gouvernement obtenu depuis la paix jurée; Jousef enfin choisit le parti pour lequel

J. C. 1609.
Hég. 1018.

J. C. 1609.
Hég. 1018.

il avoit toujours penché. Après avoir promis aux siens de les faire comprendre dans l'amnistie qu'il alloit obtenir pour lui-même, il se rendit peu accompagné au camp de Scutari. Le Grand Visir le reçut avec toutes les démonstrations de la joie ; il le conduisit même à Constantinople, où le Grand Seigneur voulut bien admettre ce rebelle repentant à l'honneur de baiser le bas de son trône. Le bruit se répandit que Jousef alloit être fait Pacha de Natolie. On peut juger de quel œil les courtisans & les premiers Officiers des troupes voyoient distribuer les premières dignités de l'Empire à ceux qui avoient mérité les plus grands châtimens. Les cris s'éleverent de nouveau contre Murad ; mais l'Empereur ne voulut rien entendre. La commission de Pacha de Natolie, résidant à Magnésie, fut expédiée pour Jousef. Le Grand Visir, qui le faisoit loger dans ses tentes, & qui paroissoit ne pouvoir s'en passer, retardoit son départ sous différens prétextes. Il méditoit avec lui les opérations de la guerre de Perse. Un jour qu'ils étoient enfermés, l'un & l'autre très-occupés en apparence des affaires de l'Etat, on annonça au Grand Visir un Capiggi qui arrivoit

de Caramanie , & qui apportoit un coffre de la part du Pacha de cette Province. Murad , qui se douta bien de l'objet de cette commission , congédia Jousef sous quelque prétexte. Lorsqu'il fut seul il ouvrit ce coffre , & y vit la tête embaumée du rebelle Massi. Le Pacha de Caramanie mandoit au Grand Visir , qu'ayant attiré ce Chef de révoltés dans Cogni , sous le prétexte de prendre avec lui des mesures pour devenir son complice , il l'avoit fait étrangler en secret , & qu'il avoit publié que Massi étoit mort d'apoplexie ; que depuis ce moment aucun de ses Lieutenans n'avoit osé se mettre à la tête de son parti , qui se dissipoit de lui-même. Le vieux Visir vit l'instant favorable pour éteindre jusqu'à la dernière étincelle de rebellion. Il invira le lendemain Jousef à venir dîner avec lui , & du plus loin qu'il l'aperçut : » Vos vœux se-
 » ront exaucés , mon fils , lui dit-il ,
 » vous n'êtes plus nécessaire ici.
 » Nous allons nous séparer. Quelque
 » peine que cet événement puisse me
 » faire , j'y consens volontiers , puis-
 » que le bien de notre sublime Em-
 » pereur le demande. « Jousef , qui aimoit mieux aller gouverner la Natolie que demeurer dans le camp du

J. C. 1609.
 Hég. 1018.

J. C. 1609.
Hég. 1018.

Visir , sans autorité , quoique dans une faveur apparente , reçut cette nouvelle avec joie. Ils se mirent à table ; mais le Grand Visir étant sorti un moment sous quelque prétexte , ceux qui demeurèrent dans la tente , déclarèrent au prétendu Pacha de Natolie qu'il falloit à l'instant faire sa priere & mourir. Il ne lui servit de rien de demander à voir Murad , de se plaindre de sa perfidie ; les suivans du Grand Visir exécuterent les ordres qu'ils avoient avec beaucoup de promptitude & de rigueur. Aussi-tôt après que Ioulef eut été étranglé , sa tête fut coupée & exposée , ainsi que celle de Massi , dans le lieu le plus apparent du camp , un Chiaoux criant à haute voix : » Ainsi seront traités » tous ceux qui oseront méconnoître » le pouvoir de notre sublime Monarque. « Cette maniere de punir étoit peu digne de la suprême puissance , & l'on pouvoit accuser de trahison le Ministre qui l'avoit employée. Mais Murad ne crut pas qu'il fût tenu de garder sa parole à des rebelles qui les premiers avoient enfreint leur serment. Il embrassa ce moyen comme celui qui devoit coûter le moins de sang & rétablir plutôt la tranquillité dans les Provinces.

A peine jouissoit-on de cette paix intérieure , lorsqu'on commença les apprêts d'une guerre étrangere. Les Ottomans n'avoient pour lors rien à démêler avec l'Europe. L'Archiduc Mathias , devenu Roi de Hongrie du vivant de l'Empereur Rodolphe son frere , avoit envoyé des Ambassadeurs à la Porte pour renouveler les alliances contractées. Achmet , & sur-tout son Divan , n'en étoient que plus ardens pour la guerre. Il vouloit recouvrer Bagdad , ville de l'Iraque , très-favorable au commerce , & dont les Persans avoient su s'emparer au milieu de leurs mauvais succès. Il s'en falloit bien que le Grand Visir fût aussi avide de guerre que son maître & que tous ceux qui composoient le Divan. Son âge & son expérience lui faisoient regarder une expédition contre la Perse comme la plus dangereuse & la moins profitable de toutes celles qu'on pouvoit entreprendre. Mais il fallut céder au torrent , ou plutôt aux ordres de l'Empereur , qui , quoique plein de confiance dans son Grand Visir , n'en étoit pas moins absolu. Murad amena pour Lieutenant Nasuf Pacha , homme adif , entreprenant , qui avoit acquis de grandes richesses dans différens sangiacats. Son ambition

J. C. 1610.
Hég. 1019.

La guerre contre la Perse se est résolue, contre l'avis du Grand Visir Murad.

n'étant pas satisfaite, il avoit capté
 J. C. 1610. la bienveillance du Grand Visir, es-
 Hég. 1019. pérant que la part qu'il prendroit au

Il part à gouvernement, lui fourniroit les
 la tête des moyens d'en saisir les rênes, & le
 troupes, & feroit succéder bientôt à ce vieux Mi-
 les tient nistre. L'armée partit de Scutari pour
 long - temps les frontieres du Schirvan; elle devoit
 en marche. grossir, en avançant, jusqu'au nombre
 de deux cens mille hommes. Le Grand
 Visir, qui pensoit que ses troupes
 souffriroient toujours assez - tôt, ne
 pressoit point cette marche; tout étoit
 prétexte pour s'arrêter. En cinq mois
 l'armée étoit à peine parvenue dans
 le Diarbekir. Nasuf Pacha, qui n'a-
 voit qu'une affaire & qu'une espé-
 rance, crut pouvoir profiter de cette
 lenteur. Il écrivit secrètement à la
 Porte, que l'âge de Murad rendoit ce
 Visir peu capable des soins & des fa-
 tiques de la guerre; que sa répu-
 gnance pour celle qu'il avoit com-
 mencée, présageoit des revers inévi-
 tables, si on la lui laissoit continuer.
 Nasuf offroit à l'Empereur trente
 mille sequins comptant, & une pa-
 reille somme l'année suivante pour
 les frais des approvisionnemens, si Sa
 Hauteffe vouloit le faire Grand Visir
 à la place de Murad. Le Sultan, qui
 sentoit de la reconnoissance & de

l'estime pour son Ministre, lui renvoya la lettre de Nasuf, le laissant maître absolu du sort de ce Lieutenant, jusques-là qu'il lui permettoit également de le faire Grand Visir ou Mazul, même de le faire étrangler. Murad montra à ses amis la lettre de Nasuf au Grand Seigneur, & celle que lui écrivoit ce Prince en la lui renvoyant. Tous accuserent le Lieutenant d'ingratitude & de trahison; tous décidèrent que Nasuf Pacha méritoit la mort. Murad lui ayant fait ordonner de se rendre dans sa tente : Connoissez-vous cette écriture, lui dit-il d'un ton sévère? C'est la mienne, répondit le Pacha qui ne savoit encore ce que le papier contenoit. Vous avez donc écrit cette lettre à l'Empereur, continua le Grand Visir? Nasuf interdit garda le silence. Avez-vous maintenant en votre possession les trente mille sequins que vous promettez à l'Empereur? Nasuf répondit qu'il les avoit; Murad alors commanda au Defterdar d'aller prendre cette somme dans la tente de Nasuf, & de revenir avec le Pacha tout aussi-tôt qu'il en feroit nanti. Cet ordre ayant été exécuté promptement, le Defterdar & le Pacha reparurent. Celui-ci, qui craignoit d'être étranglé, voulut en-

J. C. 1610.

Hég. 1019.

~~Il se jeta à terre~~ reprendre une justification, ou plutôt descendre à des prières ; mais Murad J. C. 1610. l'interrompant : » Puisque vous vous Hég. 1019.

Il cede les » croyez plus en état que moi de sceaux de » commander l'armée, je vous en re- l'Empire à » mets la charge & les sceaux de son Lieute- » l'Empire, devenus trop pesans pour nant Nasuf. » mon âge. Je vous fais Grand Visir, » selon le pouvoir que j'en ai reçu de » notre puissant Empereur. Soyez-lui » fidele : puissent vos armes être vic- » torieuses ! « Aussi-tôt il assembla l'armée, & proclama lui-même son successeur. Le nouveau Grand Visir fit avancer l'armée vers Tauris. Murad demeura dans le Diarbekir ; il alla finir ses jours dans la capitale de cette Province. Ce Ministre avoit servi utilement son maître & son pays ; il mourut à quatre-vingt-neuf ans, plusieurs mois après qu'il eut quitté les sceaux de l'Empire.

J. C. 1611. Son successeur, qui avoit montré Hég. 1020. tant d'impatience de mesurer les ar-

Le nouveau mes ottomanes avec celles des Per- Grand Visir sans, perdit toute cette activité aussi- prépare la tôt qu'il se vit à la tête de l'armée, soit qu'il pensât comme Murad sur l'événement de cette guerre, soit qu'il fût impatient d'aller à Constantinople exercer son emploi de Grand Visir. Les Historiens, si fertiles en

détails de campagnes, n'en font aucun de celle-ci. On voit seulement que les deux armées étant en présence vers Tauris, les partis avancés, au lieu de se provoquer au combat, se mirent à conférer, & que le fruit de ces conférences fut des propositions que le Grand Visir fit passer à l'Empereur Achmet. Ce Prince les ayant acceptées, Nasuf Pacha ramena ses troupes, & avec elles un Ambassadeur de Perse, chargé de faire signer le traité au Monarque Ottoman. Les conditions de cette paix furent que le Schirvan demeureroit à la Perse; que le fils aîné du Sophi porteroit le titre de Prince de Tauris; qu'on enverroit de Constantinople des Cadis qui administreroient la justice aux Sunnites dans toutes les villes du Schirvan; que les Alides & les Sunnites y auroient également le libre exercice de leur religion; que le Sophi paieroit chaque année deux cens charges de soie en forme de tribut pour cette Province, dont il reconnoissoit la suzeraineté à la cour ottomane. On vit alors ce qui n'avoit jamais été depuis la fondation de cet Empire guerrier, une paix profonde dont l'Empereur Achmet jouit le premier; car on ne peut pas appeller

J. C. 1611.
Hég. 1020.

Paix conclue.

1611. guerre quelques ravages que le Duc de Florence fit sur les côtes d'Asie, & qui n'eurent d'autres suites que l'incendie de plusieurs retraites de corsaires, & quelques charges de butin arrachées de leurs mains.

Le Grand Seigneur bâtit une mosquée.

Le Grand Seigneur occupa ce loisir à construire une magnifique mosquée dans l'hippodrome, tout près de Sainte Sophie. Cet édifice, moins grand que le premier, le surpasse en magnificence. L'extérieur est chargé d'ornemens, l'intérieur est décoré de deux cens planches d'or, sur lesquelles sont gravées des sentences du Koran & de la Sunna, & plusieurs noms des différens Prophetes. Chacune de ces planches est enrichie de soixante pierres précieuses. Les temples des Musulmans ne peuvent être décorés de tableaux, parce que Mahomet défend de représenter aucune créature vivante; il regardoit comme un grand crime de figurer un corps sans lui donner une ame. Les Historiens turcs font monter les frais de cette mosquée à des sommes immenses. Un d'entr'eux, cité par Cantimir, accoutumé à exagérer comme tous les autres, assure que lorsque cet édifice fut achevé, on calcula que chaque dragme pesant de pierre coûtoit à

l'Empereur trois aspres , ce qui fait environ dix-huit deniers de notre monnoie.

J. C. 1612.

Hég. 1021.

La paix qui régnoit dans tous les Etats ottomans rendit l'année 1612 peu fertile en événemens. Les Turcs reçurent deux Ambassadeurs Chrétiens , l'un de l'Empereur Mathias , frere & successeur de Rodolphe II , pour confirmer le traité de Comore fait en 1606 ; & un autre des Hollandois pour entamer un traité de commerce. Ce peuple de négocians sentit la nécessité de diriger ses propres affaires avec une nation aussi opulente & aussi peu industrielle que les Turcs , & quel avantage il y auroit à tirer directement les richesses de son climat , en échange des fruits recueillis dans les isles nouvellement découvertes , & de tous les produits de leur activité. L'une des premieres denrées que les Hollandois fournirent aux Ottomans pensa exciter de grands troubles dans la capitale & même dans tout l'empire. Un vaisseau hollandois ayant apporté du tabac à Constantinople , lorsque l'usage de cette plante étoit encore assez récent dans l'Europe , les Turcs en usèrent d'abord avec profusion ; mais lorsqu'on se fut apperçu que

cette poussière, respirée fréquemment, causoit des étourdissemens & même
 J. C. 1612. une espece d'ivresse, le Mufti, les
 Hég. 1021. Imans, qui n'étoient pas fâchés de trouver les occasions d'exercer leur autorité, saisirent avidement celle-

Le Mufti-ci. Ils publierent que, lorsque Mahomet avoit défendu l'usage du vin & de toute liqueur fermentée, le Prophete avoit prétendu interdire tout ce qui provoquoit à l'ivresse; que cette plante, qui faisoit l'effet du vin, devoit être proscrire comme lui. Les partisans du rabac, en beaucoup plus grand nombre, répondoient que Mahomet n'avoit attribué de souillures qu'aux liqueurs & aux alimens qui, séjournant dans l'estomac, faisoient monter des feux à la tête, égardoient la raison & communiquoient des maladies; qu'une poudre, qui ne séjournoit dans les narines que quelques momens, ne pouvoit produire aucun de ces effets; qu'au contraire elle facilitoit les sécrétions que Mahomet avoit prétendu procurer au corps humain par plusieurs préceptes de sa loi; que l'espece d'ivresse, occasionnée par l'abus du tabac, ne faisoit commettre aucun crime, aucune extravagance; qu'elle émouffoit les sens pour quel-

Le Mufti-ci.
 veut interdire
 l'usage du tabac.

ques momens sans affecter l'esprit ;
 qu'en un mot , il n'appartenoit pas au
 Musti de faire de nouvelles loix ; qu'il
 devoit seulement interpréter celles du
 Prophete dans leur vrai sens , & n'en
 point chercher de forcé pour gêner
 la liberté des Croyans plus que le
 Prophete lui-même n'avoit prétendu
 la contraindre. Ces raisons , ap-
 puyées par l'autorité du Grand Visir ,
 devinrent meilleures que le Musti
 & tout l'Uléma ne l'auroient voulu.
 Tandis que le Chef de la loi délibé-
 roit s'il donneroit ou non un fetfa ,
 le Grand Visir fit distribuer du tabac
 aux Janissaires & aux Spahis par un
 bienfait de l'Empereur. Cette démar-
 che décida la question. Les soldats
 & le peuple regarderent bientôt le ta-
 bac comme une nécessité. Le goût gé-
 néral contraignit les Imans à se taire ;
 mais le Musti , plein de ressentiment
 contre le Grand Visir , ne perdoit pas
 une occasion de le lui témoigner. La
 conduite altière & inconsidérée de ce
 Ministre fournissoit à son ennemi assez
 de moyens de le desservir.

L'honneur qu'eut Nasuf d'épouser
 une sœur de son maître , avoit enflé
 son orgueil , quoiqu'il ne dût cette
 illustre alliance qu'à ses grandes ri-
 chesses , & que l'exemple de quelques-

J. C. 1612.
 Hég. 1012.

Le Grand
 Visir le fait
 adopter mal-
 gré lui.

Origine de
 Nasuf.

Uns des gendres ou beaux freres des
 J. C. 1612. Empereurs dût le convaincre que ce
 Hég. 1021. faite des grandeurs, loin de garantir
 des orages, les avoit souvent provo-
 qués. Nous ne croyons pas sortir de
 notre sujet en apprenant au Lecteur
 d'où Nasuf étoit parti pour devenir
 le premier Officier de l'Empire. Ce
 récit instruira d'autant mieux, que
 presque tous les Grands Visirs & au-
 tres Béglierbegs ou Pachas de la Porte
 ont la même origine ; & que, si tous
 n'ont pas commencé par des emplois
 aussi vils que Nasuf, au moins la plu-
 part sont comme lui des enfans de
 tributs, arrachés des provinces éloi-
 gnées aux Chrétiens Grecs, Armé-
 niens ou Maronites (1), ou ramassés
 par les chemins, lorsqu'ils ont été
 abandonnés par leurs parens trop pau-
 vres pour les nourrir. Ces enfans sont
 employés au service du ferrail selon
 leur intelligence ou leurs forces. Les
 plus beaux & les plus spirituels sont
 ordinairement des fortunes brillan-
 tes. Mais Nasuf fut l'exception de
 cette regle, en ce que la nature lui avoit
 donné une fort petite taille, un teint
 olivâtre & des traits peu réguliers.

(1) Ces Maronites sont les Catholiques
 Romains.

Aussi ne fut-il pas admis au nombre des Icohlans, enfans élevés dans les différens ferrails, sous la direction du Capi Aga ou Chef des Eunuques blancs, pour servir de Pages au Grand Seigneur, & passer de degrés en degrés aux premières dignités de l'Empire. Nasuf fut amené à Constantinople sous le regne de Selim II. On l'abandonna parmi les Azamoglans; ce corps est composé du rebut des enfans de cette espèce, destinés aux emplois les plus vils & les plus pénibles du ferrail. Celui dont nous parlons étoit fils d'un Prêtre grec, du village de Serrès près Salonique, dont il porta long-temps le nom. Il ne s'appella Nasuf, mot corrompu de l'Arabe, qui signifie homme de conseil, que quand la fortune eut commencé à lui devenir favorable. Lorsqu'il eut acquis de la force, on le fit Baltagi ou Porte-faix; &, par un premier bonheur, il fut destiné au service du Kislar Aga ou Chef des Eunuques noirs. Cet Eunuque ne tarda pas à s'apercevoir que son Baltagi avoit plus d'intelligence & de talens qu'il n'étoit nécessaire pour porter des fardeaux. Le maître donna à son esclave plusieurs commissions délicates, dont celui-ci s'acquitta si bien, que le Kis-

J. C. 1612.
Hég. 1021.

lar Aga crut faire un grand présent à la Sultane Validé en lui attachant ce serviteur. En peu de temps cette Sultane fit passer Serrès par différens emplois ; elle en fut si contente, qu'elle le nomma Sangiac d'un petit pays près d'Alep, qui étoit assigné à cette Princesse pour l'entretien de sa maison. Le nouveau Sangiac se comporta dans ce poste comme il avoit fait dans tous les autres ; il augmenta considérablement les revenus de la Validé. Comme elle avoit peine à se passer de Serrès, elle lui fit donner au ferrail la charge de Cappiggi Pachî. Ce fut pendant qu'il l'exerçoit qu'il changea son nom, par la volonté de sa protectrice, en celui de Nasuf, homme de bon conseil. Sous l'empire de Mahomet III, Nasuf, qui comprit que le crédit de la Sultane mere du prédécesseur tomberoit, songea sérieusement à quitter la cour où il n'y avoit plus pour lui que des risques à courir. Il demanda un sangiacat des plus éloignés de la Porte, & il eut le crédit de l'obtenir. Nasuf, dont l'ambition n'étoit pas satisfaite, crut que l'or seroit un véhicule certain pour parvenir aux plus grandes dignités. Il en amassa beaucoup, & obtint plusieurs années après le gou-

J. C. 1612.

Hég. 1021.

vernement de Diarbekir, avec le titre de Pacha à deux queues. Il trouva le moyen de satisfaire son avidité dans ce nouveau poste, plus riche & plus honorable qu'aucun de ceux qu'il eût occupé jusqu'alors. A l'avènement d'Achmet au trône, Nasuf apprit que le nouveau Monarque avoit choisi Murad, Béglierbeg du Caire, pour le faire Grand Visir. La réputation de Murad, son âge déjà fort avancé, inspirerent à Nasuf le désir de se rendre nécessaire au Grand Visir, de gagner sa confiance & de lui succéder. Il joignit ce Ministre dans les courses qu'il faisoit en Asie pour réduire les rebelles; il lui donna des avis importants, il se rendit nécessaire; enfin il se fit choisir pour Lieutenant de l'armée que Murad conduisit sur les frontières de la Perse. Le Lecteur a vu comment Nasuf étoit devenu Grand Visir. Il ne reste qu'à raconter comment il tomba de ce faite des grandeurs où il étoit parvenu de si bas.

La chute de presque tous les Grands en Turquie vient de ce qu'ils n'ont pas su la prévoir, & de ce que leur pouvoir illimité les enivre, malgré la foule d'exemples de ceux qui ont été punis pour en avoir abusé. Selon les mœurs des Ottomans, les

J. C. 1612.

Hég. 1021.

J. C. 1613.

Hég. 1022.

Sa chute &

sa mort.

Grands Visirs sont beaucoup plus puissans que ne le peuvent être les premiers Ministres d'aucun autre Monarque, parce que le Grand Seigneur, le plus souvent enfermé dans son haram, ne voit point ses sujets, ne se montre à eux que dans la pompe de ses marches d'un ferrail à l'autre, ou du ferrail à la mosquée. Tout le reste du temps, environné de femmes & d'eunuques, il ne communique avec les hommes qui lui sont soumis, que par le ministère du Grand Visir, ou de quelque autre Officier de l'Empire dépendant de celui-ci. Comme depuis longtemps nul Visir n'avoit été étranglé, Nasuf, devant qui tout plioit, crut sa faveur invariable, & son pouvoir plus affermi que celui d'aucun de ses prédécesseurs. Il s'étoit fait quelques infractions au traité de paix avec la Perse sur les frontieres des deux Empires; mais Nasuf, qui aimoit mieux regner à Constantinople, que de conduire des armées dans les déserts des Persans, cacha au Prince toutes les nouvelles qu'il avoit reçues; il eut même quelque commerce secret avec le Ministre qui gouvernoit la Perse sous le Sophi, & il reçut des présens considérables de ce Ministre, sans que le Grand Seigneur en fût informé. Il avoit

J. C. 1613.

Hég. 1022.

avoit pris l'habitude d'en imposer à son maître pour se rendre de plus en plus nécessaire, & pour donner bonne opinion de son gouvernement. Un vaisseau ayant pris une barque de Cosaques, qui contenoit au plus quinze hommes, le Grand Visir y fit joindre quinze bâtimens de l'arsenal armés de canons, & aux prisonniers quatre cens esclaves. Le Grand Visir étala tout cet appareil dans le port de Constantinople aux yeux du Grand Seigneur, comme une prise de conséquence faite par ses vaisseaux sur les Corsaires Cosaques qui écumoient la mer. Cette fausseté grossiere fut la première cause de la chute de Nasuf. Quoique le Capitan Pacha parût être aussi intéressé que le Grand Visir à la cacher, lui ou ses Officiers ne purent s'en taire, & le Musti apprit bientôt ce qu'il falloit penser de la prise faite sur les Cosaques. Il fut encore que le Grand Visir tiroit du trésor public de grosses sommes d'argent pour de prétendues constructions de galeres qui ne se faisoient point; qu'on avoit seulement couché sur le rivage un grand nombre de carcasses démâtées, & que le Grand Visir persuadoit à son maître que c'étoit autant de nouveaux bâtimens

J. C. 1613.
Hég. 1022.

J. C. 1613.

Hég. 1022.

sur le chantier. Le Mufti conservoit une haine secrète contre le Grand Visir depuis l'affaire du tabac. Comme sa dignité lui donnoit le droit de parler en particulier au Monarque, il lui découvrit ce mensonge. Achmet en fut très-irrité : cependant il ne se détermina pas à déposer Nasuf dont il croyoit avoir un besoin très-réel. Mais fort peu de temps après le Pacha d'Alep ayant été sommé d'envoyer une somme considérable au Grand Visir, sans la faire passer par les mains du Desterdar dépositaire des deniers publics, d'abord le Pacha ne tint aucun compte de cet ordre ; mais bientôt il en reçut un nouveau, avec menace d'être dépossédé s'il n'obéissoit promptement. Le Pacha d'Alep écrivit au Mufti qui le protégeoit, & même il envoya son fils à Constantinople, afin qu'il pût obtenir grace ou du moins quelques délais du Grand Visir. Le Chef de la loi, sûr que la connoissance de cette vexation acheveroit de renverser cet avide Ministre, conseilla au fils du Pacha d'Alep de se tenir sur le chemin du Grand Seigneur lorsqu'il iroit à la mosquée, & d'élever au-dessus de sa tête une meche allumée, comme font tous ceux qui veulent adres-

ser quelque plainte à l'Empereur. Ils tâchent par ce moyen de s'en faire remarquer. Cette flamme est symbolique ; elle signifie que le Sultan brûlera dans l'autre vie s'il ne rend pas justice à ses sujets dans celle-ci. Achmet, ayant apperçu ce feu élevé sur une tête, envoya un Capiggi dire à celui qui le tenoit de porter sa plainte au Grand Visir. Le fils du Pacha d'Alep s'écria très-haut que c'étoit précisément de ce Grand Visir qu'il avoit à se plaindre. L'Empereur qui l'entendit, lui fit ordonner de se rendre au ferrail, & admit en effet ce jeune homme au pied de son trône. Les deux lettres que le fils du Pacha d'Alep exhiba, qui ordonnoient à cet Officier de remettre une grosse somme au Grand Visir lui-même ; la défense expresse d'en donner aucune connoissance au Defterdar ; la menace de déposséder ce Pacha s'il n'obéissoit ponctuellement ; enfin la certitude qu'il y avoit eu des mouvemens en Géorgie que le Grand Visir avoit cachés à l'Empereur ; tous ces torts accumulés irritèrent tellement Achmet, que la mort de ce Visir fut bientôt résolue. Nasuf avoit appris l'arrivée du fils du Pacha d'Alep, & quel moyen ce jeune homme avoit pris

J. C. 1613.
Hég. 1022.

J. C. 1613.

Hég. 1022.

pour obtenir une audience d'Achmet. Il eut bientôt des soupçons de son malheur. Pour conjurer l'orage, ou du moins pour en diminuer la furie, il envoya au ferrail la Sultane son épouse, sœur de l'Empereur. Cette Princesse plaida la cause de Nasuf qu'elle aimoit ; & après avoir tâché de justifier sa conduite, quoiqu'elle ne fût pas tout ce dont le Grand Visir étoit accusé, elle finit en disant que si son époux avoit mérité la disgrâce de Sa Hauteffe, elle supplioit qu'on le fit Mazul, & qu'on le laissât mener une vie privée, détachée de tous les soins du gouvernement. L'Empereur, qui vouloit attirer Nasuf au ferrail, sut dissimuler avec sa sœur. Elle quitta Achmet, persuadée que son époux reprendroit bientôt son crédit & toute son autorité ; mais le Visir, qui se sentoit coupable, & qui sans doute connoissoit son maître mieux qu'une jeune Princesse sans expérience, ne se fia point à ces apparences favorables. Il n'étoit pas alors d'usage de faire mourir personne dans son logis : Nasuf crut pouvoir prévenir son malheur ; il feignit d'être malade, afin d'avoir un prétexte de ne point aller au ferrail ; & comme il avoit accumulé des biens

immenses, il cherchoit les moyens de ~~les transporter~~
 les transporter dans quelque province éloignée pour aller y finir ses jours. Ses ennemis qui éclairoient toutes ses démarches ne tarderent pas à pénétrer la vérité. L'Empereur ne vouloit pas être privé d'une confiscation qu'on lui peignoit comme la plus considérable qui eût jamais été. Il résolut d'empêcher la fuite de cet homme qu'il avoit honoré d'une si grande confiance, & qu'il regardoit depuis peu de jours comme son plus dangereux ennemi, très-capable de lui en susciter un grand nombre, quelque coin de l'Empire qu'il voulût habiter. Le Grand Seigneur demanda un fetfa au Musti, qui, comme on peut penser, l'accorda sans peine : il décida même qu'on pouvoit faire périr ce prévaricateur pendant le Ramazan, qui est le carême des Turcs, quoique la Sunna défende d'exécuter aucun criminel alors. L'arrêt de mort fut porté tout aussi-tôt ; mais l'exécution n'en étoit pas facile. Outre que le Grand Visir a une garde nombreuse attachée à sa dignité, les richesses, le faste de Nasuf nourrissoient dans son palais une multitude de domestiques libres ou esclaves ; & la suite de la Sultane son épouse étoit

J. C. 1613.
 Hég. 1022.

aussi nombreuse que la sienne. Cette
 J. C. 1613. Princesse aimoit tendrement Nasuf &
 Nég. 1022. ne devoit rien négliger pour le dé-
 fendre. Au lieu de charger les Capig-
 gis & les bourreaux de cette exécution
 difficile, l'Empereur la confia au Bôf-
 rangi Pachi, créature du Grand Vi-
 fir, qu'il s'étoit plu à élever à cette
 place parce que cet homme avoit
 été comme lui Azamoglan & Baltagi.
 Cet Officier, muni des deux ordres
 du Grand Seigneur, dont l'un dé-
 pouilloit Nasuf de sa dignité, & l'aut-
 re proscrivoit sa tête, se rendit au
 palais du Grand Visir, sans autre es-
 core que quatre Bostangis. Sur le re-
 fus qu'on lui fit de l'introduire, il
 dit qu'il venoit de la part de l'Em-
 pereur pour s'informer de la santé du
 Grand Visir. Comme les Officiers de
 ce Ministre répondirent au Bostangi
 Pachi que leur maître se portoit
 mieux, & qu'il étoit avec la Sultane
 son épouse, celui-ci insista, assurant
 qu'il avoit ordre de ne pas retourner
 au serrail qu'il n'eût vu Nasuf. La qua-
 lité du Bostangi Pachi, ses liaisons
 avec le Ministre, la foiblesse de son
 escorte, sur-tout le temps du Rama-
 zan, détruisirent les soupçons de Na-
 suf & des siens. Il fit retirer la Sul-
 tane, & il admit le Bostangi Pachi

auprès du lit sur lequel il étoit couché revêtu de ses habits. Les quatre Bostangis s'arrêtèrent dans la chambre voisine ; après les premiers complimens , le Bostangi Pachi exigea que quelques Eunuques noirs , qui étoient demeurés dans la chambre du Grand Visir par l'ordre de la Sultane leur maîtresse , se retirassent. Nasuf leur ordonna de sortir , & les Bostangis , qui gardoient la porte , eurent soin de les éloigner encore d'avantage. Lorsque le Grand Visir & le Bostangi Pachi furent seuls , celui-ci tira le premier ordre du Sultan , qui portoit que Nasuf rendroit les sceaux. Le Grand Visir qui commençoit à craindre , se croyant quitte pour perdre sa dignité , fut content de jouir en paix de ses richesses & de la tendresse de son épouse. Il appella ses secrétaires , & ayant fait cacheter les sceaux dans un mouchoir , il les baïsa & les rendit au Bostangi Pachi , le chargeant d'assurer le Grand Seigneur qu'aucun de ses sujets ne lui avoit été ni ne lui seroit jamais plus fidele. La nouvelle de la déposition du Grand Visir , en répandant une espece de consternation dans son palais , y avoit aussi rétabli la sécurité : car son épouse & ses domestiques n'étoient pas tranquilles depuis

J. C. 1613.
Hég. 1021.

que le Bostangi Pachi avoit voulu
 J. C. 1613. être seul avec Nasuf. Lorsque tout
 Hég. 1022. fut calmé , comme le Bostangi l'avoit
 prévu , après environ une heure de
 conversation , cet Officier tira de son
 sein le dernier ordre du Grand Sei-
 gneur , qui proscrivoit la tête de Na-
 suf. Alors le désespoir de cet infor-
 tuné fut au comble ; il se plaignit
 amèrement de la trahison , il réclama
 l'usage de ne point faire mourir les
 condamnés ni dans leurs maisons ni
 pendant le Ramazan ; il demanda à
 parler au Grand Seigneur , il demanda
 à parler à son épouse , tout lui fut
 refusé. Le Bostangi Pachi , qui avoit
 fait entrer les siens , & qui craignoit
 beaucoup le désordre qu'il avoit tant
 cherché à prévenir , déclara au mal-
 heureux Nasuf qu'il ne lui restoit que
 très-peu de momens pour se prépa-
 rer à la mort : il lui refusa la liberté
 de passer dans une chambre prochaine
 pour y faire sa priere. Enfin Nasuf se
 détermina à mourir , & ayant ôté lui-
 même sa veste & son turban , il ap-
 pella les quatre Bostangis qui l'étran-
 glerent avec beaucoup de peine , parce
 qu'il étoit très-gras & que cette
 fonction ne leur étoit pas familiere.
 Après l'exécution ils n'eurent pas be-
 soin de se faire jour à travers les Gar-

des & les Officiers de Nasuf ; car tous se disperferent aussi-tôt qu'ils eurent appris que leur maître étoit étranglé. Cette nouvelle s'étant répandue , le Defterdar accourut pour s'emparer des richesses du Grand Visir , qui , de l'aveu des Historiens , étoient immenses , sur-tout en pierreries & en meubles de prix. Le Grand Seigneur défendit d'abord qu'on donnât la sépulture à Nasuf ; puis vaincu par les larmes de la Sultane sa sœur , il permit que son corps fût enterré sans cérémonie dans un cimetiere parmi les derniers du peuple. La Sultane y ayant fait mettre un tubé , l'Empereur ordonna qu'il fût démoli , & ne voulut pas même qu'on y laissât une inscription.

Le destin funeste de Nasuf ne dégoûta pas les Grands de la Porte de s'allier avec leur Empereur. Mehemet , de Capitan Pacha devenu Grand Visir , fut marié presque aussi-tôt avec une fille du Sultan , qui n'étoit âgée que de six ans ; & celui qui succéda à la charge de Capitan Pacha , appelé Mammour , épousa dans le même-temps une sœur de son maître dans un âge plus convenable. Ces deux mariages furent célébrés avec une pompe excessive. Nous rapporterons fidèlement , d'a-

J. C. 1613.
Hég. 1022.

Mariage d'une des filles du Grand Seigneur avec le nouveau Visir Mehemet.

J. C. 1613.

Hég. 1022.

près les Historiens turcs, les cérémonies observées aux noces de la Sultane épouse du Grand Visir, pour donner quelque idée de la magnificence & des mœurs ottomanes. La veille de cette fête, le Defterdar ou grand Trésorier porta les ameublemens & pierreries de la Sultane au ferrail ou logis de l'époux. La marche commençoit par cinq cens Janissaires avec leurs instrumens de guerre, puis deux cens des plus qualifiés de l'Empire marchaient deux à deux magnifiquement vêtus. Le Defterdar, environné de vingt-quatre Chiaoux couverts de drap d'or, précédoit les présens : vingt-sept esclaves, vêtus plus somptueusement que les estafiers, portoient les pierreries, entre lesquelles on voyoit un livre du Koran couvert d'or massif & parsemé de gros diamans ; un couvre-chef attaché avec un cordon, & des aigrettes de pierreries ; une ceinture toute couverte de rubis & de turquoises ; un coffre de crystal de roche d'un pied & demi de long, haut & large à proportion, garni d'or sur les angles, tout rempli de perles & de pierres précieuses ; une grande quantité de bracelets & d'agraffes de toutes especes des plus beaux diamans : on voyoit ensuite

onze charriots tout couverts de gaze d'or qui renfermoient les filles esclaves de la Sultane ; vingt-deux autres esclaves vêtues de drap d'or, voilées de gaze d'argent, & montées sur des chevaux magnifiquement caparaçonnés, tenus par des eunuques noirs, précédoient deux cens cinquante mulets chargés d'étoffes d'or, toiles d'or, velours, satin, tapis, tentes, & autres ameublemens. (1)

J. C. 1613.
Hég. 1022.

Le lendemain la Sultane fut conduite au logis de l'époux dans cet ordre. Quatre-vingt Emirs, descendants de Mahomet, distingués par le turban verd qu'eux seuls ont le droit de porter, marchaient devant le corps de l'Uléma, puis tous les Imans, puis tous les Timariots, Agas, Sangiacs & Pachas des différens Ordres qui se trouvoient à Constantinople, les plus qualifiés marchant les derniers. Le Visir du banc, premier après

(1) Tous ces présens, d'une valeur inestimable, n'appauvrissent point le Sultan, puisqu'à la mort de chaque Pacha ou de chaque Princesse, ils retournent vers leur source. L'Empereur étant l'héritier nécessaire du mobilier de toutes les Princeses, & de tous ceux qui ont des emplois dans l'Empire, leurs enfans ne succèdent jamais qu'aux terres.

J. C. 1613.
Hég. 1022.

le Grand Visir, tenoit la droite ; car le Chef de la Loi n'occupe jamais que la seconde place dans aucune assemblée. Celui qui représente le Grand Seigneur est toujours le premier. Trente musiciens , hautbois & tambours , formoient un concert , & étoient suivis de plusieurs musiciens à pied , dansant avec des tambours de basques. Quarante joueurs de luth , sistres , harpes & autres instrumens faisoient danser des foux qui portoient une barrette & une robe couverte & ornée d'os de moutons. Ces malheureux sont très-révérés chez les Musulmans , qui les regardent comme des prédestinés. Cent cinquante Officiers de l'arsenal menaient avec eux des pionniers , armés de pelles & de pioches , pour égaliser les chemins afin de faire passage à deux grands arbres chargés de fruits artificiels , & traînés par le moyen de machines. Trente Officiers , magnifiquement montés , vêtus de vestes fourrées de martre zibeline , précédoient le Sagois (c'est ainsi qu'on nomme un Visir du banc que l'Empereur avoit chargé de représenter le pere de la Sultane nouvelle mariée , parce qu'il n'étoit pas de la dignité de Sa Hautesse de paroître elle-même à cette cérémonie.) Après le

Sagois , on portoit trois grands flam-
 beaux de cire blanche , dont l'un , J. C. 1613.
Hég. 1022.
 beaucoup plus grand & beaucoup plus
 gros que les deux autres , étoit cou-
 vert de larges plaques d'or & de beau-
 coup de pierreries ; le Kislar Aga sui-
 voit , accompagné de cinquante eu-
 nuques noirs. On voyoit ensuite un
 pavillon de velours cramoisi , riche-
 ment brodé d'or & de perles ; sous ce
 pavillon étoit l'épousée montée sur
 une haquenée blanche ; plusieurs car-
 rosses ou litieres turques suivoient ,
 attelés de chevaux blancs ; une foule
 de jeunes filles voilées , & magnifi-
 quement vêtues , entourées d'eunu-
 ques noirs , fermoient la marche. La
 Princesse fut reçue par le Grand Visir
 son époux à la porte de son palais ;
 elle entra aussi-tôt avec toutes ses
 femmes dans le haram qui lui étoit
 préparé. L'époux donna un grand festin
 à tous ceux qui composoient le
 cortège de la Sultane , puis on amusa
 le peuple & les Grands par des courses
 de chevaux & des tournois à la lance
 entre les Spahis. Le lendemain de
 cette fête offrit au ferrail une scene
 tragique. La Sultane , mere de la jeune
 Princesse qu'on s'étoit pressé de mar-
 rier au Grand Visir , étoit très-jalouse
 d'une jeune esclave que l'Empereur

~~regardoit depuis plusieurs jours avec~~
 beaucoup de plaisir. La favorite se
 crut tout permis pour conserver le
 cœur de son maître. Dans le tumulte
 des noces de sa fille, qui occupoient
 Achmet, elle fit étrangler celle qu'elle
 regardoit déjà comme sa rivale. A la
 nouvelle de cet attentat, l'Empereur
 entra dans une si vive colere, qu'il
 accabla de coups la Sultane que jus-
 qu'alors il avoit le plus aimée; &
 après l'avoir foulée aux pieds & ou-
 tragée long-temps, il la fit porter au
 vieux ferrail. Les eunuques, com-
 plices de ce crime, furent tous em-
 palés.

Le Sultan
 relegue au
 vieux ferrail
 une de ses fa-
 vorites.

Un Dervis Peu de jours après, la peste qui se
 frappe le Gr. répandoit à Constantinople, obligea
 Seigneur & l'Empereur d'aller habiter une de ses
 ne le tue pas. Peste à Con- maisons de plaisance, voisine de la
 stantinople. ville, appelée Darut. Ayant été de-
 On en bannit les chiens. là visiter une mosquée qu'il avoit fait
 bâtir dans la campagne, un Dervis
 lui jeta du haut d'une galerie une
 grosse pierre, qui, au lieu de lui fra-
 casser la tête, comme celui qui l'avoit
 lancée s'y étoit attendu, ne fit que le
 blesser légèrement à l'épaule. On saisit
 ce Dervis. Les tortures les plus cruelles
 ne lui arracherent pas les motifs de
 son crime, ni l'aveu de ses complices.
 Quelques-uns ont prétendu sans fon-

dement qu'il avoit été fuscité par la ~~Sultane~~
 Sultane nouvellement reléguée au J. C. 1613.
 vieux ferrail : mais les femmes sont Hég. 1022.
 gardées dans ce palais de disgrâce aussi
 étroitement que dans celui du Grand
 Seigneur. Il est impossible qu'elles
 aient des relations avec d'autres qu'a-
 vec les eunuques chargés d'elles , &
 quelques marchandes Juives qui leur
 apportent des étoffes. Certainement
 ces femmes n'auroient pas entrepris
 de fusciter un vengeur à la Sultane
 disgraciée. Quoi qu'il en soit , le
 Dervis fut empalé sans avoir fait au-
 cun aveu. La blessure du Grand Sei-
 gneur étant guérie , & la peste calmée
 à Constantinople , Achmet retourna
 au ferrail. Comme on craignoit que
 la contagion ne recommençât , les
 Médecins , qui sont presque tous
 Juifs à Constantinople , décidèrent
 qu'il falloit écarter de la ville tous les
 chiens qui , errant dans les rues , pou-
 voient communiquer le mauvais air.
 L'Empereur , qui vouloit les faire
 tuer , consulta le Musti ; mais le Chef
 de la Loi répondit que chaque chien
 avoit une ame sur laquelle il n'étoit
 pas permis d'attenter. On les réunit
 tous autant qu'il fut possible , & on
 les fit passer dans une isle déserte près
 Scutari.

Il y avoit trop long-temps, pour l'impatience des Turcs, que leur Etat étoit en paix. Après deux ans de tranquillité, la Moldavie & la Transilvanie offrirent de la pâture à leur humeur guerrière. Le dernier Prince Moldave, qui s'étoit soumis au Turc, étoit mort depuis trois ans. Constantin son successeur, quoiqu'il eût pris l'investiture de la Porte, négligea de payer le tribut à cette Puissance qu'il devoit craindre plus que la Pologne dont il voulut être feudataire. Un beau-frere de ce Prince de Moldavie, appelé Etienne Koreski, plein de valeur & de talens pour la guerre qu'il avoit apprise en servant la Pologne sa patrie contre la Moscovie, avoit inspiré au Vaivode Constantin la témérité de secouer le joug des Turcs. Le Sulran, après plusieurs sommations inutiles de payer le tribut, donna l'investiture de Moldavie à un Polonois nommé Tomfa, dont l'histoire ne dit pas l'origine. Ce Tomfa entra dans le pays que le Sultan lui abandonnoit, avec un secours de dix mille Tartares, & le Grand Visir le suivit de près à la tête de quarante mille hommes. Constantin, qui n'avoit pas vingt mille hommes à opposer à son compétiteur, se battit dans des défilés.

J. C. 1614.

Hég. 1023.

Le Vaivode de Moldavie se révolte; il est tué. Achmet donne sa principauté au Polonois Tomfa.

Ni les talents de Koreski, ni la valeur des Polonois & des Moldaves, qui J. C. 1614.
Hég. 1023. composoient la petite armée de Constantin, ne résisterent au nombre. Koreski fut fait prisonnier. Constantin, s'obstinant à se dérober aux recherches, mourut de fatigue & de froid dans un marais où il s'étoit caché. Alexandre son frere, enfant de treize ans, fut enfermé dans le ferrail de Constantinople, où il se fit Musulman. Le Roi de Pologne envoya en vain une ambassade à la Porte offrir le tribut de la part de Constantin, dont la mort n'étoit pas encore avérée, ou de la part de son frere Alexandre, & réclamer l'exécution des anciens traités; le Ministre Polonois ne put obtenir aucune audience du Sultan. Il fallut que la République de Pologne abandonnât des alliés, même des tributaires, que les circonstances ne permettoient pas de secourir plus puissamment.

Achmet recouvra dans le même temps la suzeraineté sur la Transilvanie, où les troubles s'étoient perpétués pendant que l'Empire ottoman & la Hongrie étoient en paix. En effet, après la mort de Bostcaie, empoisonné, disoit-on, par les émissaires de l'Empereur Mathias, les Battori

Les Transilvains déposent Battori, & élisent Bethlen Gabor en son lieu.

J. C. 1614.

Hég. 1023.

avoient trouvé le secret de réveiller leurs prétentions sur cette Province. Un Prince de la maison de Battori, nommé Sigismond, étoit mort dans les prisons de l'Empereur d'Occident. Son frere Gabriel étoit devenu Vainode en reconnoissant la suzeraineté de Mathias : mais ce Prince gouverna des sujets nouvellement soumis avec tant de dureté, qu'il s'éleva bientôt un puissant parti contre lui. Les Transilvains, accoutumés à changer de maîtres, ne virent plus Gabriel que comme un tyran usurpateur, quoiqu'il fût issu du sang de leur ancien Vainode. Ils élurent un Gentilhomme Transilvain, nommé Gabor Betlem, ou Betlem Gabor. Gabor, en hongrois, signifie Gabriel. Les Gentilshommes de cette nation mettent leur nom de Baptême après celui de leur maison. Betlem Gabor fut proclamé, avec beaucoup de joie, par tout un peuple qui avoit gémi plusieurs années sous le joug de Gabriel Battori. Betlem, à la tête des troupes nationales, réclama les secours de l'Empereur d'Orient, promettant de lui soumettre la Transilvanie, ainsi qu'elle avoit toujours dû l'être au trône de Constantinople. Achmet ne néglegéa point cette occasion favorable.

Il envoya un Chiaoux à Vienne pour représenter à l'Empereur que les exac-
tions & les cruautés des Battori, qui
 véritablement étoient excessives ,
 avoient rompu les barrières de l'o-
 béissance , & rendu aux Transilvains
 le droit de se choisir un maître qui les
 gouverneroit selon leurs loix ; que la
 Transilvanie vouloit rentrer sous la
 suzeraineté de l'Empire ottoman , &
 que lui Sultan étoit résolu de recou-
 vrer cette Province. Cette déclaration
 fut suivie de levée de troupes telles
 que Betlem Gabor les avoit deman-
 dées. Achmet lui-même alla à Andri-
 nople faire la revue de l'armée qu'il
 destinoit à son nouveau vassal. Il mit
 sous la conduite de Sandar Pacha soi-
 xante mille hommes qui franchirent
 les montagnes de Transilvanie. L'Em-
 pereur d'Occident crut aussi devoir
 envoyer des troupes , moins pour se-
 courir le Vaivode Battori que pour
 s'emparer de cette Province, qui avoit
 été déjà réunie à la couronne de Hon-
 grie. L'infortuné Battori , accablé de
 tous côtés , voulut entamer quelque
 négociation secrète avec le Comman-
 dant de l'armée ottomane. Un jour
 comme il venoit de faire la revue
 des siens , qui étoient en bien petit
 nombre , il fut assailli par cinquante

J. C. 1614
 Hég. 1023.

Les Turcs
 envoient des
 troupes sous
 les ordres de
 Sandar Pacha
 pour protéger
 Betlem Ga-
 bor. Battori
 est tué.

J. C. 1614.

Hég. 1023

hommes qui le tuèrent à coups de mousquet. Plusieurs Historiens ont accusé l'Empereur Mathias de cet assassinat ; mais il n'en profita pas. D'ailleurs Battori étoit si odieux, que tous ceux qui craignoient de dépendre de lui avoient intérêt à sa mort, & pouvoient en être soupçonnés.

Aussi-tôt que le meurtre de Battori fut connu, toutes les villes qui tenoient pour lui ouvrirent leurs portes à son rival. Betlem Gabor ne voulut entrer dans ses nouveaux Etats que conduit par Sandar Pacha. L'armée des Allemands se retira sans qu'on se mît en peine de la poursuivre. Le Général ottoman fit publiquement dans la ville de Varadin la cérémonie de donner l'investiture de la Transylvanie au nouveau Feudataire ; il accompagna cette action de tout l'appareil dont elle étoit susceptible. L'armée des Transilvains ayant été assemblée dans une vaste plaine aux portes de Varadin, le Pacha y conduisit le nouveau Vaivode ; & l'ayant placé à la tête des siens, il y reçut son serment que ce Vassal prononça à genoux. Après qu'il se fut relevé, le Pacha lui ceignit un sabre dont la poignée étoit enrichie de pierreries ; & lui remettant un étendard en main : » Sa Hau-

Sandar Pacha donne publiquement l'investiture au Vaivode.

» tesse est assurée, lui dit-il, de ton
 » affection à son service & de ta ca- J. C. 1614.
 » pacité. Elle t'ordonne de gouver- Hég. 1023.
 » ner ses sujets Transilvains selon
 » leurs loix & selon la justice. Sou-
 » viens-toi, Betlem, que c'est de sa
 » seule puissance que tu tiens cette
 » grace; songe à en user toujours de
 » telle sorte que tu ne te rendes pas
 » indigne de l'honneur qu'il te fait.
 » Ne te laisse pas tromper par le
 » prétexte de la religion, avec le-
 » quel on s'efforcera de te rendre in-
 » grat & parjure; rappelle-toi tou-
 » jours comment les Autrichiens ont
 » protégé les Battori, & comment
 » notre sublime Empereur te pro-
 » tege. Traite tes sujets comme tu
 » veux être traité par ton Suzerain.
 » Que l'exemple de Battori ne sorte
 » jamais de ta mémoire. Sache que
 » la mort d'un méchant Prince est
 » souvent sanglante comme l'a été
 » sa vie. « La cérémonie de l'investi-
 » ture achevée, Betlem assembla les
 » Erats; ils défererent le tribut à la Porte.
 Achmet fit assurer l'Empereur Ma- Paix confir-
 thias que son armement n'ayant eu mée de nou-
 d'autre but que de délivrer les Tran- veau entre la
 silvains de l'oppression de Battori, il Porte & la
 désiroit sincèrement que la paix sub- cour de Vien-
 sistât entre les deux Empires. Il en- ne.

voya des Chiaoux à Vienne, & Mathias à son tour envoya des Ambassadeurs à Constantinople, pour confirmer le traité fait en 1606.

J. C. 1615.
Hég. 1024.

Prise d'Agliman.

Quoiqu'Achmet voulût sincèrement la paix & ne négligeât rien pour l'établir dans son Empire, le temps auquel les Ottomans devoient jouir d'une parfaite tranquillité, n'étoit pas encore arrivé. Le Duc de Florence, pour se venger de quelques prises faites sur ses sujets par des Corsaires turcs, fit attaquer la forteresse d'Agliman sur les côtes de la Carmanie. C'étoit l'entrepôt des tributs d'une grande partie de l'Asie & de toutes les isles de l'Archipel. L'Amiral du Grand-Duc étoit à la tête de sept galeres bien munies. Ayant vu que trois cens Turcs seulement gardoient dans cette citadelle une très grande quantité d'or qu'on se dispoisoit à envoyer à Constantinople sur des chameaux, il forma le siege d'Agliman par terre & par mer; & après une très-vigoureuse attaque il s'empara de toute la garnison & de tout l'or qu'elle n'avoit pu défendre. Cette perte fut d'autant plus douloureuse à l'Empereur Achmet, qu'il apprit en même temps que le Sophi de Perse ne vouloit pas s'en tenir au traité si-

gné par ses Ambassadeurs ; & que ce même Duc de Florence, si animé contre la Porte, lui suscitoit un ennemi qu'il disoit avoir tiré de son sein.

C'étoit Jacaïa , prétendu fils de Mahomet III & frere aîné d'Achmet , que sa mere esclave chrétienne avoit, disoit-on, soustrait du ferrail de Magnésie pour lui conserver la vie, parce que comme Jacaïa étoit le cadet de Bajazet, que Mahomet a fait mourir depuis, elle craignoit que l'ainé monté sur le trône n'immolât son fils à sa sûreté. Ceux qui ont prétendu que Jacaïa étoit de la race ottomane, disent que la Sultane publia que son fils étoit mort de la petite-vérole, & fit enter- rer à sa place un autre enfant. La vérité de tous ces faits n'a jamais été bien éclaircie. On doit se rappeler que Mahomet III, peu avant sa mort, fit étrangler son fils sur des soupçons assez légers. Aussi-tôt qu'Achmet fut monté sur le trône, Jacaïa, qui avoit été élevé très-secretement dans la religion chrétienne par un Moine grec schismatique, parcourut toute l'Asie, tâchant de semer le bruit que le véritable héritier du dernier Empereur réclamoit le sceptre de son pere : mais quoique tous les rebelles entendissent avec plaisir les doutes qu'on publioit

J. C. 1615.
Hég. 1024.
Jacaïa, pré-
tendu fils aîné
de Mahomet
III, donne de
l'inquiétude
à Achmet,

J. C. 1615.

Hég. 1024.

sur la légitime possession d'Achmet ; aucun ne voulut favoriser son compétiteur , soit qu'ils crussent la supposition trop grossière , soit qu'ils aimassent mieux devenir Souverains eux-mêmes que combattre seulement pour changer de maître. Jacaïa erra plusieurs années dans l'Asie , vivant des biens que sa mere lui avoit amassés , partagé entre le désir d'annoncer ses prétentions & le soin de dérober son existence aux recherches des véritables serviteurs d'Achmet. Il passa en Pologne , où le Roi Sigismond refusa également de servir cet illustre aventurier & de le livrer aux Turcs qui le réclamoient de la part de leur maître. Le Grand-Duc Cosme de Médicis essaya d'employer ce fantôme pour faire une puissante diversion en Turquie. Il attira Jacaïa dans sa capitale , l'y traita comme le Monarque légitime d'un grand Empire , annonça ses droits au Pape , au Roi d'Espagne , au Roi de France , & il destina l'argent qu'il avoit ravi à l'Empereur Turc dans la forteresse d'Agliman à faire un parti dans l'Asie au rival qu'il vouloit lui opposer. Le Grand-Duc envoya Jacaïa à Rome & dans les Etats italiens du Roi d'Espagne. Le Pape reçut le prétendu Prince comme le véritable Monarque

Monarque Ottoman. Par-tout on lui rendit de grands honneurs ; mais il ne trouva en aucun lieu les secours qu'il cherchoit. Il apprit à Averse que ni l'argent ni les efforts des Médicis n'avoient pu lui assembler une armée. Ennuyé de traiter avec les Espagnols & avec les Italiens qui ne lui donnoient que des paroles vaines , il passa en France , où Charles de Gonzague , Duc de Nevers , qui avoit de grandes prétentions sur le Péloponnese & sur la Grece , se chargea de sa subsistance en attendant un moment favorable qui n'arriva jamais. L'histoire ne parle plus de Jacaia.

Le Grand Duc de Toscane voulut susciter à la Porte un ennemi plus dangereux. Ce fut Facardin , Prince des Druses. Ces peuples occupent une partie de la Syrie près la Palestine. Ils se disent descendans des Francs qui conquièrent Jerusalem. Quoiqu'ils eussent déjà perdu presque tous les dogmes du Christianisme , dont il ne leur restoit que quelques cérémonies , ils étoient très-opposés aux superstitions musulmanes & judaïques ; ils vivoient sous les loix d'un Prince qui n'osoit se dire chrétien. Quoiqu'il se prétendît de la maison de Godefroy de Bouillon , il

J. C. 1615.
Hég. 1024.

J. C. 1616.
Hég. 1025.

Guerre contre Facardin bientôt terminée.

payoit tribut à la Porte. Celui qui ré-
 gnoit au temps d'Achmet, appelé
 J. C. 1116. Facardin comme ses prédécesseurs,
 Hég. 1025. étoit plus vaillant qu'eux tous ne l'a-
 voient été. Il s'arma d'abord pour dé-
 livrer la Syrie des brigands qui infes-
 toient cette province; il mérita la
 reconnoissance de tous ses sujets & de
 tous les peuples voisins. Sa vaillance
 lui attira beaucoup de soldats; & ses
 courses inquiéterent bientôt les San-
 giacs turcs, qui écrivirent à la Porte
 qu'un nouveau rebelle s'élevoit sur les
 confins de la Syrie. Le Pacha de Sidon
 ayant porté les armes contre Facar-
 din, sans avoir reçu les ordres d'Ach-
 met, le Prince des Druses battit les
 Turcs, & se rendit maître de la ville
 dont le Pacha étoit sorti pour le com-
 battre, protestant toujours qu'il étoit
 fidele à son Suzerain Achmet. Il com-
 battit ces troupes avec succès, & re-
 çut par mer des secours du Duc de
 Florence. Facardin s'empara de tout
 le pays voisin, puis il négocia avec
 la Porte, sans se mettre entre les
 mains de ses Pachas, comme avoient
 fait les autres rebelles d'Asie. Facar-
 din, avec des armes victorieuses &
 les offres d'un tribut, fit sa paix d'au-
 tant plus facilement, qu'il protestoit
 avoir été toujours fidele à l'Empereur

Achmet, & qu'il rejettoit sur les exactions de ses Pachas les actes d'hostilité qu'on lui imputoit à tort. Il ne rendit point Sidon ni le terrain qu'il avoit envahi, prétendant qu'il en étoit possesseur légitime sous la condition de l'hommage à l'Empereur Ottoman. Le Pacha de Sidon, qui avoit commencé cette querelle, paya de sa tête l'inquiétude qu'il avoit témoignée & le mauvais succès de son expédition. Achmet, qui avoit à combattre les Persans, ne voulut plus trouver de coupables en Asie parmi ses tributaires. Voici comment la guerre s'étoit engagée contre la Perse.

J. C. 1616.
Hég. 1025.

Nous avons dit que le Grand Visir Nasuf avoit dissimulé à son maître plusieurs infractions des Persans au traité. Le Sophi Abbas étoit mécontent de la paix qu'il avoit signée; elle lui sembloit honteuse pour son sceptre & pour cette brave cavalerie qui toujours avoit tenu tête aux Turcs. Le Sophi permit aux Gouverneurs de ses frontieres des incursions fréquentes sur le pays des Turcs. Un Chiaoux, envoyé depuis la mort de Nasuf pour se plaindre hautement de ce qu'on transgressoit, sans prétexte, l'accord fait entre les deux nations, fut traité avec indignité, sans avoir pu parve-

Guerre de
Perse.

nir à la cour. Les Gouverneurs oublièrent le droit des gens jusqu'à
 J. C. 1616. faire bâtonner le Ministre de la Por-
 Hég. 1025. te, & ils le renvoyèrent après avoir pillé son équipage. Cette grieve insulte ne devoit pas demeurer sans vengeance. Le Pacha de Damas fut envoyé à la tête d'une nombreuse armée, formée principalement des garnisons de tous les sangiacats de l'Asie. Abbas, qui désiroit la guerre avec ardeur, partit d'Ispahan, marcha fièrement contre les Turcs, les joignit près Passora, & battit avec moins de soixante mille hommes une armée du double plus nombreuse. Le Prince Persan, sachant profiter de ce succès, regagna dans l'Asie mineure tout le pays que ses ancêtres y avoient perdu. Pour mieux assurer ses conquêtes pendant l'hiver, il transporta sa cour d'Ispahan dans la province de Suse en la ville de Bagdad. Achmet apprit avec le plus violent chagrin le désastre de son armée. Il se reprocha d'être demeuré oisif dans son palais, tandis qu'Abbas avoit assuré en personne la victoire des siens.

Les Turcs
sont battus
près Passora.

Comme l'Empereur des Turcs se disposoit à entrer en campagne, il fut attaqué d'une maladie violente qui termina sa vie le 16 novembre 1617;

dans la trentième année de son âge, après qu'il en eut régné qua- J. C. 1617.
 torze plus glorieusement peut-être Hég. 1026.
 qu'aucun de ses prédécesseurs, si l'on Mort d'Ach-
 veut accorder de la gloire à d'autres met.

vertus qu'aux vertus guerrières. Achmet fut celui de tous les Empereurs Ottomans qui se montra le plus avare du sang des hommes, & qui fut mieux faire respecter sa puissance. Dans un âge tendre, il choissoit ses Ministres & gouvernoit avec eux. Il fut tout à la fois libéral & économe, aimant la magnificence, & sur-tout la justice, qu'il fit rendre à ses sujets, sans jamais proscrire que des têtes criminelles. Achmet ne s'étoit déterminé que les derniers jours de sa vie à paroître à la tête de ses armées; il pensoit sans doute que les principaux devoirs d'un Souverain ne sont pas ceux d'un Général. Les Historiens Turcs lui reprochent d'avoir trop aimé les femmes: on ne voit pas qu'aucune lui ait fait faire des fautes considérables, ni même qu'il les ait consultées dans l'administration de son Empire. Il avoit, dit-on, trois mille concubines. Sa loi lui en permettoit un nombre illimité; mais aucune de ces jeunes esclaves, destinées aux plaisirs du Prince, ne fit pla-

cer ni déplacer des Généraux ni des
 Ministres, ne fit résoudre la paix ou
 la guerre, comme il étoit arrivé sous
 les prédécesseurs d'Achmet. Ce Prince
 exécuta le premier de tous les Empe-
 reurs Ottomans ce précepte qui en-
 joint à tout homme de travailler de
 ses mains pour gagner sa vie. Ach-
 met voulut donner cet exemple à ses
 sujets, qui en avoient peut-être plus
 besoin qu'aucun peuple de la terre :
 car nuls habitants du monde ne sont
 en général plus paresseux que les
 Turcs. Achmet apprit à faire des an-
 neaux de corne propres à bander des
 arcs ; il travailloit quelques momens
 de ce métier chaque matin après sa
 prière, & il vouloit que ces anneaux,
 quoique de très-mince valeur, fus-
 sent vendus, afin que le prix en fût
 employé dans sa cuisine. Cette prati-
 que, si indispensable pour le com-
 mun des hommes, pouvoit être re-
 gardée comme superstitieuse dans un
 des plus grands Monarques de la ter-
 re ; mais Achmet avoit prétendu ins-
 pirer à ses sujets du mépris pour l'oi-
 siveté. Ce Prince fut mieux qu'au-
 cun autre Monarque Ottoman, que
 l'intérêt des peuples doit être l'uni-
 que objet de l'attention des Souve-
 rains.

M U S T A F A I.

QUINZIEME REGNE.

L'EMPEREUR Achmet avoit laissé vivre un frere cadet, appelé Mustafa. L'infortune & la crainte avoient uni ces deux Princes dans leur enfance. Les Historiens Turcs disent que dans les derniers temps du regne de Mahomet III, Achmet & Mustafa ayant un frere aîné, appelé Bajazet, héritier présomptif du trône, & qui, selon l'usage barbare des Princes Ottomans, pouvoit un jour arracher la vie à ses cadets, ces deux victimes se plaignoient ensemble du sort qui les menaçoit. Achmet avoit promis à Mustafa, que s'il échappoit à ce danger, & que sa bonne fortune le fit Empereur, il seroit moins cruel que ses prédécesseurs, & qu'il ne commenceroit pas son regne par un fratricide. Bajazet fut étranglé, comme on l'a vu. Fort peu de temps après Achmet succéda au Sultan Mahomet III. Non-seulement le nouvel Empereur se souvint alors de la parole donnée à Mustafa; mais quatorze ans après, la

J. C. 1617. force du mal l'ayant convaincu qu'il
Hég. 1026. n'avoit plus que très-peu de temps à
vivre, ce sage Prince, qui ne laissoit
Mustafa, pour appui du trône que des enfans
frere d'Ach- en bas âge, fit appeller le Grand Vi-
met ; est re- fir, le Mufti, les Pachas du banc, qui
connu Empe- environnerent son lit. Il leur dit que
zeur. le sabre d'Othman étoit trop pesant
pour les mains de son fils aîné, par-
venu à peine à sa douzieme année ;
que l'exemple des Califes autorisoit à
choisir le plus âgé de la race impé-
riale pour lui confier la charge de l'Em-
pire ; & qu'il vouloit, pour le bien
de ses sujets, que son frere Mustafa
occupât le trône après lui. Tous les
grands Officiers obéirent aux dernie-
res volontés du Monarque. Aussi-tôt
qu'Achmet fut expiré, le Grand Visir
& le Mufti proclamerent Mustafa à
la tête des Janissaires & des Spahis
assemblés. Le nouvel Empereur parut
à cheval dans l'hippodrome au milieu
des acclamations du peuple & des
soldats. Le Mufti lui ceignit le sabre
d'Othman avec la cérémonie accou-
tumée, & il fit à toute la milice de
Constantinople les largesses que ses
prédécesseurs avoient faites en sem-
blable occasion. Mais, quoique Mus-
tafa fût plus âgé que ses neveux, car
il n'étoit le cadet que d'un an de

l'Empereur dernier mort, on connut bientôt qu'il n'étoit pas plus capable, de gouverner que ces jeunes Princes. Il annonça d'abord une si grande aver-
 sion pour les fem mes, qu'on ne pou-
 voit pas le déterminer à entrer dans son haram, & qu'il ne permettoit pas qu'aucune Odalisque parût devant lui. Mustafa ne voyoit la Sultane Vali-
 dé, mere du dernier Empereur & la sienne, qu'avec beaucoup de répu-
 gnance; il lui ôta même tout le cré-
 dit qu'Achmet s'étoit fait un devoir de lui accorder. Mustafa se plaisoit à répandre de l'argent, sans raison & sans mesure, dans le sein de ceux qui ne lui en demandoient pas, qui n'a-
 voient rendu aucune espece de ser-
 vice à l'Empire, & qui ne devoient pas s'attendre à des bienfaits, pour
 jouir de la surprise qu'un change-
 ment de fortune inespéré leur cau-
 soit; ce qui fit dire à ceux qui le dé-
 créditerent dans l'esprit du peuple & des soldats, que l'Empereur jettoit aux poissons l'argent du trésor public. Dès les premiers jours de son regne, Mus-
 tafa rendit la liberté à l'Ambassadeur de Perse, que son prédécesseur avoit fait arrêter en déclarant la guerre au Sophi. Le Prince Persan envoya de riches présens au nouvel Empereur;

J. C. 1617.
Hég. 1026.

Caractere de
Mustafa.

mais comme il refusoit obstinément de payer les charges de soie qu'il avoit promises en forme de tribut, le Divan décida qu'on continueroit la guerre, & le Grand Visir fit des préparatifs pour conduire une armée dans les nouvelles conquêtes du Sophi.

J. C. 1618. Quoique Mustafa eût paru respecter le droit des gens dans la personne de l'Ambassadeur de Perse, son Grand Visir viola manifestement cette loi de tous les peuples en la personne du Baron de Sancy, Ambassadeur de France. **Hég. 1026.** Voici à quelle occasion. Le Prince Coreski, fait prisonnier dans la guerre de Moldavie, étoit enfermé dans le château des Sept-Tours, faute d'avoir payé une très-grosse rançon que la Porte exigeoit. L'Ambassadeur de France, protecteur né de tous les Chrétiens libres ou esclaves qui habitoient Constantinople, envoya plusieurs fois son Secrétaire, nommé Martin, pour consoler Coreski & lui offrir des secours. La liaison entre le prisonnier & le Secrétaire de l'Ambassadeur de France devint si étroite, que celui-ci chercha les moyens de procurer la liberté au Moldave. Martin, sans communiquer son dessein à son maître, fournit au Prince Co-

J. C. 1617.

Hég. 1026.

La guerre de Perse est décidée de nouveau.

A quelle occasion le Baron de Sancy est arrêté par les Turcs, & par quels moyens il est relâché.

reski une échelle de corde, qu'il trouva le moyen d'enfermer dans un pâtre, envoyé au prisonnier, de la cuisine de l'Ambassadeur de France.

J. C. 1618.

Hég. 1027.

A l'aide de ce secours Coreski descendit par la fenêtre de la chambre haute dans laquelle il étoit gardé ; & ayant caché sa fuite à la garnison du fort, il eut le temps de se mettre en sûreté avant qu'on se fut apperçu qu'il manquoit. On chercha dans sa prison avec soin tout ce qui pouvoit donner quelque indice du lieu de sa retraite, ou des moyens de sa fuite, & l'on trouva des lettres de Martin qui déceloient son intelligence avec le fugitif. Aussi-tôt le Grand Visir fit arrêter le Secrétaire Martin & le Drogman de l'Ambassadeur dans le palais de France, & il les fit appliquer à une question rigoureuse. Le Baron de Sancy, indigné de cette insulte, accourut chez le premier Ministre pour se plaindre & pour réclamer ses gens ; mais le Visir, après l'avoir accablé d'injures, le fit arrêter lui-même, & lui déclara qu'il seroit traité comme son Secrétaire & comme son Drogman, s'il ne découvroit pas le lieu de la retraite du Prince Coreski. Les protestations du Baron de Sancy, sa réclamation du droit des gens, ses

menaces au nom de son maître, n'ébranlerent point le Grand Visir, qui
 J. C. 1618. laissa l'Ambassadeur de France entre
 Hég. 1027. les mains des Chiaoux. Ceux-ci assurant M. de Sancy, pour l'adoucir & pour le consoler, qu'il ne seroit appliqué à la torture que le lendemain dans le courant de la journée, l'Ambassadeur, convaincu que la dignité de son caractère ne le soustrairoit point à cette barbarie, trouva d'autres moyens d'y échapper. Sous prétexte de chercher Coreski, il envoya ses gens au palais de France prendre tout l'argent qui y étoit gardé; & comme l'Ambassadeur avoit des liaisons avec le Mufti, il fit faire un riche présent au Chef de la Religion pour obtenir de lui qu'il le protégéroit auprès du Visir. Le Mufti écrivit en effet au premier Ministre, & le menaça d'un Fetfa. Cette lettre, accompagnée d'une assez grosse somme, fit sur l'esprit du Grand Visir tout l'effet qu'on en avoit attendu. Le Baron de Sancy fut relâché, ainsi que ses gens; mais plein du ressentiment que cette offense devoit lui inspirer, il écrivit à sa Cour pour demander vengeance. Avant que les plaintes de Louis XIII sur cet attentat fussent arrivées à la Porte, tout y avoit changé de face.

Mustafa, qui n'avoit ni le talent ni même le désir de bien gouverner, n'abandonnoit point au Visir les rênes de l'Empire, ou du moins il nuisoit aux opérations du gouvernement par ses caprices & par sa déraison. Il avoit conféré deux des plus importantes dignités, celle de Pacha du Caire & celle de Pacha de Damas à deux Ioglans à peine sortis de l'enfance, qui ne connoissoient rien que les exercices pénibles auxquels on les avoit formés dans les odas du ferrail. Il prodiguoit, comme nous l'avons déjà dit, les trésors qui étoient en sa puissance avec tant de bizarrerie, qu'il étoit impossible de couvrir ses profusions du titre de libéralité. La Sultane Validé, indignée du mépris que l'Empereur affectoit pour son sexe, & du peu de crédit qu'il lui accordoit à elle-même, ne tarda pas à conspirer contre lui. Le Kissar Aga qui, par l'indifférence du Monarque, perdoit toute l'autorité dont sa place étoit susceptible; le Musti qui, ayant vu le Sultan de plus près, étoit plus convaincu qu'aucun des autres Officiers de l'Empire, de sa profonde incapacité, conspirèrent entr'eux pour trouver le moyen de soulever les Janissaires & les Spahis. Une foule de

J. C. 1618.

Hég. 1027.

Le Divan &

le peuple sont

mécontents de

Mustafa.

Timariots de tout rang les aiderent dans leur dessein. Mustafa en avoit J. C. 1618. dépouillé plusieurs de leurs timars Rég. 1027. sous les prétextes les plus frivoles , jusques-là que le Prince étant un jour à la chasse , voulut récompenser un paysan qui lui avoit apporté de l'eau fraîche pour étancher sa soif. Ce rustre eut l'indiscrétion de demander à l'Empereur le timar dont il labouroit une partie , & qui appartenoit à l'un des principaux Officiers d'entre les Spahis. Le Sultan ne fit aucune difficulté de priver de ce bien considérable un Officier qui n'avoit pas démérité , pour en revêtir un homme incapable de rendre aucun service. Plusieurs traits de cette espece firent mépriser Mustafa parmi les troupes , comme il étoit méprisé dans le ferrail & dans le Divan. Au milieu de ces troubles , le Grand Visir Mehemet partit pour la Perse , à la tête d'une armée qui devoit grossir de toutes les garnisons qu'il alloit ramasser dans toutes les Provinces de l'Asie. Lorsque Mustafa se vit délivré de la présence des Janissaires qu'il craignoit , il s'abandonna plus que jamais à la bizarrerie de son caractère. Le bruit courut qu'il vouloit faire étrangler ses neveux. Ce parti étoit encore plus insensé que bar-

bare de la part d'un Prince qui ne pouvoit se résoudre à voir des J. C. 1618.
 femmes , & qui n'ignoroit pas que Hég. 1027.
 l'obéissance des Turcs à leur Prince n'est fondée que sur leur vénération superstitieuse pour le sang ottoman , qu'ils croient devoir durer autant que leur Empire. Cette imputation , vraie ou fausse , servit de prétexte pour soulever tout l'Erat contre Mustafa. On pourroit dire à sa justification , que la preuve qu'il ne voulut jamais attenter à la vie des fils d'Achmet , c'est qu'en étant le maître absolu , il laissa le temps à ces Princes de le détrôner. En effet , à peine le Grand Visir Mehemet étoit à six journées de Constantinople , qu'il reçut des lettres du Mufiti , du Caïmacan , du Kislar Aga , de la Sultane Validé , qui toutes lui disoient que le salut de l'Erat exigeoit qu'il ramenât l'armée ; que Mustafa étoit sur le point de renverser l'Empire & d'éteindre la maison ottomane ; qu'il n'y avoit pas à délibérer pour l'arracher du trône & pour y placer Othman , quoique ce Prince ne fût âgé que de douze ans , parce qu'il valoit mieux confier la toute-puissance en apparence à un enfant que la laisser en effet à un insensé ; que le jeune Othman promettoit déjà de rendre à

l'Empire le regne d'Achmet son pere.
 J. C. 1618. Mehemet montra aux principaux Offi-
 Hég. 1027. ciers les lettres qu'il venoit de rece-
 voir. La nouvelle du danger des Prin-
 ces répandue dans l'armée, fit tout
 l'effet que les factieux en avoient at-
 tendu. On pressa le retour à Constan-
 tinople : les Janissaires impatiens mi-
 rent moins de temps à retourner vers
 cette grande ville qu'ils n'en avoient
 mis à s'en éloigner. En moins de qua-
 tre jours le Musti, le Caïmacan, le
 Kissar Aga apprirent que l'armée étoit
 presque au bord du détroit. Il ne fut
 pas difficile de cacher ce mouvement à
 l'Empereur. Le Caïmacan l'engagea
 dans une chasse qui dura quatre jours,
 pendant laquelle les Janissaires étant
 rentrés dans Constantinople, le Musti
 publia un Ferfa qui déclaroit que le
 destructeur de la maison régnante, ou
 du moins celui qui avoit voulu l'être,
 ne pouvoit pas demeurer sur le trône,
 que Mustafa transgressoit la Loi, en
 refusant de donner des successeurs à
 l'Empire, & méditant de faire mou-
 rir ceux qu'Achmet avoit laissés. Le
 Desterdar, ou grand Trésorier, pu-
 blia un état des sommes immenses que
 l'Empereur avoit dissipées depuis trois
 mois qu'il étoit sur le trône. Le Kissar
 Aga, ou Chef des eunuques noirs,

chargé de l'administration des mo-
 quées royales , déclara que l'Empe-
 reur , indépendamment des richesses
 qu'il avoit si souvent tirées du trésor
 public , avoit aussi entamé les épargnes
 des revenus sacrés , qui ne pouvoient ,
 selon la regle invariable de l'Empire ,
 être employés que pour des guerres
 de religion. On répandoit même dans
 le peuple , pour faire croire Mustafa
 tout-à-fait insensé , que son plus or-
 dinaire plaisir étoit de lancer des
 pieces d'or dans la mer. Tous ces
 bruits semés avec adresse , l'amour du
 changement , l'espoir d'une récom-
 pense , déterminèrent les Janissaires &
 les Spahis à demander à grands cris
 pour Empereur un des fils d'Achmet ,
 dont la mémoire étoit si récente & si
 chere.

J. C. 1618.
 Hég. 1027.

-Sa déposition.



J. C. 1618.
Hég. 1027.

OTHMAN II.

SEIZIEME REGNE.

LE Prince Othman parut bientôt au milieu du peuple, qui répondit par ses acclamations aux vœux de la Milice. Il fut ceint de l'épée d'Othman, & placé sur le trône du Divan, avant que Mustafa eut appris le retour de l'armée qu'il croyoit en chemin pour la Perse, ni aucun des mouvemens qui s'étoient passés à Constantinople. Aussi-tôt après la proclamation d'Othman, Mehemet envoya un détachement de Spahis à la rencontre de Mustafa : mais pour ne pas souiller le nouvel Empereur du crime qu'on reprochoit à son oncle, la vie du Monarque déposé fut respectée. Après qu'on se fut assuré de sa personne, sans qu'aucun de ceux qui l'environnoient se fût mis en devoir de se défendre, on l'enferma dans une des tours du serrail, où il fut abandonné aux soins de quelques vieilles esclaves. Le jeune Empereur, ou plutôt ceux qui se servoient de son nom, répandirent l'or dans les odas des Spahis & des Janissaires. L'extrême

jeunesse d'Othman inquiétoit ceux d'entre les Officiers du Divan & de l'armée qui étoient véritablement animés de l'amour du bien public. Mais le Mufti, le Grand Visir, & tous ceux qui espéroient gouverner au nom de cet enfant, rappelloient aux mieux intentionnés que l'Empereur Achmet, dans un âge presque aussi tendre, avoit su choisir de bons Ministres & faire respecter l'autorité.

Il n'y avoit que peu de temps qu'Othman étoit Empereur, lorsqu'on vit arriver à la Porte un Ambassadeur extraordinaire du Roi de France

Plaintes de la France sur l'insulte faite au Baron de Sancy. J. C. 1618. Hég. 1027.

Louis XIII, qui venoit se plaindre de l'insulte faite à la nation française dans la personne du Baron de Sancy. Comme tous ceux qui gouvernoient avoient intérêt de blâmer ce qui s'étoit fait sous Mustafa, les Français n'eurent pas de peine à obtenir la satisfaction qui leur étoit due; quoique le Visir Mehemet eût commis tout seul cette infraction au droit des gens, il la rejetta sur le dernier Empereur, & il fut convenu qu'on enverroit en France un Chiaoux, avec titre d'Ambassadeur extraordinaire, pour désavouer au nom du Sultan la faute que son prédécesseur avoit commise. La suscription de la lettre écrite par le

Grand Seigneur au Roi de France ,
 portoit : » Au plus puissant Prince de
 J. C. 1618. » la croyance de Jesus , arbitre entre
 Hég. 1027. » les Chrétiens , & Empereur de
 France. « Cette lettre apprenoit à
 Louis XIII ce qui s'étoit passé à la dé-
 position de Mustafa ; elle confirmoit
 le pouvoir que l'Empereur avoit donné
 au Chiaoux de promettre & jurer que
 Sa Hauteſſe observeroit les traités
 faits avec ſes prédéceſſeurs , & qu'à
 l'avenir l'Ambaſſadeur de France ſe-
 roit honoré & reſpecté à la Porte ,
 comme il auroit dû toujours l'être.
 Malgré ces réparations authentiques ,
 le Baron de Sancy ne put ſe réſoudre
 à demeurer dans un pays où il avoit
 été outragé ſi cruellement , & où il
 avoit couru de ſi grands riſques. Il de-
 manda ſon rappel , & le Comte de
 Cefy fut envoyé à ſa place.

L'enſance du Souverain ſembloit
 J. C. 1619. exiger du premier Miniſtre qu'il ſou-
 Hég. 1028. tint ſon maître ſur le trône : mais
 une armée brillante , préparée par
 les ſoins de l'Empereur Achmet , at-
 tendoit depuis long-temps qu'on la
 conduiſît en Perſe , ou plutôt dans les
 pays limitrophes que Cha Abbas avoit
 conquis. Le Viſir crut devoir remplir
 les intentions de cet ancien maître
 dont il chériſſoit la mémoire. Il laiſſa

le jeune Empereur entre les mains de
d'un homme de loi , ambicieux & J. C. 1619.
Hég. 1028.
souple , ci - devant Précepteur de ce
Prince , appelé Viner Effendi. Cet Le Grand
Iman employoit sans cesse les mots Visir Mehe-
imposants d'*intérêt de la religion* , bien met mene
de l'*Etat* , gloire du *Prophete*. Mehe- une armée en
met ne lui avoit confié aucune admi- Perse. Les au-
nistraton en son absence. Le Caïma- partagent en
can , qui supplée toujours le Grand son absence
Visir à Constantinople , lorsque le l'administra-
premier Ministre commande les ar- tion du Gou-
mées , devoit présider au Divan , & vernement.
par conséquent envoyer des ordres Viner Effen-
dans les provinces. Le Bostangi Pa- di , ancien
chi , Capitaine des Gardes d'Othman , Précepteur
avoit grande part à sa faveur , par- d'Othman ,
ce qu'il accompagnoit toujours son s'empare de
maître dans ses promenades sur terre sa confiance.
& sur mer. Le Grand Eunuque , qui
n'avoit pas peu contribué à mettre
Othman sur le trône , avoit aussi du
crédit & par la reconnoissance de
l'Empereur & par le besoin que ce
Prince avoit de ses services. La Sul-
tane Validé , aïeule d'Othman , s'étoit
acquis de grands droits sur sa con-
fiance. L'histoire ne parle point de
sa mere , soit qu'elle fût morte lors-
qu'Othman monta sur le trône , soit
que son incapacité l'ait empêchée de
jouer aucun rôle sous le regne de son

fils. La toute-puissance étoit partagée entre ceux que nous venons de nommer. Viner Effendi, le seul d'eux tous qui n'avoit aucune autorité par sa place, avoit senti qu'il ne seroit puissant qu'autant qu'il sauroit inspirer son élève, le faire penser & le faire agir. Il étoit l'ennemi de Sander Pacha, Aga des Janissaires. Il tâcha de prévenir son maître contre un corps qui avoit contribué à le mettre sur le trône, & qui par conséquent pouvoit l'en ôter. Il lui peignoit sans cesse le danger que cette milice insolente faisoit courir à tous ceux qui oseroient attaquer ses intérêts, ou qui ne favoriseroient pas ses caprices : & afin que ce Prince pût se soustraire plus facilement à l'autorité de ceux qui, gouvernant en son nom, ne se pressoient pas de lui donner une connoissance bien parfaite des affaires, il lui conseilloit d'errer déguisé dans Constantinople pour mieux étudier les mœurs de son peuple, & pour tâcher de découvrir les abus.

L'Empereur alloit donc parcourir les mosquées, les cafés, les imarets ou colleges publics, les places, les marchés. Il lioit conversation avec ceux qui paroissent en état de l'instruire. Le Bostangi Pachi l'accompa-

gnoit dans toutes ces courses ; mais Othman étoit trop jeune encore pour voir avec des yeux observateurs. Il fut choqué principalement du fréquent usage que les Turcs , & sur-tout les Janissaires , faisoient du vin. Les principes que Viner Effendi lui avoit inculqués , étoient très - sévères sur toutes les pratiques de religion & sur l'observation des loix de Mahomet. Plusieurs fois le zele d'Othman s'échauffa tellement à la vue de gens ivres , qui suscitoient des querelles & qui causoient du désordre dans les rues de Constantinople , qu'il se fit connoître , & qu'il ordonna que les délinquans fussent arrêtés & mis à mort sur l'heure. Le Bostangi Pachi , fidele escorte de l'Empereur , étoit obligé d'assembler des troupes & de chercher des bourreaux. Le malheur tomba presque toujours sur les Janissaires ; ce qui commença la haine réciproque de l'Empereur contre cette milice , & des Janissaires contre l'Empereur.

Tandis que le jeune Monarque manifestoit , par des actes de rigueur , un pouvoir dont son âge ne lui permettoit pas de faire un usage utile , son Grand Visir réparoit les pertes que l'Empire avoit faites contre les Per-

C. 1619
Hég. 1028.

Sévérité dé-
placée du jeu-
ne Othman.

J. C. 1620

Hég. 1029.

sans. Ce Général fut heureux dans toutes ses entreprises : deux batailles sanglantes lui rendirent tout le pays que le Sophi avoit conquis. Comme ce Prince ne recevoit aucun secours des Puissances Européennes , qui lui avoient promis de faire diversion , tant par terre que par mer , il fut contraint de se soumettre au tribut de soixante & dix charges de soie , dont le refus avoit occasionné la guerre. Le Grand Visir , de retour à Constantinople , où il entra avec tout l'appareil du triomphe , ne survécut pas longtemps à sa gloire. Une maladie l'enleva , & il désigna Dilaver Pacha , Caïmacan , pour lui succéder. L'Empereur , qui n'étoit pas encore en état de choisir , fut docile aux conseils du Ministre expirant , parce que l'adroit Caïmacan avoit su plaire au Précepteur de son maître , & que cet Effendi espéroit qu'il gouverneroit sous le nom d'un Grand Visir complaisant. Il écarta de la place de Caïmacan l'Aga des Janissaires , & par-là il excita de plus en plus ce corps contre l'Empereur & contre lui. Le jeune Monarque prétendoit à la gloire ; il pensoit , ainsi que le commun des hommes , que la guerre est le plus sûr moyen d'en acquérir. L'occasion se

se présenta bientôt. Berlem Gabor, Vaivode de Transilvanie, avoit profité des troubles que les novateurs excitoyent dans la Bohême & dans la Hongrie, pour faire la guerre avec avantage à la maison d'Autriche. L'Empereur Ferdinand II avoit intéressé dans sa querelle Sigismond, Roi de Pologne, qui l'aidoit d'assez puissans secours. Le Vaivode de Transilvanie, voulant balancer cette Puissance auxiliaire, proposa au Turc la conquête de l'Autriche : elle manquoit, disoit-il, à son arrondissement. Berlem Gabor mandoit au jeune Monarque, que, s'il vouloit secourir ses vassaux, comme il étoit de la dignité d'un si grand Prince, lui Vaivode promettoit à Othman de lui faire faire bientôt une entrée triomphante dans Vienne. Des offres si brillantes échauffoient un jeune courage qui brûloit de se signaler : mais Othman déferoit encore aux avis de ses Ministres. Ils lui représenterent que rien ne devoit engager un Prince Musulman à rompre un traité auquel ses alliés étoient fideles. Othman, pour accorder la foi musulmane avec l'ardeur guerrière qui le consumoit, résolut d'attaquer le Roi de Pologne, avec lequel il n'étoit lié par aucun

J. C. 1620.
Hég. 1029.

Ardeur
d'Othman
pour la guerre. Il se prépare à la faire
à la Pologne.

traité, sur des prétextes assez légers
 d'incursions de quelques Cosaques
 dans les possessions de l'Empire Turc.
 Il tira d'Asie tous les Timariots qui
 jouissoient d'une tranquillité à laquelle
 leurs prédécesseurs n'avoient pas été
 accoutumés ; il ordonna dans toutes
 les provinces des levées nombreuses
 d'Asapes, &, par des soins dignes de
 son âge, il s'occupa plus encore de la
 pompe de cet armement que de ce
 qui devoit le rendre formidable. Les
 plus riches Timariots avoient amené
 à leur suite nombre de cavaliers bien
 montés, vêtus & armés somptueuse-
 ment. Leur magnificence éblouit le
 jeune Monarque, qui comparoit tout
 haut ces troupes brillantes avec les
 Janissaires couverts d'habits grossiers,
 & qui n'avoient pour toute parure
 que de longs fusils & des sabres pe-
 sans. La haine d'Othman contre ce
 corps perçoit sans cesse. Ceux qui
 songeoient à plaire au maître ou à
 satisfaire leur ressentiment personnel,
 plutôt qu'à servir l'Erat & le Sultan,
 aigrissoient de plus en plus ce jeune
 Prince. Un crime, dont Othman se
 fouilla avant de commencer la guer-
 re, lui aliéna encore cette milice qu'il
 avoit tant d'intérêt de ménager.

Semences de
 haine entre
 les Janissaires
 & lui.

L'Empereur avoit des freres, dont

l'aîné étoit d'un an plus jeune que lui. Ce Prince nommé Mehemet ^{J. C. 1621.} doué d'une figure noble & douce, ^{Hég. 1030.} avoit plu aux Janissaires d'autant plus généralement qu'ils haïssoient l'Em- ^{Il fait mourir son frere Mehemet.} pereur. Mehemet étoit sorti plusieurs fois du ferrail pour des chasses, ou pour prendre part aux exercices d'adresse que la jeunesse de Constantinople offroit aux yeux du peuple dans l'hippodrome. Les Janissaires & tous les Turcs, à leur exemple, faisoient retentir l'air de cris qui exprimoient des vœux pour la vie de Mehemet, & pour qu'il plût à Dieu de leur donner un maître qui lui ressemblât. Ses succès exciterent bientôt la jalousie du Monarque : il se souvint que ses ancêtres avoient pris des précautions contre leurs freres ; il résolut d'ôter aux Janissaires le pouvoir de faire pour Mehemet ce qu'ils avoient fait pour lui. La mort du jeune Prince fut bientôt décidée ; le prochain départ d'Othman ne lui permit pas de la différer. On dit que, lorsque les bourreaux exécuterent cet ordre barbare, cette jeune victime fit des imprécations contre le tyran qui lui arrachoit la vie, & qu'il lui prédit une mort prochaine, aussi violente que celle à laquelle il l'avoit si injuste-

J. C. 1621.
Hég. 1030.

ment condamné. Quoique l'usage de massacrer les freres des Empereurs ne fût abrogé que depuis Achmet , les peuples , qui avoient espéré qu'ils ne reverroient plus cette barbarie , apprirent la mort du jeune Mehemet avec tant d'horreur , que les Ministres dissuaderent Othman de faire mourir son oncle Mustafa , ni aucun de ses autres freres qui étoient tous dans l'enfance.

L'Empereur
se met en
marche vers
la Pologne.

Enfin le moment de partir pour la Pologne étant arrivé , l'Empereur se mit en marche vers la Moldavie avec une escorte de vingt mille hommes. Arrivé dans cette province au rendez-vous général , il se trouva à la tête de trois cens mille combattans. Sander Pacha , qui jusques-là avoit commandé les Turcs & les Tartares combinés , avoit fait fuir Solkieuski , Général Polonois ; celui-ci , ramenant dans le sein de son pays les débris de son armée battue , avoit engagé Sigismond son maître à convoquer la République pour obtenir de nouveaux secours. Ces sujets peu soumis comprirent la nécessité de combattre pour la patrie. Cent mille hommes , tant nobles que communaux , parurent en un instant sous les drapeaux de Sigismond. Cette armée fut mise sous les

ordres du Palatin de Vilna , qui dans cette guerre servit de Lieutenant au Prince Uladislas , fils du Roi de Pologne. Ces braves patriotes , rassemblés sur les confins de la Moldavie & de la Pologne , près le château de Chocim , attendirent l'ennemi dans un camp avantageux. L'arrivée de l'armée ottomane , au moins deux fois plus nombreuse que la leur , ne leur inspira aucune épouvante. Il sembloit que tant de richesses étalées aux yeux des Polonois ne leur offrirent qu'un riche butin. Othman , tout plein de l'ancienne renommée des Turcs , encouragé par le nombre & par la magnificence de ses soldats , qu'il croyoit plus formidables avec des sabres à poignées d'or & des massues armées d'acier poli & de pieces d'orfèvrerie , qu'ils ne l'auroient été avec des armes moins précieuses , se pressa de donner bataille , malgré le désavantage du terrain : il fut battu par un Prince de son âge bien secondé ; & , quoiqu'Othman se portât avec vivacité dans tous les endroits où sa présence pouvoit ranimer la valeur , il éprouva ce que le conseil , le sang froid & l'expérience peuvent à la guerre , contre le nombre & même contre le courage imprudent. Les

J. C. 1621.
Hég. 1030.

Il attaque
Uladislas près
Chocim.

Turcs perdirent à cette bataille, portions gardées , beaucoup plus d'Officiers que de soldats. Othman, qui s'étoit déclaré pour les combats corps à corps , avoit animé tous ceux qui vouloient mériter son estime. Les bataillons des Janissaires ne furent opposés aux troupes polonoises que lorsqu'un grand nombre de Timariots eurent perdu la vie , en cherchant à se faire remarquer de leur maître. Le choc de ces bataillons serrés , dont les efforts pouvoient ressembler à ceux d'une machine pesante & meurtrière faite pour écraser tout ce qui se rencontroit sous son poids , ne put rappeler la victoire. Othman fit sonner la retraite en pleurant de rage , & en accusant les Janissaires d'avoir perdu leur antique valeur. Le Palatin de Vilna ne conseilla point à son Prince de poursuivre les fuyards ; l'assiette de son camp lui étoit trop précieuse pour qu'il s'exposât à la perdre. Mais comme Othman ne pouvoit demeurer en repos , le Palatin repoussoit tous les jours en détail les différens corps que ce Prince envoyoit pour l'entraîner. Jamais aucune campagne des Turcs ne fut plus constamment malheureuse. Un Souverain presque enfant , qui n'opposoit que de l'ardeur ,

Il est repoussé.

de la témérité & de l'obstination au flegme d'un vieux Général, assez estimé du fils de son Roi pour que celui-ci s'en rapportât tout à fait à son expérience ; un Visir mauvais guerrier, qui commandoit à des soldats, ou mal disciplinés ou mécontents, dans un pays qu'il ne connoissoit pas, & dont les habitans ne cherchoient qu'à dresser des embûches ; des corps entiers révoltés contre leur maître, goûtant une secrète joie de tous les revers qu'ils éprouvoient & du peu de succès de leurs armes ; tout sembloit favoriser le petit nombre, & les efforts constants de ceux qui combattoient dans leur propre pays pour leurs foyers, pour leurs familles & pour tout ce qu'ils pouvoient avoir de plus cher. Othman qui, malgré tant de revers, étoit toujours supérieur en nombre, essaya d'envelopper les Polonois dans leur camp & de les prendre par la faim. Comme cette façon de combattre étoit lente & peu conforme au caractère bouillant d'Othman, il voulut avec un corps de cinquante mille hommes aller s'emparer d'une petite place à la gauche du camp des Polonois, tandis que ceux-ci, contents d'arrêter une armée si nombreuse, y demeuroient bloqués.

J. C. 1621.
Hég. 1030.

Il entreprend
en vain le siège
d'une petite place.

J. C. 1621.
Hég. 1030.

Ce château , bâti au sommet d'une montagne escarpée , sur laquelle il eût été impossible de hisser du canon , foudroyoit tout ce qui entreprenoit de monter jusqu'à lui. L'Empereur , ayant contemplé avec étonnement ce lieu inabordable , demanda qui avoit pu fortifier ainsi cette place. *C'est Dieu* , lui repartit son Visir , voulant dire sans doute que la nature avoit tout fait. *Eh bien ! que Dieu la prenne s'il veut* , reprit ce Prince , & tout aussi-tôt rejoignit le gros de son armée.

L'intérêt des Polonois étoit de lasser leur ennemi , & d'en obtenir une paix honorable ; mais la disette commençoit à se faire sentir dans leur camp , & quoique les partis qu'ils envoyoit dans les villes voisines passassent presque toujours heureusement , après avoir rompu en quelque endroit la chaîne des Turcs , & revinssent dans leur camp avec le même bonheur , le peu de vivres qu'ils rapportoient avec eux ne suffisoit pas pour rétablir l'abondance. Le Palatin de Vilna mourut d'une maladie qui commençoit à devenir contagieuse. Il recommanda en expirant au Prince , fils du Roi de Pologne , la gloire & le salut de leur commune

patrie. Le jeune Uladislas choisit pour succéder à cet habile Général celui qu'il crut être le plus habile après lui. Lubomistki, que son expérience & ses talens rendoient digne de commander à de si braves gens, ne refusa point cet emploi dans le temps où il étoit plus difficile que jamais. Bien que la position des Polonois devînt de plus en plus fâcheuse, Lubomistki s'obstinoit à demeurer dans un camp qui fermoit à une armée puissante l'entrée de la Pologne, & dont la sûreté procuroit tous les jours de nouveaux succès à ses troupes qui avoient besoin d'encouragement. Comme il avoit des espions intelligens, il comptoit sur la désunion qu'on disoit être dans le camp des Turcs, sur le mécontentement des Janissaires, sur l'incapacité des Chefs, & sur la téméraire valeur d'un jeune Prince qui, étant accoutumé que rien ne lui résistât, devoit prendre les partis les plus dangereux & les moins réfléchis. En effet, la honte de voir arrêter si long-temps le gros de son armée, & d'être battu presque tous les jours en détail, lui fit ordonner un assaut général de tout le camp ennemi. L'avantage des Polonois, qui se défendoient dans un lieu favorable, derrière de

J. C. 1621.
Hég. 1030.

bons retranchemens, & qui frappoient en plongeant un ennemi déjà essoufflé lorsqu'il étoit parvenu à leur portée, compensoit bien la différence du nombre. L'Empereur voulut que ses Janissaires, qui trois fois avoient été repoussés avec beaucoup de perte, chargeassent une quatrième; & comme son Visir & l'Aga de cette Milice représentoient au Prince qu'il sacrifioit ses meilleurs soldats à une attaque qui les consumoit tous en vain :
 » Quand j'aurai perdu des ânes, s'écria l'Empereur en colère, je saurai
 » trouver de bons chevaux à leur place. « Ce mot, qui fut rendu aux Janissaires, contribua beaucoup au revers que l'imprudent Othman éprouva peu de temps après. Cette attaque, si meurtrière, n'eut point d'autre succès que celui que les Généraux avoient prédit : elle augmenta le découragement des assaillans, & releva l'espoir de ceux qui leur avoient opposé une si généreuse défense. Mais la maladie faisoit toujours dans leur camp de si grands ravages, que le Prince Uladissas & ses Lieutenans ne prétendirent point d'autre fruit de leur résistance, qu'une paix prochaine & plus honorable qu'ils ne l'avoient espérée d'abord.

J. C. 1621.

Hég. 1030.

Il s'obstine
à bloquer les
Polonoisdans
leur camp.

Les Députés qu'ils envoyèrent aux Turcs, furent reçus avec beaucoup de faveur; on leur fit traverser tout le camp, pour les éblouir par la pompe qui y régnoit & par le nombre de soldats qui y étoient encore, malgré tant de pertes. Les Polonois furent reçus d'abord par le Vaivode de Valaquie qui avoit suivi Othman à l'armée, qui, comme Prince Chrétien, offrit l'hospitalité aux Députés, & son entremise pour l'objet de leur mission. Les Polonois, ayant accepté l'une & l'autre, furent admis peu d'heures après à l'audience du Grand Visir, qui étoit accompagné des autres Visirs du banc & de Viner Effendi, Précepteur de l'Empereur. Ces Ministres demandèrent d'abord qu'on nommât des Commissaires pour convenir des limites; ce qui fut accordé sans aucune difficulté: mais le Grand Visir ayant ajouté que le sublime Empereur vouloit avoir en sa puissance les Chefs des Cosaques, première cause de la guerre, & que la Pologne se soumit à la vassalité de l'Empire ottoman, les Députés rejeterent ces deux propositions avec constance, disant que les Cosaques étoient des sujets zélés de la République de Pologne, qui l'avoient toujours bien servie, & qui n'avoient

J. C. 1621.
Hég. 1030.

fait contre le Turc que ce que les Tartares , sujets de l'Empire d'Orient ,
 J. C. 1621. avoient fait auparavant contre leur
 Hég. 1030. République ; qu'à l'égard de la vassalité , la République de Pologne n'avoit jamais connu ni ne connoîtroit à l'avenir d'autre Chef que le Roi qu'elle étoit en possession de se choisir ; que les succès de la guerre présente prouvoient qu'elle étoit digne de se dire l'égal de l'Empire ottoman. Les Visirs , offensés de cette résistance , ayant dit aux Députés qu'ils pouvoient se retirer , s'ils n'acquiesçoient point aux demandes qui leur étoient faites , ceux-ci se mirent en chemin pour retourner à leur camp. Le Visir les fit rappeler ; & , après une nouvelle conférence , dans laquelle les Ministres Ottomans se montrèrent beaucoup plus dociles , on renvoya au camp des Polonois un seul des Députés , qui devoit proposer au Prince Uladissas & aux Palatins Plénipotentiaires de la République les conditions suivantes : que les Commissaires conviendroient de rétablir les anciennes limites telles qu'elles avoient été connues ; que les Cosaques & les Tartares auroient respectivement défenses de jamais attaquer les nouveaux alliés , & que les deux Puissances

contractantes puniroient également les contravenants ; que l'Ambassadeur de Pologne , qui iroit à Constantinople pour la ratification du traité , seroit reçu comme Ministre d'un Prince ami & porteroit des présens , sans que ces marques de bienveillance pussent être regardées comme tribut. Ces propositions ayant été acceptées par le Prince & par les Palatins , le Député qui en étoit chargé , retourna au camp des Turcs , amenant avec lui un Seigneur Polonois qui devoit suivre l'Empereur à Constantinople en qualité d'Ambassadeur ordinaire. Le lendemain Othman donna audience solemnelle aux Députés ; il les reçut sur son trône avec autant d'appareil que s'il eût été dans son palais à Constantinople. Ces Polonois , après les cérémonies accoutumées , présentèrent à l'Empereur le traité signé des Plénipotentiaires , & lui adressèrent une harangue noble & respectueuse , dont le sens étoit , qu'ils offroient à l'un des plus puissans Monarques du monde entier , non de l'or & des pierreries , dont il étoit plus fourni qu'aucun Potentat , mais des armes , la seule richesse qu'ils possédassent , & qui leur avoient servi à mériter son estime. Cette harangue étoit accompagnée de deux pieces de

J. C. 1621.

Hég. 1030.

Paix conclue
entre la Po-
logne & l'Em-
pire ottoman.

J. C. 1621.
Hég. 1030.

Les deux ar-
mées se reti-
rent.

canon , amenées à l'entrée de la tente de l'Empereur , & d'un trouffeu de fleches que les Députés laisserent au pied du trône. La cérémonie finit par un repas qui fut donné aux Polonois dans la tente du Grand Visir. La nuit se passa en réjouissances dans les deux camps. Le lendemain les Turcs exigèrent que les Polonois décampassent les premiers , & repassassent le Niefter , riviere qui devoit faire la borne la plus apparente de leur territoire. Les troupes Polonoises étoient en si mauvais ordre , tellement atténuées par la fatigue , par la maladie , par tous les maux inséparables de la misere , que les Turcs , qui les virent défiler , eurent honte d'avoir traité avec une armée si affoiblie. Il ne rentra en Pologne que le quart de ce qui en étoit sorti. La vue de ces troupes languissantes offroit plutôt l'idée de prisonniers échappés à une longue captivité , que d'une armée valeureuse qui venoit de mériter une paix honorable. Les Turcs , qui avoient moins souffert , avoient perdu plus du tiers de leurs soldats par le fer de l'ennemi ; ils remporterent leurs richesses & tout le ressentiment que l'armée conservoit contre son Empereur , & l'Empereur contre son armée.

Le bruit se répandit bientôt qu'Oth-

man vouloit éteindre le corps des Janissaires. Il en avoit menacé plusieurs fois. On apprit qu'il envoyoit au Caire pour lever de l'infanterie au moment où tout l'Empire jouissoit d'une paix profonde : & l'on remarqua que , toutes les fois qu'Othman sorroit du serail , les Bostangis & les Topggis , soldats dont les uns n'étoient faits que pour la garde de l'intérieur & le soin des jardins , & les autres seulement pour servir l'artillerie , composoient son cortège & avoient seuls part à ses libéralités. Les Spahis & les Janissaires, également aigris de cette espèce de passe-droit , témoignoiient tout haut leur mécontentement. Ce fut bien pis lorsque l'Empereur déclara qu'il iroit faire un voyage à la Mecque. Tous ceux qui avoient intérêt de rendre la cour odieuse publioient que les Ministres de cet enfant , qu'on avoit fait Empereur , abusoient de sa jeunesse pour tout renverser ; qu'on n'en vouloit pas seulement aux deux corps conquérans & fondateurs de l'Empire Ottoman , mais que Constantinople ne seroit plus la ville la plus florissante du monde entier ; qu'on alloit transporter le siège de l'Empire à la Mecque , parce que

J. C. 1622.
Hég. 1031.

Les soldats
& le peuple
sont également
mécontents du Prin-

ce.

les avides Conseillers du Monarque
 J. C. 1622. trouveroient l'occasion de s'enrichir
 Hég. 1031. dans cette transmigration. Les mé-
 contents voyoient ou vouloient faire
 voir ce qui n'avoit aucun fondement.
 Othman ne songeoit pas à faire de
 la Mecque la capitale de l'Empire ;
 mais son ancien Précepteur Viner Ef-
 fendi avoit , comme nous l'avons dit ,
 conservé un très-grand crédit sur l'es-
 prit de son maître. Le frere de Viner ,
 Mollah (1) à la Mecque , y éprouvoit
 des contradictions de la part du Ché-
 rif (2) , qui lui disputoit une partie
 de l'autorité & beaucoup de droits
 pécuniaires. Ce Chérif étoit très-puis-
 sant & très-aimé. Viner Effendi avoit
 persuadé à Othman de faire le péleri-
 nage dont presque tous les Empereurs
 s'étoient dispensés jusqu'alors , afin
 que la présence du maître obscurcât
 le Chérif , & rendît au Mollah les
 droits qu'il croyoit lui appartenir. Ce
 foible intérêt fut la premiere cause de
 la grande révolution qu'on va voir ;

(1) Mollah sont les Cadis des grandes Villes.

(2) Chérif, Prince de la Mecque , tiré de
 la race des Emirs , ou parens de Mahomet ,
 qui est nommé par le Grand Seigneur , & qui
 n'a qu'une autorité précaire & bornée.

il en survint bientôt une seconde. Viner Effendi , qui vouloit sur-tout plaire à son maître , lui avoit appris à mépriser les usages auxquels les Empereurs ne peuvent se soustraire sans exciter un grand scandale & sans compromettre leur autorité. Nous avons vu que l'orgueil des Monarques Ottomans les détournoit du mariage , & qu'ils ne recevoient jamais que des concubines dans leur lit. Othman , malgré l'exemple de ses ancêtres , qui depuis Soliman s'étoient dérobés à un joug incompatible , disent les Turcs , avec la souveraine puissance , Othman , dominé par une passion aveugle , voulut épouser la fille d'une Sultane , sœur de l'Empereur Mahomet III & d'un Pacha époux de cette Princesse. Les représentations du Mufti , de tous les Grands , moins flatteurs que Viner , n'arrêterent point un jeune Prince convaincu que rien au monde ne devoit gêner sa volonté. Tout Constantinople fut indigné. Les cris contre cette nouveauté & contre le voyage de la Mecque devinrent si unanimes , que le Mufti , ami du peuple & jaloux de Viner , publia de son propre mouvement un Fetfa dont la substance déclaroit le mariage contracté par l'Empereur contraire à la dignité du trône. Ce Fetfa décidoit

J. C. 1622.
Hég. 1031.

aussi que le bien de l'Etat avoit de tout
 J. C. 1622. temps dispensé les Empereurs du pé-
 Hég. 1031. lerinage à la Mecque ; qu'un tel acte

Le Mufti de dévotion ne pouvoit être agréable
 décerne un à Dieu de la part des Souverains obli-
 Fetfa contre gés de veiller sur leurs peuples.

le mariage Ce décret du Mufti autorisa la re-
 contracté par bellion des Janissaires , qui appre-
 l'Empereur voyage qu'il noient d'ailleurs que les troupes le-
 & contre un médite à la vées au Caire devoient marcher au-
 voyage qu'il Médite à la Mecque.

Commence- sa garde. Pendant plusieurs jours tou-
 ment de la ré- res les places furent pleines des Odas
 volution, Pachis, des Torpachis, des Adjacs Agas
 (c'est ainsi qu'on nomme les diffé-
 rens grades d'Officiers des Janissaires)
 qui , plus alarmés que les simples
 soldats , conféroient entr'eux pour
 chercher les moyens de préserver
 leur corps de la chute dont il étoit
 menacé. Leur Aga , ennemi juré de
 Viner Effendi , osa déclarer à l'Em-
 pereur que le corps des Janissaires &
 celui des Spahis laissoient appercevoir
 une fermentation qui pouvoit avoir
 des suites fâcheuses , si l'Empereur ne
 se déterminoit pas à répudier sa nou-
 velle épouse & à écarter de son con-
 seil ceux qui l'aigrissoient contre les
 serviteurs les plus utiles que la mai-
 son Ottomane eût jamais employés.
 Cette hardiesse pensa coûter la vie à

l'Aga des Janissaires , qui , sorti du ferrail , se plaignit hautement de la maniere dont on avoit reçu des conseils salutaires. Dès le lendemain le corps de l'Uléma s'étant assemblé dans la mosquée du Sultan Achmet , les Janissaires & les Spahis y coururent en foule , levant sur leur tête le Fetfa du Mufti , & demandant que les Effendis détournassent l'Empereur d'aller à la Mecque , & obtinssent que la Sultane fût répudiée. Sur les cris de cette milice attroupée , les Effendis décidèrent qu'il étoit temps d'avertir Sa Hauteffe de tout ce qui arrivoit , & de tout ce qui pourroit arriver , s'il s'obstinoit à sortir de Constantinople , comme les tentes & les bagages qu'on transportoit à Scutari sembloient l'annoncer , & si des troupes nouvelles osoient approcher de la capitale. Vingt Membres de l'Uléma , des plus vénérables par leur âge & par la considération qu'ils s'étoient acquise , se présentèrent au pied du trône , & peignirent à l'Empereur , avec des couleurs très-vives , le scandale & le mécontentement général que le pèlerinage de la Mecque & son mariage excitoient ; plus que tout cela , l'alarme que la prétendue réforme des Janissaires donnoit à tous

J. C. 1622.
Hég. 1031.

les bons Musulmans, qui se rappeloient avec vénération l'institution de cette milice, consacrée spécialement à Dieu par le ministère d'un Prophète, & toutes les conquêtes qu'elle avoit accumulées pour la gloire de l'Empire & de la maison Ottomane. Ces bons Effendis, ayant parlé avec beaucoup d'onction & de vivacité, finirent pas laisser entrevoir que la rébellion étoit toute prête à éclater.

Le Grand Seigneur ou-
trage de pa-
roles les Effen-
dis qui lui
font des re-
présentations.

Le jeune Prince, qui n'étoit pas fait aux menaces, s'écria : *j'exterminerai tous les Spahis & tous les Janissaires, mais ce ne sera qu'après vous avoir fait piler tous dans un mortier.* Les Effendis se retirèrent consternés, & le Grand Visir se jeta aux genoux d'Othman, & lui dit, les larmes aux yeux : Grand Prince, faites-moi mourir, mais conservez votre Empire, votre vie, & tous ceux qui sont institués pour les défendre. Ces paroles & l'action du Visir touchèrent l'Empereur sans l'ébranler. Il répondit à tant d'instances, que, plus les troupes sembloient s'opposer au voyage de la Mecque, plus ce voyage devenoit nécessaire; qu'il ne vouloit pas accoutumer les Janissaires à lui donner des loix. Cependant les vingt Effendis, de retour à la mosquée du Sultan Achmet, ap-

prirent aux Officiers des Spahis & des Janissaires comment ils avoient été accueillis par l'Empereur. Aussi-tôt les cris redoublent au-dedans & au-dehors de la mosquée. Tous conviennent d'aller trouver Viner Effendi qui étoit le conseil du Monarque, de tirer parole de lui que son Prince répudieroit la Sultane ; qu'il renonceroit au voyage de la Mecque, & même à faire approcher les troupes de Constantinople ; en cas de refus, ils jurèrent de mettre en pieces celui qui avoit si mal conseillé l'Empereur. Un Torpachi des Janissaires se mit à la tête de ceux qui gagnèrent le palais de Viner Effendi : cette troupe, qui grossissoit en passant par chaque rue, arriva bientôt devant la maison, qu'ils trouverent fermée. Les portes furent enfoncées plutôt qu'elles n'auroient été ouvertes. Les Janissaires ne trouverent au-dedans que des esclaves effrayés qui ne furent pas défendre du pillage les effets de leur maître, & qui répéterent avec serment à ceux qui demandoient Viner Effendi, que le Codgea ou Précepteur avoit pris la fuite. Darud (c'étoit le nom du Torpachi qui conduisoit les mutins,) sans perdre plus de temps au pillage, mena sa troupe au Grand Visir pour de-

J. C. 1622.
 Hég. 1031.

Les Janissaires & le peuple se portent en tumulte à la maison de Viner Effendi, puis à celle du Grand Visir, enfin au serrail.

J. C. 1622.
Hég. 1031.

mander à ce Ministre ce qu'il avoit voulu d'abord obtenir de Viner Effendi. Le palais de Dilaver Pacha étoit fermé comme celui de Viner. Les Gardes du Grand Visir, qui virent une multitude sans ordre, armée seulement de bâtons blancs à la manière des Janissaires pendant la paix, voulurent opposer quelque résistance aux menaces réitérées d'enfoncer la porte. Ils firent un feu de mousqueterie assez vif par les fenêtres extérieures, & tuèrent plusieurs de ces mutins. Alors l'indignation & le désordre ne firent qu'augmenter ; dans un instant toutes les boutiques de Constantinople furent fermées. Le peuple se mêla aux soldats, & cette multitude accourut devant le ferrail, criant : nous voulons la tête du Codgea Viner Effendi & du Grand Visir Dilaver. La première porte du ferrail étoit ouverte, un profond silence regnoit dans la première cour, ils craignirent que ce calme apparent ne cachât des embûches, d'autant plus que le bruit s'étoit répandu que le Grand Seigneur avoit fait armer les Icoglans & les Bostangis. Darud, pour éviter toute surprise, fit monter des sentinelles sur les minarets de la mosquée voisine du ferrail, de laquelle on pouvoit dé-

couvrir tout ce qui se passoit dans ce vaste édifice. Les sentinelles n'appercurent pas la plus légère apparence d'armement, les Bostangis & les Ico-
 glans tout tremblans s'étoient renfermés dans les Odas du ferrail. L'imprudent Othman n'avoit pris d'autre précaution contre cette milice mutinée que de faire fermer toutes les portes de l'intérieur. La nuit qui survint appaisa le tumulte ; mais les ré-
 voltés n'abandonnerent pas leur entreprise, ils furent au contraire mettre les instans à profit.

J. C. 1622.
 Hég. 1031.

La nuit dissipe les révoltes.

Tandis qu'Othman se félicitoit de la dispersion de cette troupe rebelle, & qu'il se promettoit d'en punir les Chefs, Darud & les autres Officiers, tant des Spahis que des Janissaires, amassoient des armes & prenoient toutes leurs dimensions pour mettre fin à ce qu'ils avoient à peine commencé. Dès la pointe du jour les Janissaires & les Spahis sortent de leurs odas, non plus en désordre & armés de bâtons blancs comme la veille, mais portant des fusils & des cimeterres avec leurs enseignes & leurs instrumens de guerre, suivis des Lévantis qui traînoient des canons de la marine qu'on avoit eu le temps de placer sur des affuts. Une foule de sol-

La rébellion recommence avec le jour.

J. C. 1622. Constantinople suivoient ces troupes
 Hég. 1031. réglées, qui allèrent, en observant
 Les Janissai- leurs rangs, sous le commandement
 res armés tor- de leurs Officiers, s'emparer d'abord
 cent le fer- des murs extérieurs & de toutes les
 rail, deman- portes du ferrail ; puis ils entrèrent
 dent six vic- dans la première cour, criant à haute
 times qu'ils voix qu'ils vouloient le sang du Cod-
 n'obtiennent gea Viner, du Grand Visir Dilaver,
 pas. du Caïmacan, du Grand Defterdar, du
 Kiflar Aga, & d'un Pacha nommé
 Tchaous. Tous ces Officiers étoient
 accusés d'avoir conseillé le Sultan,
 d'être les auteurs de son mariage, de
 son voyage projeté à la Mecque, ainsi
 que des levées de troupes dans le Caire.
 Les révoltés demandoient alors six vic-
 times au lieu de deux seulement qu'ils
 avoient marquées la veille. Comme
 tout le ferrail demeuroid en silence, mal-
 gré tant de tumulte, ils firent avancer
 du canon pour abattre la porte qui com-
 munique à la seconde cour ; & ayant
 trouvé dans cette nouvelle enceinte
 de bâtiment la même solitude & la
 même tranquillité, le canon ouvrit
 encore la communication à la troisiè-
 me cour. Le peuple, qui n'étoit point
 armé, avoit saisi dans la seconde cour
 des bûches trouvées en piles, dont cha-
 cun s'étoit fait des especes de mas-
 sues.

fues. Auffi-tôt que le canon eut abattu
 les portes , la populace entra en foule.
 Quelques Icoglans , Baltagis & Bostan-
 gis dirent au Grand Vifir que le peuple
 étoit dans la cour du Divan , mais qu'ils
 n'y voyoient point de foldats. Quoique
 Dilaver , qui étoit dans la falle du
 Divan avec les Effendis & les Pachas
 du banc , eût entendu qu'on proscrivoit
 fa tête , il espéra que fa présence en
 imposeroit à une populace fans Chef ,
 & que cette fermeté feroit rentrer
 dans le devoir ceux que le silence du
 ferrail avoir enhardi à la révolte.
 Il fortit , accompagné de quelques
 Chiaoux & du Bostangi Pachi ; les
 autres personnes du Divan , moins té-
 méraires que le Grand Vifir , ferme-
 rent les portes fur lui avec précipita-
 tion. A peine le premier Ministre pa-
 rut , qu'il fut affommé par ce même
 peuple qu'il avoit prétendu diffiper.
 Le Bostangi Pachi étoit aimé , parce
 qu'il avoit souvent défarmé la colere
 du Grand Seignnur & sauvé la vie à
 des proscrits. On favoit auffi qu'il avoit
 combattu de tout son pouvoir le pro-
 jet de faire de nouvelles levées : mal-
 gré la fureur du peuple , il ne fut fait
 aucun mal à cet Officier , que les Janif-
 faires protégerent à grand cris. On
 l'invita même à prendre part à la ré-

J. C. 1622.
 Hég. 1031.

Ils maf-
 facrent le
 Grand Vifir.

J. C. 1622.
Hég. 1031.

volte ; mais il se déroba dans la foule , & il ne parut plus pendant toute la révolution. Cependant les troupes étoient rangées en bataille dans la cour du Divan. Darud & ceux qu'il fit ses Lieutenans disposerent des corps de gardes vers tous les dehors du ferrail , sans oser d'abord entamer les bâtimens. Le peuple & les soldats répétoient sans cesse les noms des cinq proscrits , demandoient que l'Empereur promît de renoncer au voyage de la Mecque , de licencier les nouvelles milices du Caire , de répudier son épouse. Le sort que le premier Ministre venoit d'éprouver avoit ôté aux autres Ministres enfermés dans le Divan l'envie d'en ouvrir les portes. Malgré l'inaction des troupes , qui , toujours en bataille , se contentoient de répéter leurs demandes à grands cris , l'Empereur & tous les siens demeuroient renfermés & s'obstinoient à se taire. Enfin , après deux heures écoulées depuis le massacre du Grand Visir , une voix inconnue sortie des rangs cria : » Nous voulons Sultan » Mustafa , oncle d'Othman , pour notre Empereur ; qu'il paroisse & qu'il » regne. « Ce cri fut répété par toutes les troupes dans le même instant ; & les soldats , oubliant leurs proscrits ,

neprononcerent plus que : *nous voulons*

Sultan Mustafa pour notre Empereur.

Les Chiaoux qui étoient sortis avec

le malheureux Grand Visir craignoient

un sort pareil à celui de ce Ministre :

on ne leur avoit fait aucun mal, mais

le passage pour fuir leur étoit inter-

dit. On les contraignit d'indiquer le

lieu de la prison de Sultan Mustafa ;

ils montrèrent en tremblant un petit

bâtiment rond & fort bas qui tenoit

au haram, & qui étoit surmonté d'un

dôme couvert de plomb. Les troupes

s'en étant approchées, répéterent à

grands cris le nom de Mustafa. Une

voix plaintive fit entendre ces mots :

Vous me demandez, & je vous deman-

de aussi. Aucune porte de ce bâtiment

ne répondoit à la cour. Le jour n'y

pénétrait que par quelques ouvertures

étroites faites au dôme ; on eut bien-

tôt trouvé des échelles pour y mon-

ter. Les Janissaires ouvrirent ce dô-

me à coups de haches, & il décou-

vrirent dans un coin de cette espece

de cachot Sultan Mustafa très-dé-

fait, couché sur un matelas, & en-

vironné de quelques négresses qui le

servioient. Aussi-tôt que ce Prince eut

aperçu la lumière & les premiers

Janissaires qui le saluoient Empereur,

il demanda de l'eau, disant qu'il n'a-

J. C. 1622.

Hég. 1031.

Ils ouvrent

à coups de

haches la pri-

son de Mus-

tafa.

J. C. 1622.
 Hég. 1031.

Il y avoit pas bu depuis deux jours. On le tira de ce lieu avec des cordes par la breche que les haches avoient faite. Dès qu'il eut pris l'air il perdit connoissance, & il demeura long-temps sans la recouvrer. Cependant le bruit de ce qui se passoit s'étant répandu dans l'intérieur du ferrail, les portes du Divan s'ouvrirent enfin, & tous les Effendis sortis en même temps tendirent au révoltés des mains suppliantes, assurant que le Sultan Othman avoit renoncé au projet d'aller à la Mecque ; qu'il avoit signé un ordre pour licencier les troupes du Caire ; qu'il étoit prêt à répudier son épouse, & qu'il leur remettroit les proscrits aussi-tôt que les Odas seroient rentrés dans le devoir. » Laissez, leurs disoient-ils, Sultan Mustafa dans sa prison ; qu'espérez-vous d'un Prince que son imbécillité vous a contraints de déposer ? « Mustafa, contre lequel ils parloient, étoit revenu à la vie. Les Chefs des Janissaires déclarerent à tous les Effendis qu'il falloit à l'instant reconnoître ce Prince pour leur maître & lui prêter serment. Comme ils faisoient résistance, répétant assez haut que Sultan Othman étoit légitime Empereur, plus de mille sabres qui brillèrent en même temps à leurs yeux leur firent chan-

Ils procla-
 ment ce Prin-
 ce, & contrai-
 gnent l'Ulé-
 ma de lui prê-
 ter serment.

ge de langage. Le Mufti prononça le premier son ferment à ce Prince qu'il venoit de traiter d'imbécille, & tous les membres de l'Uléma, au moins ceux qui étoient préfens, fuivirent cet exemple.

Le premier acte d'autorité que fit Mustafa, fut de nommer Grand Visir son libérateur Darud. Comme le nouveau premier Ministre avoit autant d'intérêt que son maître de consommer ce que les Janissaires venoient d'entreprendre, il fit monter Mustafa sur le cheval du Mufti pour le conduire à la mosquée nommée Ortadjami, dans laquelle ce Prince devoit ceindre l'épée d'Othman. Mais il étoit d'une telle foiblesse, que l'effort qu'il fit pour monter à cheval lui ôta la connoissance une seconde fois. On alla chercher un chariot, sur lequel il fut porté au vieux ferrail, que les Bostangis ne firent aucune difficulté d'ouvrir.

Lorsqu'Othman eut appris que les Janissaires & les Spahis avoient intimidé l'Uléma, que le Mufti & tous les Effendis avoient prêté ferment à son oncle, & que les rues retentissoient du nom de Mustafa, son obstination & sa colere se changerent en désespoir; il poussa des cris lamentables, & il demanda aux Officiers qui l'envi-

Othman apprend la proclamation de son rival.

ronnoient, s'ils alloient aussi l'abandonner. L'Aga des Janissaires, qui se
 J. C. 1622. croyoit aimé des siens, fit à ce Prince
 Hég. 1031. des reproches amers sur sa conduite
 envers cette puissante milice, qui avoit,
 dit-il, conquis tout l'Empire Ottoman;
 il lui offrit ensuite d'aller trouver les
 Spahis & les Janissaires, de leur proposer
 des présens de sa part, & de tâcher d'obtenir
 qu'ils le reconnussent encore pour leur maître.
 Ce Monarque si absolu sentit pour la première
 fois des mouvemens de reconnaissance, &
 voulut bien descendre à la prière; mais il
 étoit trop tard. Au moment où l'Aga des
 Janissaires sortoit du ferrail pour faire cette
 proposition aux troupes, le bruit des instrumens
 de guerre lui apprit qu'elles transportoient
 leur nouvel Empereur à la mosquée. Mustafa,
 précédé des Janissaires, environné des Spahis
 à cheval, de presque tout l'Uléma & des
 nouveaux grands Officiers qu'il avoit créés
 dans l'instant même, étoit traîné vers l'hippodrome
 sur un chariot découvert avec toute la pompe
 que la brièveté du temps avoit permis de rassembler.
 L'Aga des Janissaires se rendit avant lui à la
 mosquée, & se mit à la tête des siens tout
 aussitôt qu'il les vit paroître. D'abord on le
 reçut avec respect, & les princi-

paux d'entre les Janissaires s'empres-
 serent autour de leur Chef pour écou-
 ter ce qu'il avoit à leur dire : mais J. C. 1622.
Hég. 1031.
 aussi-tôt qu'ils eurent entendu qu'on
 vouloit leur persuader de défaire leur
 ouvrage , & de reconnoître Othman
 pour Empereur , malgré la promesse de
 dix sequins par chaque Janissaire , &
 d'une augmentation de paie de dix
 aspres par chaque Spahis , tous les sa-
 bres furent tirés en même temps , & les
 soldats qui n'étoient pas le plus près
 du malheureux Aga , ne purent trouver
 place pour frapper. Un autre Pacha
 du banc , nommé Hufain , arrivoit
 au moment même au grand galop de
 son cheval , criant de toute sa force :
 » Rebelles , voici votre Empereur ,
 » prosternerz-vous devant ce redou-
 » table maître. « A peine eut-il ap-
 proché des bataillons qu'on le mit
 en pieces. Othman étoit sorti du fer-
 rail , comptant sur la négociation de
 l'Aga ; & tandis que ce Prince s'ache-
 minoit à pas lents vers l'hippodrome ,
 Hufain , qui lui étoit plus attaché que
 ses autres serviteurs , avoit voulu le
 précéder , de peur que son maître ne
 risquât sa liberté ou même sa vie , &
 pour donner le temps à ce Prince ,
 en cas de malheur , de fuir par un
 autre chemin. La conjecture du fidele

Hussain n'avoit été que trop vraie ;
 J. C. 1622. mais son sang ne fut d'aucune utilité
 Hég. 1031. à celui qu'il avoit voulu sauver. Oth-

Comment
 Othman est
 conduit à la
 mosquée. Il
 y rencontre
 Mustafa.

man, averti du danger qu'il court,
 lorsqu'il est près de l'hippodrome,
 veut retourner sur ses pas ; mais un
 détachement de Spahis galope à sa
 poursuite, l'atteint, l'environne &
 le force d'entrer dans la même mos-
 quée où l'on venoit de ceindre à Mus-
 tafa l'épée d'Othman. En arrivant
 dans l'hippodrome, Othman apper-
 çoit les cadavres sanglans de l'Aga
 des Janissaires & d'Ussain Pacha qui
 venoient de mourir pour lui. On lui
 dit qui ils étoient, car la quantité de
 coups qu'ils avoient reçus les avoit
 tellement défigurés l'un & l'autre,
 qu'il étoit impossible de les recon-
 noître. » Qu'avoient donc fait ces
 » malheureux, « s'écria Othman assez
 haut pour être entendu de ceux qui
 l'environtoient ? » Ils ne m'avoient
 » jamais parlé qu'en faveur de cette
 » soldatesque ingrate. « A la vue de
 ce jeune Prince qui manifestoit sa
 compassion, & qui en méritoit lui-
 même, les Janissaires s'écrierent :
 » Qu'Othman soit déposé, mais qu'on
 » respecte ses jours. « Arrivé à la
 mosquée, on le fit entrer dans une
 chambre dont les fenêtres donnoient

sur le grand vaisseau qui étoit plein de soldats. Sulran Mustafa, revenu de la cérémonie de ceindre l'épée, se reposoit dans cette même chambre. Lorsqu'il vit entrer le jeune Prince environné de plusieurs Officiers, le foible Empereur ne douta pas que son neveu n'eût gagné les soldats. Son prisonnier parut à ses yeux un maître tout prêt à le punir : il se précipite à genoux & demande grace avec larmes. L'infortuné Othman considère avec un rire amer ce nouveau Monarque dans une posture si humiliante : » Voilà » donc, dit-il à ceux qui l'environ- » noient, voilà le maître que vous » me préférez ; voilà le successeur de » tant de Conquérans, celui qui doit » vous faire redouter des nations infi- » deles ? Seigneur, lui dit un des » Torpachis, ces Conquérans dont » vous parlez ont gagné leur Empire » par le tranchant de nos épées, & non » pas avec des troupes ramassées dans » l'Egypte que vous vouliez nous sub- » stituer. Si de mauvais conseils ont » égaré ma jeunesse, reprit Othman, » le malheur doit m'éclairer pour l'a- » venir : rendez - moi l'autorité que je » suis plus en état d'exercer que tous » les autres Princes de la race des Or- » tomans. « Comme les Janissaires

J. C. 1622.
Hég. 1031.

J. C. 1622.
Hég. 1031.

Risque qu'il
court dans
cette mos-
quée.

sembloient l'écouter avec quelque intérêt , le nouveau Grand Visir Darud , en qui le peu d'autorité qui étoit alors résidoit toute entière , voulut faire étrangler le Monarque déposé ; mais tous les Janissaires qui étoient présens s'y opposerent , parce que , disoient-ils , la multitude avoit prononcé qu'Othman devoit conserver la vie , & que , s'ils osoient y attenter , ils couroient risque d'être mis en pieces. » Monstre , dit Othman à ce factieux » sanguinaire , si je t'avois fait mourir » la première fois que tu as mérité le » supplice , je ne courrois pas maintenant le danger de périr. « Cette altercation ayant fait élever la voix à plusieurs , fut entendue en partie dans le vaisseau de la mosquée. Les Janissaires crièrent de nouveau : » Con- » servez la vie à Sultan Othman. « Les Gardes le firent mettre à la fenêtre qui donnoit dans ce grand vaisseau , afin que tout le monde pût le voir. Alors ce Prince infortuné leur dit : » Chers Janissaires , chers Spahis , » si j'ai entrepris quelque chose contre vous , j'ai suivi des conseils » pernicieux ; reconnoissez la voix » de votre Empereur , & rentrez dans » l'obéissance , ou faites-moi mourir » plutôt que de m'exposer plus long- » temps aux affronts que j'endure. «

Les cris du peuple & des soldats se firent entendre de toutes parts ; ils répétoient : » Qu'Othman ne soit pas
 » Empereur , mais qu'il vive. « Le Prince désespéré répondit , » qu'on
 » m'enferme du moins , & qu'on me
 » dérobe à tant d'indignités. «

Cependant le char qui avoit amené Sultan Mustafa à la mosquée , le ramena au ferrail des Empereurs , suivi des Grands Officiers , des principaux Timariots & des Spahis qui formoient une nombreuse cavalcade. Ce Prince avoit ordonné qu'on renfermât Othman dans la prison qu'il avoit habitée quatre années : mais Darud Pacha , qui n'avoit pas renoncé au projet d'arracher la vie au Monarque détrôné , le fit conduire aux Sept-Tours , afin de détourner de dessus cet infortuné les yeux des Spahis & des Janissaires. Dès le lendemain de la révolution il entra dans la chambre où ce Prince étoit gardé , le fit étrangler à ses yeux , au mois d'octobre 1622 , puis on coupa une oreille au cadavre , qui fut portée de sa part dans une boîte à Sultan Mustafa. Ce Ministre , ou plutôt cet assassin , avoit écrit sur le couvercle de la boîte : *Présent pour le sublime Empereur que son fidele Ministre a servi malgré lui.* On peut penser que ni Vi-

Il est conduit au Sept-Tours , & étranglé le lendemain.

Présent que Darud Pacha fait à son maître.

ner Effendi, ni le Kiffar Aga, ni les trois
 J. C. 1622. autres qui avoient été proscrits avec
 Hég. 1031. Dilaver Pacha n'échapperent pas à
 la cruauté du nouveau Grand Visir,
 qui pour prix du service qu'il venoit
 de rendre à son Prince, épousa trois
 jours après l'ainée de ses sœurs. L'in-
 fortuné Othman fut porté sans pompe
 dans le sépulcre de l'Empereur Ach-
 met. Tous les malheurs & tous les
 torts de ce jeune Monarque étoient
 venus de son inexpérience & des flat-
 teurs qui l'avoient égaré. Il étoit né
 avec une ame élevée, & peut-être
 eût-il fait de grandes choses, s'il n'é-
 toit pas devenu le maître absolu d'un
 Empire, dans un âge où l'homme ne
 peut pas être le sien sans beaucoup de
 danger.

MUSTAFA RÉTABLI.

Foiblesse du
 nouvel Em-
 pereur. Mustafa, déposé quatre ans aupa-
 ravant pour sa profonde incapacité,
 n'étoit pas devenu plus digne du trône
 dans le cachot où il avoit été gardé.
 Le seul changement qui se fit en lui,
 fut qu'il accorda beaucoup de crédit à
 la Sultane Validé, sa mere, qu'il avoit
 confondue dans son premier regne
 avec toutes les femmes qu'il faisoit
 profession de haïr. Cette Sultane, plus

habile que toutes les Odalisques qui avoient, comme elle, été élevées J. C. 1622.
dans le ferrail, conseilla au nouveau Hég. 1031.
Monarque de se dérober aux yeux des
courtisans, & sur-tout aux chefs des
différentes milices, auxquels il étoit
important de cacher sa foiblesse. On
répandit que Mustafa étoit sans cesse
en prières, que le Prophete lui appa-
roissoit fréquemment; & cependant
la Sultane Validé & le Grand Visir
Darud s'étoient emparés de l'autorité.
Celui-ci ne la conserva pas long-
temps. Le peuple ne pouvoit pas
ignorer toujours la mort d'Othman,
ni les complices de cet attentat. Les
Janissaires, à qui on reprochoit sou-
vent d'avoir trempé leurs mains dans
le sang de leur Maître, rejettoient ce
crime sur le Grand Visir, sur le sous-
Pachi, ou Lieutenant de Police, sur
un autre Pacha qui l'avoit vu com-
mettre. On publia bientôt que le san-
guinaire Visir avoit attenté sur les jours
des Princes Amurat, Bajazet & Ibra-
him, freres d'Othman, seuls restes
de la race Ottomane. Il est plus vrai-
semblable que Darud avoit songé à se
rendre maître de la personne des Prin-
ces, pour augmenter son autorité,
qu'il n'est facile de croire qu'il ait
entrepris de les faire mourir. Un Mu-

sulman n'a nul intérêt d'éteindre la
 J. C. 1622. Maison royale, puisque l'opinion gé-
 Hég. 1031. nérale répandue en Turquie, & qui
 tient à la religion, est que la famille
 du Kan des Tartares occuperoit le trô-
 ne au défaut de la race d'Othman.

Le Grand Quoi qu'il en soit, le Capi Aga,
 Visir Darud chef des Eunuques blancs, se mit en
 attente à la devoir de faire sortir les trois Princes
 liberté des du ferrail, sur l'ordre qu'il exhiboit
 Princes. du Grand Visir. Les jeunes Princes
 refuserent de suivre le Capi Aga; &
 comme il vouloit les contraindre,
 Sultan Amurat (1) s'écria: » N'y a-t-il
 » aucun des serviteurs de mon pere
 » qui daigne prendre notre défense? «

Résistance du ferrail. Le Les Icoglans, qui les environnoient,
 Grand Visir appellerent les Bostangis, les Balta-
 est contraint gis, tout ce qui dans le ferrail étoit à
 de fuir. portée de la voix. La troupe du Capi
 Aga fut repoussée, lui-même fut mis
 en pieces sous les yeux des Princes à
 qui il avoit fait violence. Le Grand
 Visir n'eut que le temps de fuir, pour

(1) On appelle Sultan non-seulement le
 Prince régnant, mais encore tous ceux de la
 race. La seule différence qu'il y ait entre
 l'Empereur & les Princes, c'est que ce pre-
 mier est appelé Sultan, sans qu'on y ajoute
 son nom, & les autres Sultan Bajazet, Sul-
 tan Amurat, &c.

se dérober à la fureur des Janissaires qui couroient aux armes. Il fallut tirer J. C. 1622.
 l'Empereur Mustafa de ses contem- Hég. 1031.
 plations , pour qu'il vînt lui-même
 apaiser cette émeute. Il déclara aux
 soldars que la vie de ses neveux étoit
 en sûreté , qu'il n'avoit jamais songé
 à la leur ravir , & qu'ils seroient res-
 pectés dans le serrail comme les héri-
 tiers du trône. La harangue de l'Em-
 pereur fut accompagnée de plusieurs
 milliers de séquins , qu'il fallut dis-
 tribuer à cette soldatesque , qui de-
 venoit de plus en plus avide.

La Sultane Validé , qui se trouvoit seule à la tête des affaires , se pressa de nommer un Grand Visir , de peur que les Janissaires ne la prévins-
 sent J. C. 1623.
 dans son choix. Elle envoya les sceaux Hég. 1032.
 à un vieil Eunuque blanc, nommé Me-
 hemet Guirguin : ce qui fit dire dans
 Constantinople que l'Empire étoit
 gouverné par deux vieilles femmes.
 Les troupes ne s'opposèrent point à
 l'élévation de Guirguin , soit qu'elles
 fussent bien aises de voir l'autorité
 dans de si foibles mains , soit que
 l'argent qu'on leur avoit prodigué les
 eussent disposées à la soumission. On
 devoit s'attendre à de grands troubles
 sous un gouvernement tel que celui
 de Mustafa. Les Pachas d'Asie , tou-

Nomination
 d'un Eunu-
 que blanc au
 Visirat.

J. C. 1623.

Hég. 1032.

Révolte des
Pachas d'A-
sie.

jours moins soumis que les autres , avoient un beau prétexte & de grands penchans pour les factions. Les Pachas d'Erzerum , de Diarbekir , & de Syrie , refusèrent de faire passer les impôts à Constantinople , leverent des troupes , sous prétexte de venger la mort d'Othman , & s'entendirent même avec le Sophi de Perse , lui promettant des secours , & le passage dans toute l'Asie. Sur l'ordre que le Grand Visir Guirguin envoya au Pacha d'Alep de céder sa place à un successeur , & de venir à la Porte rendre compte de sa conduite , le Gouverneur déposé fit étrangler ce prétendu successeur , Officier des Spahis , sous prétexte qu'il étoit complice de la mort d'Othman. Il répondit au Grand Visir que le bien de l'Etat demandoit que les Pachas restassent dans leurs gouvernemens , pour y prévenir les désordres ; que lui Pacha d'Alep , au lieu d'envoyer à Constantinople les impôts qu'il avoit recueillis , les emploieroit à lever des troupes pour mettre sa province en sûreté. Le vieil Eunuque recevoit de tous côtés de semblables réponses à des ordres absolus , qui devenoient illusoires. La Sultane Validé , qui regrettoit beaucoup Darud son gendre , entreprit de le tirer de sa retraite ,

pour le faire entrer dans le Divan ~~par la charge de Capitan Pacha, qui~~
 n'étoit pas vacante. J. C. 1623.
Hég. 1032.

Les Janissaires & les Spahis étoient encore bien irrités contre Darud, mais l'argent que son épouse & sa belle-mere répandirent à pleines mains, réconcilia bientôt ce parricide avec les principaux d'entre les anciens camarades, qui avoient soulevé les Janissaires contre lui. Darud reparut donc à la Porte. Il ne s'agissoit plus que d'arracher la place de Capitan Pacha à celui qui en étoit revêtu. Une imposture ne coûtoit rien à Darud, ni même à la Sultane sa belle-mere. Ils convinrent d'accuser le Capitan Pacha dans le Divan d'avoir des intelligences secrètes avec le Pacha d'Alep & celui d'Erzerum, en même-temps qu'on le rendoit suspect aux Janissaires, en répandant dans les Odas que Calil Pacha, c'étoit son nom, avoit conseillé plusieurs meurtres de leurs camarades, faits coup sur coup par le Gouverneurs d'Asie, pour venger la mort d'Othman. Darud montrait des lettres du Pacha d'Erzerum à Calil, & d'autres lettres de Calil au Pacha d'Alep, prétendues interceptées, qui prouvoient un concert entre le Capitan Pacha & ces deux rebelles, Sous l'Em-

La Sultane
Validé fait re-
paraître Da-
rud à la Porte.

Il accuse le
Capitan Pa-
cha de trahi-
son.

pire de Mustafa , la milice étoit en
 J. C. 1623. armes à toute heure. Plusieurs Odas
 Hég. 1032. de Spahis & de Janissaires marcherent
 en ordre au ferrail , demandant à
 grand cris l'assemblée du Divan , afin
 qu'on jugeât le Capitan Pacha. Calil
 en fut instruit. Il eut l'assurance de
 monter à cheval , & de se rendre au
 ferrail. Dès qu'il eut aperçu les trou-
 pes en bataille devant la première
 cour , il tira des tablettes de son sein ,
 & les montrant de loin : » Fideles
 » Spahis , braves Janissaires , s'écria-
 » t-il , vous demandez qu'on me
 » juge , je le demande comme vous.
 » Que le Divan s'assemble , que vos
 » chefs y entrent , & l'on connoitra
 » bientôt les coupables. « Cette noble
 confiance plut aux troupes , & réprima
 les cris. L'Aga des Janissaires & le
 Spahi Agasi étant entrés dans le fer-
 rail avec Calil , quelques Torpachis
 des Janissaires , quelques Musalims
 des Spahis , & tous les Pachas du
 banc , Calil dit au Grand Visir Guir-
 guin , qui vouloit éluder cet examen ,
 que ni lui Guirguin , ni lui Calil , ni
 aucun de ceux qui étoient entrés dans
 la salle du Divan , n'en sortiroient
 que la conduite de son accusateur &
 la sienne ne fussent éclaircies. Ils de-
 mandoient , ainsi que les chefs des

troupes , qu'on fit chercher Darud , qu'ils savoient être dans le ferrail. On le trouva en effet chez la Sultane Validé sa belle - mere , qui , seule de toutes les femmes turques , s'étoit arrogé le droit de recevoir des hommes dans son appartement. Darud parut en effet , & exhiba des lettres de Calil au Pacha d'Alep , comme le Capitan Pacha s'y étoit attendu , & d'autres lettres du Pacha d'Erzerum à lui Calil. Celui-ci , après avoir allégué ses anciens services , son attachement pour le corps des Janissaires , dont il avoit donné des preuves sous le regne d'Othman , appella en témoignage un Effendi qui accompagnoit le Musti. Cet homme assura qu'il connoissoit l'auteur des lettres présentées , & qu'il étoit en état de produire le faussaire. C'étoit un jeune esclave qui contrefaisoit habilement les caractères. Il fut amené au Divan. Le Capitan Pacha qui , par le moyen de l'Effendi , avoit eu connoissance de cette fourberie , avoit déterminé l'esclave par promesses & par menaces à lui découvrir la vérité , & à la prouver aux yeux des Juges. Ce jeune homme copia les lettres du même caractère , en présence du Grand Visir & de tous les Pachas du banc , & soutint à Darud

J. C. 1623.
Hég. 1032.

J. C. 1623.

Hég. 1032.

qu'il avoit écrit l'original par son ordre & sous sa dictée. La confiance de l'accusé, & les preuves qu'il fournissoit de son innocence, déconcertèrent l'accusateur. Comme celui-ci cherchoit des excuses, Calil s'écria : » Et » moi j'accuse Darud, à mon tour, » d'avoir fait assassiner son maître, » contre la volonté de l'Empereur » régnant & des Janissaires, qui lui » avoient confié Othman à condition » qu'il respecteroit les jours de ce » Prince. J'accuse Darud d'être l'auteur de tous les troubles dont il a voulu me rendre responsable, puisque c'est la mort d'Othman qui sert de prétexte à la révolte, & qui fait que les Gouverneurs & les soldats d'Asie veulent tant de mal aux Janissaires & aux Spahis. J'accuse le Jebeggi Pachi, ici présent, d'avoir coupé l'oreille au cadavre d'Othman par l'ordre de Darud, de l'avoir portée dans une boîte à Mustafa; & voilà le couvercle de la boîte, avec l'inscription que l'assassin y a tracée de sa propre main. « Ce couvercle, que le Capitain Pacha avoit eu l'adresse de saisir dans les mains de l'Empereur, fit tout l'effet qu'il en avoit attendu. Les chefs des troupes croient qu'il falloit

Tui-même
en est con-
vaincu.

faire mourir sur l'heure ce parricide ;
 mais le Grand Visir Guirguin & les
 Pachas du banc, qui ne voyoient que
 par les yeux de sa Sultane Validé,
 décidèrent qu'on ne pouvoit attenter
 à la vie du beau-frère de l'Empereur
 sans l'ordre exprès de ce Prince. On fit
 mourir dans l'instant même le Jebeggi
 Pachi, & les Officiers des Janissaires
 demanderent qu'on leur remit Darud,
 en attendant qu'on eût obtenu l'arrêt
 de sa mort de la bouche de l'Empe-
 reur. Les Pachas du banc leur ayant
 représenté que c'étoit vouloir faire
 massacrer Darud à l'instant, que de le
 livrer aux troupes, le donnerent en
 garde au Bostangi Pachi. » Eh bien !
 » s'écria l'Aga des Janissaires, nous
 » consentons que le criminel demeure
 » au ferrail ; mais malheur à vous &
 » à tous les vôtres, dit-il au Bostangi
 » Pachi d'un ton menaçant, s'il
 » échappe à votre vigilance. « Les
 Officiers des Spahis & des Janissaires,
 qui étoient plus de vingt dans le Di-
 van, tirèrent leurs sabres tous ensem-
 ble, & prononcèrent très-haut : » Nous
 » jurons tous par le Prophète que
 » Darud mourra demain. «

La Sultane Validé apprit, avec au- Vains efforts
 tant d'effroi que de surprise, ce qui des Sultanes
 s'étoit passé dans le Divan. Ni elle, pour sauver
 Darud.

ni le Grand Visir , ni Mustafa lui-même , ne se croyoient assez puissants
 J. C. 1623.
 Hég. 1032. pour sauver une tête que les Janissaires avoient proscrire. Les Bostangis , qui n'avoient point oublié la menace de l'Aga , n'auroient jamais consenti à le laisser échapper. La jeune Princesse , épouse de Darud , demandoit en pleurant la vie de ce serviteur du Sultan , qui n'étoit exposé à la perdre , que pour avoir placé Mustafa sur le trône & pour l'y avoir affermi. Au défaut de l'autorité , la Sultane Validé employa les ressources des Princes foibles , la violence , l'artifice & la corruption. L'Aga des Janissaires , qui s'étoit montré si redoutable , fut surpris & étranglé dans son lit. La Sultane Validé obtint de Mustafa , ou plutôt lui dicta un ordre antidaté pour faire périr Othman ; & à force d'argent qu'elle prodiguoit sans mesure , elle réussit à gagner quelques Odas Pachis parmi les Janissaires , & quelques Musalims parmi les Spahis. Le lendemain , dès la pointe du jour , tous les Odas marcherent vers le ferrail , & en remplirent les cours. Les Bostangis amenerent le criminel dans la seconde cour vis-à-vis une fontaine , lieu destiné aux exécutions ; & comme on se préparoit à lui couper

la tête , supplice honteux parmi les Turcs , & réservé aux seuls malfaiteurs , Darud tira de son sein un papier , qu'il dit être un ordre de Mustafa qui lui enjoignoit de faire périr Othman. Aussi-tôt tous les Officiers gagnés crièrent aux bourreaux de suspendre l'exécution ; & s'approchant du criminel , sous prétexte de le garder , ils le conduisirent à la Mosquée d'Ortadjami. Mille cris confus s'élevèrent parmi les Spahis & les Janissaires. Tous ceux qui n'avoient point reçu de l'or des Sultanes , crioient que ce prétendu ordre ne pouvoit être que faux , ou mendié après coup , puisque Darud ne l'avoit pas allégué la veille lorsqu'il avoit été convaincu ; que cet ordre contredisoit l'inscription que tous avoient lue sur le couvercle de la boîte ; inscription que ce même Darud avoit été forcé de reconnoître. Sur ces réflexions , le plus grand nombre soupçonna ce qui étoit vrai , & tous crièrent qu'il falloit exécuter l'arrêt contre le parricide. Un Torpachi s'étant mis à la tête de quatre cens Janissaires , courut à la mosquée d'Ortadjami : ses camarades n'osèrent pas défendre Darud. Il les blâma de la protection qu'ils accordoient à ce criminel , & les menaça de la haine de toutes les

C. 1623.

Hég. 1032.

troupes , s'ils ne consentoient pas à son supplice. Enfin ayant dissipé les J. C. 1623.
Hég. 1032. uns & persuadé les autres , il fit monter

Darud dans le même chariot qui avoit porté Sultan Othman à la prison des Sept-Tours. Il le conduisit lui-même à cette prison , & le fit étrangler dans la chambre où Darud avoit fait étrangler Sultan Othman.

Il est étrange
glé dans la
prison des
Sept-Tours.

Cependant le bruit de la mort de l'Aga des Janissaires s'étant répandu , son corps entreprit de venger un chef qui s'étoit montré si généreux. Les Odas prirent de nouveau les armes , & demanderent , avec leur tumulte ordinaire , la déposition & la mort du Grand Visir , qu'ils disoient être le seul auteur de cette violence. Le
Le Grand
visir est dé-
posé. vieil Eunuque , à qui l'on ne pouvoit reprocher d'autre crime que son obéissance aveugle à la Sultane Validé , fut aussi-tôt qu'on lui eut appris le danger qu'il couroit. La mere de l'Empereur , qui ne savoit plus avec qui partager le gouvernement , trop pesant pour ses mains , conféra la dignité de Grand Visir au Caïmacan Chusain Pacha , que les Janissaires avoient toujours aimé. Elle envoya de nouveau ce Ministre avec des sacs d'argent , pour séparer les mutins. C'étoit le seul remede qu'elle connût à tant de maux ;

maux ; & ce remède, si souvent prodigué, commençoit à s'épuiser.

J. C. 1623.
Hég. 1032.

Chusain assembla tous les Chefs au mois d'août. Il leur remontra que, depuis dix mois écoulés après la déposition d'Othman, l'anarchie étoit parvenue à son comble, & qu'il étoit nécessaire de choisir un maître au nom duquel on pût gouverner. Tous convinrent de l'incapacité du Souverain & de la Sultane Validé, dont ils tenoient leurs emplois. Ils s'écrierent que la confusion qui affligeoit l'Etat, depuis que Mustafa étoit Empereur, devoit en opérer la dissolution. Il fut décidé unanimement qu'on éloigneroit ce fantôme de Monarque. Il ne s'agissoit plus que de convenir de la forme qu'on donneroit à sa déposition. Le Grand Visir, le Mufti, les deux Cadileskers, le Capitan Pacha, le Reis Effendi, six Visirs ou Pachas du banc, le Caïmacan, le nouvel Aga des Janissaires, (car cet emploi ne demouroit jamais vacant) le Spahi Agasi, & quelques autres, composoient cette assemblée. Les deux Agas vouloient que les troupes proclamassent Amurat, neveu de l'Empereur, comme elles l'avoient proclamé lui-même lors de la déposition d'Othman ; mais les gens de loi représen-

Chusain
son successeur
assemble les
Grands de
l'Empire.

terent que cette forme étoit trop
 arbitraire & donnoit trop d'em-
 pire à une soldatesque féditieufe que
 le moindre mécontentement pouvoit
 armer ; qu'il falloit , s'il étoit poffible ,
 opérer ce changement fans tumulte ,
 & pour cela convaincre tout le
 Divan & tout l'Uléma de la profonde
 incapacité de Mustafa , & de la nécef-
 fité urgente de lui donner un fuccef-
 ſeur. En effet , le Grand Viſir indiqua
 pour le lendeman une aſſemblée du
 Divan , & le Mufti une de l'Uléma.
 Auffi-tôt que ceux qui avoient droit
 de les compoſer ſe furent rendus dans
 la grande ſalle du ferrail , le Chef de
 la religion & le premier Miniſtre ,
 ſuivis , l'un de quelques Effendis ,
 l'autre , de plufieurs Pachas , ſe déta-
 cherent , & allèrent ſe préſenter à la
 porte de l'intérieur , demandant à
 parler à l'Empereur au nom de tout
 l'Erat. Quoique la Sultane Validé eût
 défendu de laiſſer pénétrer perſonne
 dans l'appartement de ſon fils , les
 portes , qui étoient à la diſpoſition du
 Capi Aga , furent bientôt ouvertes.
 La députation parut devant le Prince.
 Le Mufti , après lui avoir baiſé le bas
 de la veſte , le conjura en termes très-
 forts de deſcendre au Divan , pour
 écouter les plaintes de ſes fideles ſujets ,

Ils décident
 que Mustafa
 ſera dépoſé.

J. C. 1623.
 Hég, 1032.

& pour remédier aux défordres qui affligeoient l'Empire. Alors l'imbécillité de Mustafa fut manifestée à tous les yeux qu'on avoit choisis pour témoins. Ce Prince ne répondit que des puérités , accompagnées d'un rire qui démontroit ce qu'on avoit toujours soupçonné. Malgré les cris de la Sultane Validé , les députés descendirent au Divan. Ils y rendirent un compte exact & circonstancié de tout ce qu'ils venoient de voir & d'entendre. Après ce détail , qui ne laissoit rien à espérer du Prince Mustafa , l'assemblée s'écria qu'il falloit un Chef à l'Empire. Le choix ne pouvoit tomber que sur l'un des enfans d'Achmet : l'ainé , nommé Amurat , étoit âgé de moins de quinze ans. Une figure avantageuse , beaucoup d'adresse & d'agilité du corps , & plus d'ouverture d'esprit qu'on ne devoit en attendre d'un Prince de cet âge , élevé dans une prison , faisoient espérer que ce jeune Prince répareroit un jour par lui-même les maux qui affligeoient l'Empire , & jusques-là écouterait ceux qui étoient capables de le guider. Les mêmes députés qui avoient été vers Mustafa , allèrent , au nom du Divan , de l'Uléma & des troupes , offrir l'Empire à son neveu. Le jeune Prince , qui avoit été instruit

J. C. 1623.
 Hég. 1032.

Ils le son-
 ment de pa-
 roître au Di-
 van.

Amurat est
 choisi pour
 lui succéder.

par la Sultane sa mere, dont nous aurons beaucoup à parler dans la suite, com-
 J. C. 1623. Hég. 1032. mença par refuser cet honneur. Il dit
 qu'il ne dépouilleroit point son oncle
 d'une autorité qu'il possédoit légitimement ; mais les députés lui ayant répété plusieurs fois que ce Prince étoit dans un état d'imbécillité qui le rendoit absolument incapable du trône , Amurat parut céder aux instances de tous les Pachas & de tous les Effendis qui le conjuroient de sauver l'Empire. Il descendit au Divan , où il parla en peu de mots , avec beaucoup de précision & de grace. Il ne restoit plus qu'à faire ceindre au nouvel Empereur l'épée d'Othman. Cette cérémonie pouvoit souffrir beaucoup de difficulté. On n'avoit point demandé aux troupes leur consentement sur cette proclamation. C'étoit la premiere fois que le Divan & l'Uléma entreprenoient une révolution dans l'Empire : jusques-là les secousses étoient toujours l'ouvrage des troupes , & sur-tout des Janissaires , qui avoient usurpé par la force le droit d'élever & de déposer les Empereurs. Il étoit d'autant plus essentiel de les faire consentir à l'avénement d'Amurat avant de le rendre public , que les coffres étoient vuides , & qu'on ne pouvoit

pas accorder aux soldats la gratification que chaque Empereur avoit donnée J. C. 1623. Hég. 1032. jusqu'alors le jour qu'il avoit ceint l'épée d'Othman. Si les Odas s'étoient opposés à la proclamation, le désordre auroit été au comble.

Il fut donc décidé qu'on différeroit cette cérémonie jusqu'au moment où les Chefs se croiroient sûrs de leurs soldats. Derviche Pacha, nouvel Aga des Janissaires, & Eliman Spahi Agasi, Les Agas disposent leurs troupes à reconnoître le nouvel Empereur. se chargerent d'assembler chez eux les principaux Officiers, de leur démontrer la nécessité de s'opposer aux efforts des Pachas d'Erzerum, d'Alep & de Diarbekir, qui avoient voué une haine implacable à ces deux corps, & qui, au milieu de leurs courses, faisoient étrangler autant de Spahis & de Janissaires qu'ils en pouvoient rencontrer, pour venger, disoient-ils, le sang de l'Empereur Othman. Les Agas des Spahis & des Janissaires devoient encore faire entendre aux leurs, que les coffres étant vuides par la profusion des derniers Empereurs, & surtout des Sultanes Validés, il n'étoit pas facile de lever une armée, moins encore de payer aux troupes déjà sur pied ce qui seroit nécessaire pour les mettre en campagne, si l'on ne trouvoit du crédit parmi les Juifs, les

Négociants francs , & les plus riches
 de l'Empire : crédit dont il falloit
 J. C. 1623. désespérer , tant que l'Etat seroit régi
 Hég. 1032. par un Prince en démente , & par une
 femme qui n'avoit pas les premières
 notions du gouvernement ; que cepen-
 dant le Pacha d'Erzerum avançoit dans
 la Natolie , qu'il usurpoit toutes les
 richesses & tous les impôts de l'Asie ,
 avec lesquels il sauroit bientôt s'em-
 parer de Constantinople ; que ces
 braves Janissaires , ces invincibles
 Spahis seroient accablés par le nom-
 bre , & qu'ils verroient crouler sur
 leur corps cet Empire qu'ils avoient
 cimenté de leur sang. Ces raisons
 étoient assez puissantes pour qu'on
 pût espérer de les faire valoir. Les
 deux Chefs demanderent que la Sul-
 tane Validé , mere de Mustafa , fût
 renfermée dans le vieux ferrail , afin
 de lui ôter la liberté de cabaler. Cette
 femme , désespérée , fit plusieurs ten-
 tatives pour abréger ses jours.



AMURAT IV.

J. C. 1623.
Hég. 1032
& 1033.

DIX-SEPTIEME REGNE.

TROIS jours après que le Sultan Amurat est
Mustafa eut refusé de paroître au Di-^{proclamé.}van, les troupes se rendirent en ordre
dans la première cour du ferrail ,
criant : » Vive Amurat IV, notre
» puissant Monarque. « Ce Prince,
comme nous l'avons dit, n'avoit pas
encore quinze ans lorsqu'il fut placé
sur le trône de ses prédécesseurs. On
avoit fait entrer dans le Divan tous
les Pachas des différens ordres, San-
giacs, Agas & principaux Officiers,
tant des troupes que de l'Uléma, &
sur-tout des Spahis & des Janissaires.
Le Mufti demanda à haute voix à cette
assemblée imposante, s'ils vouloient
Amurat pour leur Empereur. Tous
répondirent par des cris d'approbation
& d'alégresse. Alors le jeune Prince
prenant la parole avec beaucoup de
majesté, recommanda au Mufti & au
Grand Visir de faire respecter les loix,
& de rétablir l'ordre trop altéré dans
l'Empire. Le lendemain le nouveau
Monarque fut conduit par eau, en

grande pompe, à la mosquée de Jub ;
 il y fit le corban, c'est-à-dire qu'on
 distribua au peuple, au nom de l'Em-
 pereur, des viandes & du pain. C'est
 un usage établi chez les Turcs pour
 les jours de grandes réjouissances. Le
 Musti ceignit l'épée à Amurat, puis
 le nouvel Empereur fit son entrée à
 cheval par la porte d'Andrinople. Le
 peuple remarquoit, avec admiration,
 la grace & la noblesse du maintien
 d'Amurat, qui, dans un âge tendre,
 montroit déjà l'extérieur d'un grand
 Prince. Mustafa fut encore renfermé
 une seconde fois dans le lieu d'où il
 avoit été tiré. On n'attenta point à sa
 vie : la religion des Turcs ordonne
 de respecter les infensés, comme pré-
 destinés à la gloire céleste, & leurs
 jours sont sacrés à tous ceux qui pra-
 tiquent le Koran.

Mustafa son
 prédécesseur
 est renfermé
 pour la se-
 conde fois.

Le premier usage qu'Amurat fit de
 son autorité, fut un acte de rigueur &
 de justice. Le Pacha du Caire, nou-
 vellement arrivé à Constantinople,
 fut accusé par plusieurs Timariots de
 différentes vexations. L'Empereur
 voulut que cette affaire fût éclaircie
 dans le Divan ; & sur la preuve ac-
 quise contre le coupable, il fut con-
 damné, non pas au lacet, mais à
 avoir la tête coupée. La confiscation

de ses biens mal acquis commença à réparer le vuide que les profusions des derniers regnes avoient laissé dans le trésor public. Le nouveau Monarque, tout jeune qu'il étoit, s'annonça par vouloir mettre dans les finances autant d'ordre qu'il y avoit eu de déprédations jusqu'alors. Comme la révolte du Pacha d'Erzerum, Abassa, & les affaires d'Europe dont nous parlerons bientôt, exigeoient des dépenses considérables, l'Empereur mit une taxe sur tous les Officiers qui n'étoient pas militaires, & sur tous les Négocians, afin que ceux qui faisoient des gains considérables contribuassent, plus que les autres sujets, aux charges de l'Empire. Cependant Abassa, soutenu du Pacha d'Alep & de plusieurs autres Sangiacs, s'étoit mis à la tête du corps de révoltés qui ravageoit la Natolie, & qui empêchoit la perception des impôts. Ce rebelle, comme nous l'avons dit, couvroit ses attentats à l'autorité du spécieux prétexte de venger le sang d'Othman. Il avoit publié que ce Prince lui étoit apparu en songe, lui recommandant d'immoler à ses mânes soixante & dix mille Janissaires ou Spahis; que cet illustre martyr lui avoit promis, au

J. C. 1623.

Hég. 1032

& 1033.

~~nom de Mahomet~~, une victoire constante. L'enthousiasme & l'amour du butin multiplioient les soldats d'Abassa. Ses troupes étoient d'autant plus formidables, que, sous le prétexte de punir les Spahis & les Janissaires, elles égorgoient sans miséricorde tout ce qu'elles trouvoient armé. Les Janissaires s'assembloient chaque jour, afin d'obtenir par leurs cris qu'on les menât contre ces ennemis si implacables. Le Sultan, qui voyoit plus d'une querelle à vider, ordonna que tous ceux qui recevoient une paie quelconque de l'Empire, s'assembleroient dans le chef-lieu de chaque sargiacat, & que les Pachas leveroient autant de troupes qu'ils en pourroient payer, pour faire la guerre en même temps en Europe & en Asie.

J. C. 1624.
Hég. 1033
& 1034. Dans des circonstances si malheureuses, l'Empereur voulut confirmer l'alliance qu'Othman avoit faite avec les Polonois. Malgré l'avidité du Grand Visir, qui conseilloit à son maître d'exiger un tribut de ces Chrétiens, le jeune Prince fut assez prudent pour ne pas entreprendre d'augmenter les droits de son sceptre, tandis qu'il s'agissoit de maintenir ceux qu'on pouvoit lui arracher. Le Duc de Sbarauski, Ambassadeur du

Roi & de la République de Pologne, fut admis à l'audience du Sultan. Le traité d'Othman reçut une nouvelle sanction, sans que les Turcs fissent aucune demande nouvelle. Il falloit contenir les anciens tributaires, avant de songer à en soumettre de nouveaux. En effet, la Tartarie Crimée menaçoit vivement de se révolter. Le Kan étoit mort. Amurat IV, dès les premiers jours de son regne, avoit nommé, selon le droit des Monarques Ottomans, Mahud, fils aîné du dernier Kan, pour occuper le trône de son pere. Les Tartares adherent toujours à cette nomination; mais cette fois, ce peuple guerrier voulut profiter de la foiblesse dans laquelle il supposoit l'Empire, pour secouer son joug. Tous annoncerent dans une assemblée qu'ils vouloient Mehemet, second fils du dernier Kan, pour leur maître, sans en donner d'autres raisons que le désir d'annuller le choix d'Amurat IV, qui avoit nommé l'ainé. Amurat, qui se vit à la fois deux ennemis formidables, fit tous les efforts que les malheurs des temps lui permirent. Le Grand Visir Chusain eut ordre de marcher à Amasie contre Abassa, & le Capitan Pacha réunit toutes les forces de la mer contre les

J. C. 1624.

Hég. 1033

& 1034.

Le nouvel Empereur envoie sa flotte contre les Tartares rebelles, & son Grand Visir avec une armée contre les révoltés d'Asie.

Tartares ; mais il n'y joignit que peu de troupes de débarquement , parce qu'il y avoit dans l'Empire plus de soldats révoltés que de serviteurs fideles.

J. C. 1624.
Hég. 1033
& 1034.
Les Tartares élisent un Kan contre la volonté du Grand Seigneurs.

Les instructions données au Capitain Pacha, lors de son départ, portoient d'employer la douceur & l'adresse avec un peuple qui , quoique belliqueux , étoit accoutumé depuis tant d'années à respecter les Turcs plutôt comme Maîtres que comme Suzerains. Le Général de la mer entra dans les vues d'Amurat. Ayant abordé à Caffa , capitale de la Tartarie , où les Chefs des Hordes étoient assemblés , il entra comme ami dans le port , disant qu'il venoit , non pour forcer les suffrages en faveur de l'un des deux freres , mais pour être témoin de l'élection au nom de l'Empereur Ottoman , & pour établir sur le trône celui des deux Princes qui auroit le plus de voix. A la faveur de ces apparences d'amitié le Capitain Pacha fut admis sans résistance , & honoré comme l'Envoyé du Suzerain. Il n'oublia rien pour déterminer les Chefs à déclarer Kan celui qu'Amurat avoit choisi ; & lorsqu'il se crut assuré du plus grand nombre , il indiqua l'élection aux portes de la ville. On arbora dans une plaine deux étendards à quelque distance l'un de l'autre. Le

Capitan Pacha se tint au milieu avec les principaux Officiers de son armée. Il déclara à haute voix que tous ceux qui voudroient Mahud pour leur maître eussent à se ranger sous l'étendard blanc au signal qu'il feroit ; que ceux au contraire qui persisteroient pour Mehemet, iroient vers l'étendard rouge. Au moment de l'élection tous les Chefs s'étant rendus dans la plaine, le Capitan Pacha vit, avec autant de douleur que de surprise, que tous accouroient vers l'étendard rouge & proclamoient Mehemet à grands cris. Le Général Turc ayant déclaré qu'il ne pouvoit pas confirmer cette élection sans de nouveaux ordres de la Porte, le Prince Mahud, suivi du très-petit nombre de Tartares qui s'étoient déclarés pour lui, alla trouver le Capitan Pacha, & l'engagea par beaucoup d'instances à débarquer ses troupes de terre, dans l'espérance que les Tartares respecteroient les Janissaires & les Timariots, contre lesquels ils n'avoient encore jamais combattu, & qu'ils étoient accoutumés de suivre à la guerre. Plus de cent voiles que commandoit Calil ne portoient que dix mille hommes de débarquement. Ces troupes se mirent en bataille dans la même plaine où Mehemet avoit

J. C. 1624.

Hég. 1033. &c

1034.

J. C. 1624.
Hég. 1033 &
1034.

Ils battent
ses troupes
sans les pour-
suivre.

été élu. La cavalerie tartare fit sem-
blant de fuir ; se voyant poursuivie
avec assez de précipitation & de dé-
sordre, elle attira les Turcs dans une
embuscade où trente mille hommes
tout frais & bien postés chargerent
cette infanterie dispersée, fatiguée &
hors d'état de se réunir. Les Turcs
ne firent presque aucune résistance.
Le carnage auroit été général si Me-
hemet, qui avoit intérêt de plaire à
ses ennemis, n'eût donné quartier aux
Turcs avant qu'ils le demandassent.
Il rendit à bas prix quinze cens pri-
sonniers qu'avoient fait ses troupes,
il permit que les vaisseaux dont il au-
roit pu prendre un grand nombre s'é-
loignassent du port de Caffa.

Une flotte
cosaque arri-
ve à la vue de
Constantino-
ple, & jette
l'alarme dans
la ville.

Pour comble de malheur, les Co-
saques profiterent de l'absence de la
flotte ottomane pour pénétrer par le
Bosphore & venir jeter l'alarme jus-
ques dans Constantinople. Cette na-
tion belliqueuse étoit alors aussi for-
midable sur mer que sur la terre qu'elle
ravageoit sans cesse. Des bâtimens longs
& légers, portant chacun dix rames,
avoient la proue & la poupe absolu-
ment semblables, & étoient propres
à attaquer également par les deux ex-
trémités. La manœuvre des Cosaques
étoit bien plus prompte que celle de

tous les autres marins. D'ailleurs l'extrême sobriété, l'agilité, la force & la dureté au travail des Cosaques, leur faisoient entreprendre les courses les plus longues & les plus périlleuses. Cent cinquante voiles ayant pénétré dans le canal de la mer Noire, mirent à terre des troupes qui pillèrent & brûlèrent tous les villages & toutes les maisons de campagne sur les deux bords d'Europe & d'Asie. Il ne restoit pas une galere dans le port. On arma en diligence cinq cens faïques ou autres vaisseaux légers ; on ferma le port avec une chaîne de fer, & tandis que cette multitude de petits bâtimens faisoit tête à la flotte des Cosaques, qui étoit rangée en demi-cercle devant la chaîne du port, vingt mille hommes, tant de troupes réglées que d'autres levées en hâte, se répandirent à Pera, à Galata, à Scutari, & dans tous les environs de Constantinople. Rien n'est comparable à la consternation qui se répandit dans la capitale en cette occurrence. Comme la frayeur rend souvent les hommes barbares, plusieurs Pachas proposerent d'égorger tous les Chrétiens qui étoient dans Constantinople, de peur qu'ils ne s'entendissent avec les Cosaques. Les plus sages du Divan représentèrent que ce

J. C. 1624.
Hég. 1033 &
1034.

J. C. 1624.
Hég. 1033 &
1634.

L'Empereur
consent à l'é-
lection de
Mehemet,
Kan des Tar-
tares, & rap-
pelle la flotte
ottomane.

seroit un mauvais moyen de se dé-
fendre des Francs que de les aigrir
par cette cruauté. Les Cosaques, qui
ne vouloient que du butin, n'entre-
prirent point de combattre; ils pri-
rent le large & revinrent plusieurs
jours de suite dans le même poste pour
augmenter l'inquiétude & profiter du
trouble qu'ils jettoient dans la ville
en ravageant & brûlant les phares &
les villages voisins. Cette insulte fit
comprendre au Divan la nécessité de
garder Constantinople par mer. On
rappella en hâte le Capitan Pacha &
sa flotte. Le Grand Seigneur voulut
paroître confirmer, de son plein gré,
l'élection du Kan Mehemet, contre
lequel il avoit imprudemment en-
voyé une armée trop foible. Instruit
par ce revers, il ne songea plus qu'à
pacifier l'intérieur de son Empire, pour
repousser plus aisément l'ennemi qu'on
lui annonçoit du dehors. Après que
le Kan des Tartares eut envoyé son
hommage aux pieds de l'Empereur,
& qu'il en eut reçu un cimeterre &
une fourrure de martre zibeline en si-
gne d'investiture, on s'occupa sérieu-
sement des affaires d'Asie.

Il en étoit temps. Le Grand Visir,
au lieu de marcher contre Abassa,
comme on en étoit convenu dans le

Divan, s'en alloit consumer son armée devant Bagdad, & laissoit der-
 rière lui les Provinces de l'Empire en combustion. On voyoit donc le Prince
 des Druses, le Pacha d'Erzerum, le Pacha d'Alep, celui de Diarbekir, tous
 complices d'une même révolte, appelant à grands cris le Persan dans
 l'Asie, afin de lui rendre hommage & de remettre leurs gouvernemens
 sous son autorité. Pour comble de malheur, ce qui étoit resté de Janis-
 faires à Constantinople excitoit de nouveaux troubles. Ces factieux, sen-
 tant les rênes du gouvernement dans les mains d'un enfant, demandoient
 tous les jours le présent d'usage à l'avénement des Empereurs. On se
 rappelle que le malheur des temps n'avoit pas permis de faire cette li-
 béralité aux troupes lorsqu'Amurat étoit monté sur le trône. Ce Prince,
 encore trop jeune pour résister à une soldatesque mutinée, avoit tenté en
 vain d'appaiser les cris par sa présence. Les Janissaires, que tant de
 succès avoient enhardis, demandèrent avec insolence le sang du Caï-
 macan, à qui ils ne pouvoient repro-
 cher d'autre crime que de leur avoir refusé l'argent qui n'étoit pas dans le
 trésor public. Ils poussèrent l'audace

J. C. 1624.

Hég. 1033 &

1034

Révolte des
Janissaires.

J. C. 1624.
Hég. 1033 &
1034.

jusqu'à proscrire la tête de la Sultane Validé. Le jeune Sultan crut d'abord qu'il appaiseroit la révolte, & qu'il ménageroit son autorité en accordant aux mutins la moitié de leur demande. Le Caïmacan fut fait Mazul : mais comme Amurat avoit mandé à cet infortuné, aussi-tôt après sa déposition, de se rendre au ferrail, afin que sa vie y fût plus en sûreté, le Caïmacan fut surpris par quelques Janissaires comme il y entroit déguisé. Ces furieux se jetterent sur lui, le mirent en pieces, & après sa mort insultèrent encore à son cadavre. La Sultane Validé, que cet exemple faisoit frémir pour elle-même, fit distribuer de l'argent aux troupes. Cette précaution & le respect superstitieux que tous les Turcs ont pour le haram du Grand Seigneur sauverent les jours de la Validé. Les Janissaires se séparèrent contents ; mais Amurat, tout jeune qu'il étoit, ne voyoit pas sans douleur cette terrible milice affecter sous son regne la même indépendance & usurper la même autorité que sous celui de ses prédécesseurs. Il en prévint les conséquences, & il résolut de les prévenir. Lorsque les Janissaires crurent leur révolte tout-à-fait oubliée, Amurat fit arrêter en secret plusieurs des plus mutins les

Comment
punie.

uns après les autres , & à des jours différens , il les fit décapiter , s'attachant plus aux subalternes & aux simples soldats qu'aux Officiers principaux , afin que la multitude ne crût plus , comme elle avoit fait jusqu'alors , que les premières têtes avoient seules à redouter le châtiment. Comme il étoit impossible que ces troupes demeurassent sans cesse en état de défense , Amurat choissoit les momens de punir. Ce moyen ne les contentoit que pendant son regne , qui ne fut pas long : il n'est pas possible que des soldats qui exécutent journellement les ordres d'un gouvernement sans règle , ne s'apperçoivent que ce gouvernement n'a d'autorité que par leur ministère , & qu'ils ne soient tentés de faire éprouver souvent leurs caprices à celui qui leur fait exécuter les siens.

Cependant les Persans étoient entrés par quatre endroits dans ses Etats. Le Sophi avoit mené lui-même une armée dans le Diarbekir , & il avoit conquis tout le pays au delà de Bagdad , que le perfide Pacha n'avoit fait aucune difficulté de rendre à l'ennemi. Une autre armée persane entrée dans la Palestine étoit aux ordres de l'Emir Facardin , Prince des Druses. Le Sophi vouloit faire de cet Emir un Sou-

J. C. 1624.

Hég. 1032 &

1034.

J. C. 1615-

26.

Hég. 1034

à 36.

Etat de la

guerre contre

la Perse.

J. C. 1625-
26.

Hég. 1034
à 36.

verain tributaire de la Perse. Un autre corps persan avoit passé l'Euphrate, s'étendant vers Trébisonde, dans un pays assez riche où il trouvoit peu de résistance. Enfin un quatrieme étoit entré dans l'Arabie, & s'étoit emparé de Médine, après avoir mis en déroute quelques poignées d'Asapes que les Timariots avoient menés à sa rencontre. Si l'on se rappelle que le Pacha d'Erzerum & celui d'Alep avoient levé des troupes pour détruire les Janissaires, & venger, disoient-ils, la mort d'Othman, on comprendra combien un Prince enfant, à la tête d'une soldatesque peu soumise, qu'il ne savoit comment payer, avoit à craindre pour son trône. Au milieu de toutes ces adversités, Amurat trouva le plus grand trésor dont puisse jouir un Souverain, un Ministre sage & dans lequel il fut mettre sa confiance. Chafis Ali, ci-devant Pacha de Bosnie, & l'un des Visirs ou Pâchas du banc, succéda au Caïmacan que les Janissaires avoient mis à mort. Cet Officier est, en l'absence du Grand Visir, le premier de l'Empire, celui qui supporte tout le faix du gouvernement. Chafis Ali avoit toutes les qualités nécessaires pour rétablir des affaires désespérées. Il n'eut pas de peine à

Le Sultan
choisit un Caï-
macan qui re-
met l'ordre
dans les fi-
nances, &
donne de
bons conseils
à son Maître.

persuader au jeune Prince , premièrement de mettre une grande économie dans ses dépenses , afin de faire rentrer peu-à-peu dans le trésor public les sommes immenses que ses prédécesseurs en avoient tirées , & puis de se montrer beaucoup au peuple & aux Janissaires , afin d'inspirer du respect pour sa personne. Ce Ministre disoit souvent à son maître , que si la profonde retraite des Sultans accoutumoit les peuples à respecter un Monarque invisible , les soldats n'en étoient que plus disposés à se mutiner contre un maître dont ils ne connoissoient pas plus le visage que la voix. En effet , Amurat affectoit de paroître souvent dans l'hippodrome & dans les autres places de Constantinople. Au lieu de se promener dans les jardins du haram , au milieu de ses femmes & de ses Eunuques , on le voyoit à la tête des Spahis les défier tous à tirer de l'arc ou à lancer le sagai , & remporter les prix que lui-même avoit proposés. Cette espece de familiarité guerrière lui donna un véritable ascendant sur des soldats féroces , qui ne croyoient pas qu'un Prince qui les avoit vaincus à tirer de l'arc ou à la course , pût être indigne du trône.

Tandis qu'Amurat essayoit ses for-

J. C. 1625-

26.

Hég. 1034

à 36.

ces pour pouvoir se mettre un jour à la tête des armées, & que son Caïmacan tâchoit de réparer par sa sagesse les fautes multipliées des regnes précédens, il arriva des nouvelles fâcheuses d'Asie. Le Grand Visir, qui avoit porté les principales forces de l'Empire vers Bagdad, avoit perdu bien du temps & des soldats devant cette place importante. Cent mille hommes réduits au tiers après plus de six mois de siege avoient été contraints d'abandonner cette périlleuse entreprise. Le Sophi, qui étoit accouru lui-même au secours de cette place, avoit forcé les Turcs plutôt à la fuite qu'à la retraite. Les troupes ottomanes avoient encore été battues dans la Palestine, & Abassa s'étoit emparé de plusieurs villes de la Natolie, sans se déclarer sujet du Sophi, mais s'annonçant toujours comme le vengeur d'Othman & l'ennemi implacable des Janissaires. On attribuoit tous ces revers à l'incapacité du Grand Visir Chufain, que Chafis Ali conseilla à son maître de rappeler au plutôt, sous prétexte d'écouter ses avis, & sans lui laisser soupçonner sa disgrâce : l'intérêt d'attirer Chufain à Constantinople étoit d'autant plus fort, que ce Ministre avoit,

J. C. 1625.
26.

Hég. 1034
à 36.

Mauvais
succès d'Asie.

Le Grand
Visir est rap-
pellé & étran-
glé. Chafis
Ali, Grand
Visir à sa pla-
ce.

disoit-on , profité sans ménagement des malheurs publics , & que son trésor particulier s'étoit grossi de la substance de l'armée. En effet , le Grand Visir se fit précéder à Constantinople par un nombre de chameaux qui portoient des richesses de toute espece. Elles provenoient en grande partie de la faisie qu'il avoit faite des biens de trois Pachas nouvellement immolés à des soupçons : car au lieu de renvoyer au trésor public ces dépouilles qui appartenoient au Souverain , le Grand Visir avoit cru pouvoir s'en emparer , sans que personne osât lui faire rendre aucun compte. Mais à peine eut-il paru au ferrail , que l'Empereur , auquel il se préparoit à donner des leçons de gouvernement , lui demanda des détails , tant du siege de Bagdad , que des autres opérations contre les révoltés d'Asie , & ce qu'il avoit fait des biens confisqués aux trois Pachas condamnés. Il ne servit de rien au Grand Visir d'offrir toutes ces richesses , avec sa main à une des sœurs de son maître , le Grand Seigneur trouvant plus juste & plus utile de les confisquer au profit du trésor public. Le premier Ministre paya de sa tête son incapacité , ses injustices , & la confiance criminelle avec la-

J. C. 1625-

26.

Hég. 1034

à 36.

J. C. 1625-
 26. Hég. 1034
 à 36.

quelle il avoit osé les commettre.
 Chafis Ali , de Caïmacan devenu
 Grand Visir , fit entrer dans les cof-
 fres du trésor public les rapines &
 même le patrimoine de son infidèle
 prédécesseur. Convaincu d'ailleurs qu'il
 ne falloit pas qu'un Souverain com-
 batît en personne des sujets qu'il
 n'étoit pas sûr de vaincre , il conseilla
 à son maître de négocier avec cet
 Abassa Pacha d'Erzerum , le plus dan-
 gereux des révoltés.

Les Persans font des pro-
 positions de
 paix. Le nou-
 veau Grand
 Visir profite
 de ce mo-
 ment pour tâ-
 cher d'étein-
 dre les révol-
 tes.

Le Roi de Perse venoit d'envoyer
 un Ambassadeur à Constantinople ,
 qui offroit la paix , pourvu qu'on vou-
 lût laisser à son fils Bagdad & tout son
 territoire jusqu'à Passora. Chafis Ali
 ne vouloit point accéder à un traité si
 honteux ; il profita seulement de la
 négociation pour détacher Abassa des
 intérêts du Sophi. Ce rebelle retourné
 à Erzerum y jouissoit des ravages qu'il
 avoit faits dans toute la Natolie & des
 taxes imposées sur les villes dans les-
 quelles il avoit laissé garnison. Il com-
 mençoit à publier qu'il n'avoit jamais
 prétendu se soumettre au Persan ; mais
 que , fidele à la maison Ottomane ,
 il n'avoit pris les armes que pour ven-
 ger un de ses maîtres , qu'une milice
 séditieuse avoit injustement fait mou-
 rir. Ce changement fit espérer à Cha-

Is Ali qu'Abassa pourroit prêter l'oreille à des conditions. Il découvrit que le Pacha d'Erzerum avoit un espion dans Constantinople : le Grand Visir fit chercher cet homme, le trouva, le convainquit d'intelligence avec le rebelle ; & au lieu de le faire empaler, comme on l'en pressoit, & comme tous les autres Visirs auroient fait à sa place, il résolut de se servir de cet espion, qui lui parut être un homme adroit & intelligent, pour ramener Abassa à l'obéissance de son maître. La haine des Janissaires contre celui qui avoit fait périr un si grand nombre de leurs camarades, & la défiance du Pacha devoient rendre cette négociation bien difficile : mais le Grand Visir vouloit que tous les Etats asiatiques de l'Empire fussent pacifiés pour entreprendre d'en chasser les Persans, & il espéroit que le retour d'Abassa feroit rentrer dans le devoir le Pacha d'Alep & le Prince des Druses. Il chercha tous les moyens de finir par des pourparlers ce qu'il eût été dangereux de terminer par les armes. Chafis Ali partit de Constantinople, comme s'il eût voulu faire la guerre ; mais il mena plutôt une escorte qu'une armée en Asie. Comme il avoit besoin des Janissaires & des Spahis pour l'ac-

J. C. 1625-

26.

Hég. 1034-

à 36.

Il marche

vers Abassa

plutôt avec

une escorte

qu'avec une

armée.

J. C. 1625-
26.

Hég. 1034-
à 36.

cord qu'il méditoit, il se mit à la tête de ce qui pouvoit en rester à Constantinople; & sans former le siege d'une seule ville, sans éprouver la foi des autres Pachas ni d'aucuns Sanguis, il alla camper à portée d'Abassa, dans une plaine non loin d'Erzerum. Son armée étoit trop foible pour qu'il pût entreprendre le siege de cette place. Les Janissaires ne comprenoient pas ce que le Grand Visir étoit venu faire avec si peu de troupes, & ils se plaignoient déjà de ce qu'on les exposoit à une mort certaine, parce que l'implacable Abassa n'avoit pas encore épargné un seul des Janissaires ou Spahis tombés entre ses mains.

J. C. 1627.
Hég. 1036
& 1037. Cet espion du Pacha d'Erzerum, que le Grand Visir avoit surpris à Constantinople, étoit venu avec lui,

Il s'abou- & c'étoit sur cet homme que le premier Ministre fondeoit l'espoir d'une ré-
che avec lui, & convient conciliation nécessaire. Meurab (c'é-
d'un traité, lequel est toit son nom) alla dire à son maître,
confirmé par le Grand Sei- de la part du Visir, qu'il étoit temps
gneur. de finir une guerre si funeste aux deux
partis, qui ne tendoit qu'à détruire
tous les vrais Croyans & à livrer l'Em-
pire Ottoman aux Alides; qu'Amurat
estimoit la fidélité d'Abassa pour la
mémoire de l'Empereur Othman,
dont il avoit entrepris généreusement

la vengeance ; mais que tous les meurtriers de ce Monarque avoient été punis , & qu'il ne falloit pas que , par une guerre plus longue , il devînt à son tour persécuteur de la race ottomane qu'il avoit prétendu venger. Comme le Pacha d'Erzerum marquoit quelque défiance , l'adroit négociateur lui dit que le Grand Visir étoit plutôt venu se mettre en son pouvoir , qu'il n'avoit prétendu le surprendre ; qu'on lui avoit amené une troupe de Spahis & de Janissaires , afin que sa réconciliation avec ces deux corps réparât la paix dans toute l'Asie. Le Grand Visir envoya en otage à Abassa les deux plus considérables Officiers qu'il eût à sa suite , son propre frere qui étoit Béglierbeg de Caramanie , & un autre Pacha à trois queues. Des démarches qui annonçoient tant de bonne foi gagnerent Abassa ; il écouta toutes les propositions qui lui furent faites. On lui offroit le gouvernement de Bosnie , lui promettant qu'il y transporterait toutes ses richesses ; celui de Bosra pour le Pacha d'Alep , qui étoit devenu son Lieutenant ; & une amnistie générale pour Facardin , Prince des Druses. Il ne falloit plus que gagner les Janissaires , si aigris contre Abassa par tant de sang

J. C. 1627.
Hég. 1036
& 1037.

J. C. 1627.

Hég. 1036

& 1037.

versé. Le Grand Visir & tous les principaux Officiers flatterent l'orgueil des subalternes, en entrant avec eux dans le détail des raisons qui forçoient à cet accommodement. Il leur dit qu'il n'étoit pas possible de résister à des armées nombreuses, & moins encore de les vaincre avec si peu de monde ; qu'il valoit mieux les opposer aux Persans qu'être battu par elles ; que la cruauté d'Abassa envers leurs camarades n'avoit été qu'une suite de l'erreur que beaucoup de Musulmans avoient partagée avec lui sur les véritables meurtriers d'Othman ; & que ce Pacha n'avoit fait mourir personne, qu'il n'eût cru, quoiqu'à tort, complice de ce parricide. Cependant on avoit envoyé le traité à Constantinople pour obtenir la ratification du Grand Seigneur. Lorsqu'il en fut revenu, revêtu de cette formalité essentielle, les esprits se trouverent conciliés. Le Pacha d'Erzerum passa dans le camp du Grand Visir, lui ramenant ses otages ; & après avoir baisé le bas de la veste du premier Ministre, il dîna avec lui dans sa tente, ainsi que les principaux Officiers des deux armées. Après le repas, le Grand Visir passa à son tour dans le camp du Pacha, qui étoit tendu hors la ville,

Consomma-
tion de l'ac-
cord entre le
Grand Visir &
Abassa : tous
deux retour-
nent ensem-
ble à Con-
stantinople.

& tout retentit des acclamations des deux armées qui répétoient le nom d'Amurat. Les Spahis & les Janissaires allerent ensuite prendre la tête de celle d'Abassa, comme premières troupes de l'Empire. Il fut décidé que ces deux armées, qui n'en faisoient plus qu'une, resteroient sous le commandement du frere du Grand Visir, le Béglierbeg de Caramanie, & que le premier Ministre reprendroit avec Abassa le chemin de Constantinople. Ces deux braves Chefs traverserent toute l'Asie avec un grand cortège, donnant aux peuples, qui accouroient à leur rencontre, le spectacle d'une intelligence parfaite, qui ne contribua pas peu à pacifier & à faire respecter l'autorité légitime. Arrivés près de Constantinople, ils traverserent le détroit de Scutari, & entrèrent dans la ville en grande pompe. Le Grand Visir sembloit jouir du triomphe dû à sa politique; il menoit à sa suite celui qu'il avoit vaincu, non par les armes, mais par la force de ses raisons & par l'adresse de sa conduite. Il jouissoit de la gloire d'avoir conservé à l'Empereur un Général d'autant plus redoutable pour les ennemis auxquels il voudroit l'opposer, que jamais Abassa n'avoit été vaincu.

J. C. 1627.
Hég. 1036
& 1037.

Le Grand Visir fut d'abord admis seul à l'audience du Sultan , puis le Prince reçut les hommages du nouveau Pacha de Bosnie , qui , après avoir frappé de sa tête sur les marches du trône , protesta tout haut qu'il n'avoit jamais été qu'un très-fidèle sujet , & qu'il n'avoit pris les armes que pour le service de Sa Hauteffe ; que le sang qu'il avoit versé pour satisfaire aux manes d'Othman , devoit persuader l'Empereur qu'il n'auroit jamais de serviteur plus zélé , & que les nombreux sacrifices faits à la race ottomane annonçoient avec quelle vivacité il se porteroit contre ses ennemis. Le jeune Prince fit un accueil favorable à ce rebelle. Il lui savoit gré de ce qu'il vouloit bien paroître innocent. Abassa fut envoyé en Europe. Nous verrons qu'il ne fut pas inutile dans la suite au service de celui contre lequel il avoit porté les armes.

On apprit alors que le Sophi Cha Abbas étoit mort après avoir gouverné trente ans , laissant sa couronne à un jeune Prince , fils de ce fils aîné qu'il avoit autrefois fait mourir pour avoir conspiré. Ce Prince , qui avoit presque toujours vaincu les Turcs , & qui leur avoit gagné plusieurs provinces , avoit eu besoin d'une grande

J. C. 1627.

Hég. 1036

& 1037.

L'Empereur reçoit le rebelle avec bonté , puis l'envoie dans une pachelie.

Mort de Cha Abbas , Roi de Perse. Son petit-fils Zaïd Mirza monte sur son trône.

sévérité pour contenir tous les vaf-
 faux & tous les Gouverneurs mé-
 contens. Il avoit fait tomber sous le glaive de la justice plusieurs de ses fils & 1037.
 fâdieux. Un seul lui étoit resté, aveu-
 gle dès sa naissance, d'ailleurs peu
 propre aux soins du trône. Cha Ab-
 bas, prêt à expirer, fit venir Zaïd
 Mirza, l'ainé de ses petits-fils : le jeune
 Prince, accoutumé à voir son aïeul
 verser son propre sang, ne reçut qu'a-
 vec effroi la proposition que lui fit
 Cha Abbas de régner à sa place. Quoi-
 que ce Prince parût prêt à expirer, il
 la prit pour un piège, & il conjura
 Cha Abbas de demeurer sur le trône.
 Le vieux Monarque lui ayant répété
 plusieurs fois que la mort alloit bien-
 tôt l'en faire descendre, & qu'il l'a-
 voit choisi pour régner à sa place, J. C. 1628.
 Zaïd Mirza fut proclamé Sophi dès le Héq. 1037.
 lendemain. L'Empereur Turc & son & 1038.
 Visir espérèrent que ce changement de
 maître rendroit la Perse moins formi-
 dable, & qu'il seroit possible de recou-
 vrer au moins les dernières conquêtes
 de Cha Abbas. Il dissuada son maître
 de commander lui-même dans cette
 guerre; il craignoit de commettre la
 dignité de l'Empereur des Turcs à la
 tête d'une armée qui pouvoit être for-
 cée de rétrograder. Chafis Ali se char-

J. C. 1628.

Hég. 1037
& 1038.Il fait justi-
ce aux Francs
d'un Juif con-
cussionnaire.

gea de l'événement : mais avant de partir pour l'armée, il fit justice aux Francs qui se plaignirent, par l'organe du Comte de Cefy, Ambassadeur de France, des exactions d'un Juif qui faisoit à Constantinople les fonctions de Douanier ou de Fermier des taxes imposées sur les marchandises d'Occident. Les Juifs faisoient, autant qu'ils peuvent, dans toute la Turquie, les fruits de la perception des impôts, que les Turcs méprisent comme odieux ; tandis que les Francs s'exposent aux fatigues, aux dangers & aux pertes inséparables du commerce maritime, leur industrie est soumise à l'avidité des Juifs, qui, soit par l'exercice des douanes, soit par le commerce d'argent, moins dangereux & plus lucratif que tous les autres, s'approprient en grande partie l'industrie & le travail des autres nations. L'équitable Visir connu, d'après les plaintes qui lui furent portées, que le Douanier Juif exerçoit des droits beaucoup plus forts que ceux dont il rendoit compte à l'Etat. Cet homme fut pendu comme concussionnaire. L'Ambassadeur de France & les Négocians des différentes nations présentèrent à sa place un marchand Arménien, qui se réduisit dans les bornes

prescrites : mais cet homme exposé, après le départ du Grand Visir, aux
 exactions du Caïmacan & de tous les J. C. 1628. Hég. 1037
 Officiers subalternes, qui croient en & 1038.
 Turquie prendre ce qui est à eux,
 lorsqu'ils pressurent les infideles, fut
 contraint de faire banqueroute au tré-
 sor public. L'Ambassadeur & les Né-
 gociants, cautions de cet Arménien,
 remplirent les engagements qu'il avoit
 contractés. Nous verrons bientôt le
 Comte de Cefy obligé de demeurer à
 Constantinople, quoique son ambas-
 sade fût finie, parce que les sommes
 dont il avoit répondu n'étoient pas
 acquittées.

Le Grand Visir partit pour Mosul,
 où étoit le rendez-vous de son armée.
 Il y trouva cent soixante mille hom-
 me, Spahis, Timariots, Janissaires,
 Topgis, Jebeggis ou Afapes. Il atten-
 doit encore un secours de Géorgiens.
 Ces peuples, mitoyens d'affection,
 comme ils le sont de situation, dit
 Mezeray, entre le Persan & le Turc,
 servoient véritablement celui des deux
 qui les payoit le plus cher, & presque
 toujours celui contre lequel ils paroif-
 soient combattre. Moroc, Emir Géor-
 gien, étant venu apporter son tribut
 au Visir, & lui indiquer, disoit-il,
 les passages, ce vassal fut reçu à Géorgie.

Le Grand
 Visir, arrivé
 à l'armée,
 découvre &
 punit la tra-
 hison d'un
 Prince de
 Géorgie.

J. C. 1628.

Hég. 1037

& 1038.

l'armée des Turcs avec beaucoup d'honneur. Chafis Ali lui fit part de tous ses projets ; mais le Visir connut bientôt qu'il s'étoit confié à un traître. Des opérations prévenues par l'ennemi, & que le Général n'avoit annoncées qu'à l'Emir de Géorgie, des lettres interceptées, & plusieurs autres indices, convinquirent Chafis Ali qu'on le trahissoit. Il dissimula jusqu'à ce qu'il eût pu rassembler tous les complices, qui étoient les fils de Moroc, & plusieurs des principaux Géorgiens. Alors le Visir ayant fait prendre les armes à toutes les troupes géorgiennes & autres, il publia à haute voix la trahison de l'Emir de Géorgie, en administra la preuve à tous les Chefs, nomma tous les complices, & les condamna au supplice, qui fut exécuté dans l'instant. On coupa trente têtes géorgiennes, sans que les compatriotes, témoins de ce châtiment, fissent le moindre effort pour défendre leur Prince ni leurs principaux Officiers ; ceux qui furent épargnés se croyant heureux d'avoir échappé à la proscription.

Sévérité
d'Amurat. Quelques services que le Grand Visir pût rendre à son maître contre la Perse, sa présence eût été plus utile à Constantinople. Amurat, trop jeune

encore pour gouverner seul , abandon-
noit malgré lui les principales fonc-
tions du trône à un Caïmacan moins
habile & moins bien intentionné que

J. C. 1618.

Hég. 1037

& 1038.

Chafis Ali. Le jeune Prince étoit accou-
tumé à l'ordre que son premier Mi-
nistre avoit établi à Constantinople.
Il s'indignoit souvent des fautes qui
se commettoient sous ses yeux. Il
témoignoit souvent son mécontente-
ment aux Visirs ou Pachas du banc,
lorsqu'ils avoient mal usé de leurs
pouvoirs ; jusques-là qu'il frappa de
sa main le Capitan Pacha, son beau-
frere, parce que des Corsaires Cosa-
ques étoient venus insulter impuné-
ment le port de Constantinople, &
avoient pris deux barques & coulé une
autre à fond, sous le canon des deux
phares. Une autre fois il fit étrangler en
sa présence le Kissar Aga, ou chef des
Eunuques noirs, qui n'avoit pu rendre
au Divan un compte exact du trésor des
Mosquées, quoique cet Officier allé-
guât, pour sa justification, que la
Sultane Validé avoit disposé de ce qui
se trouvoit manquer dans le trésor
sacré. (C'est ainsi qu'on nomme le
trésor des Mosquées.) Amurat pensoit
qu'une extrême sévérité feroit res-
pecter sa jeunesse. Aussi-tôt que Chafis
Ali fut éloigné, il se fit une loi de ne

pardonner aucune faute , songeant plus à être craint qu'à être aimé. Il prit la maxime opposée à celle de tous les Princes d'Occident , qui font exercer les ministres de rigueur par des Magistrats , ou par d'autres instrumens de leur puissance , & qui réservent à leurs personnes le droit flatteur de répandre des graces & d'adoucir le sort des criminels. Amurat ordonnoit souvent des supplices , & ne faisoit jamais grace. Cette rigueur excessive déplut bientôt aux inconstans Ottomans. L'Empereur avoit deux freres , Bajazet & Ibrahim , élevés dans le ferrail sous les yeux de la Sultane Validé , mere des trois Princes. Bajazet , que la Sultane aimoit mieux qu'Ibrahim , avoit paru souvent à côté d'Amurat dans ces especes de tournois qui s'exécutoient aux yeux du peuple , & il avoit partagé les témoignages d'admiration qu'Amurat méritoit toujours , lorsqu'il faisoit montre de sa force ou de son adresse ; tellement que l'Empereur , devenu jaloux de Bajazet , faisoit craindre à leur mere que ce Monarque , déjà trop sanguinaire , ne voulût faire périr un rival d'autant plus dangereux , que Bajazet affectoit autant de douceur & de bonté , que son frere se montrait

J. C. 1628.

Hég. 1037.

& 1038

redoutable. Kiossem (c'étoit le nom de la Sultane mere) étoit respectée de l'Empereur. Elle protégea long - temps son second fils contre la jalousie de l'ainé ; mais elle ne put empêcher que Bajazet ne fût enfermé dans un des appartemens du ferrail. Amurat apprit que le corps de l'Uléma s'assembloit fréquemment ; que dans ces especes de conventicules on plaignoit Bajazet , on blâmoit l'excessive rigueur d'Amurat , on se rappelloit les révolutions opérées par une milice mécontente. Le Monarque , trop jeune encore pour savoir craindre , profcrivit le Mufti , chef de l'Uléma , qui n'avoit pas peu contribué à le faire Empereur ; & malgré l'opinion de tous les Musulmans , qui regardent la tête de leur Pontife comme sacrée , il le fit étrangler en secret , ainsi que plusieurs Effendis ses complices. Cette sévérité , juste ou non , étoit sans exemple. Tous les Musulmans croient qu'on ne peut , sans crime , attenter à la vie , ni du Mufti , ni du moindre des Effendis. Plus le peuple témoignoit de mécontentement , plus Amurat affectoit de paroître en public. Le jour que la mort du Mufti fut répandue , l'Empereur se montra dans l'hippodrome , non pas comme ses

J. C. 1628.
Hég. 1037
& 1038.

prédécesseurs , avec un grand cor-
 tege & environné d'une pompe triom-
 phale , mais accompagné de peu de
 Janissaires , avec lesquels il éprouvoit
 sa force & son adresse à lancer la sagaïe
 & le javelot. Ces précautions le garan-
 tirent constamment du sort d'Othman
 & de Mustafa. Les Turcs , accoutumés
 à respecter les forces du corps , con-
 curent une haute opinion d'un Prince
 qui savoit percer des armes défen-
 sives , ou qui , à une grande distance ,
 adressoit une fleche dans un cercle
 étroit. Un autre moyen qu'Amurat
 employa toujours efficacement pour
 prévenir les révoltes , fut d'empêcher
 les assemblées de toute espece. Con-
 stantinople , pendant les regnes précé-
 dens , étoit pleine de tabagies & de
 cabarets , où l'on buvoit , non pas du
 vin ni aucune liqueur fermentée ,
 mais du sorbec , espece de syrop dé-
 layé , & des eaux dans lesquelles on
 mêloit de l'opium. Amurat défendit ,
 sous des peines très-grievés , premié-
 rement , l'usage de l'opium & du
 tabac , en second lieu , toute espece
 d'attroupement ; tellement qu'aucun
 barbier ou artisan , tel qu'il pût être ,
 ne pouvoit recevoir plus de trois per-
 sonnes dans sa boutique. Il ordonna
 que tout le monde seroit retiré dans

Il défend les
 attroupemens
 & proscrit l'u-
 sage du tabac.

J. C. 1628
 Hég. 1037
 & 1038.

sa maison à une heure indiquée ; ~~_____~~
 qu'alors il ne paroîtroit plus au dehors J. C. 1628.
 ni feu ni lumiere. Ces nouvelles loix , Hég. 1037
 auxquelles le peuple eut beaucoup de & 1038
 peine à s'astreindre , occasionnerent
 des actes de rigueur & des exécutions
 fans nombre , jusques-là que l'Empe-
 reur faisoit courir la nuit par les rues
 des patrouilles de Bostangis , à la tête
 desquelles il se mettoit souvent lui-
 même , qui faisoient feu impitoya-
 blement sur tout ce qui se rencontroit
 dans les rues. Amurat eut une telle
 aversion pour le tabac , qu'il ne vou-
 loit en permettre l'usage à aucun de
 ses sujets ; qu'il injuria la Sultane
 Validé , quoiqu'il fût d'ailleurs plein
 de respect pour elle , parce qu'elle
 respiroit de cette poudre ; & que ,
 pour le même sujet , il retira ses bon-
 nes graces à une Aslaki qui lui avoit
 été fort chere.

Mais il s'en falloit bien qu'Amurat
 eût le même éloignement pour le vin. Comment
 Quelque rigoureuse que soit à cet Anaurat s'ac-
 égard la loi de Mahomet , aussi-tôt coutume à
 que l'Empereur eut goûté de cette boire du vin.
 liqueur dangereuse , il ne put plus Faveur de
 s'en passer ; & , malgré la réclama- Becti.
 tion du Musli & de tout le corps de
 l'Uléma , il en permit publiquement
 l'usage. Le Prince Cantimir rapporte ,

J. C. 1628. d'après plusieurs Historiens Turcs, de
Hég. 1037 quelle maniere le jeune Empereur ,
& 1038. qui n'avoit jamais connu le vin jus-
 qu'alors , s'y habitua , au point de
 tomber dans de fréquens accès d'ivresse
 qui abrégèrent sa vie.

Un jour Amurat parcouroit les rues
 de Constantinople, peu accompagné ,
 comme il lui arrivoit souvent. Un
 homme qui se rencontroit sur son
 passage , au lieu de se déranger & de
 se prosterner contre terre , à la maniere
 de tous les Turcs , avec une prompti-
 tude qui tient plus de l'effroi que du
 respect ; cet homme , disons - nous ,
 s'arrêta devant le Prince , & se mit à le
 considérer d'un air gai & moqueur , au-
 quel Amurat ne devoit point être accou-
 tumé. Les Chiaoux eurent beau crier
 à ce téméraire de baisser la poussière
 devant le plus puissant des Monar-
 ques , l'ivrogne (car c'en étoit un)
 se mit à rire , & , s'approchant plus
 près d'Amurat , il lui proposa fami-
 lièrement de lui vendre Constanti-
 nople. Ce Prince n'avoit jamais vu
 que des hommes tremblans devant
 lui , ou qui cherchoient dans ses yeux
 sa volonté absolue. L'audace de celui-
 ci l'étonna , & lui plut en quelque
 forte. Il lui demanda quel prix il vou-
 loit mettre à la capitale du monde.

» Tu seras content, repartit l'ivrogne;
 » je t'acheterai, toi aussi, si tu veux. J. C. 1628.
 » te vendre; & le fils de l'esclave se Hég. 1037
 » trouvera bien payé. « (Les Turcs, & 1038.
 lorsqu'ils sont mécontents de leur Sou-
 verain, le désignent par cette déno-
 mination, parce que les Empereurs
 n'ont pour meres que des esclaves.)
 Amurat fit conduire au ferrail celui qui
 lui proposoit ce marché. Il ordonna
 qu'on le fit reposer jusqu'au lende-
 main dans un appartement magni-
 fique, où il s'endormit tout aussi
 profondément que s'il n'avoit jamais
 vu l'Empereur. A son réveil, Becri
 (c'étoit son nom) fut aussi effrayé de
 ce qu'il apprit, qu'il avoit été étonné
 d'abord de la pompe qui l'environnoit.
 Sachant qu'il alloit paroître devant
 l'Empereur, il se pourvut d'un vase
 plein de vin, ceux qui le gardoient
 ayant ordre de ne lui rien refuser.
 Aussi-tôt qu'il parut devant Amurat,
 ce Prince lui demanda ironiquement
 quel prix il vouloit mettre à Constan-
 tinople & à la liberté de l'Empereur.
 » Celui-ci, « répondit Becri en pré-
 sentant son vase, & affectant autant
 qu'il le put la gaieté de la veille; » le
 » vin vaud mieux que tous les Royau-
 » mes du monde, & il y a à gagner à
 » en être esclave. » Amurat, qui n'en

avoit jamais bu , fut piqué par la curiosité. Il trouva ce vin excellent ; & s'égayant avec Becri , il eut bientôt vuïdé le vase. L'ivresse qui s'ensuivit lui parut d'abord un état agréable : ayant ensuite perdu la raison , il s'endormir. Comme il éprouvoit à son réveil un violent mal de tête , son maître en ivrognerie lui indiqua pour remede la même quantité de vin qu'il avoit prise la veille. Ces essais répétés accoutumerent le jeune Sultan au vin , & à celui qui le lui avoit fait connoître , tellement qu'il ne put plus se passer ni de l'un ni de l'autre. L'Empereur ne donna d'autre emploi à Becri , que celui de son compagnon de débauche , qu'il avoit si bien mérité. Cet homme ne quittoit plus Amurat. Il assistoit à tous les conseils , sans autre titre que la faveur & la volonté du Prince : & par l'ascendant qu'il avoit acquis sur son Maître , il fit rétracter quelquefois les arrêts de mort que ce Monarque sanguinaire avoit prononcés trop légèrement.

J. C. 1629 , Malgré cette passion avilissante ,
 1630. Amurat ne renonça point au désir de
 Hég. 1038 , réprimer dans ses vastes Etats jusqu'à
 1039 & 1040. la moindre apparence de révolte. Le
 Grand Visir Chafis Ali , plus fait
 pour gouverner des hommes que pour

commander des armées , avoit déjà fait deux campagnes contre les Persans avec des succès divers , tant dans leur pays , que dans les provinces perdues depuis peu par les Turcs. D'abord l'armée ottomane avoit été victorieuse : les Turcs battirent plusieurs fois cette cavalerie persane , qui ne se présentoit que par pelotons aux coups d'un ennemi dont toutes les forces étoient rassemblées. Mais le Sophi Zaïd Mirza crut devoir user , contre ces braves ennemis , du plus sûr moyen qu'eût employé Cha Abbas son aïeul. Il fit dévaster son pays , déjà très-stérile , & il n'opposa que des sables brûlans & des déserts arides à cette armée victorieuse , accoutumée à une heureuse abondance , campagne ordinaire de la prospérité. Les Turcs souffrirent plus de la fatigue & de la faim , qu'ils n'avoient fait du fer des Persans. Chafis Ali retourna sur ses pas ; & après avoir fini sa première campagne plus malheureusement qu'il ne l'avoit commencée , il résolut d'entreprendre au printemps le siege de Bagdad , devant lequel les Ottomans avoient déjà échoué plusieurs fois. Cette tentative fut aussi pénible , aussi vaine , & plus meurtrière , que n'avoient été les pre-

J. C. 1629

& 1630.

Hég. 1038.

1039 & 1040.

Campagnes
en Perse ,
toutes deux
malheureu-
ses.

mieres. Les efforts des Janissaires &
 l'obstination du Grand Visir ne firent
 qu'augmenter les pertes. Chafis Ali
 apprit, avec autant d'étonnement que
 de chagrin, que les soldats se refu-
 soient à venir grossir son armée, &
 que, sur le bruit de ce que ses troupes
 avoient souffert, tant dans l'expédi-
 tion de Perse, que pendant le siege
 de Bagdad, les Pachas & Sangiacs ne
 pouvoient plus enrôler de soldats. Le
 Grand Visir déjà vieux, accablé des
 fatigues d'une guerre si pénible, fut
 attaqué, pendant le siege, d'une ma-
 ladie qu'il prévint aussi-tôt devoir lui
 être funeste. Ce sage Ministre em-
 ploya le peu de forces qui lui res-
 toient à donner des conseils utiles à
 son Maître. Il lui écrivit qu'il valoit

Le Grand Vi-
 sir meurt de-
 vant Bagdad
 qu'il assiege.
 Dans ses der-
 niers jours il
 écrit à son
 Maître, pour
 lui conseiller
 la paix.

mieux conquérir solidement ses pro-
 pres Etats, c'est-à-dire se faire obéir
 de ses sujets, que de songer à vaincre
 des ennemis si éloignés du centre de
 sa puissance; qu'il ne seroit jamais
 plus formidable à l'étranger, qu'au-
 tant que les Ottomans seroient tous
 également soumis à ceux qu'il voudroit
 mettre à leur tête; que, depuis plu-
 sieurs regnes, l'exemple des Pachas
 si souvent révoltés, & d'une milice
 féditieuse accoutumée à donner des
 loix à ses Maîtres, avoit appris à tous

les Musulmans à secouer le joug de l'autorité ; qu'en un mot , il falloit faire la paix avec l'étranger , pour se mettre en état de lui faire par la suite une guerre plus glorieuse.

J. C. 1629

& 1630.

Hég. 1038,

1039 & 1040.

Amurat regretta beaucoup son Grand Visir , qui mourut peu de jours après avoir écrit cette lettre , & il suivit ses derniers conseils. D'abord l'Empereur ôta tous les timars à ceux qui avoient refusé de porter les armes en Perse , sans que les autres services rendus pussent l'engager à faire grace à personne ; puis il tira des Sept-Tours un Persan , qui avoit eu le caractère d'Ambassadeur. Il l'envoya en Perse , porter à son Maître un projet de pacification , par lequel on laissoit au Sophi toutes ses conquêtes. Zaïd Mirza n'eut garde de refuser ce traité ; & les troupes ottomanes , qui avoient perdu leur chef , se retirèrent de la province de Bagdad.

Paix désa-

vantageuse a-

vec la Perse.

Regeb Pacha , beau-frere de l'Empereur , fut élevé à la dignité de Grand Visir. Pour entrer dans les vues de son maître , il lui déféra l'Emir Facardin comme le plus grand ennemi qu'il eût dans l'intérieur de ses Etats. Il lui dit que ce Prince , qui seignoit de professer l'Islamisme , se glorifioit en même temps d'être issu d'une de ces

J. C. 1631 ,

1632

Hég. 1040 ,

1041 & 1042.

J. C. 1631
& 1632.

Hég. 1040,
1041 & 1042.

Accusations
contre l'Emir
Facardin. On
résout de lui
faire la guer-
re.

maisons chrétiennes qui, pendant les Croisades, avoient été si funestes aux Musulmans ; que, depuis plusieurs générations, les Facardins gouvernoient un Etat usurpé, qui ne payoit qu'un tribut bien inférieur à celui que le territoire des Druses devoit supporter ; que, tandis qu'on opprimoit les vrais Croyans, il étoit également injuste & dangereux de laisser subsister, au milieu des Etats du Grand Seigneur, un usurpateur ennemi de la Monarchie & de l'Islamisme, qui n'étoit qu'un objet de jalousie & un exemple de révolte pour tous les Pachas & Sangiacs. Le Pacha de Damas, nommé Emod, fut mandé par le Grand Visir pour donner à la Porte les éclaircissemens qu'on désiroit sur la conduite de l'Emir Facardin. Les crimes reprochés à ce Prince étoient de favoriser ouvertement les Chrétiens, & d'avoir passé lui-même plusieurs années en Italie, ayant abandonné à son fils les rênes du gouvernement. On disoit qu'à son retour il étoit redevenu Souverain des Druses, pour bâtir dans ses Etats plusieurs Monastères de Moines chrétiens, sur-tout dans Zeïd, ou Sidon, sa capitale ; qu'il avoit à sa solde beaucoup de Chrétiens ; que, quoique lui-même

allât à la Mosquée une seule fois par an, & qu'il portât le turban, marque non équivoque d'Islamisme, il assistoit quelquefois, dans le plus grand secret, aux mysteres des Chrétiens; qu'il semoit sans cesse la division entre les Pachas de Damas, de Tripoli, de Syrie, de Gaza, & tous ses autres voisins; qu'il les excitoit tour-à-tour à la révolte, afin de les détruire les uns par les autres; que son projet étoit depuis long-temps de s'emparer de la Terre-Sainte, à la faveur de tous les désordres qu'il semoit dans l'Asie. Emod fut chargé du soin de la guerre qu'Amurat décida qu'on feroit à Facardin. Tandis que ce Pacha ramassoit des troupes de tous les Sangiacs voisins, Amurat envoya contre Facardin quarante galeres, qui allerent d'abord jeter l'ancre dans le port de Tripoli.

Cependant le Prince des Druses avoit appris les préparatifs que le Pacha de Damas faisoit contre lui. Il leva dans ses Etats, peu étendus, jusqu'à vingt mille hommes, tant soldats du pays que troupes auxiliaires. Ces combattans, presque tous Chrétiens, promirent à Facardin de mourir pour défendre sa souveraineté; on verra qu'ils lui tinrent parole. L'Emir ayant mis à leur tête Ali, l'ainé de ses fils,

J. C. 1632

& 1632.

Hég. 1040,

1041 & 1042.

L'Emir Ali, fils de Facardin, défend vaillamment son pays.

J. C. 1631
& 1632.

Hég. 1040.
1041 & 1042.

qu'il avoit déjà déclaré son successeur pendant son voyage d'Italie, il envoya cette petite armée boucher les gorges qui défendoient son Etat, & se retira dans la forteresse de Barut, la seconde place qui fût en sa puissance, disant que c'étoit à son fils à décider de la paix ou de la guerre, parce qu'il étoit le légitime Souverain des Druses. Le Pacha de Damas, qui avoit rassemblé de toute l'Asie, même de l'Egypte, six fois plus de monde que n'en avoit le Prince Ali, demeura long-temps devant les gorges sans pouvoir les pénétrer. La campagne fut longue, pénible & meurtrière. Les soldats de Facardin ne faisoient ni ne demandoient de quartier. Leurs pertes étoient irréparables. Emod opposoit souvent des troupes fraîches à ces soldats maronites, dont les forces s'épuisoient plutôt que le courage, & qui, dans un terrain avantageux, ne pouvoient espérer d'autre succès que la certitude de reculer leur défaite. Le jeune Prince Ali montra, pendant dix-huit mois d'une guerre très-sanglante, une vaillance à toute épreuve & des lumières très-supérieures à son âge. Il fut plusieurs fois vainqueur; mais ses victoires trop répétées lui coûtèrent ses plus

plus braves soldats , & préparèrent sa
 chûte. Emod pénétra enfin dans les ter-
 res , prit Saphet , Balbec , Acre ; enfin
 le Prince Ali périt dans un dernier
 combat , où , de tous les soldats qui
 s'étoient engagés sous ses drapeaux , il
 ne demeura que deux cens hommes ,
 qui ne purent obtenir la mort qu'ils
 avoient cherchée le cimeterre en main.
 Dans cette extrémité , le vieux Facar-
 din comprit que toute résistance deve-
 noit impossible. Il abandonna Barut ,
 & se cacha dans des cavernes du mont
 Liban , d'où il écrivit à l'Empereur ,
 demandant à aller lui-même plaider
 sa cause à Constantinople. Il protes-
 toit de son innocence & de sa fidélité
 envers les Sultans Ottomans , dont ses
 ancêtres & lui n'avoient jamais été
 que feudataires. La flotte ottomane
 entra dans le port de Sidon. Barut ,
 & tous les châteaux qui appartenoient
 à Facardin , ouvrirent leurs portes au
 vainqueur. Tandis que le malheureux
 Emir erroit de caverne en caverne ,
 ses sujets le cachoient avec fidélité ;
 ils prenoient soin de le nourrir , mal-
 gré la cruelle précaution d'Emod , qui
 avoit promis une grosse somme d'ar-
 gent à celui qui lui apporteroit la tête
 de cet infortuné. Le vieux Facardin
 étoit tellement aimé , que , parmi tant

J. C. 1631
 & 1632.

Hég. 1040 ,
 1041 & 1042.

Dix-neuf
 mille huit
 cens hommes
 périrent à
 cette défense,
 ainsi que leur
 Chef.

La tête de
 l'Emir Facar-
 din est mise à
 prix. Il se ca-
 che dans des
 cavernes.

J. C. 1631
& 1632.

Hég. 1040
1041 & 1042.

Cet ordre
barbare est
révoqué. L'E-
mir se met en
marche pour
porter ses tré-
sors à Con-
stantinople.

d'hommes accoutumés à la rapine, il ne s'en trouva pas un seul qui voulût acheter sa fortune au prix du sang de son maître. Cependant Amurat, qui savoit que Facardin avoit des trésors enfouis dans la terre, & qu'on n'avoit trouvé que très-peu d'argent dans chacune des forteresses dont on s'étoit emparé, envoya un autre Pacha chez les Druses, qui révoqua la promesse que celui de Damas avoit faite, & défendit, au contraire, d'attenter à la vie de l'Emir Facardin, déclarant sa tête aussi sacrée que celle de l'Empereur; mais on redoubla les perquisitions. Facardin ayant appris qu'on n'en vouloit plus à sa vie; que Giafar (c'étoit le nom du nouveau Pacha) faisoit publier à son de trompe qu'Amurat attendoit le Prince des Druses à Constantinople, où il vouloit qu'il se rendît en toute liberté, sans qu'il fût fait à lui ni aux siens aucune violence, Facardin reparut aussi-tôt. Après avoir ramassé tout l'or qu'il avoit enfoui en différens endroits, il prit le chemin de Constantinople avec une suite de quatre cens cavaliers bien montés, bien armés, richement vêtus, qui portoient avec eux les débris de la fortune de leur Maître, pour racheter sa liberté & sa vie. Quatorze chameaux

étoient chargés de toutes ces richesses ,
qu'il étaloit aux yeux , parce que , con-
noissant le désir que l'Empereur avoit & 1632.
de grossir ses trésors , Facardin regar- Hég. 1040.
doit celui qu'il apportoit à Constanti- 1041 & 1042.
nople comme une sauve-garde pour
lui , que quatre cens braves gens
étoient bien en état de défendre con-
tre les entreprises des brigands.

Le Prince des Druses traversa les
Etats de son Suzerain , plutôt comme
un riche Feudataire qui va faire hom-
mage , que comme un ennemi vaincu
qui va demander grace. La splendeur
de son cortège en imposoit & exci-
toit par-tout la curiosité.

Le bruit de cette marche étant L'Empereur
venu jusqu'à Constantinople , l'Em- va à sa ren-
pereur voulut connoître ce Prince , contre tous
dont il avoit entendu tant de choses , un déguise-
plus particulièrement qu'il ne pourroit ment. Il con-
le faire , eu égard à la distance im- verse avec Fa-
mense que les Empereurs Ottomans cardin , & lui
mettent entr'eux & leurs Feudatari- accorde sa
res. Amurat prit le cortège & les mar- confiance.
ques extérieures d'un Pacha , & s'avança
dans l'Asie environ jusqu'à deux jour-
nées de Scutari. Ayant rencontré Fa-
cardin , l'Empereur se donna pour un
Pacha du banc , ou Visir , de ceux qui
composent le Divan. Il invita le Prin-
ce des Druses à lui raconter l'histoire

de sa chute, lui promettant ses bons offices auprès d'Amurat. Le vieux Facardin avoit été mieux instruit que l'Empereur ne l'eût voulu. Sachant très-bien qu'il parloit à ce maître redoutable qui souhaitoit de demeurer inconnu, & auquel il avoit tant d'intérêt de plaire, il adressa au prétendu Pacha les discours les plus adroits sur sa soumission à la Maison Ottomane, sur l'envie de ses ennemis qui l'avoient puni d'avoir osé rendre les Druses heureux, tandis que les peuples voisins gémissaient sous l'oppression des Pachas & des Sangiacs, sur la nécessité de protéger le commerce des Francs, & par conséquent de favoriser au moins indirectement la religion chrétienne. Toutes ces idées, nouvelles pour Amurat, firent sur lui l'effet que la vérité apperçue pour la première fois doit faire sur un esprit juste. Il écouta Facardin avec avidité. De retour à Constantinople, il combla l'Emir d'honneurs, qui excitèrent d'abord la jalousie & bientôt après l'indignation générale, sur-tout, lorsqu'il fut public qu'Amurat songeoit à renvoyer Facardin & un fils qui lui restoit, à Sidon pour y gouverner les Druses, & continuer leur protection à la religion chrétienne. Les trésors

J. C. 1631
& 1632.

Hég. 1040,
1041 & 1042.

& l'éloquence de Facardin avoient
 tellement gagné l'Empereur , qu'il
 étoit à craindre que ce Prince ab-
 solu ne voulût changer les principes
 du gouvernement, fondés sur la reli-
 gion de Mahomet, si précieuse à tous
 les Turcs. La Sultane Validé, le Mufti,
 le Grand Visir firent les plus grands
 efforts contre ce nouveau favori. Le
 Mufti , plus ardent que les autres ,
 réclama l'autorité du Koran , qui pro-
 crit impitoyablement tous ceux qui,
 après avoir professé l'Islamisme, osent
 se faire Chrétiens ou feindre d'avoir
 embrassé cette croyance ; & il con-
 vainquit le Prince des Druses d'avoir
 beaucoup négligé tous les rits & les
 cérémonies de l'Islamisme , même d'a-
 voir prié dans le temple des Chré-
 tiens. Enfin tous les ennemis de Facar-
 din , ceux à qui son crédit faisoit le plus
 d'ombrage , remontrèrent si vivement
 à Amurat que son droit sur ses sujets
 n'avoit point d'autre fondement que
 la religion musulmane , & que la con-
 fiance qu'il accordoit à Facardin ten-
 doit à saper cette religion , que le Sul-
 ran abandonna celui qu'il avoit com-
 blé d'honneurs depuis plusieurs mois ,
 & à qui il paroissoit avoir donné toute
 sa confiance. Comme le vieil Emir as-
 sistoit à un Divan , selon le droit qu'il

J. C. 1631,

1632.

Hég. 1040,

1041 & 1042.

Le Mufti &
 les autres Mi-
 nistres accu-
 sent Facar-
 din , le dé-
 truisent , &
 réussissent à le
 faire évan-
 gler.

en avoit reçu d'Amurat, il entendit avec étonnement un Pacha du banc lire à haute voix plusieurs accusations contre sa personne, qui toutes se rapportoient à un seul chef, celui d'avoir professé tour à tour l'Islamisme & le Christianisme. L'Emir se levoit pour commencer sa justification : le Mufti présent à ce Divan lui ferma la bouche, en prononçant un fetfa qui condamnoit à mort tout relaps ou hypocrite, professant une religion extérieurement, & en conservant une autre dans le fond de son cœur. Il ne servit de rien au vieux Facardin de nier qu'il fût Chrétien, ni de réclamer la parole sacrée de l'Empereur, qui l'avoit attiré à Constantinople, sous promesse de la vie & de la liberté. Le Grand Seigneur n'assistoit point au Divan. Quoiqu'avec beaucoup de répugnance, il revêtit le fetfa du Mufti du sceau de son autorité. Le vieux Facardin fut étranglé, & son fils, qui sortoit à peine de l'enfance, fut élevé parmi les Icoglans. Des Pachas ont gouverné depuis la province des Druses.

Mort du Gr. Visir Regeb. Fort peu de temps après le supplice de Facardin, Regeb, Grand Visir, subit le sort qu'il avoit fait éprouver au Prince des Druses, malgré le cré-

dit de son épouse & de la Sultane Validé sa belle-mère. On avoit entendu parler de révolte à Pruse, à Magnésie, même en Europe dans la Transilvanie. Tous ces désordres avoient été arrêtés dans leur principe, & leurs moteurs avoient été aussi-tôt punis que reconnus. Les ennemis de Regeb, qui étoient en grand nombre, parce qu'on savoit que l'Empereur ne l'aimoit pas, l'accuserent d'avoir suscité ces rebellions afin de s'arroger le mérite de les calmer : on prétendit même que trois victimes immolées à la paix n'avoient entrepris la guerre que par l'instigation du Ministre. Le supplice du Grand Visir fut résolu, sans qu'il se fût douté de la moindre disgrâce. Comme il faisoit sa cour à son maître avec tous les autres Pachas, Amurat lui commanda, sous quelque prétexte, de passer dans une chambre prochaine ; il y trouva un Chiaoux accompagné de six bourreaux. L'Officier ayant déclaré à Regeb qu'il ne lui restoit que quelques momens pour faire sa prière, celui-ci s'y déterminâ sans résistance.

Abassa, ce Gouverneur de Bosnie, qui pendant plusieurs années avoit employé ses talens en Asie contre son maître, fut les rendre utiles en Europe, Troubles en Transilvanie, occasionnés par les Polonois.

rope à ce maître qui lui avoit par-
 donné. La première campagne, il bat-
 tit, une fois près Chocfin, une autre
 fois près Rineczug, les Polonois, qui
 avoient profité de quelques désordres
 dans la Transilvanie pour rompre les
 traités. L'année suivante, comme ils
 avoient de plus grandes forces sur
 pied, Amurat se détermina à une paix
 qu'il crut nécessaire. Il renonça à
 tout tribut sur les Cosaques, à con-
 dition que les Polonois ne fourni-
 roient plus de secours aux Transil-
 vains; que le Vaivode de Valachie &
 celui de Moldavie, qui n'avoient point
 encore reçu l'investiture de la Porte,
 la recevroient à la recommandation
 du Roi de Pologne. Amurat, âgé seu-
 lement de vingt-quatre ans, avoit
 pacifié au-dedans & au-dehors un
 grand Empire, que ses prédécesseurs
 lui avoient laissé battu par bien des
 orages. Il s'étoit rendu redoutable à
 ces fiers Janissaires & Spahis, accou-
 tumés à juger leurs maîtres, & qui
 avoient été si funestes à quelques-
 uns d'eux. Pour entretenir cette sou-
 mission, Amurat voulut se montrer
 digne de commander à des soldats,
 & prouver à son peuple que ce n'é-
 toit pas seulement par le ministère
 des bourreaux qu'il savoit répandre

J. C. 1631,

1632.

Hég. 1040,
1041 & 1042.

J. C. 1633.

Hég. 1042
& 1043.

Ils sont pa-
cifiés.

Apprêts con-
tre la Perse.

du sang. Il résolut d'aller lui-même contre les Perses recouvrer ce que précédemment il avoit été contraint de céder. Les prétextes ne manquoient jamais pour déclarer la guerre à cette nation, qu'on ne nommoit dans le Divan que perfide & usurpatrice. L'empressement que les Persans avoient eu d'attaquer l'Empire Ottoman, lorsqu'il étoit déchiré par des révoltes, autorisoit assez Amurat à leur faire éprouver ses forces aussi-tôt qu'il les crut réparées. Le Grand Seigneur alla passer à Scutari l'hiver qui précéda sa premiere campagne, pour être lui-même témoin des levées, & pour s'exercer aux fonctions militaires avec les soldats, compagnons de ses futurs travaux. Une austere économie & de fréquentes confiscations avoient rempli les coffres. Les apprêts de la guerre se firent avec beaucoup de dépenses. Le nouveau Visir Mehemet fit distribuer des magasins à grands frais sur toute la route de l'armée impériale, qui devoit grossir par la jonction de plusieurs corps, à mesure que l'Empereur Amurat approcheroit des places qu'il vouloit conquérir.

Tandis que l'Empereur des Turcs & son Visir étoient encore à Scutari, il s'éleva parmi les Français habitans

J. C. 1633.

Hég. 1042

& 1043.

J. C. 1634.

Hég. 1043

& 1044.

J. C. 1634.
Hég. 1043
& 1044.

de Galata & Pera une guerre intestine ,
que les Turcs , qui l'avoient d'abord
occasionnée par le mépris qu'ils font
du droit des gens , appaisèrent de mê-
me , en usurpant sur les Ministres d'un
Prince étranger une autorité que la
raison & la loi de tous les peuples
réprouvent. Pour l'intelligence de ce
fait , il faut le prendre de plus haut.
Après que le Comte de Cefy eut fait
à la Porte un séjour de dix-sept ans ,
en qualité d'Ambassadeur de France ,
le Roi Louis XIII jugea convenable
d'envoyer en sa place le Marquis de
Marcheville , qui , allant à Constan-
tinople sur un vaisseau de guerre , ren-
contra à la hauteur de l'isle de Chio
le Capitan Pacha , à la tête d'une flotte
qu'il promenoit souvent en mer , de-
puis que les Cosaques avoient fait des
incursions jusqu'au détroit des Darda-
nelles. Le Capitan Pacha fit ordonner
au vaisseau français de baisser pavil-

lon. Lorsque le capitaine lui eut fait
dire , pour s'excuser , qu'il portoit
l'Ambassadeur de France , l'Amiral
Turc envoya ordre à l'Ambassadeur
de venir à bord de la capitane rendre
ses hommages au Général de la mer
& de lui porter des présens. Le Mar-
quis de Marcheville , indigné , fit à
l'instant saluer la capitane de cinq

Insulte faite
au Marquis
de Marche-
ville, nouvel
Ambassadeur
de France.
Moyens qu'il
prend pour la
repousser.

coups de canon, qui étoient deman-
dés; mais il ordonna de tirer à boulets, J. C. 1634.
& il crioit de toutes ses forces aux Hég. 1043
canonniers de viser le Pacha, qu'il & 1044.
distinguoit sur le pont à la richesse de
ses habits. Quelques Turcs. & quel-
ques Français, plus sensés que n'é-
toient ni le Capitan Pacha ni l'Am-
bassadeur, empêcherent ce combat
inégal. Le Marquis de Marcheville
entra malgré lui dans la galere du
Capitan Pacha, & il ne lui adressa
d'autres complimens, sinon qu'il de-
manderoit sa tête à l'Empereur Amurat
à sa premiere audience, & qu'il dé-
clareroit la guerre à la Porte au nom
du Roi son maître, s'il ne pouvoit
l'obtenir.

Quelque irrité que fût le Général
de la mer, il n'osa pas pousser plus
loin l'infraction au droit des gens.
Mais il conserva un ressentiment très-
vif contre ce Franc si présomptueux,
& il résolut de le perdre tôt ou tard.
L'insulte que le Capitan Pacha avoit
faite le premier étoit si grieve, que le
Marquis de Marcheville en auroit tiré
une vengeance éclatante, s'il avoit
suivi les conseils du Comte de Cefy :
mais le nouvel Ambassadeur ayant été
présenté à l'audience du Grand Visir
en même temps que son prédécesseur,

qui prenoit congé, le Marquis de Marcheville ne parla dans sa harangue
 J. C. 1634.
 Hég. 1043 que de l'injure qui lui avoit été faite.
 & 1644.

Il s'exprima avec tant de faste, menaça du ressentiment du Roi son maître avec tant de hauteur, que le superbe Visir fit taire le Drogman au milieu de la traduction qu'il faisoit de ce discours. Le Marquis de Marcheville, qui n'avoit pas voulu écouter les conseils du Comte de Cefy, se retira le désespoir dans le cœur. Cet événement inspira au Marquis de Marcheville une grande aversion pour M. de Cefy. Celui-ci avoit répondu, comme nous l'avons dit plus haut, de la dette d'un Douanier, ou plutôt il avoit cautionné les négocians, premières cautions de ce traitant, dont les affaires étoient devenues mauvaises. Contre les principes du droit public, qui veut qu'un Ambassadeur ne puisse jamais être arrêté dans aucun cas, il y eut ordre de retenir à Constantinople le Comte de Cefy, sa famille & tous ses effets, jusqu'à ce que les dettes dont il avoit répondu fussent acquittées. Le Marquis de Marcheville, dont le devoir étoit d'applanir les difficultés, en faisoit naître sans cesse, & protégeoit des négocians de mauvaise foi, qui refusoient

Ses broui-
 leries avec le
 Comte de
 Cefy.

d'éteindre une dette contractée par l'ancien Ambassadeur uniquement pour leur intérêt. Non-seulement Marcheville s'étudioit à faire éprouver à son prédécesseur tous les dégoûts dont il pouvoit s'aviser ; mais encore il se brouilloit de plus en plus avec les Officiers de la Porte , qui n'étoient pas accoutumés à voir des Francs si impérieux ni si difficiles. Un jour l'Ambassadeur de France donna retraite à des esclaves , même à des renégats , pour les faire embarquer secrètement : le Mufri crioit au sacrilège , & le Caïmacan redemandoit en vain les fugitifs , qu'il savoit être dans le palais de France , & qu'il n'osoit aller y chercher. L'innocent périt pour le coupable : un malheureux Drogman arménien fut pendu , parce qu'il avoit été par l'ordre de l'Ambassadeur assurer devant le Caïmacan un fait dont le Kiaïa fournit la preuve contraire. Une autre fois l'Ambassadeur chargea , l'épée à la main , à la tête de plusieurs de ses gens , un petit nombre de Janissaires , qui , comme on sait , ne portent point d'armes ni dans Constantinople ni dans les faubourgs , parce qu'ils ne lui avoient pas livré le passage assez tôt. Cette imprudence occasionna un ordre de l'Em-

J. C. 1634.

Hég. 1043

& 1044.

J. C. 1634.
Hég. 1043
& 1044.

pereur de désarmer tous les Francs ; les gens de l'Ambassadeur & l'Ambassadeur lui-même , qui ne parut plus hors de son palais , parce qu'on vouloit le contraindre de paroître sans épée. Le privilege du port d'armes fut réservé au seul Comte de Cefy. Le Capitan Pacha , ennemi déclaré de Marcheville , voyoit avec plaisir cet homme inconsideré , également haï des Musulmans & de ceux de sa nation. Il ne désespéra pas de se venger du mal que Marcheville avoit eu dessein de lui faire. L'occasion s'en présenta presque aussi-tôt que l'Empereur & le Grand Visir eurent établi leur camp à Scutari dans le dessein de marcher en Perse. Le Capitan Pacha fut fait Caïmacan pour commander dans Constantinople en l'absence du Monarque & du Grand Visir. Peu de jours après cette nomination , il arriva dans le port de Constantinople des vaisseaux de Provence , chargés de beaucoup de marchandises qui appartenoient toutes à ces négocians que le Comte de Cefy avoit cautionnés , & dont l'infidélité retenoit cet ancien Ambassadeur sans fonctions à Pera. Le Comte de Cefy , qui savoit que ces marchandises étoient attendues , avoit eu la précaution d'obtenir un arrêt du Con-

seil du Roi Louis XIII, & un jugement du Divan, qui lui permettoient de saisir tout ce qu'il pourroit trouver appartenant à ces mauvais débiteurs. En vertu de ces deux titres respectables, le Comte de Cesy fit mettre tous les vaisseaux venus de Provence sous la main des Chiaoux, qui font à Constantinople les fonctions que les Huissiers du Conseil du Roi exercent en France. M. de Marcheville, qui prétendit protéger ces marchands contre le Comte de Cesy qu'il haïssoit, voulut obtenir main-levée de cette saisie, sous prétexte de la nécessité urgente dont étoient les denrées contenues dans ces vaisseaux. Il n'y avoit qu'un ordre du Caïmacan qui pût interpréter un jugement du Divan; le Ministre refusa de donner cet ordre, à moins qu'on ne lui apportât un consentement formel du Comte de Cesy. Un grand nombre de Francs, intéressés directement ou indirectement à la vente de ces effets, réclamoient la protection du Marquis de Marcheville. Celui-ci, n'écoutant que sa haine & sa violence, autorisa les marchands français, leurs amis & tous ceux qui prenoient part à cette querelle, à aller en troupe demander le consentement du Comte de

J. C. 1634.

Hég. 1043

& 1044.

Cefy, & à l'obtenir de gré ou de force. L'ancien Ambassadeur étoit encore sous la fauve-garde du droit des gens.

J. C. 1634.

Hég. 1043

& 1044.

Cette populace ayant fondu dans sa maison qui étoit petite, & qui ne contenoit que peu de domestiques, à peine eut-il le temps de se réfugier, lui, sa femme & un fils en bas âge, dans un lieu sûr. Le Caïmacan, informé du tumulte, & qui en favoit la cause, envoya des Capiggis pour calmer cette émeute & mettre dans les fers autant de francs qu'on en pourroit prendre; puis ayant donné une garde au Comte de Cefy, il envoya un Chiaoux à Scutari pour y faire à l'Empereur le récit exact des faits. Au retour de cet Officier, le Caïmacan manda le Marquis de Marcheville, qui commençoit à être inquiet

Comment & pourquoi il est chassé de Constantinople.

de l'issue de cette affaire. Il lui intima l'ordre de sortir de Constantinople à l'heure même, sans lui laisser le temps de prendre les choses nécessaires. Une faïque, dans laquelle on fit monter l'Ambassadeur, le conduisit à un gros vaisseau français qui leva l'ancre dans l'instant même, & que deux galeres turques eurent ordre de remorquer loin hors du port. Alors le Caïmacan manda tous les Ambassadeurs Européens & le Comte de Cefy. Il dé-

clara à cette assemblée que la conduite
violente & déréglée du Marquis de
Marcheville avoit forcé Sa Hauteſſe
à le chaffer de ſes Etats , & qu'elle

J. C. 1634.

Hég. 1043

& 1044.

ſommoit le Comte de Cefy de faire
de nouveau les fonctions de l'ambaf-
ſade de France , juſqu'à ce qu'il ait plu
au Roi ſon maître de nommer un au-
tre Miniſtre. Le Comte repliqua qu'un
Monarque , qui ſe faiſoit repréſenter
par un Ambaſſadeur , avoit ſeul droit
de nommer cet Ambaſſadeur ; que lui
ne pouvoit pas , ſans de nouveaux or-
dres , exercer un miniſtere qui étoit
conſommé par l'arrivée de ſon ſuc-
ceſſeur ; il propoſa même d'admettre
à cet honneur un autre François que
Louis XIII avoit envoyé revêtu d'un
caractere pour terminer l'affaire du
cautionnement. Le Caïmacan relut

Le Comte de

tout haut le catchérif de ſon maître ,
& contraignit le Comte de Cefy de
ſ'y conformer , en lui ordonnant de
ſe rendre avec ſa famille au palais de

Cefy reprend,

malgré lui ,

les fonctions

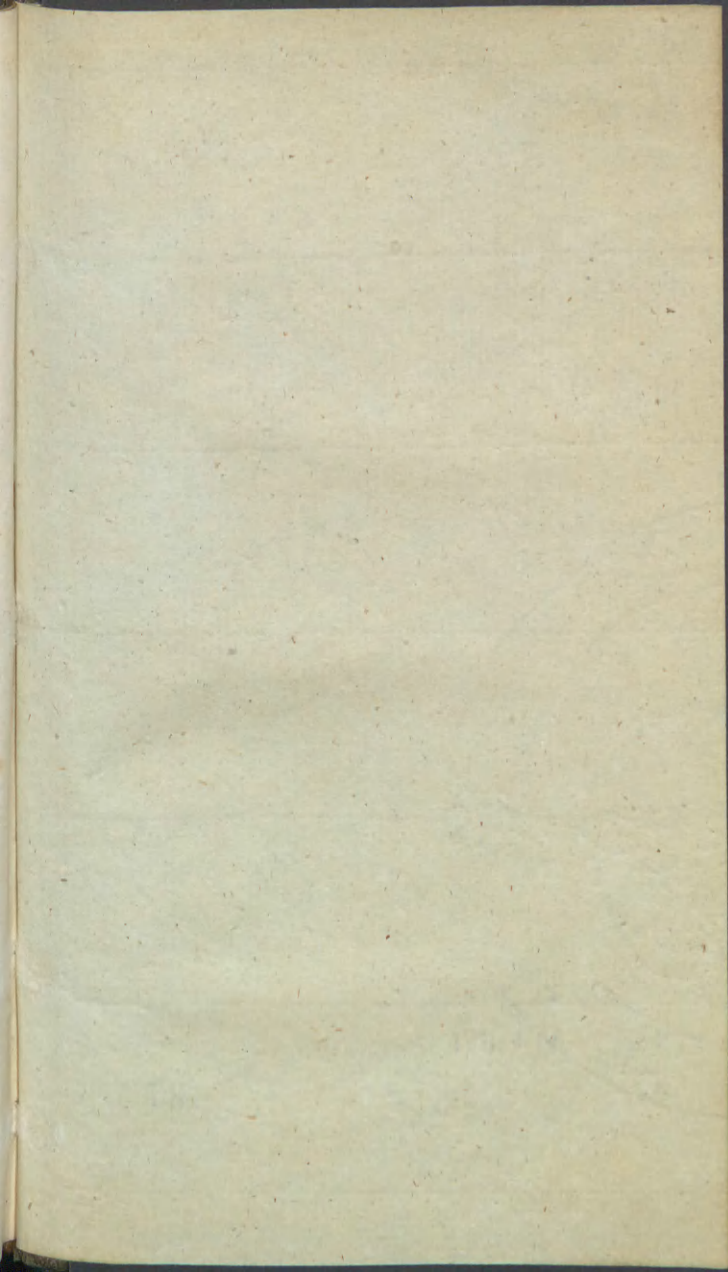
de l'ambaf-

ſade.

France. Tous les Frans eurent à ſe
louer de cette adminiſtration qu'ils
avoient déjà éprouvée. Le Comte de
Cefy recommença ſon miniſtere par
obtenir l'élargiſſement de ceux qui
étoient venus l'inſulter dans ſa maiſon.

Fin du ſecond Volume.





6433 KZ

KSIEGOCZERN
MARCINA ZAMOYSKIEGO

6461

KZ

